

Sauve qui peut !

ROMAN

ANDREE SAURIOL

Par vents et marées, le lieutenant-déetective Alexandre Denis et son équipe d'enquêteurs poursuivent leur chasse aux criminels.

Cette fois, en fait de vents et marées, ils seront servis et bien au-delà de ce qu'ils auraient souhaité.

Septembre...

Le jeune homme attendit sagement que le feu de circulation vire au vert pour traverser la rue. Devant l'hôtel, il hésita. Puis, parut se résoudre. À la porte, un garde de sécurité lui demanda de produire son accréditation. Ce qu'il fit et on le laissa passer.

Le hall de l'hôtel était bondé. Journalistes, équipes de tournage, délégations, militants etc... On était venu de partout dans le monde pour cette importante conférence internationale sur les changements climatiques.

Le jeune homme se mêla à la foule. Préoccupé, il l'était. Inquiet, certainement. Mais il avait des choses à dire, et il comptait bien les dire. *Il devait les dire*. Quand ? Il ne savait pas encore. Comment s'y prendrait-il ? Il n'avait pas de plan défini mais il trouverait.

Il fallait qu'on sache. *Que tous sachent*.

Quelqu'un le bouscula et...

1

À cause de l'affaire Patterson, le lieutenant-déetective Alexandre Denis n'avait pas pris de vacances cet été-là. Si bien qu'au début septembre, il s'octroya quelques jours de congé largement mérités. Son épouse, Kim Lemelin, avait terminé ses vacances, elle. Animatrice d'une émission d'affaires publiques à la télévision d'état, elle était retournée au travail pour préparer la saison d'automne. Nicolas, son fils de treize ans, avait repris le chemin de l'école.

Pendant la journée, Alexandre était donc seul à la maison avec les jumelles et Armande, la nounou. Un après-midi, il décida d'aller au parc avec ses deux fillettes. Décision qui fut accueillie avec force cris de joie par les petites. Pour être plus discrète, Armande n'était pas fâchée non plus. Elle allait profiter de l'occasion pour passer l'aspirateur et faire quelques courses.

En père attentionné, Alexandre prit des bouteilles d'eau, quelques joujoux, un kit de premiers soins au cas où ses filles se blesseraient et fourra le tout dans son sac à dos. Casquette sur la tête, lunettes fumées sur le bout du nez, il installa Zoé et Chloé dans la poussette à deux places. Inutile de dire que les petites étaient ravies d'aller faire "un tour avec papa". Un papa relax et sifflotant.

La température était clémente, idéale pour la promenade.

Au parc, poussées par les bras vigoureux de leur père, les jumelles s'amusèrent un bon moment sur les balançoires. Ensuite, elles réclamèrent le carré de sable. Et quand elles réclamaient, fallait obtempérer sinon...

Patiemment Alexandre déposa ses princesses dans le sable où deux garçonnets, à peu près du même âge, deux ans, faisaient déjà des pâtés. Sur un banc, deux jeunes femmes les surveillaient en papotant. Le lieutenant pensa qu'elles devaient être leurs gardiennes.

Quand il prit place sur le banc voisin, elles se turent brusquement. Que faire, les ignorer ou engager la conversation ? Alexandre Denis n'était pas du genre "liant" mais dans les circonstances, il était difficile de ne rien dire du tout, quitte à s'en tenir à des généralités :

"Terribles les deux ans, n'est-ce pas ?".

En guise de réponse, l'une d'elles parvint à articuler candidement : "C'est incroyable de vous voir ici. C'est pas du tout l'idée qu'on se faisait de vous ! "

Bien qu'il fut en jeans, tee shirt et espadrilles, les deux jeunes femmes l'avaient reconnu. Il avait été tellement médiatisé ces derniers temps que c'était difficile de ne pas l'identifier. En temps normal, le lieutenant aurait été ennuyé qu'on le reconnaisse mais, il faisait beau et les jeunes femmes paraissaient gentilles : "Et quelle idée vous étiez-vous faite ?"

"Ben..." Visiblement, elles étaient impressionnées.

"Les policiers sont aussi des hommes et des femmes, fit-il platement. Nous avons une vie de famille, des amis, des passe-temps comme tout le monde." *Comme tout le monde, ne s'appliquait pas toujours, pensa-t-il, mais bon, elles n'ont pas besoin de le savoir.*

Ainsi tout en continuant à surveiller les enfants, un dialogue s'amorça.

Ce fut avec étonnement que le lieutenant apprit que, celles qu'il croyait être les gardiennes, étaient en réalité les mères des deux bambins. Elles avaient l'air si jeune ! Et bien qu'en forçant un peu la note, il eut pu être leur père, il constata avec plaisir qu'elles ne le traitaient pas en vieux chnoque. Même qu'il en fut bêtement flatté. Une attaque de vanité masculine qui devait probablement tenir à la douceur de ce bel après-midi de septembre.

Très vite, ses interlocutrices lui apprirent qu'elles étaient des militantes écologistes. Elles mentionnèrent le Sommet international sur le climat qui allait s'ouvrir à Montréal. Elles en parlaient d'abondance du cœur. Ce qui frappait dans leur discours, du moins, ce fut ce qu'Alexandre se dit, c'était leur enthousiasme un peu naïf.

Néanmoins, elles paraissaient bien renseignées. Citaient des noms, des dates, des lieux, définissaient les grands enjeux, traçaient les paramètres et tout ce qu'on voudra. Si leur intention était d'en mettre plein la vue au lieutenant, c'était réussi. Quand il prenait quelques jours de congé, comme c'était présentement le cas, il prenait également congé "d'informations".

Il n'ouvrait aucun journal et dans la mesure du possible évitait de regarder les infos à la télé. Le "ciboulot à zéro" devenait sa devise, même si avec une épouse journaliste, ce n'était pas toujours chose facile. Résultat : pour le Sommet, il était plus ou moins au courant. Il se promit donc de suivre le dossier d'un peu plus près, car à coup sûr, Kim ne manquerait pas de lui en toucher un mot. Et avoir l'air d'un "plouc mal informé" n'était pas inclus dans son contrat de mariage.

Parle parle, jase jase... une perturbation, pas du tout atmosphérique celle-là, se déclencha dans le carré de sable. Des cris et des pleurs. Les jumelles et leurs petits compagnons se disputaient une pelle et un seau en plastique. Il était temps de plier bagage.

Le trio ramassa sa marmaille et se sépara sur des "au revoir et à bientôt." Bien entendu, le lieutenant doutait qu'une telle rencontre se reproduise de sitôt mais il fit comme s'il y croyait. Il les avait trouvées charmantes, ces deux jeunes femmes, avec leurs rêves d'une planète sans pesticides, sans pétrole, sans sables bitumineux.

Des rêves parfaitement utopiques mais, ô combien sympathiques !

2

"Monsieur Alexandre, n'oubliez pas que vos amis viennent manger à la maison, ce soir."

Monsieur Alexandre, incorrigible cette Armande ! Kim et Alexandre avait eu beau dire à la nounou en résidence et cuisinière émérite de les appeler par leurs prénoms, rien n'y faisait. Armande persistait à leur donner du "monsieur et du madame".

Depuis qu'elle avait suivi une série télévisée intitulée **Maîtres et valets**, elle prétendait que ça faisait plus chic, plus "grande maison". La première fois qu'elle leur avait exposé ses motifs, les Lemelin- Denis avaient d'abord cru à une plaisanterie, mais non, ce n'en était pas une. Voyant que la manie perdurait, ils avaient fini par en prendre leur parti et la laissaient faire.

"Eh non, Armande je n'oublie pas, fit le lieutenant en farfouillant dans le congélateur. En rentrant de la promenade au parc, le lieutenant avait insisté pour s'occuper de la collation des jumelles. Il avait choisi de les régaler de crème glacée au caramel, leur préférée. Kim ne serait certainement pas d'accord. Mais comme "les absents ont toujours tort"... *eh bien flûte !*

Et sur ce plan-là, Alexandre avait une alliée de taille en la personne d'Armande qui ne soulevait jamais d'objection quand il s'agissait de gâter les jumelles. Elle l'aida même à les installer dans leurs chaises hautes. Les jumelles s'empiffrèrent sous l'oeil vigilant et attendri des deux complices.

Ses fillettes repues et débarbouillées, le lieutenant les emmena avec lui dans son bureau, où il gardait en permanence un panier rempli de jouets. Pendant que Zoé et Chloé jouaient par terre, il ouvrit son ordinateur, histoire d'en apprendre davantage au sujet du Sommet international sur les changements climatiques. Ainsi, il pourrait en discuter avec sa journaliste d'épouse si l'occasion se présentait. Et l'occasion se présenterait, il n'en doutait pas.

.....

C'était un repas à "la bonne franquette".

Avec Rita et Steve, des amis de longue date, on ne faisait pas de chichi. N'empêche qu'Armande s'était surpassée une fois de plus et les invités ne manquèrent pas de s'exclamer sur ses talents :

"Armande, vous êtes une perle !"

"Merci madame Rita et monsieur Steve, répondit modestement Armande qui, précisons-le, avait mangé avec eux. Rita et Steve ne relevèrent pas le "monsieur et le madame". *À quoi bon !* Ce pseudo-style "grande maison" était d'autant plus absurde que tout le monde traitait Armande comme faisant partie de la famille. *Bof ! Qui n'a pas ses petites manies dans la vie, je vous le demande un peu ?*

Le repas à peine terminé, les jumelles, épuisées par leur journée au grand air, ne se firent pas prier pour aller au lit. Nicolas brillait par son absence. L'ado était chez son amie Noémie où il devait passer la nuit. Bien entendu, avant de permettre au fiston de découcher, Alexandre et Kim s'assuraient toujours de la présence à la maison des parents de la petite amie. Pas question de les laisser sans surveillance, ces deux-là.

.....

Une fois la table desservie, la vaisselle dans le lave-vaisselle, les deux couples passèrent au salon pour prendre le café. Machinalement, Kim alluma la télé à écran plat fixée au mur. Un réflexe conditionné... C'était l'heure du bulletin d'information de fin de soirée et Kim avait l'impression que si elle en ratait un, la terre s'arrêterait de tourner.

Elle ne pouvait se passer d'actualités, de revues et de journaux. Les trois autres comprenaient. Journaliste, c'était son métier après tout et puis, ça faisait partie de son charme. Tout le monde s'assit en tailleur autour de la table à café. C'était définitivement une soirée "à la bonne franquette".

Pendant qu'on se passait le sucre et la crème pour le café, Rita s'enquit de leurs amies à tous les quatre, Claire Toupin et Giullia Orsini parties en voyage en Europe.

"J'ai eu un appel d'elles, il y a deux jours, répondit Kim. Giullia prend du mieux et elles se proposent d'aller passer un moment sur la côte amalfitaine."

"Les chanceuses ! Enfin... ce que je veux dire, c'est que je suis contente d'apprendre que Giullia se porte mieux. C'est terrible ce qui est arrivé à sa nièce et... " Rita faisait allusion au meurtre d'Immacolata Orsini survenu quelques mois auparavant. Meurtre qui avait fait partie d'une des enquêtes les plus complexes qu'Alexandre et son équipe aient eu à résoudre. L'affaire Patterson.

Suite à ces événements, Giullia, avocate en Droit de la Famille avait craqué et avait dû, provisoirement, abandonner sa pratique. Sa fidèle compagne, Claire, avait alors déclaré "qu'il était temps de sceller leur union".

Le mariage avait eu lieu dans la plus stricte intimité avec Alexandre comme célébrant. Le voyage qu'elles faisaient présentement était en quelque sorte leur voyage de noces. Tout en se rappelant les diverses péripéties d'une époque pas si lointaine, le petit groupe jetait un oeil aux images qui défilaient à l'écran.

"Je le connais, ce gars-là ! s'exclama Steve en pointant une tête qu'on apercevait à l'écran."

"Quel gars ? fit Rita qui regardait distraitement.

"Celui qu'on vient de voir à la télé. Pouvez-vous mettre le son un peu plus fort. Ils ont l'air de dire quelque chose à son sujet, insista Steve.

"Dans le cadre de la semaine, pré- sommet international sur les changements climatiques, une nouvelle de dernière heure. L'homme que vous voyez à l'écran s'est écroulé subitement dans le hall d'entrée de l'hôtel où logent la plupart des participants. L'homme a été conduit à l'hôpital. On nous dit que sa condition est stable pour l'instant."

"C'est qui ce gars-là, Steve ? fit Rita, sa curiosité enfin piquée

Steve prit le temps d'avaler une gorgée de café avant de répondre. Pas pour ménager ses effets, mais plutôt parce qu'il avait du mal à croire ce qu'il venait d'entendre :

" Il s'appelle heu... Gaëtan, son nom de famille m'échappe mais... quand j'ai fait sa connaissance, il avait l'air en super forme."

"Oui, mais ça ne nous dit pas qui il est et où tu l'as rencontré, insista Rita

"C'est un climatologue et un chasseur de tornades à ses heures. Je l'ai rencontré par hasard dans une librairie, il y a quelque temps. On a jasé un peu et c'est là que j'ai appris ce qu'il faisait dans la vie." Que Steve, un grand lecteur, fréquente régulièrement les librairies n'était pas une surprise. Qu'il échange avec un parfait inconnu, non plus. Steve était quelqu'un de très sociable.

"Il a peut-être simplement eu un malaise, remarqua Kim. Nous en saurons sans doute davantage demain matin au bulletin de nouvelles radio." Kim avait fait ses débuts comme animatrice dans une radio privée de Montréal et ne reniait pas ses origines. Elle demeurait une fidèle auditrice.

"Un climatologue, tu as dit Steve. Intéressant, mais un chasseur de tornades, drôle d'occupation !"

"Pas tant que ça, Alexandre. Aux États-Unis ils sont assez nombreux. Au Québec et au Canada, il n'y en a que quelques-uns mais apparemment, c'est un phénomène en croissance, remarqua Kim.

"Ah bon, j'ignorais que..."

"Alexandre, tu as été tellement pris par ta dernière enquête que tu as dû en sauter des bouts." Rita ne disait pas ça méchamment, loin de là. Elle était une vieille copine d'Alexandre. Leur amitié remontait au temps où elle-même était policière au SPVM. Elle savait à quel point un flic peut devenir obsédé quand il est sur une affaire.

Kim était bien placée pour le savoir aussi. Elle sourit à son mari et poursuivit : "Bien entendu, l'appellation chasseur de tornades fait un peu blockbuster, cependant je crois que ce sont des gens sérieux qui font ça. Avec les changements climatiques, on a de plus en plus d'orages et même plusieurs tornades un peu partout dans la province et c'est loin d'être rassurant."

Kim avait noté une recrudescence de... et n'en avait rien dit ?

Intérieurement, Alexandre dut reconnaître qu' elle l'avait peut-être mentionné mais qu'il n'était pas toujours très attentif. Il était temps de faire diversion : "Hem... Steve, il me semble que tu avais une nouvelle à nous apprendre, non ? "

Les yeux brillants et un large sourire aux lèvres, le jeune homme ne se fit pas prier pour répondre : "Imaginez-vous que j'ai enfin retrouvé ma mère !"

Tous ses amis connaissaient l' histoire de Steve.

De sa naissance jusqu'à l'âge de dix-huit ans, Steve avait été trimbalé de famille d'accueil en famille d'accueil et c'était quasiment un miracle qu'il s'en soit si bien sorti. Il avait travaillé dur pour payer ses études. Il possédait même un degré en musique classique. Ceinture noire en karaté, Steve était un homme aux multiples talents et aux intérêts variés.

Avec sa femme Rita, il était maintenant à la tête d'une entreprise de surveillance et de détection. Le couple avait deux jeunes enfants et une maison plus que confortable à Outremont. Ils ne roulaient pas encore tout à fait sur l'or mais ils étaient en bonne voie d'y parvenir.

On pourrait donc dire qu'à trente ans et des poussières, Steve avait réussi sa vie et était un homme heureux. Mais, bien qu'il n'ait jamais ennuyé ses amis avec ça, il y avait une ombre au tableau. Il voulait connaître celle qui lui avait donné le jour et il n'avait jamais cessé ses recherches pour la retrouver. Et voilà, c'était fait, il l'avait retrouvée.

"Alors Steve, donne-nous des détails. On a hâte de savoir, l'encouragea Kim.

Steve qui ne demandait que ça, raconta.

Sa mère, une autochtone appartenant à la nation huronne, avait à peine quinze ans quand elle lui avait donné naissance. Le "géniteur", un irlandais, s'était empressé de disparaître quand elle lui avait appris qu'elle était enceinte : "Ma pauvre mère a dû m'abandonner et je ne peux pas lui en vouloir. Elle était si jeune et sans moyens de subsistance. Et puis dans son milieu c'était difficile de..."

"Une histoire, malheureusement trop fréquente."

Kim en connaissait un bout sur le sujet. Avec son équipe, elle avait réalisé une émission spéciale sur le sort des femmes autochtones : pauvreté, abus de toutes sortes, viols, meurtres. Chaque année plus d'un millier d'entre elles disparaissaient au Canada et peu d'efforts étaient faits pour les retrouver, mortes ou vivantes. Plus probablement, mortes assassinées...

Un documentaire bouleversant qui avait fait grand bruit, mais est-ce que cela ferait bouger les autorités ? Kim était de ceux et celles qui pensent que, si on ne tente rien, rien ne bouge dans la société.

"... et tout le monde n'a pas la chance que j'ai, poursuivit Steve ... Vous dire, le bonheur que nous avons ressenti ma mère et moi. Je pleure rarement mais là, j'ai pleuré."

Steve en avait encore des trémolos dans la voix : " Maintenant, elle est mariée à un homme convenable. Et du coup, je découvre que j'ai deux demi- soeurs." Et d'ajouter qu' il comprenait enfin pourquoi son patronyme était Nolet. Nolet étant le nom de famille de sa mère. Il ignorait le nom de son irlandais de père et l'eut-il su, il ne l'aurait jamais porté.

"Ben dis-donc, Steve, pour une nouvelle, c'en est toute une !" Il fallait souligner ça à tout prix. Alexandre suggéra de déboucher une bouteille de champagne pour célébrer.

Une proposition qui fut accueillie avec enthousiasme et la soirée se poursuivit dans l'euphorie. Personne ne repensa au chasseur de tornades et à son malaise. Pas plus qu'on ne reparla du Sommet international sur le climat qui allait s'ouvrir dans quelques jours.

Ce que les deux couples ignoraient à ce moment-là, c'est qu'on était au seuil d'une période de perturbations climatiques sans précédent, au Québec. De plus, Alexandre ne le savait pas encore, mais le sort du chasseur de tornades allait le hanter pendant longtemps.

Et tout ça ne donnerait pas forcément envie de rire aux éclats.

3

Comme toute bonne chose doit avoir une fin, les vacances trop courtes du lieutenant se terminèrent. Et il reprit le chemin du SPVM.

Or ce n'est pas parce qu'un lieutenant de police prend quelques jours de repos que les criminels font relâche pour autant. Et une fois de plus, Alexandre fut en mesure de le vérifier. À son arrivée une pile de dossiers l'attendait. La secrétaire lui remit également une liasse de communications internes et d'appels à retourner. Parmi les appels à retourner, plusieurs provenaient du bureau du commandant Brière. Les plus récents, marqués **très urgent !**

Alexandre, qui s'en serait bien passé pour quelque temps encore, rappela son chef.

"Ah enfin, Alexandre !" Le commandant Brière ne lui demanda pas s'il avait passé un bon moment, s'il avait pu se reposer, comment allaient sa femme et les enfants. Rien de tout cela, il alla droit au but. Et quel était ce "droit au but" ? : "As-tu entendu parlé de l'histoire du gars, le chasseur de tornades qui a été transporté à l'hôpital récemment ?"

"Euh oui... je..."

"Bon et bien figure-toi qu'il ne va pas bien du tout. Les médecins s'attendent à sa mort d'un instant à l'autre."

"Ah bon ! J'en suis désolé, mais... "

"On soupçonne qu'il a été empoisonné."

"Mouais... Mais en quoi, cela nous regarde-t-il pour l'instant, commandant ?"

"Les vacances ne t'ont pas éclairci les idées, Alexandre. Tu es plus rapide que ça d'habitude."

"Commandant, depuis quand aux Homicides, enquête-t-on sur des présomptions ?"

"Depuis aujourd'hui, Alexandre. Le père de la victime est le général Aubry, et..."

Ah ! il me semblait aussi : "Et ?"

"Ben voyons, sais-tu au moins qui il est?"

"Un général à la retraite, maintenant conseiller à la Défense nationale. Oui et après ?"

Alexandre faisait exprès. Ça lui arrivait de temps en temps de prendre un malin plaisir à pousser son chef dans ses retranchements. Le forcer à admettre que, pour lui, le sort de quelqu'un qu'il jugeait important était toujours plus pathétique que celui de monsieur et madame Tartempion.

La stratégie fonctionna bien au-delà des calculs du lieutenant. Le commandant Brière dépensa sa salive à s'en faire éclater la glotte. N'empêche qu'au bout du compte, Alexandre n'y coupa pas .

"Bon, je veux que tu ailles voir ça au plus sacrant. Quand tu reviendras de l'hôpital, je veux un rapport sur mon bureau. Compris." C'était un "compris" qui ne souffrait pas de réplique.

.....

À l'étage des malades en phase terminale, section des maladies infectieuses, le lieutenant s'identifia et demanda poliment à voir le patient. L'infirmière de garde lui jeta un regard torve :

"Pas tout de suite, fit-elle d'un ton las. Il faut d'abord que je rejoigne un des spécialistes qui s'occupent du cas." En fait, le regard de l'infirmière n'était pas torve. Elle devait être simplement épuisée. Probable qu'elle se tapait deux quarts de travail consécutifs.

Du moins c'est comme ça que le lieutenant l'interpréta. Avec le régime d'austérité, il y avait des coupures partout et plus personne ne s'étonnait de quoi que ce soit. D'ailleurs tout le monde était dans le même bain. Les policiers inclus. Il ne restait donc qu'à attendre patiemment l'arrivée du médecin.

Lequel finit par arriver.

Lui aussi avait l'air d'avoir un sérieux besoin d'être traité pour épuisement professionnel : "Oui lieutenant, qu'est-ce que je peux faire pour vous, fit-il d'une voix éraillée.

"Je désire voir votre patient, monsieur Gaëtan Aubry, docteur heu...?"

"Beauséjour. Docteur Beauséjour, lieutenant."

Alexandre Denis haussa les sourcils. Un Beauséjour à l'hôpital et infectiologue en plus.

Ironique !

"Monsieur Aubry est au plus mal, lieutenant. Il est dans le coma et..."

"Je peux le voir malgré tout ?"

"Si vous insistez, soupira le médecin . "Mais c'est à vos risques et périls, lieutenant, ajouta-t-il comme pour justifier sa réticence. "Venez, je vous accompagne."

Chemin faisant, le docteur Beauséjour expliqua de quoi il retournait. Gaëtan Aubry avait bel et bien été empoisonné. Et au fur et à mesure que le médecin racontait, le lieutenant comprit toute la signification des "risques et périls".

"Polonium 210 lieutenant, vous connaissez ? "

Polonium, un élément radioactif (symbole Po : m. at. 210; no at. 84). Bien sûr que le lieutenant connaissait. La fichue formule, il l'avait apprise par cœur. Lors de sa dernière enquête, il avait été confronté à cet élément de même qu'à d'autres substances aussi dangereuses, sinon plus.

"Le polonium 210 est identique au radium F d et par expulsion d'un hélium, il donne le radium G. Du plomb stable, lieutenant."

Alexandre hocha la tête : "Donc, le pauvre type est bourré de radioactivité. Mais j'y pense, les premiers répondants : les policiers, les ambulanciers, tous ceux et celles qui s'en sont occupés à l'urgence, les... ils ont été exposés, non ?"

"Dès que nous avons su pour le polonium, nous avons rapidement examiné tout le monde. Le temps d'exposition ayant été relativement court, personne n'a été contaminé. Heureusement !"

"Si vous le dites."

"Vous pouvez me croire, lieutenant. On ne badine pas avec le polonium 210."

"Oui, ça je sais."

"Le cas est tout bonnement horrible ! Et pourtant j'en vois de toutes les couleurs ici."

"Comment a-t-il pu ingérer le... ?"

"Il avait une marque d'injection sur la cuisse. C'est comme ça qu'il a dû recevoir la dose."

Massive, lieutenant !"

"Une injection, dites-vous ? Hmmm..."

"Eh oui, lieutenant, une injection."

"Mais...! "

"Je sais, lieutenant et vous avez raison d'être étonné. Normalement... enfin si on peut parler de normalité dans les cas d'empoisonnement au polonium, c'est par ingestion du produit ou à la rigueur par inhalation que cela arrive. Pas cette fois."

"Bizarre !"

"Bizarre en effet ! Heu... j'imagine, lieutenant, que votre rôle sera de trouver qui a fait ça et... très franchement... je ne vous envie pas."

Sympathique ce médecin. " Rassurez-vous, nous trouverons, fit Alexandre tout en se demandant, comment diable, il allait procéder.

"Je n'en doute pas, lieutenant. Oh ! et incidemment, j'ai suivi votre dernière enquête avec beaucoup d'intérêt. Je vous ai trouvés épatants, vous et votre équipe !"

De plus en plus sympathique ce médecin ! : "Avez-vous pu parler avec le patient, docteur ?"

"Il a été conscient jusqu'à hier. Malheureusement, il n'a pas dit grand-chose qui puisse nous aider. Il a parlé de danger pour la population. D'orages, de catastrophes écologiques, de chemtrails et..."

"De chemtrails ? Qu'est-ce que ça vient faire là-dedans ?"

"Ouais, je me le suis demandé aussi. On m'a dit qu'il est un climatologue sérieux alors, pourquoi mentionner ces soi-disant déversements de produits chimiques dans l'atmosphère ?"

"Les théories du complot qui foisonnent sur le WEB... Peut-être qu'il délirait, non ?"

"Je n'en suis pas certain, lieutenant."

.....

Avant d'entrer dans la chambre, le flic et le médecin durent revêtir une tenue de protection.

Dans l'exercice de ses fonctions, le lieutenant était devenu un pro des masques protecteurs, sarraus bleus, blancs,verts, chaussettes en papier et tout le reste. Cette fois, c'était la tenue de cosmonaute, et en ressortant, il faudrait passer par une chambre de décontamination. Le grand truc, quoi !

Les deux hommes pénétrèrent dans la chambre. Gaëtan Aubry gisait inconscient sous une tente à oxygène. Branché de toutes parts, le patient était exsangue. Son teint était cireux presque gris et il avait perdu tous ses cheveux.

"Vous devez sans doute savoir à quoi il ressemblait avant, lieutenant ? "

Alexandre fit signe que, oui. La photo que l'on avait montrée à la télévision le soir où Rita et Steve étaient chez-lui. Il revoyait la tête d'un jeune homme vigoureux, à la tignasse brun clair tirant sur le roux, au regard brillant d'intelligence et...

"Épouvantable, les ravages que le polonium fait en si peu de temps, n'est-ce pas ? commenta le docteur Beauséjour. Nouveau hochement de tête. Le lieutenant pensa qu'il était inutile de chercher un autre superlatif. Épouvantable était le mot.

Gaëtan Aubry, celui qu'il voyait maintenant, avait l'air d'un vieillard. Et il n'avait même pas trente ans. L'instant était au recueillement. Les deux hommes observaient en silence. Au bout d'un moment, le moribond ouvrit les yeux, son corps se cabra. Le docteur Beauséjour réagit promptement.

Il déclencha le code rouge : "Faites vite, on est en train de le perdre ! hurla-t-il tout en tentant un massage cardiaque. Malgré tous les efforts du médecin, les bip-bip sur le moniteur indiquaient que les battements du cœur de la victime devenaient de plus en plus irréguliers.

L'équipe de réanimation arriva dans les minutes qui suivirent.

Médecins et personnel infirmier foncèrent tout droit vers le patient avec leur attirail : pompes, défibrillateurs et tout le bataclan. Alexandre Denis, resté un peu en retrait pour ne pas déranger, les regardait s'activer tout en admirant leur dextérité.

Des professionnels hors pair. Qu'importait leur degré de fatigue, ils étaient là pour tenter de sauver une vie et faisaient l'impossible pour y arriver.

Hélas, au bout d'une heure d'efforts répétés, il était manifeste que l'impossible n'était plus possible. La ligne des signes vitaux devint une ligne continue

Gaëtan Aubry s'était éteint.

Le lieutenant frissonna.

4

Centre d'enquêtes du SPVM, Place Versailles, salle de conférences.

"Chriss, encore une maudite affaire pas d'allure ! Y peuvent pas nous foutre la paix des fois."

"C'est parce que nous sommes les meilleurs, Blondin, ricana Régimbald.

Le lieutenant venait de donner certaines précisions concernant la mort de Gaëtan Aubry. Le rapport d'autopsie confirmait l'empoisonnement au polonium 210 : mort par injection létale. Le médecin légiste privilégiait la thèse de l'homicide sans pour autant l'affirmer hors de tout doute. Or pour les enquêteurs, il n'y avait aucun doute.

L'homme avait été assassiné. Quelqu'un qui veut se suicider ne choisit pas une mort aussi lente et douloureuse : "Trois semaines de calvaire, dans mon livre à moi, ça se peut pas, décréta Blondin.

Personne ne dirait le contraire. Mais encore fallait-il trouver le modus operandi et ce n'était, bien sûr, qu'une partie du puzzle.

Le rapport de l'Identification judiciaire était décevant. Les vêtements et les papiers de Gaëtan Aubry avaient été soigneusement répertoriés et analysés. Mis à part, une carte d'assurance sociale, un permis de conduire échu, un crayon Bic, un briquet et des papiers mouchoirs, rien. Sur son téléphone cellulaire, aucun appel significatif.

Il était manifeste que feu Gaëtan Aubry se méfiait mais de qui et pourquoi ?

"Remarquez que ce n'est pas la première fois qu'on ne trouve aucun indice et pourtant nous nous en tirons presque toujours, fit Marie Garneau qui se crut obligée, au cas où ses collègues ne comprendraient pas, d'ajouter : "Il n'y a rien de nouveau sous le soleil !"

"Ouais... ben là, quand tu parles de soleil, Marie, j' te trouve pas mal optimiste."

C'était encore Blondin toujours aussi hop la vie. N'empêche qu'il avait raison.

Il faisait un temps de chien. Qui plus est et ça c'était très moche, on annonçait une série de tornades dans la région de Montréal. Même que les citoyens avaient été prévenus de faire des provisions et de bien barricader leurs fenêtres, au cas où... Du jamais vu à Montréal.

D'autant qu'en parallèle, dans le fleuve Saint-Laurent se déroulait une opération de nettoyage du système d'eaux usées ! Le Flush Gate comme on l'avait surnommée.

"Toute not' marde, s'en va dans le fleuve et..."

"OK Blondin, ça va. Fais-nous grâce des détails, s'il-te-plaît."

Pas plus que les autres, Alexandre Denis ne trouvait drôle cette opération dont on n'aurait rien su, n'eût été la vigilance d'un sonneur d'alarme. Bien qu' au fond, ne rien savoir aurait peut-être été préférable. En tout cas, ça aurait au moins évité d'entendre toutes les farces plates qu'on faisait à droite et à gauche : "Revenons-en à nos moutons, si ça ne vous dérange pas, fit-il désignant les clichés affichés au mur. La victime sur son lit de mort.

"Qu'est-ce que Gaëtan Aubry a bien pu faire pour mériter un pareil sort ? demanda pensivement Judith Chomsky : "Si jeune et transformé en vieillard en moins de trois semaines !" Pour la détective, qui revenait tout juste de voyage de noces, c'était un retour très brutal aux réalités du métier.

"Aucune idée, soupira le lieutenant : "... mais si l'on n'a pas encore le pourquoi, on a peut-être la manière." Alexandre Denis faisait allusion à la bande vidéo enregistrée sur l'une des caméras de surveillance de l'hôtel Continental où Aubry s'était écroulé.

L'équipe l' avait pourtant regardée encore et encore, mais il se pouvait qu'un autre visionnement donne quelque chose. De toute manière, ça ne coûtait pas cher de la revoir une fois de plus.

"Nguyen, peux-tu nous installer ça ?"

"OK, lieutenant."

.....

... le hall de l'hôtel était bondé. Gaëtan Aubry entra puis se dirigeait vers un groupe de participants au Sommet sur les changements climatiques. Absorbés dans une discussion, ceux-ci ne lui prêtaient aucune attention. Léo Nguyen agrandit l'image. Pas trop parce qu'elle devenait floue.

"Aubry a l'air d'hésiter. Vous trouvez pas, vous autres ?"

"Ouais, mais ça on l'avait noté, Blondin, fit impatiemment Régimbald.

"Attendez, voyez-vous l'homme à cheveux gris et aux verres teintés qui s'approche ?"

"Ben oui, lieutenant, il s'approche et puis quoi ?"

"Fige l'image, Nguyen. (...) Bon, maintenant dites-moi ce que vous remarquez ?"

"Ben... lieutenant... heu..."

"D'abord, on dirait qu'il porte une perruque et ensuite il a un parapluie à la main. Il... "

"Ouais et alors ?"

"Ce jour-là, il faisait très beau."

"Vous étiez en congé lieutenant. C'est peut-être pour ça que vous trouvez qui faisait beau, parce que ça fait au moins un siècle que pleut et..." Encore Blondin, le joyeux drille !

"J'étais allé au parc avec mes deux petites. Alors quand je dis qu'il faisait beau, il faisait beau. "

"Ouais... pis ?"

"Blondin, je t'en prie, fais un effort."

"Je fais un effort et j' vois toujours pas le rapport, lieutenant."

"Bien moi, je vois très bien le lien, lieutenant."

"Et qu'est-ce que tu en déduis, Judith ?"

"Pourquoi un parapluie quand il fait beau à l'extérieur ?"

"En plein dans le mille, Judith."

Se tournant vers Dave Sans-Souci, "l'historien" du groupe, le lieutenant lui demanda :

"Dis-moi ce que ça te rappelle, Dave ?"

"Oui, oui bien sûr ! L'affaire Cherkov, il y a longtemps de ça. Cherkov, un ancien agent du KGB avait été tué de la même manière. J'aurais dû faire le lien, mais... "

"Mais maintenant, tu le fais."

"Cherkov était passé à l'Ouest et bien entendu, en URSS, on ne badinait pas avec ça à l'époque. Si bien que l'ordre avait été donné de le tuer. Un plan astucieux, une méthode inusitée, et... "

Dave Sans-Souci rappela les faits : "Cherkov marchait dans une rue de Rome quand quelqu'un l'a bousculé. Le type tenait un parapluie à la main. Il l' a pointé sur Cherkov. Le parapluie avait été trafiqué et contenait du polonium 210."

"C'était le deuxième agent dissident à être empoisonné, renchérit le lieutenant : "Pour l'autre, Alexandre Litvinenko, la façon de procéder était différente. Il avait rendez-vous avec deux agents du KGB dans un hôtel de Londres. À son insu, l'un d'eux a mis du polonium 210 dans sa tasse de thé et..."

"Exact, lieutenant et justement j'allais vous dire que... " Sans-Souci et le lieutenant avaient manifestement beaucoup de plaisir à se renvoyer la balle.

À ce rythme, le reste de l'équipe apprendrait tout sur Lénine, Staline, Khrushchev, Brejnev, le Goulag, Gorbatchev, la perestroïka, la glasnost et quant à faire, pourquoi pas tout sur la Russie tsariste, Catherine la Grande, le tsarévitch Alexis, Raspoutine et les autres.

Certes, avoir des références historiques était fort louable, mais on ne pouvait quand même pas passer la journée là-dessus. Régimbald se chargea de mettre un frein à l'enthousiasme des deux "spécialistes" du Soviet Suprême : "Pour trafiquer un parapluie, ça prend des connaissances en mécanique, non ?"

"Suffit d'avoir un peu d'habileté. Le mécanisme d'un parapluie est assez simple."

"Mais pourquoi ne pas utiliser une seringue, lieutenant. C'est plus efficace et moins encombrant qu'un parapluie." L'objection venait de Léo Nguyen. Une objection valable mais Alexandre Denis tenait à son hypothèse : "C'est peut-être un russophile, bricoleur à ses heures."

"C'est pas un peu tiré par les cheveux, ça ?"

Ça l'était en effet. Mais le lieutenant persista : "Et si l'on avait affaire à un meurtrier à l'imagination particulièrement fertile et doté d'une bonne culture générale ?"

Là-dessus, Judith Chomsky se manifesta : " Oui mais, si notre homme au parapluie porte un déguisement comme vous semblez le penser, lieutenant, ça ne sera pas facile de l'identifier. Et des témoins, un mois après les événements, on peut toujours courir !"

"Ne soyons pas défaitistes, Judith."

"Ce n'est pas du défaitisme mais du réalisme, lieutenant."

"Admettons. Mais depuis quand baissions-nous les bras ? Nous ..."

"Les voyages de noces ça épuise, hein ma belle Judith ?" coupa Régimbald avec une mimique pleine de sous-entendus. C'était drôle mais pas tant que ça. En tout cas pas pour le lieutenant, lequel, une fois lancé, n'appréciait guère être interrompu : " ... nous reverrons le personnel de l' hôtel. Peut-être que quelqu'un se souviendra d'un détail. Quant aux participants à la conférence... là, je dois reconnaître que ça ne sera pas facile de les retracer."

"Je ne vous le fais pas dire, lieutenant." Judith aimait bien avoir raison. Le lieutenant aussi : "Au moins, nous avons un bon indice sur la manière dont le polonium 210 a pu être injecté."

Un bon indice, peut-être. Mais restait à le prouver et à trouver le pourquoi et le qui. Qui pouvait se procurer une substance radioactive aussi rare et coûteuse que du polonium 210 ?

Une partie de plaisir, quoi !

5

Le lendemain, se produisit un incident qui faillit être diplomatique.

Dans une enquête, il fallait toujours être à l'affût de la moindre nuance. Et justement des nuances, le lieutenant allait devoir en faire plus d'une. À peine était-il entré dans la salle de conférences pour la séance quotidienne de remue-méninges qu'on vint lui dire que quelqu'un l'attendait à l'entrée de l'édifice. Et qui était ce quelqu'un ?

C'était le général Aubry, le père de Gaëtan. Tôt ou tard, Alexandre l'aurait rencontré, sauf que la rencontre n'était pas inscrite à son agenda, ce jour-là. Alors, que s'était-il produit ? Et bien semble-t-il que le général s'était d'abord adressé au commandant Brière, lequel n'ayant rien à dire renvoyait la balle au lieutenant sans s'être donné la peine de l'en aviser.

Bref une situation délicate. Le lieutenant prit la méprise à son compte : "Désolé général, il y a sans doute eu maldonne." N'empêche qu'il n'avait d'autre solution que d'annuler la réunion avec l'équipe et de prier le général de passer dans son bureau. *Maldonne, ouais...*

Ce fut un général légèrement perplexe qui accepta le café qu'Alexandre lui proposa après lui avoir présenté ses condoléances, bien entendu. Il fallait quand même montrer un peu de savoir-vivre dans cette boîte de dingues !

Les deux hommes bien installés, sans plus tarder, le lieutenant aborda le sujet qui les mettait en présence de manière si peu protocolaire : "Selon mes notes général, votre fils était à l'emploi d' Environnement Canada ?"

"Oui, lieutenant. Depuis quelques mois seulement. Avant, il complétait un doctorat en génie aéronautique à McGill."

"Ah bon. Un changement d'orientation ?"

"Oui et non. Il avait fait une maîtrise en climatologie avant son doctorat. Et comme il ne trouvait pas à se placer dans le domaine de l'aéronautique, et bien il..."

"Je vois. Votre fils était polyvalent, fit le lieutenant qui aurait pu en trouver une meilleure *mais bon, c'était dit.*

"En effet, il avait un esprit brillant, avide de tout connaître. Je..."

Le général avait une tête d'homme habitué à commander. Regard aigu, menton volontaire, cheveux en brosse, l'allure martiale. Mais présentement, il n'était qu' un père ravagé par une douleur sans nom. Un père qui cherchait des réponses : "Heu... lieutenant, puis-je vous poser une question ? On m'a dit que vous étiez présent quand il est décédé. Pouvez-vous me raconter le...?"

Comment décrire au père la scène horrible de la mort de son fils sans tomber dans le pathos ? Le lieutenant s'en sentait incapable. Il y a des moments où une économie de mots s'impose : "Oui, j'étais là, général, fit-il simplement." Une réserve que son interlocuteur parut comprendre :

"Sa mère et moi avions quitté son chevet, à peine une demi-heure avant sa mort. C'est d'autant plus... Nous sommes dévastés, lieutenant. C'était notre seul enfant et..."

"Général, j'ai peine à imaginer ce que..."

"Une mort absurde, atroce. Pourquoi ? Et si j'ai insisté pour m'entretenir avec vous, c'est que votre commandant ne semblait pas être très au fait de... "

"Une enquête prend du temps, général."

Tout compatissant qu'il pût être, Alexandre n'allait quand même pas se mettre à dénigrer Brière. Il aurait eu plusieurs raisons de le faire mais pas question de laver "son linge sale" devant un étranger : "Si j'ai bien compris, général, votre fils était également chasseur de tornades ?"

"En amateur seulement. Gaëtan a toujours eu le goût du risque. Il était assez casse-cou et c'est à l'occasion d'un voyage aux États-Unis qu'il a eu la piqure pour la chasse aux tornades."

Perdu dans ses souvenirs, le général s'était tu.

"Habitait-il avec vous, général ?"

"Pas depuis une couple d'années. Il s'était fait une amie et habitait chez-elle?"

"Ah bon ! Et vous la connaissez ?"

"Il ne nous l'a jamais présentée. J'ignore pourquoi d'ailleurs."

"Mais votre fils, vous le voyiez encore ?"

"Il venait souvent à la maison, bien sûr."

"Incidemment, comment se déplaçait-il ? Dans ses affaires, nous avons trouvé un permis de conduire échu ? Il ne l'avait pas renouvelé ?"

"Gaëtan était négligent pour ce genre de choses. De toute manière, il n'avait pas de voiture. Il préférait marcher et au besoin, il se déplaçait en métro ou en taxi."

"Quand vous le voyiez, vous parlait-il de ses activités ?"

"En fait... pas vraiment."

"Pas vraiment ?"

"J'aurais dû insister mais je ne l'ai pas fait. Tant d'occasions ratées et qui... " La culpabilité se lisait sur le visage du général : "Quand on insistait trop avec lui, Gaëtan se fermait comme une huître. Il a toujours été comme ça. S' il ne voulait rien dire, il n'y avait rien à faire. Et au fil des années et bien... Après tout, il avait presque trente ans et je n'osais plus m'immiscer dans ses affaires."

"Je comprends fort bien, général. J'ai moi-même un fils de treize ans et déjà, ça devient difficile de l'amener à s'ouvrir." Aussitôt le lieutenant regretta d'avoir mentionné son fils. *Un fils bien vivant...*

La réaction du général le surprit : "L'adolescence ! Vous ne devez pas vous amuser tous les jours, lieutenant, fit-il avec un pâle sourire. La glace était rompue. De guindée et protocolaire, la conversation devint plus fluide. Les deux hommes parlèrent un moment de la jeunesse actuelle, des jeux vidéo, des multiples tentations qui guettaient les jeunes sur l'Internet et ailleurs.

Puis le lieutenant revint au sujet principal : "Vous n'êtes pas sans savoir, général, que nous devons épilucher les moindres recoins de la vie de votre fils. Que nous découvrirons peut-être des choses qui ne vous plairont pas."

"Lieutenant, en ce qui me concerne, vous avez carte blanche. J'aimerais simplement que vous preniez en compte la fragilité émotionnelle de sa mère en ce moment."

"Nous ferons tout en notre pouvoir pour la ménager, général. Mais je ne peux rien vous promettre." Alexandre s'était exprimé avec toute la douceur dont il était capable. Mais il fallait que les choses soient clairement dites.

Le général hocha la tête en guise d'assentiment.

6

Vingt-deux heures, ce soir-là, chez les Lemelin-Denis .

Les jumelles dormaient depuis un bon moment. Armande s'était retirée dans sa chambre et Nicolas était dans la sienne. À propos du fiston, le lieutenant avait tenté, une fois de plus, d'entamer un dialogue mais l'ado avait marmonné de vagues réponses. Ensuite, le jeunot s'était empressé de se retirer dans ses "quartiers généraux" pour s'adonner à son occupation favorite : les jeux Vidéo.

C'était décevant voire, exaspérant, mais que faire ? Le soumettre au supplice de "la question" comme au temps de l'Inquisition ? Ben voyons... Pour l'instant il n'y avait rien d'autre à faire que d'espérer que ça passe un jour.

Donc, dans la maison c'était le calme plat, du moins jusqu'à nouvel ordre. Et comme souvent, à pareille heure, Kim et Alexandre étaient affalés dans le salon. Une tasse de café déca et équitable à la main, ils se racontaient leurs journées respectives.

"Comment s'est passée ta rencontre avec le général Aubry, Alexandre ? demanda Kim.

Pour avoir eu l'occasion d'interviewer le général dans le cadre de son émission d'affaires publiques, Kim le connaissait un peu et l'avait trouvé très bien. Sans détour, pas de langue de bois. Chose rarissime chez la plupart de ceux et celles qu'elle avait en entrevues.

Il était tout à fait normal qu'elle veuille savoir comment l'homme réagissait devant la mort atroce de son fils unique. Ce n'était pas de la curiosité malsaine et Alexandre ne fit aucune difficulté pour livrer ses impressions : "C'est un homme dévasté, bien entendu. On le serait à moins ! Mais il m'a fait l'effet de quelqu'un de très solide."

"Exactement, Alexandre. Un homme, qui inspire confiance. "

"Avant de le rencontrer, j'avais une idée préconçue des militaires de carrière. Je les imaginais rigides, sans émotion. Or ce n'est pas du tout l'effet que m'a fait le général. Sensible et très à l'écoute des autres. Ça m'a étonné, je l'avoue."

"Personne n'est à l'abri d'opinions toutes faites, mon chéri."

"Eh oui. Pas même ton grand fendant de mari !"

Kim se mit à rire . Son grand fendant de mari, pour rien au monde elle n'en changerait.

"Je me demande si l'assassinat de Gaëtan Aubry n'est pas lié à son boulot de climatologue. Il..."

"Qu'est-ce qui te fait penser ça, Alexandre ?"

"Rien de précis... Juste une intuition."

"Ton flair d'enquêteur ?"

"Appelle-ça comme tu voudras. Oui, peut-être."

"À ma connaissance, ton flair ne t'a pas souvent trompé, mon amour."

"Plus souvent que tu ne le penses, Kim. Mais j'évite de le crier sur les toits."

Cette fois, mari et femme pouffèrent. Kim fut la première à reprendre son sérieux : "Alexandre, au vu de tout ce qui se passe en ce moment côté climatique, tu as peut-être raison de penser que le meurtre de Gaëtan Aubry a un lien avec son boulot de climatologue."

"Ou encore, avec la chasse aux tornades ?"

"Et ou les deux ?"

"Et ou les deux. Et ou complètement autre chose. Difficile de savoir. Le général n'a pas pu m'éclairer beaucoup, il... apparemment, son fils ne se confiait pas facilement et..."

"Ah bon ! Vivait-il encore chez ses parents comme beaucoup de jeunes maintenant ?"

"Non. D'ailleurs, il va nous falloir nous renseigner à ce sujet-là. Le général m'a dit qu'il était allé vivre avec une femme mais n'en savait pas plus. Pas de nom, aucune adresse."

"Gaëtan Aubry était en effet quelqu'un de très secret, Alexandre."

"Ouais... très, très secret, convint le lieutenant, soucieux.

.....

Ils prirent une deuxième tasse de café déca et équitable et poursuivirent leur conversation.

Dehors la pluie tombait abondamment et le vent s'était élevé faisant claquer les volets. Pluies abondantes et grands vents étaient presque devenus la norme. Un climat pourri !

Gaëtan Aubry s'en était-il alarmé au point de... Avait-il eu raison de s'inquiéter ? Et était-ce pour ça qu'il était mort ? Autant de questions que le couple se posait. Mais ni l'un ni l'autre ne trouvaient d'explication valable. Qui aurait pu se sentir menacé par les connaissances du climatologue ? Chose certaine, un meurtre au polonium 210 n'était pas le fruit du hasard.

Il se faisait tard et il était temps de passer à un autre appel. Les époux montèrent à leur chambre sur la pointe des pieds. Chuchotements et pinçons coquins. Nul doute, les baisers suivraient.

Le reste leur appartenait.

7

La tornade annoncée s'abattit sur Montréal. Une tornade de Force 3.

Les météorologues s'étaient trompés de magnitude. Ils prévoyaient une Force 4. N'empêche que Force 3, ce n'était pas rien. Et à Montréal, c'était du jamais vu. Dans certains coins, les dégâts étaient considérables.

Comme la ville était un perpétuel chantier, des échafaudages s'étaient effondrés et des cônes oranges avaient été emportés par le vent. Or un "traitement" à coups de madriers et de cônes oranges volants n'étant pas recommandé pour la santé, quelques fractures du crâne, d'épaules et autres "désagréments" du genre furent signalés. À part ça, plein d'arbres déracinés, des pannes de courant, des automobiles accidentées et des vitres fracassées dans beaucoup d'édifices. Mais fort heureusement aucun décès lié à l'événement.

On pourrait décrire *ad infinitum* les dommages produits par une tornade de Force 3. Suffit de dire que la vie des citoyens fut pas mal perturbée pendant quelques jours. Les cotes de la Bourse dégringolèrent. Ce qui fut loin de faire l'affaire des agioteurs et autres spéculateurs du monde de la finance. En revanche, les profiteurs de tout acabit prirent appui sur les circonstances pour hausser les prix à la consommation pourtant déjà suffisamment élevés.

Le moindre gugusse coûtait maintenant une fortune. Ça vous étonne ? Pas vraiment, hein ? En tout cas, ça n'étonnait personne aux Crimes majeurs du SPVM. Bon d'accord, pour les enquêteurs, ce n'était pas encore la misère noire. Ils n'étaient pas réduits comme certains, de plus en plus nombreux d'ailleurs, à devoir faire appel aux banques alimentaires mais quand même, ils devaient réduire les dépenses et "budgéter serré".

Or qu'importe la température et le coût du panier d'épicerie, ils se devaient de continuer à enquêter contre vents et marées. Et c'était ce qu'ils faisaient.

.....

Allez savoir pourquoi, à ce stade de l'enquête, le commandant Brière n'avait pas jugé nécessaire de demander un mandat de perquisition pour examiner les affaires de Gaëtan Aubry à Environnement Canada. Si bien que le lieutenant s'était rabattu sur une solution mitoyenne.

Il avait confié à Dave Sans-Souci et à Régimbald la mission de se rendre sur place rencontrer les collègues du climatologue assassiné. "Et bien messieurs, comment s'est déroulée votre petite virée de reconnaissance ? s'enquit-il à leur retour.

"C'est évidemment le branle-bas de combat chez-eux. Avec les tornades et le mauvais temps qui perdure, ils sont tous à faire de savants calculs sur leurs instruments et..."

"Si eux-mêmes s'énervent, cela signifie que la situation est grave."

"Ben oui, lieutenant. En tout cas, c'est l'impression que j'ai eue, moi, fit Sans-Souci : "Je ne sais pas pour toi, Régimbald ?"

"Ils sont très inquiets, lieutenant. C'est sûr que cette tornade de Force 3 à Montréal, dans une région où il n'y en a pas normalement, les intrigue au plus haut point. Selon eux, ça risque de s'amplifier. Ils s'attendent à des tornades de Forces 4 et même plus !"

"Réjouissant ! Mais à part ça, avez-vous parlé de Gaëtan Aubry ?" Certes le climat était préoccupant, mais le lieutenant avait une enquête sur les bras et n'entendait pas la perdre de vue.

"Ben oui, on a parlé de Gaëtan Aubry. Ses collègues nous disent que quelque chose le tracassait depuis un certain temps. Soucieux. C'est ce qu'ils ont eu comme réflexion, mais rien de plus. Ils ne le connaissaient pas très bien. Ils l'ont défini comme quelqu'un de dissimulé."

"Secret ?"

"Non lieutenant, pas secret. Dissimulé, c'est ce qu'ils nous ont dit."

Alexandre leva les yeux au ciel. *S'ils se mettaient à chipoter sur le sens des mots maintenant !*

"Ah ! oui et on a aussi parlé au patron d' Aubry, un dénommé Farid Salan."

"Salan ? Ce nom me dit quelque chose."

"Ça vous rappelle peut-être le général français, Raoul Salan, lieutenant."

Sans-Souci, le féru d'Histoire avec un grand H, persuadé que ses camarades se mouraient de curiosité au sujet du général français, leur fournit généreusement des précisions : "Il a été le commandant en chef en Indochine en 1952-53 puis en Algérie de 1956 à 58. C'est lui qui avait fait appel à de Gaulle pour ensuite combattre sa politique algérienne et..."

"Bien sûr ! Merci de me rafraîchir la mémoire, Sans-Souci. Oui, oui, et en 1961, il a participé au putsch d'Alger, puis il a fondé l' OAS, compléta le lieutenant.

"C'est exactement ça. Il avait été arrêté en 1961, condamné à la prison à perpétuité. Mais il a été libéré et amnistié en 1982 et..."

"Oui bon, mais ça nous mène où ça ? intervint Judith Chomsky. Même si le mariage avait arrondi quelques angles chez-elle, Judith demeurait une pressée, une impatiente. Et franchement, l'histoire du général Salan, elle s'en fichait comme de l'an quarante. Pour elle, ce qui importait, c'était de savoir qui était le dénommé Farid Salan : "Salan c'est bien français mais Farid, ça l'est pas mal moins !"

"J'ai fait une recherche sur Google, la calma son collègue Régimbald : "... et Farid Salan est français du côté paternel mais hindou de par sa mère. Il est né ici au Québec, a fait ses études à l'Université Laval où il a obtenu un doctorat en géologie et en climatologie. Voilà ! le mystère est éclairci. Es-tu satisfaite, ma très chère Judith ?"

"La question se posait, rétorqua Judith, insultée. Et quand Judith était insultée, ne fut-ce que légèrement, valait mieux enchaîner pour éviter l'escalade. Quelque chose, n'importe quoi !

"Hem... fit le lieutenant, Régimbald, vous a-t-on précisé sur quoi travaillait Gaëtan Aubry ?"

"Comme ses collègues, il analysait ce qui se passe en ce moment. Parce que des tornades, il y en eu des dizaines et pas qu'à Montréal et heu... franchement, je n'ai pas compris grand-chose à ce qu'ils nous ont raconté. Nous ne sommes pas des spécialistes, lieutenant, déclara Régimbald.

"On a essayé d'avoir des précisions avec son patron sur les activités d'Aubry. Mais Farid Salan s'est montré assez laconique, je dois dire. Enfin je suppose que comme tous les patrons, il se contente de gérer, rien de plus, fit Sans-Souci, philosophe malgré tout.

Pensant au commandant Brière, Alexandre Denis ne pouvait qu'abonder dans ce sens : "Bon, donc rien de ce côté pour l'instant. Nous y reviendrons." *Farid Salan ? Faudrait y revenir, en effet. Non pas que... mais, quand même...* Puis s'adressant à Marie Garneau et à Blondin : "Vous deux, côté chasseurs de tornades, avez-vous trouvé quelque chose ?"

Le lieutenant avait hésité avant d'imposer à Marie un tandem avec Blondin qui ne s'améliorait pas, même qu'il empirait avec le temps. Mais comme elle était à peu près la seule du groupe à avoir suffisamment de patience avec lui, il n'avait pas vraiment eu le choix. D'autant que l'équipe n'était pas encore au grand complet. Lambert était toujours en congé prolongé et Liliane Thomas, en congé-maternité.

Marie résuma leur virée à l'entrepôt qui servait de quartier général aux chasseurs de tornades : "C'est une très petite équipe, lieutenant. Ils sont cinq. Tous dans la vingtaine ou début trentaine. Très dynamiques. Très dédiés à ce qu'ils font. Une seule femme parmi eux et je la salue. Dans un monde d'hommes, ça prend une bonne dose de courage pour faire ce qu'elle fait."

"Tout comme ça nous en prend à nous, Marie." Judith Chomsky n'allait certainement pas laisser passer l'occasion d'affirmer haut et fort le credo féministe : "Pense aux femmes dans la construction, aux femmes pompiers et à toutes les autres."

"Entièrement d'accord avec toi, Judith. N'empêche que, chasseuse de tornades, tu deviendras que ça n'a rien de banal."

"Hem... et si l'on en revenait à la visite, Marie." Le lieutenant y allait sur la pointe des pieds. Intervenir, quand il était question des femmes au travail était toujours une entreprise délicate, voire périlleuse. Les mâles de l'équipe applaudirent silencieusement l'initiative de leur chef. Le lieutenant allait au "front " à leur place. *Fiou !*

"Ils sont extrêmement bien équipés. Ils ont des instruments pour mesurer le... Un camion blindé rempli d'ordinateurs, un peu comme dans le film Twister, vous connaissez ?"

Le lieutenant fit signe que oui. Il avait vu le film avec son fils Nicolas. Il avait même dû se le taper à plusieurs reprises et heureusement que c'était à la télé, parce que s'il avait été obligé de le voir en salle, c'eut été franchement barbant : "Mais où prennent-ils les fonds pour... ?"

"Ils travaillent en collaboration avec Environnement Canada, expliqua Marie Garneau. Alors, je suppose qu'ils sont subventionnés par l'état."

"Faudra vérifier."

"Ce sera fait, lieutenant."

"Bien, bien. Ont-ils dit autre chose au sujet de Gaëtan Aubry ? "

"Justement, ils semblaient assez bien le connaître. En tout cas beaucoup mieux que ce à quoi on aurait pu s'attendre, étant donné qu' Aubry participait sporadiquement à leurs randonnées. "

"Et ? "

"Ils ont dit qu'il était quelqu'un de très bien, très humain, très idéaliste aussi. Enfin, ce sont leurs mots. Ils nous ont même fourni l' adresse et le nom de la jeune femme avec laquelle il habitait."

"Ah, enfin ! Nous allons peut-être en apprendre un peu plus sur lui." Ensuite, le lieutenant félicita les sergents -détectives Garneau et Blondin pour leur travail. C'était du boulot bien fait et qui allait peut-être faire avancer les choses.

8

Elle s'appelait Salomé Poulain et habitait dans Villeray, un quartier en voie de gentrification, ou si vous préférez éviter l'anglicisme, en voie d'embourgeoisement. La maison avait été rénovée et au dernier étage, de grandes baies vitrées ornaient la façade.

"Dites donc lieutenant, c'est pas mal du tout, hein !"

"C'est même très bien, Sans-Souci !"

"Ouais... Ç'a dû coûter un bras !"

Les deux flics gravissaient l'escalier en colimaçon qui menait à l'entrée et si l'on regardait aux alentours, on pouvait constater que, même rénovées, les autres demeures sur la rue n'étaient pas aussi luxueuses. "En effet, Sans-Souci. Et certainement plus, que ce que toi, moi et beaucoup d'autres ne pourront jamais s'offrir, fit le lieutenant, songeur.

.....

"Madame Salomé Poulain ?"

"Qui est-ce ? répondit une voix harmonieuse dans l'interphone.

"Lieutenant Denis et Sergent-détective Sans-Souci. Pouvons-nous vous parler quelques instants ?" Comptant sur l'effet de surprise, ils ne l'avaient pas prévenue de leur visite. Si bien qu' avant d'être introduits, ils durent brandir leurs badges. Salomé Poulain ne prenait pas de chance avec des inconnus. Qui pourrait l'en blâmer ? Certainement pas les deux flics.

Quand ils la virent, ils demeurèrent un instant sans voix. Salomé Poulain était une femme toute menue. En forçant la note, elle faisait peut-être cinq pieds deux. Une elfe, une sylphide, une... la fée Clochette ! Oui, aérienne, en tout cas.

Elle avait de longs cheveux, très droits et presque blancs tellement ils étaient blonds. Le teint diaphane et de grands yeux pers, très... Elle était en jeans, pieds nus et portait un chemisier coloré et translucide avec rien dessous. Sans-Souci en avala sa gomme.

"Vous venez pour Gaëtan sans doute, fit l'elfe. Ce n'était pas une question, c'était une affirmation. Alors pour l'effet de surprise, c'était raté. Le lieutenant attaqua : "Pourquoi ne pas vous être manifestée avant, madame Poulain ?"

Refusant de se laisser désarçonner, Salomé Poulain toisa le lieutenant : "Mais au contraire, je l'ai fait. Dès que j'ai su pour sa mort, j'ai appelé au poste de quartier, ils ont pris mes coordonnées. Je m'attendais à être convoquée chez-vous, mais je n'ai eu aucune nouvelle."

Bravo, pour l'excellence des communications internes ! Le lieutenant se demanda pourquoi il était étonné. Ça n'était pourtant pas la première fois qu'un renseignement ne se rendait pas à qui de droit dans le Service. Et probablement pas la dernière, non plus.

"Et bien madame, nous sommes là maintenant et nous désirons vous parler de votre compagnon malheureusement décédé." Ça faisait tout drôle de donner du "madame" à cette miniature. Elle avait l'air toute jeune, quoiqu'en l'examinant de plus près, on voyait qu'elle devait probablement être plus près de la trentaine que de la vingtaine.

"Vous pouvez m'appeler Salomé, messieurs, fit la "miniature".

Bon, va pour Salomé ! "Donc, votre compagnon, mada... Salomé, est..."

"Je vous arrête tout de suite, lieutenant. Gaëtan et moi n'étions pas ensembles. Du moins, pas dans le sens que vous lui donnez. Nous étions simplement colocs."

"Simplement colocs, hmmm... ?"

"Oui, lieutenant, rien de plus, je vous l'assure." La jeune femme paraissait mécontente qu'on mette sa parole en doute. Ce qui d'ailleurs, était exactement ce que faisait le lieutenant. Mais très vite, elle se radoucit : "Puis-je vous offrir un café, justement j'en préparais."

C'était vrai et ça sentait délicieusement bon. Les deux flics acceptèrent.

Salomé Poulain s'éclipsa pour revenir avec un plateau qu'on imaginait presque trop lourd pour elle. Cafés fumants, pot de crème, sucre, cuillères en argent, tasses en porcelaine de Limoges. Beaucoup de décorum et si l'on voulait être à la hauteur, c'était un cas de "petit doigt en l'air".

"Donc, simplement votre coloc, dites-vous ?"

Tout en posant ses questions, le lieutenant examinait discrètement le décor. Le milieu de vie en disait parfois long sur la personne à laquelle on avait affaire et dans le cas présent, un premier aperçu lui parut satisfaisant. La pièce était vaste, bien éclairée. Des tapis colorés décoraient le parquet de bois bien astiqué. Le tout était élégant sans pour autant être tape-à-l'oeil.

"Que désirez-vous savoir sur Gaëtan, lieutenant ?" La sylphide avait beau être "aérienne" elle allait droit au but. Au lieu de répondre directement, le lieutenant indiqua les toiles aux murs : "C'est vous qui peignez, Salomé ?"

Avant de venir, les flics s'étaient renseignés. Ils savaient qu'elle était artiste-peintre. Ils savaient également qu'elle préparait une exposition d'envergure. Cependant, le lieutenant avait choisi l'approche "naïve". Pour mettre un témoin à l'aise, c'était une méthode comme une autre : "Je ne suis pas un expert mais, il me semble qu'il y a beaucoup de force dans votre coup de pinceau, Salomé."

L'artiste peignait à larges traits. Surtout des paysages. Certains très sombres. C'était d'autant plus étonnant qu'à la voir, on aurait plutôt cru qu'elle peindrait des ballerines ou à la rigueur des clowns, pensa ironiquement le lieutenant. Cette femme était un paradoxe ambulante. Chez-elle rien n'allait avec rien. Le physique, le décor, les toiles : tout était déconcertant !

"Ça vous surprend, lieutenant ? Qu'une femme comme moi puisse peindre de cette manière ?"

Salomé Poulain eut un petit rire énigmatique : "Vous ne seriez pas le premier à m'en faire la remarque."

Touché ! Alexandre réprima un sourire. Il sourirait peut-être après l'entrevue, mais pas maintenant : "Depuis quand, connaissiez-vous Gaëtan Aubry ?"

"Depuis environ... je dirais, un peu plus de deux ans."

"Dans quelles circonstances avez-vous fait sa connaissance ? "

"Nous nous sommes rencontrés dans un café, rue Saint-Denis. Café qui a fermé ses portes depuis. Dans l'état actuel des choses au Québec, beaucoup de commerçants n'y arrivent pas et..."
Salomé Poulain parut se rendre compte qu'elle s'écartait du sujet : "... j'imagine que vous n'êtes pas ici pour entendre mes doléances sur la société, je..."

Dave Sans-Souci se préparait à intervenir mais le lieutenant lui fit signe d'attendre. La fée Clochette poursuivit : "Gaëtan et moi avons immédiatement sympathisé. Nous sommes devenus des amis Facebook."

"Bien et ensuite ?"

"Il habitait alors chez ses parents et je pense qu'il commençait à se trouver un peu trop vieux pour continuer à vivre avec eux. Il s'était donc mis en frais de chercher un logement et comme il ne trouvait rien qui lui convenait, je lui ai proposé de venir habiter ici."

Cette fois, Dave ignora un second signe de son chef : " Comme ça, sans façon ! Ce n'était pas un peu risqué d'accueillir chez-vous un quasi inconnu ?"

Sans-Souci manifestait une sollicitude nettement exagérée et sur un ton qui ne lui était pas coutumier. Il en mettait un peu trop. En fait, il se comportait comme un adolescent en rut. *Hum... pas très professionnel*, songea le lieutenant.

Salomé "l'enchanteresse" posa sur Sans-Souci un regard empreint de douceur et de quelque chose en plus. Alexandre Denis se sentit soudain de trop. *Coup de foudre ?*

"Non sergent Sans-Souci, pas sans façon. Avant de l'accueillir, je me suis quand même renseignée sur ses antécédents." La jeune femme ne donna pas de détails mais, un je- ne- sais- quoi chez-elle portait à croire qu'elle ne devait pas avoir eu trop de difficulté à obtenir les renseignements.

Dave Sans-Souci et Salomé Poulain se regardaient comme s'ils étaient seuls au monde.

Le lieutenant jugea qu'il était grandement temps de mettre un terme à cet échange de "politesses" : "Hem... Gaëtan Aubry a dû vous faire certaines confidences, Salomé. Ses aspirations, ses préoccupations ?"

"En fait, pas beaucoup."

Le lieutenant remarqua que Salomé Poulain s'était brusquement mise à distiller ses réponses au compte-gouttes. Contrairement à son collègue, il refusait de se laisser émouvoir : "Mais encore ?"

"Heu... et bien, il se disait très préoccupé par les sursauts de la température. Il prévoyait que ça allait s'accélérer. Les grands vents, les orages violents, l'humidité, les..." Salomé s'arrêta quelques secondes, parut chercher le mot juste et ne semblait pas sur le point de trouver. Hésitation qui agaça le lieutenant : "Et puis ?"

"Les derniers temps, il... il était devenu fébrile."

"Fébrile ?"

"Il parlait d'agendas cachés."

"D'agendas cachés ?"

"Oui, lieutenant, mais il n'a pas élaboré."

Toi aussi ma chère, tu n'es pas très bavarde ! : "Avait-il des amis ?"

"À ma connaissance, un groupe de chasseurs de tornades auxquels il se joignait parfois. C'étaient ses seuls amis, je crois."

"Les avez-vous rencontrés ?"

"Ils sont venus ici à une ou deux reprises. C'était lors de soirées avec mes amis à moi, des peintres, des écrivains. J'ai toujours trouvé amusant le mélange des genres, fit Salomé Poulain avec un petit rire coquin.

Mélange des genres, tiens donc ! : "Avait-il une copine ?"

"Je crois qu'il s'intéressait à une fille du groupe de chasseurs de tornades, lieutenant."

"Ah, bon !"

"Oh ! ce n'est qu'une impression. Gaëtan ne me faisait pas de confidences, mais j'avais cru déceler chez-lui un certain intérêt pour cette fille dont j'ai oublié le nom d'ailleurs."

Dave Sans-Souci remua dans son fauteuil : "Donc, vous ne savez pas s'ils avaient une relation heu... intime ?" Le ton de Dave était tellement onctueux que c'en devenait presque gênant.

Salomé rosit : "Pas tout à fait mais... mon petit doigt me disait que ça n'aurait pas tarder. Ces choses-là se sentent. Pas vrai, Dave ?"

Elle lui donne du Dave, maintenant... Le lieutenant toussota : "Durant son séjour à l'hôpital, avez-vous pu voir Gaëtan Aubry, lui parler, peut-être ?"

"Oh ! non, lieutenant. Seuls son père et sa mère étaient admis."

"Les aviez-vous déjà rencontrés ?" Bien entendu, le lieutenant connaissait la réponse mais il voulait tester la franchise de l'artiste-peintre. Quelque chose, dans son attitude, le dérangeait. Quoi ? *Bah, c'était probablement son flirt avec Sans-Souci qui...*

"Non malheureusement. Je pense qu'ils étaient un peu dépassés par le mode de vie de leur fils. C'est un peu normal, non ? D'ailleurs, je dois dire que mes propres parents ne comprennent pas grand-chose à mon style de vie."

Le lieutenant s'abstint de commenter le style de vie, lequel à en juger par le décor, ne semblait pas si mal. Il passa donc "aux vraies affaires" et produisit un mandat de perquisition pour fouiller la chambre de Gaëtan Aubry.

Que Salomé Poulain le veuille ou non, les détectives avaient la loi de leur côté. La jeune femme ne discuta pas : "Mais certainement, laissez-moi vous y conduire, roucoula-t-elle.

Tout juste si Dave Sans-Souci ne se mit pas à roucouler avec elle.

9

La chambre de Gaëtan Aubry, se trouvait à l'arrière de l'appartement.

Le décor simple, presque monacal. Un lit recouvert d'un duvet blanc. Une commode contenant des chaussettes, slips, tee-shirts etc... Une étagère pleine de bouquins. Une penderie avec quelques paires de jeans bien pressés, un ou deux vestons de bonne coupe, un blouson en cuir. Sur la tablette du haut, plusieurs caisses et un ordinateur portable.

Les deux flics s'étant mis rapidement à l'oeuvre, Salomé Poulain comprit qu'elle devait les laisser travailler en paix : "Prenez tout votre temps, messieurs, dit-elle, gracieuse. Quand vous aurez terminé, faites-moi signe."

"Merci, Salomé. Vous êtes infiniment gentille, chantonna Sans-Souci. Salomé rosit à nouveau. Après le départ de la "délicieuse Salomé", le lieutenant se tourna vers son collègue : "Tu ne trouves pas que tu y vas un peu fort avec elle ?" Non, Sans-Souci ne trouvait pas.

"Bon, voyons ce qu'il y a dans ces caisses, si tu veux bien, évidemment, ironisa Alexandre. Sans-Souci ne saisit même pas l'ironie. Il était dans un état second.

.....

Avant de se mettre à farfouiller dans les caisses, les deux flics s'attaquèrent aux bouquins et les feuilletèrent un à un : des polars, des ouvrages scientifiques et... de la poésie !

"Eh ben dites donc, lieutenant, il était pas mal éclectique, le Gaëtan !"

"Il devait être quelqu'un d'intéressant, en tout cas."

"Moi, je pense plutôt que c'était un freak."

"Qu'est-ce qui te fait dire ça, Dave ? "

"Ah ! je sais pas moi. Tout. Ses intérêts dans la vie, la façon dont Salomé en a parlé."

"Elle te plaît vraiment, hein ?"

"Qui ça ?"

"Dave, ne fais pas celui qui ne comprend pas."

"Elle est très spéciale. Eh oui, elle me plaît, concéda Dave du bout des lèvres.

Mouais... Le lieutenant n'insista pas : "Bon, continuons."

Dans les caisses, mis à part d'autres bouquins et plusieurs revues scientifiques, ils ne trouvaient encore rien qui retienne l'attention. "Gaëtan Aubry n'était pas du genre à lire Playboy, ça m'apparaît évident, remarqua Sans-Souci.

"Et toi Dave, tu ne serais pas un peu du genre à lire Playboy, plaisanta le lieutenant. Il fallait bien déconner un peu parce que la tâche qu'ils accomplissaient n'avait rien d'amusant. Vérifier, si Gaëtan Aubry n'aurait pas laissé une indication quelconque dans une revue ou un livre, était une opération nécessaire mais fastidieuse au possible.

"Et vous lieutenant, lisez-vous des revues cochonnes ?"

Le lieutenant éluda la question en riant : "Ne me dis pas que ce sont les lectures scientifiques de Gaëtan Aubry qui t'émoustillent à ce point, Dave !"

Tout en rivalisant de blagues "hautement intellectuelles", les deux flics déballaient, feuilletaient, examinaient et déballaient encore. Certificat de naissance, factures diverses, diplômes, reçus... et encore des ouvrages scientifiques.

Finalement, leurs efforts portèrent fruit. Ce fut Sans-souci qui trouva : "Je pense que je viens de tomber sur quelque-chose. Un journal intime, lieutenant."

"Excellent ! Emportons-le avec l'ordinateur. Nous examinerons ça plus tard." Alexandre Denis fit une dernière fois le tour de la pièce : "Je ne vois rien d'autre qui puisse nous aider, ici. Donne-moi un coup de main pour ranger tout ça, Dave."

Comme ils n'étaient pas de ceux qui laissaient tout sans dessus- dessous après une fouille, ils rangèrent. "Ouais... en y repensant bien, fit Sans-Souci, peut-être que Gaëtan Aubry n'était pas si freak que ça." Le sergent-détective paraissait regretter son jugement hâtif.

"Tu devrais lire plus souvent des ouvrages sur la fission de l'atome, ça aide à y voir plus clair, remarqua le lieutenant avec un sourire en coin.

Dave Sans-Souci haussa les épaules.

.....

En retrouvant Salomé Poulain, le lieutenant l'avisa que la chambre de Gaëtan Aubry était sous scellés et qu'elle devait rester en l'état : "Tant que l'enquête ne sera pas terminée, c'est la procédure, expliqua-t-il, poli mais ferme.

"Bien, je ferai comme vous dites, lieutenant, convint l'artiste-peintre, très zen. Ensuite, elle proposa aux deux flics une visite de son atelier. Sans-Souci accepta avec empressement. Plus réticent, le lieutenant regarda sa montre mais finit par accepter le "contretemps".

Impressionnant l'atelier. Le rêve de tout artiste !

Une vaste pièce éclairée par de larges baies vitrées, avec un plafond cathédrale, lequel accentuait l'impression d'espace. Quelques plantes d'intérieur, type "fougères", profitaient amplement de la luminosité. Sur les murs blancs, quelques croquis au fusain et à la sanguine. Au centre de la pièce, une grande table montée sur tréteaux, chargée de toiles vierges, de pots de pinceaux et de tubes de peinture de toutes les couleurs. Dans un coin, des toiles peintes bien rangées sur leur support en bois. Près d'une des fenêtres, sur un chevalet, une toile inachevée. Le tout, élégant, riche, théâtral.

Sans-Souci était complètement baba. En revanche, le lieutenant se demanda où elle prenait l'argent pour s'offrir tout ça. Un appartement plus que confortable, un atelier presque trop beau pour être vrai, du matériel d'artiste pour une armée. Sans oublier bien sûr, les cuillères d'argent et les tasses en porcelaine de Limoges pour servir le café. *Hem...*

On était très loin du Saint-Germain- des- Prés des existentialistes. Mais bon, pensa-t-il, c'est peut- être l'époque qui veut ça. *Qu'est-ce j'en sais, moi, peut-être qu'elle a un autre boulot ?*

Les flics repartirent avec, en poche, une invitation pour le vernissage.

"Au revoir, Salomé et merci pour l'invitation, j'y serai certainement, fit Dave Sans-Souci, la bouche en cœur. Le lieutenant leva les yeux au ciel.

10

La nature était déchaînée. De grands vents succédaient à des périodes de pluies abondantes et d'humidité accablante. Les gens arrivaient au travail, les cheveux en bataille ou trempés jusqu'aux os, et/ou, les deux à la fois.

Toujours est-il, qu' en dépit des intempéries, les enquêteurs continuaient à enquêter. Et incidemment, ils avaient pris connaissance du journal de Gaëtan Aubry. Ce n'était pas à proprement parler un journal intime, mais plutôt une série de réflexions sur l'état du monde en général et sur le climat en particulier. À l'en croire, on était au bord d'un cataclysme universel. Il citait plusieurs ouvrages dont l'un s'intitulait "*Le ciel nous tombe sur la tête*". Titre évocateur, s'il en fut.

"D'après ce qu' Aubry raconte et selon la loi des probabilités, je prédis que nous sommes au bord de l'implosion, fit Régimbald, visiblement ébranlé par les prévisions du défunt.

"Ah ! parce que tu es devenu statisticien, Régimbald. J'imagine que bientôt, tu vas nous parler de physique quantique. La loi des probabilités ! Veux-tu bien me dire où tu t'en vas avec tes sabots ?" Sans-Souci avait toujours quelques piques en réserve pour son collègue, lequel ne se gênait pas d'habitude pour lui renvoyer la balle.

Hors ce matin-là, Régimbald ne tomba pas dans le panneau : "Moi, je pense qu' Aubry avait découvert quelque chose d'important côté climat et c'est pour ça qu'on l'a zigouillé, lieutenant."

"Mouais... Il semblait en effet prendre au sérieux certaines théories, parlait d'agendas cachés, de chemtrails et de... C'est sûr, qu' au vu du temps qu'il fait, il y a lieu de s'interroger. Mais de là à croire qu'on nous arrose volontairement de produits chimiques et que ce serait pour cette raison qu'on l'a assassiné, j'en doute."

"C'est quoi au juste, les chemtrails, lieutenant ? demanda Blondin.

Alexandre Denis sourit. Deux jours plus tôt, lui-même n'avait qu'une vague idée de ce qu'étaient les fichus chemtrails. Mais grâce à Wikipedia, il en savait un peu plus maintenant :

"On a tous remarqué, dit-il, les longues traînées blanches derrière les avions en vol, et bien les conspirationnistes appellent ça des chemtrails. Selon eux, ce sont des agents chimiques et biologiques que des gens, qui ne nous veulent pas de bien, répandraient sciemment dans l'atmosphère."

"C' est vrai ça, lieutenant ?"

"Non, Blondin. Les scientifiques, eux, parlent de contrails, c'est-à-dire de la vapeur produite par la chaleur des moteurs d'avions combinée à l'air froid en haute altitude. C'est aussi simple que ça."

"Oui mais, si les conspirationnistes avaient raison ? objecta Régimbald.

"Tu sais que je ne suis pas friand de ces théories."

"Je sais lieutenant, mais... supposons que ce soit vrai ?"

"Je ne vois pas en quoi ce serait suffisant pour causer toutes les intempéries qui nous affligent et surtout pas, une raison pour tuer Gaëtan Aubry au Polonium 210."

"En tout cas, les dernières rentrées dans son journal indiquent qu'il avait l'intention de faire une révélation à la conférence sur le climat. Dommage qu'il n'ait pas donné plus de précisions, car... "

"Parlons-en des conférences sur le climat, Régimbald, intervint Marie Garneau. Beaucoup de blabla, des vœux pieux, mais au bout du compte, pas grand-chose. Prenez celle de Copenhague, un échec ! Rien n'a changé depuis. " Il était visible que la policière accordait très peu de crédibilité aux sommets internationaux.

"Mais quand même, Marie, on a des chiffres."

"Mais bien sûr, Régimbald, qu'on a des chiffres. Il leur faut justifier les sommes faramineuses englouties dans ces conférences qui donnent si peu de résultats."

"Qu'est-ce tu fais de la publication de l'étude menée sur une période de soixante ans ?"

"Ne sois pas naïf, Régimbald, cette étude ne fait que ratifier ce qu'on savait déjà. Dans l'Arctique, la toundra manque d'humidité, mauvais pour la survie des ours blancs. Dans l'Antarctique, même désastre, là, ce sont les manchots qui sont menacés. Bon, est-ce que ça contribue à faire changer les choses ? Les accords internationaux, ont-ils été respectés ? Et bien non."

Jamais, Marie Garneau ne se montrait aussi cynique. Quelle mouche la piquait ? Les autres la regardaient étonnés. Ça devait probablement être le temps de chien qu'il faisait. Aucune autre explication ne leur venait à l'esprit. Léo Nguyen qui n'avait rien dit jusqu'alors, appuya sa collègue :

"Tu as raison Marie, les efforts ne sont pas suffisants. Ils prétendent vouloir réduire la production de gaz à effets de serre de six gigatonnes alors qu'idéalement, ça en prendrait au moins douze. Et pendant qu'ils blablatent, on a une augmentation de CO₂ dans l'atmosphère, le pergélisol est menacé et *tutti quanti*. Chose certaine... "

Au sein de l'équipe, Léo Nguyen était parmi les plus écolos. Et sûrement, l'un des plus renseignés sur le sujet : "... réduire la production de carbone et de méthane, opérer une révolution dans les moyens de transports, tout ça coûte très cher. Sur les cent milliards que ça prendrait, seulement douze y sont affectés. Y a-t-il une réelle volonté de changer les choses ? Difficile à dire... "

Nguyen jonglait avec les milliards comme si l'argent sortait de sa poche : "... les enjeux ne sont pas les mêmes dans tous les pays. Aux États-Unis, la droite américaine ne veut rien savoir. Refuse de réduire la production de GES et... "

Judith Chomsky lui coupa la parole. Couper la parole aux autres était un sport d'équipe dans lequel la détective excellait : "Chez-nous, ce n'est pas clair non plus. Et puis, dans ces conférences, il y a tous les lobbys du pétrole et du charbon qui ne sont pas spécialement verts et..."

Nguyen lui lança un regard peu amène : "Tu permets que je termine mon exposé, Judith. J'allais dire que les pays émergents veulent aussi avoir leur part du gâteau. Prenons la Chine et l'Inde, par exemple, c'est..."

Cette fois, ce fut Régimbald qui lui coupa le sifflet : " En Chine, c'est tellement pollué que les gens sont obligés de porter des masques dans les grandes villes. On voit ça à la télé. Même qu'ils vendent de l'air pur en conserves."

"De l'air pur en conserves ? Non là, Régimbald, tu charries !"

"C'est ce qu'on dit en tout cas, Léo. De toute manière, au sommet qui vient de se terminer, les pays participants en sont venus à une entente. Ils veulent réduire le réchauffement climatique de 1.5 degré. C'est mieux que rien, non ?"

"Mieux que rien, peut-être... Mais qui va payer pour ça ? Certainement pas les multinationales et les milliardaires. Ce seront les cochons payeurs de taxes comme vous et moi qui vont casquer."

"Qu'est-ce qui te prend, Marie, je te trouve pas mal à pic aujourd'hui, rétorqua Régimbald.

Cette discussion, aussi passionnante et enflammée qu'elle pût être, ne menait nulle part où il fallait aller . Le lieutenant y mit le holà.

Mais il le fit sur un ton badin : "Je vous écoute et j'éprouve soudain une grande passion pour la météorologie. Pas vous ? Je pense qu'il est grandement temps que nous demandions un mandat de perquisition pour visiter les locaux d' Environnement Canada. De plus, j'ai très envie de faire un brin de causette avec le sieur Farid Salan !"

11

Dans la vie, tout est souvent affaire de rapport de force, un principe que le lieutenant avait bien intégré depuis le temps qu'il transigeait avec le commandant Brière. Or comme ce dernier s'était fourvoyé en omettant de le prévenir de la visite du général Aubry, il profita de la position de faiblesse de son chef pour mettre un peu de pression sur lui.

Cette fois, il obtint aisément le mandat de perquisition.

Ce fut ainsi que, quelques jours plus tard, le lieutenant s'amenait aux locaux d' Environnement Canada en compagnie de techniciens de l'Identification judiciaire et de son collègue Léo Nguyen. La présence de Léo était en quelque sorte sa police d'assurances; comme ça, il ne risquait pas de se fourvoyer en matière de gaz à effets de serre.

Pendant que les gens de l'Identification judiciaire s'égaillaient un peu partout, le lieutenant et Nguyen rencontraient Farid Salan. Lequel leur parut indubitablement plus Salan que Farid. C'était un blond cendré aux yeux bleus. Début quarantaine, taille moyenne, plutôt mince sans être maigre.

L'homme n'était pas spécialement content de les voir, chose qui n'était pas inhabituelle. Les gens applaudissaient rarement quand la police débarquait chez-eux.

"Messieurs ?" Le ton n'était pas invitant.

"Nous désirons obtenir quelques précisions concernant votre collègue assassiné, fit poliment le lieutenant. Sans un mot, Salan les fit entrer dans son bureau.

Quand les deux flics furent assis et que lui-même eut déposé son postérieur dans son fauteuil pivotant, Salan s'exprima sèchement : "Que désirez-vous savoir exactement ? Il me semble avoir déjà rencontré deux de vos collègues."

"Justement, monsieur Salan, nos collègues sont restés sur leur appétit. Quand ils sont venus vous voir, vous ne leur avez pas appris grand-chose, fit posément le lieutenant.

"J'avais une importante réunion avec la haute direction et j'étais déjà en retard, répliqua le météorologue, hautain. L'explication était plausible, mais le ton passait moins bien.

Le lieutenant trouva quand même le moyen de conserver son calme : "Nous avons pris connaissance d'une sorte de journal de bord laissé par Gaëtan Aubry et certains points nous semblent troublants. J'aimerais avoir votre avis à ce sujet, monsieur Salan."

"Des points troublants ?!"

Le lieutenant répondit par une question : "Gaëtan Aubry citait, entre autres, un ouvrage intitulé : *Le ciel nous tombe sur la tête* ? Vous connaissez ?"

"Évidemment, que je connais. Le titre initial *Storm Warning*. Une étude sérieuse, écrite par une écrivaine scientifique réputée et appuyée par David Suzuki. Mais cette étude n'est pas des plus récentes. Vous me citez-là un ouvrage qui date de 2001, fit Farid Salan avec une moue de mépris.

C'était clair, Salan pensait que les flics étaient des ploucs. Le lieutenant, qui n'avait pas lu l'étude en question non plus qu'aucune autre étude sur le sujet, se promit de se procurer un exemplaire du dit ouvrage et peut-être de quelques autres aussi. Il n'aimait pas se sentir dépassé et présentement, il l'était. Et l'attitude de Salan n'arrangeait pas les choses.

"Sachez, messieurs, que les inquiétudes au sujet du climat ne datent pas d'hier. Dans les années 1990, le monde a subi de nombreuses perturbations. L'inondation du fleuve Yangzi Jiang en Chine, une vague de froid sans précédent en Europe jusqu'au Portugal, l'absence de mousson annuelle en Indonésie, des tornades exceptionnelles en France et Angleterre, sans parler de notre propre tempête de verglas." Farid Salan se comportait comme s'il donnait un cours magistral à des cancre.

Eh bien, si c'est comme ça que tu veux la jouer mon vieux, allons-y ! "Ce qui se produit en ce moment ne serait que le prolongement d'une catastrophe déjà amorcée. C'est bien ça ?"

"Pas forcément, lieutenant."

"Pas forcément ?"

"Les opinions divergent à ce sujet."

"Alors, parlez-nous de ces divergences d'opinions, monsieur Salan."

"Vous avez tout un courant de pensée qui tend à prouver que le réchauffement climatique n'existe pas. Je vous citerai en exemple, un ouvrage publié en France qui s'intitule : *L' Imposture climatique*. Sans doute pas le plus sérieux, mais il y en a une flopée d'autres chez les américains et je..."

Le lieutenant appréciait de moins en moins le ton pontifiant de Salan. Estimant qu'il en avait assez supporté comme ça, il revint sur un terrain où il se sentait plus à l'aise : "Que faisait Gaëtan Aubry à la récente conférence internationale ? Agissait-il comme représentant d' Environnement Canada ?"

"Nous avons quelques observateurs accrédités et Gaëtan Aubry était un de ceux-là."

"Vous avait-il prévenu qu'il comptait y faire une déclaration ?"

"Absolument pas. Si ç'avait été le cas, je l'en aurais empêché. Ce n'était ni le lieu, ni le moment de jouer les lanceurs d'alerte."

Étrange que le météorologue parle de lanceurs d'alerte alors que le lieutenant n'avait rien insinué de tel. C'était, à tout le moins une bourde et le lieutenant la nota, mais fit comme si de rien était : "Il me semble qu'au contraire, c'était l'endroit pour exprimer des idées ou même des craintes, non ?"

"Ce n'était pas le bon moment, répondit Farid Salan, péremptoire.

"Y étiez-vous à cette conférence ?"

"Non. Mes activités professionnelles exigeaient ma présence ici. Mais j'ai suivi de très près tous les débats. Vidéo-conférence, ça vous dit quelque chose, lieutenant ?"

Farid Salan donnait des signes d'impatience de plus en plus évidents et au risque de l'indisposer davantage, Alexandre allait aborder la question des chemtrails quand Léo Nguyen, qui devait avoir des antennes spéciales, alla au devant des coups à sa place :

"Dans ses notes, dit le sergent-détective, Gaëtan Aubry parlait de chemtrails. Quelle est votre opinion à ce sujet ?"

"Mais c'est de la foutaise, voyons !"

"De la foutaise ? insista Nguyen, jouant les naïfs. Flatter les gens dans le sens du poil pouvait être payant parfois, et ce le fut. Farid Salan se fendit d'une longue explication.

Il commença par établir la nuance entre chemtrails et contrails (nuance que les deux flics connaissaient mais qu'ils feignirent d'ignorer). "Le terme contrails, pérorera le météorologue, est un raccourci pour condensation- trails. Les avions, volant en haute atmosphère, laissent dans leurs sillages des nuages résultant du contraste entre les températures extrêmement froides et l'humidité et la chaleur produites par les moteurs."

Pause et regard suffisant: "C'est un peu le même principe que lorsque par temps froid, nous pouvons voir notre respiration. Vous saisissez, messieurs ?"

"Donc, aucun mystère-là ?" Léo Nguyen continuait à jouer les demeurés. Le lieutenant se promit de l'en féliciter en sortant.

"Aucun mystère, sergent, pontifia Farid Salan. Et en passant, les contrails peuvent durer des heures et s'étendre dans le ciel sous forme de cirrus. Il se peut même que quand l'air est très sec, il n'y en ait aucun."

"Si j'ai bien saisi, les chemtrails seraient, selon vous, le produit d'une imagination délirante ? C'est bien ça, monsieur Salan ? intervint Alexandre Denis jouant, lui aussi, les ploucs finis. *Quoique ça commençait à bien faire l'arrogance de ce type-là.*

"Je n'irais pas jusqu'à parler d'imagination délirante, lieutenant. Mais disons que ça ne correspond nullement à la pensée scientifique, laquelle doit prévaloir."

"Vous ne partagez donc pas les interrogations de votre collègue assassiné, monsieur Salan ?" persista le lieutenant.

"Non, je ne les partage pas, lieutenant. Mais n'allez surtout pas en déduire que je sois pour quelque chose dans sa mort." Farid Salan ricana, méprisant. L'homme avait une drôle de façon de pleurer la mort tragique d'un collègue. Il y avait quelque chose de glaçant dans son rire.

Le lieutenant laissa le silence s'installer. Au bout d'un moment, Farid Salan, l'air ennuyé, demanda : "Désirez-vous savoir autre chose, messieurs ?"

Les détectives auraient eu d'autres questions à poser mais l'homme était venu à bout de leur patience. Avant de le quitter, le lieutenant ne lui en posa qu'une seule : "Qui sont pour vous, les chasseurs de tornades, monsieur Salan ?"

Pour la première fois, Farid Salan se troubla.

.....

"Bizarre, la réaction de Farid Salan quand vous lui avez posé la question sur les chasseurs de tornades, vous ne trouvez pas, lieutenant ? remarqua Nguyen au sortir des locaux d'Environnement Canada. Le lieutenant, qui s'apprêtait à démarrer, regarda intensément son collègue : "Oui, bizarre en effet. Mais j'ignore ce qu'on peut en conclure."

"Bah, il a au moins confirmé qu'ils travaillent pour Environnement Canada, mais..." Léo Nguyen semblait perplexe.

"Eh, oui. Il les a décrits comme étant leur brigade sur le terrain. Il a même reconnu que ça leur arrivait de sauver des vies. Compte tenu du caractère déplaisant de l'homme, c'était déjà beaucoup plus, que ce à quoi on pouvait s'attendre de sa part."

"Mmmm... quelque chose me tracasse dans son attitude."

"Tu veux dire, à part son arrogance ?" Le lieutenant en avait vu d'autres, mais effectivement, Farid Salan n'était pas mal dans le genre rébarbatif : "Sa Seigneurie Farid Salan ! ajouta-t-il, en se moquant du ton pompeux du météorologue.

"Ouais... mais... il n'y a pas que ça, lieutenant. "

"Allez, Nguyen, vide ton sac, tu te sentiras plus léger après, plaisanta le lieutenant.

"Hem... je ... Se pourrait-il qu'il ait joué un rôle dans la mort de Gaëtan Aubry ?"

"Ah, c'est donc ça ! Écoute, ça me ferait plaisir de pouvoir l'affirmer, mais je ne suis pas certain qu'il ait l'étoffe d'un tueur. L'homme est dur, prétentieux, détestable, mais pour le reste... ?"

"Moi, je trouve que le chapeau lui irait bien, lieutenant."

"Mmmm... peut-être, oui. Mais... dis donc, Léo... et si on poussait une pointe jusqu'au local des chasseurs de tornades ?"

"Je pense que c'est une très bonne idée, lieutenant. Sauf qu'avec toutes les cellules orageuses qu'on annonce un peu partout, ils ne sont peut-être pas là."

"Ça ne coûte pas cher d'aller voir ?"

"Juste un peu d'essence, lieutenant ! blagua le sergent-détective.

Alexandre Denis sourit et mit le cap en direction du local des chasseurs de tornades : "À propos, Nguyen, merci d' avoir pris les devants au sujet des chemtrails."

"Ça non plus, ça ne coûtait pas cher, lieutenant !"

Cette fois, les deux flics rigolèrent franchement.

12

Quand ils arrivèrent sur les lieux, les chasseurs de tornades étaient en pause.

"Entrez donc, fit cordialement celui qui paraissait être le leader du groupe : "Nous venons de faire du café. Vous en prendrez bien une tasse avec nous ?" Fin vingtaine, possiblement début trentaine, l'homme avait un visage ouvert, des yeux verts, rieurs. Avec son abondante chevelure rousse, il avait l'air d'un jeune lion.

Les deux flics s'attablèrent avec toute la bande et très vite le courant passa. Pas mal plus vite et beaucoup mieux qu'avec Farid Salan. Ils se nommaient, Mark, M' ba, Vladimir, Douglas et Laurie, la fille du groupe. "Vous avez même un chien, fit le lieutenant en flattant le toutou amical, venu lui lécher la main.

"C'est mon chien, fit Laurie. Devinez comment il s'appelle."

"Tornade, peut-être ? hasarda Léo Nguyen.

"Exactement ! fit Laurie en souriant. Laurie avait un joli minois, le teint légèrement café au lait et des yeux pétillants d'intelligence. Mais en dépit du sourire et des yeux pétillants, il était clair qu'elle faisait un effort pour paraître joyeuse.

Alexandre Denis se rappela ce que Salomé Poulain avait dit à propos d'un début d'idylle entre elle et Gaëtan Aubry. Aborder le sujet d'emblée lui semblait prématuré, si bien qu'il se limita à lui demander si son chien les accompagnait quand ils partaient en mission.

"Non, lieutenant. Je le confie à des amis. Ici, il nous tient lieu de mascotte et... Gaëtan l'aimait beaucoup, vous savez." Prématuré ou pas, on venait d'entrer dans le vif du sujet : "Vous vous entendiez bien avec Gaëtan Aubry ?" Le lieutenant posait la question à la ronde.

Ce fut Mark qui répondit : "C'était un type formidable. Nous l'aimions comme un frère. Enfin..."

Le jeune homme glissa un regard incertain du côté de Laurie, laquelle le rassura : "C'est pas grave, Mark, je peux le dire. Gaëtan et moi étions plus que frère et sœur."

Il y avait quelque chose d'éminemment touchant dans la candeur de la jeune femme, mais avant de parler de ses amours avec Gaëtan Aubry, le lieutenant avait en tête quelques questions d'ordre plus général : "Vous avez un métier peu banal, fit-il, cela doit prendre de sérieux prérequis pour l'exercer ?"

"Vous voulez changer de profession, lieutenant ? plaisanta Mark.

"Pas vraiment, non. À tout prendre, je préfère la chasse aux criminels beaucoup moins risquée à mon avis, fit Alexandre Denis en riant et tout le monde rit avec lui.

Après cet intermède amusant, on parla des prérequis.

Les cinq chasseurs de tornades étaient diplômés, qui en biologie, qui en physique, qui en géologie, en informatique et bien sûr, en météorologie. Mark venait de Vancouver, Douglas du Texas, Vladimir était d'origine polonaise, Laurie de Laval (père québécois francophone, mère sénégalaise), M 'ba, nigérian d'origine.

Tous s'exprimaient en excellent français y inclus les anglophones du groupe. Il n'y avait rien à leur épreuve, pas même la barrière des langues. À eux cinq, ils formaient une sorte de mini société des Nations. Mais ce qui les caractérisait surtout, c'était leur jeunesse, leur enthousiasme, et leur goût du risque. "J'avais l'impression, fit innocemment Alexandre Denis, que les chasseurs de tornades n'étaient que des aventuriers avides de sensations fortes. Ce n'est pas le cas ?"

"C'est aussi le cas, lieutenant, répondit Mark . Nous aimons bien nous mesurer aux forces de la nature. Les phénomènes violents produits par les cumulonimbus nous fascinent, c'est évident."

Les cumulonimbus, rien de moins ! "Mais puisque vous travaillez en collaboration avec Environnement Canada, vous n'êtes pas que des amateurs de sensations fortes. Je me trompe ? insista Alexandre. Il voulait des précisions et il allait en avoir.

"C'est aux États-Unis qu'est né le mouvement. Au début, en 1972, le projet *Tornado Intercept Project* faisait exclusivement appel à des amateurs. Des volontaires qu'on recrutait et entraînait à la lecture des différents instruments, dont des radars météorologiques portatifs et... "

Mark s'interrompit pour demander aux deux flics s'ils désiraient encore du café. Ils avaient vidé leurs tasses en un rien de temps. Après l'accueil glacial que leur avait réservé Farid Salan, ils avaient soif de breuvage réconfortant et de chaleur humaine. Et c'était exactement ce que les chasseurs de tornades leur offraient gratuitement.

Les détectives étaient en pays ami et ils acceptèrent volontiers une seconde tasse.

Après les avoir resservis, Mark poursuivit : "Voyez-vous, ce programme s'adressait d'abord aux services de police et d'incendies, aux ambulanciers et aux radioamateurs qui sont souvent les premiers intervenants dans ce genre de situation."

"Et avec le temps, les choses ont évolué ?"

"La chasse aux tornades est devenue une profession et nous en sommes très fiers, lancèrent les cinq chasseurs dans un bel ensemble. Néanmoins, Laurie précisa que... : "... il y a encore des amateurs. La preuve, Gaëtan se joignait à nous de temps à autre."

De toute évidence, la chasseuse de tornades éprouvait le besoin de parler de Gaëtan Aubry et le lieutenant lui en fournit l'occasion : "Gaëtan vous parlait-il de ses inquiétudes, Laurie ?"

"Lesquelles, lieutenant ?"

"Au sujet du climat, par exemple... Les chemtrails, entre autres ?"

"Oh ! il n'y croyait pas vraiment. Il était simplement curieux de toutes ces théories du complot."

"Et vous, Laurie, vous y croyez, à ces théories ?"

"Pas du tout, mais ça ne m'empêche pas de me questionner au sujet du climat."

"Laurie a raison, lieutenant, intervint Mark. Même si les intempéries constituent notre gagne-pain, depuis quelque temps ça dépasse les bornes et nous sommes tous très inquiets."

"Selon vous, Gaëtan Aubry aurait-il pu être détenteur d'un secret qui l'aurait mis en danger ?"

"Ce n'est pas impossible, lieutenant. Les derniers temps, il était visiblement préoccupé."

"Et il ne vous a rien dit ?... À aucun d'entre vous ? Même pas un petit détail qui aurait pu, sur le coup, vous paraître anodin ?" Tous secouèrent la tête. Rien ne leur venait à l'esprit.

Mark prit à nouveau la parole : "On avait tous remarqué son air soucieux mais comme il était plutôt réservé de nature, c'était difficile pour nous de deviner ce qui le chicotait. Même Laurie ne savait pas... Si on pouvait vous aider dans votre enquête, lieutenant, croyez-moi, on le ferait. "

"Oh, oui ! s'écria Laurie, je ferais n'importe quoi pour trouver qui lui a fait ça."

Laurie en savait peut-être plus qu'elle n'en avait elle-même conscience. Le hic, pensa le lieutenant, était d'arriver à stimuler sa mémoire. Ça tombait bien, Nguyen et lui étaient là pour ça. Réveiller les souvenirs de tout un chacun était même une de leurs spécialités.

Encore fallait-il choisir la bonne technique...

13

La bonne technique mais laquelle ? Celle du "bon cop, bad cop" ? Nan, pas nécessaire. Le lieutenant pinça Nguyen pour qu'il prenne les rênes. Léo étant de la même génération que Laurie, peut-être serait-elle plus à l'aise avec lui pour discuter "sentiments". Et ça marcha jusqu'à un certain point.

"Ça faisait un moment que Gaëtan s'intéressait à moi. Mais au début, je n'étais pas prête."

"Pas prête ? Pour quelle raison, Laurie ?" Nguyen avait choisi d'utiliser ce qu'il nommait son "ton de confesseur". Après tout, n'était-il pas l'unique théologien de formation au sein du SPVM. Fallait bien que ça serve à quelque chose, non ?

"J'étais prise ailleurs. Dans une relation dont je ne suis pas spécialement fière et je..."

Visiblement, la jeune femme éprouvait de la difficulté à parler de cette mystérieuse relation. "Laissez-moi deviner Laurie, fit doucement Nguyen : "Il était marié, c'est ça ?"

"Oui, mais ce n'est pas tout, je... c'était quelqu'un qui... Avant d'être ici, j'étais météorologue à Environnement Canada, et lui est un haut placé dans la boîte et..."

"Il était votre patron. C'est ce qui vous tracasse, Laurie ? demanda Léo Nguyen, de plus en plus "confesseur".

"J'ai honte d'être tombée dans le panneau. Surtout que Gaëtan, il..."

"Gaëtan était au courant ?"

"Oui, il le savait mais..."

"Vous le reprochait-il ?"

"Oh non ! pas du tout, sergent. Il était bien trop délicat pour ça."

Quelques questions et réponses plus tard, le chat sortit du sac.

Qui était le patron adultère ? Et bien, nul autre que Farid Salan.

Ce qui pourrait expliquer la réaction du bonhomme quand il avait été question des chasseurs de tornades, se dit le lieutenant en reprenant la direction des opérations : "Laurie, dans notre métier, il faut parfois poser des questions embarrassantes. Préférez-vous être seule avec nous ?"

"Je n'ai pas de secrets pour mes amis, lieutenant."

Mark mit un bras protecteur autour des épaules de la jeune femme.

"Laurie, qui de vous ou de votre ancien patron a rompu ?" Le lieutenant maîtrisait toutes les techniques pour obtenir des réponses. La carotte, le bâton et tout le bazar. Cette fois, il avait choisi la carotte. Laurie était gentille et avec elle, nul besoin d'utiliser le ton incisif qu'il savait prendre à l'occasion avec des "gens moins sympathiques".

"C'est moi qui ai rompu, lieutenant."

"Pour être avec Gaëtan Aubry ?"

"Non, avant ça. Dès que j'ai compris que ma relation avec Farid ne menait nulle part."

"Parlez-nous de l'homme, Laurie."

"Vous voulez dire dans l'intimité, lieutenant ?" La jeune femme se méprenait sur le sens de la question. "Laurie, je veux simplement en apprendre un peu plus sur ce en quoi il croit ou ne croit pas. Sa façon de diriger. Enfin, vous voyez ?" Laurie parut soulagée.

Farid Salan aurait-il eu avec elle des pratiques sexuelles déviantes ? L'aurait-il rudoyée, battue ? Ces choses-là arrivaient parfois, souvent même. Le lieutenant estima que si besoin était, il serait toujours temps de creuser davantage l'aspect des relations intimes entre les ex-amants.

Pour l'instant et jusqu'à preuve du contraire, Farid Salan n'était qu'un élément de plus dans l'enquête. Pas agréable comme bonhomme, mais ce n'est pas parce qu'un type a une tête qui ne vous revient pas que vous devez automatiquement en faire un coupable.

Même si vous en mourez d'envie...

"Comme patron, dit Laurie, il était correct. Bien entendu, devant les collègues, il se montrait distant avec moi. Il ne voulait surtout pas éveiller les soupçons et ça, je pouvais le comprendre."

"Y avait-il, des choses que vous compreniez moins bien, Laurie ? insista le lieutenant.

"Bien... par exemple, il refusait d'admettre que les changements climatiques puissent être causés par les gaz à effets de serre."

"Un climatoseptique !" Léo Nguyen, moins "confesseur" et plus écolo, n'avait pu se retenir.

"Non sergent, quand même pas, nuança Laurie. Mais il se cantonnait dans ce qu'il appelait sa réserve de scientifique de haut niveau. Et ça, je ne comprenais pas du tout."

La réserve du "scientifique de haut niveau", Alexandre Denis estimait en avoir eu une dose plus qu'homéopathique et ça lui suffisait : "Quand vous avez rompu, Laurie, quelle a été sa réaction ?"

"Il s'est mis à prétendre que je travaillais mal, que je faisais plein d'erreurs, que... À me tourner en dérision devant les collègues. Bref, il m'a fait la vie si dure que j'ai dû démissionner."

Très chic type ! Les enquêteurs échangèrent un regard.

"Et c'est à ce moment que vous avez rejoint l'équipe de chasseurs de tornades ?"

"Je les connaissais déjà, lieutenant. Dans mes temps libres, je participais aux randonnées."

"Farid Salan nous a dit que votre équipe constituait une sorte de brigade sur le terrain ?"

Qu'entendait-il par là ?"

Ce fut Mark qui répondit : "Rien ne vaut une présence sur le terrain, lieutenant. Nous, on est en mesure de réagir très rapidement quand une tornade change de trajectoire."

"C'est fréquent ça ?"

"Oui, assez fréquent. Et quand on est sur place, c'est beaucoup plus facile de communiquer des données précises à tout le monde concerné, y inclus les gens des radios locales qui ont aussi leur rôle à jouer auprès de la population."

Pendant que Mark parlait, son collègue M' ba s'était levé brusquement.

Les autres le suivirent du regard.

M' ba s' approcha de l'un des écrans qui tapissaient tout un mur de l'entrepôt. Sur l'écran, un tableau indiquait la force des vents : nœud, Beaufort, m/s et Km/h et pendant que M' ba déchiffrait les données, les chiffres se mirent à défiler à toute vitesse. Même un profane pouvait saisir que quelque chose ne tournait pas rond.

"Je crois qu'il faut y aller, fit simplement M' ba.

Aussitôt, toute l'équipe ramassa ses pénates. Sacs à dos, bottines de construction, provisions et le reste. Laurie appela ses amis pour qu'ils viennent chercher le chien. Les chasseurs de tornades étaient maintenant prêts à partir .

"On s'excuse, fit Mark, mais une tornade se dirige vers Rigaud et nous devons nous hâter."

Les deux flics avaient compris. Leur visite en pays ami s'achevait. Quand ils sortirent de l'entrepôt, un orage à tout casser s'était déclaré. Des éclairs zébraient un ciel d'encre et les roulements du tonnerre étaient assourdissants.

"Quel sale temps, je me demande si ça va finir un jour, se lamenta Nguyen.

"J'ai oublié ma boule de cristal à la maison, rétorqua le lieutenant, mi-blagueur.

"En tout cas, on devine que nos chasseurs de tornades vont avoir du fil à retordre."

"Mouais, c'est peut-être une bonne nouvelle pour eux, mais pas forcément pour le commun des mortels." Cette fois, Alexandre Denis ne blaguait plus.

14

Rue Sainte-Catherine...

Ça ne pouvait plus continuer comme ça...

Elle devait agir mais la croirait-on ? Elle n'en avait aucune idée.

Elle marchait rapidement. Était-elle suivie ? Elle se retourna et ne vit personne qui... À cause de la pluie battante, c'était difficile de voir. *"Et je n'ai pas l'habitude de..."*

Elle avait peur, bien sûr qu'elle avait peur mais, en même temps, elle n'avait plus le choix. Il était moins une. Même qu'il était peut-être trop tard. Mais... *"Je suis la seule qui et... même si c'est la dernière chose que je ferai, je dois le faire. Je le dois à..."*

L'orage prenait de la force. Les éclairs zébraient le ciel.

Frissonnante, elle alla s'abriter sous un porche en attendant que ça se calme un peu. Sur le trottoir, les quelques passants qui n'avaient pas encore réussi à se mettre à l'abri couraient ne lui prêtant aucune attention. *Dieu merci, mais...*

Elle devrait rester vigilante jusqu'à ce que...

"Mon Dieu, aidez-moi... J'ai peur !"

15

Initialement, le lieutenant n'avait pas eu l'intention d'assister au vernissage de Salomé Poulain. Mais il s'était ravisé. Non pas, parce que les toiles de l'artiste-peintre l'avaient emballé outre-mesure mais plutôt, parce qu'il s'était dit que sa vie était peut-être en danger.

Son raisonnement : Si Gaëtan Aubry avait été tué pour une information qu'il possédait, il se pouvait fort bien que le meurtrier en déduise que sa coloc savait quelque chose elle aussi. Et quelle meilleure occasion qu'un vernissage, où il y aurait foule, pour la tuer en usant de la même méthode que pour le coloc. D'autant qu'avec la pluie qui ne cessait de tomber, tout le monde ou presque se déplaçait avec un parapluie. Un p' tit coup de parapluie et le tour serait joué, pas vrai ?

Kim aurait bien aimé accompagner son mari. Malheureusement, ce soir-là, elle devait enregistrer un segment d'émission. En un sens, ça arrangeait le lieutenant. Ainsi, il aurait les coudées plus franches pour exercer une surveillance.

.....

Alexandre Denis se rendit donc à la galerie d'art avec Dave Sans-Souci, lequel n'aurait pas manqué ça pour tout l'or du monde. Quand les deux flics arrivèrent, il y avait déjà foule.

Les habitués pique-assiette : pseudo-artistes, pseudo-reporters culturels, pseudo ci et ça. Mais également et heureusement pour Salomé Poulain, des amis à elle et plusieurs acheteurs potentiels.

Dès qu'elle les aperçut, l'artiste-peintre vint à leur rencontre, les bras tendus : "Ah, vous êtes venus. J'en suis ravie !" Il était évident qu'elle était surtout ravie de revoir Dave Sans-Souci, si bien qu'elle ne tarda pas à l'entraîner dans son sillage.

Encore là, c'était parfait pour le lieutenant.

Pendant que Sans-Souci jouerait les chevaliers servants, lui pourrait observer à son aise la faune qui sirotait du vin en s'empiffrant de petits fours.

Après avoir évité de justesse, les avances d'une poétesse qui devait en être à son énième verre de piquette, le lieutenant s'apprêtait à se trouver un coin plus discret pour exercer sa surveillance quand quelqu'un lui tapa sur l'épaule : "Eh, bien dis-donc, Alexandre, qu'est-ce que tu fous ici ?"

La voix et l'accent étaient reconnaissables entre mille. Tristan Delanoix, ex-inspecteur à la Sûreté de Paris, ex-chroniqueur- radio en affaires policières, ex-contractuel au SPVM, et désormais enquêteur pour le groupe d'études sur le terrorisme de l' Université McGill.

Tristan Delanoix, 54 ans, époux de Judith Chomsky, 31 ans. Un homme qu'Alexandre Denis avait mis du temps à apprécier, mais qu'il avait fini par respecter pour sa générosité et son cran. Un homme dont le dossier était top-secret sur le site internet de la Sûreté de Paris. Delanoix, un mystère sur pattes et qui le resterait probablement. "Et toi, Delanoix, qu'est-ce tu fais ici ?"

"Le propriétaire de la galerie est un vieux pote. Notre amitié remonte au temps où nous étions à la fac." Tristan Delanoix était parisien et ça s'entendait. Un an auparavant, il était venu au Québec pour un stage et n'en était jamais reparti.

Officiellement, c'était parce qu'il était tombé amoureux de la belle Judith Chomsky qu'il avait épousée. Officieusement, le lieutenant présumait, sans en avoir la preuve, que ce devait être pour avoir dérangé des gens très haut placés en France. Quoiqu'il en soit, il rendait Judith Chomsky, heureuse. Le reste ne le regardait pas vraiment : "Donc, tu viens prêter main forte à un copain ?"

"Si tu veux, oui. En même temps, je m'intéresse aux arts en général et la peinture contemporaine, plus spécialement. C'est très bien ce que fait Salomé Poulain. Tu ne trouves pas ?"

"Moui, oui... répondit distraitement le lieutenant. Il regardait du côté de Sans-Souci et de Salomé. Il y avait beaucoup trop de monde autour d'eux. *Trop de monde et trop de parapluies.*

"À propos, Alexandre, il paraît que tu es encore sur une affaire très complexe ? "

Le lieutenant réprima un mouvement d'impatience : "Et toi, ton travail avec le groupe de recherches sur le terrorisme, ça va ?"

La feinte était un peu trop évidente pour que Tristan Delanoix tombe dans le panneau . Il revint à la charge : "Serais-tu ici en service commandé, par hasard ? D'autant que j'aperçois Sans-Souci avec Salomé Poulain, là-bas."

Cette fois, Alexandre Denis n'y alla pas par quatre chemins : "Delanoix, je ne veux pas en parler. Compris ?"

"Bon, bon. Du calme, mon vieux. Y a pas le feu !"

Je vais l'étriper l'animal ! Et oui, malgré ses qualités, Delanoix avait un côté crispant. Il prenait beaucoup de place dans un groupe, un trait qui énervait le lieutenant. Ça et sa façon de toujours vouloir vous tirer les vers du nez. Bon d'accord, il était efficace mais, ce qu'il pouvait être exaspérant parfois.

Se rendant enfin compte qu'il n'obtiendrait rien en insistant, Tristan Delanoix amorça un virage à 180 degrés : "Et comment vont Kim et les enfants ?"

"Kim va bien, les enfants aussi." La réponse était laconique à souhait. Tristan Delanoix ne s'en formalisa pas : "Et le fiston, toujours fana de jeux Vidéo ?"

Alexandre s'adoucit légèrement : "Ah, oui, hélas !"

"Savais-tu que le groupe armé État islamique produit des jeux Vidéo. C'est une de leurs méthodes pour recruter les jeunes." Le lieutenant connaissait la propagande djihadiste sur le Web, et comme tout le monde, il avait été horrifié par les images montrant les décapitations. Mais là, Tristan venait de marquer un point : "Des jeux Vidéo pour les jeunes !?"

"Oui et tu sais où ces gens-là puisent leur inspiration ?"

"Non, Tristan. Mais je sens que tu ne tarderas pas à me le dire."

"Ils s'inspirent de la trame narrative de films comme le Titanic et le Magicien D 'Oz. Et ce n'est pas tout. Ils ont une publication mensuelle dans laquelle ils incitent les jeunes à joindre leurs rangs."

Le lieutenant sourcilla.

"Si j'étais à ta place, poursuivit Delanoix, je surveillerais le fiston de très près. Son attitude, ses fréquentations et tout le reste. Crois-moi, ils sont très habiles ces terroristes avec leurs méthodes 2.0 et leur animation 3D." Delanoix avait réellement l'air préoccupé.

Le lieutenant avait renoncé à étripper Delanoix. Ce fut donc avec chaleur qu'il le remercia : "Ce sont là de précieux renseignements, Tristan, et j'en prends bonne note."

Ensuite, les deux hommes parlèrent de la difficulté de tracer un profil clair des individus qui se radicalisaient. Le sujet du terrorisme étant devenu omniprésent, personne ne pouvait y être indifférent. Et Delanoix possédait à fond l'art de captiver son auditoire. Si bien que, tout en continuant sa surveillance, Alexandre l'écoutait avec beaucoup d'attention.

La conversation allait bon train jusqu'à ce que Delanoix reparle de l'enquête : "... et au fait, si tu as besoin de mes conseils, Alexandre, fais-mois signe et j' accoure."

Le lieutenant éprouva à nouveau l'envie d'étripper son interlocuteur.

.....

Le vernissage se déroula sans que rien ne se produise.

Petit à petit, la place se vida. Les pique-assiette ayant tout dévoré et n'ayant aucune intention d'acheter une toile, s'envolèrent vers des cieux plus cléments. Ou peut-être un autre vernissage ou encore, un lancement de livre. Avant de quitter, des acheteurs sérieux prirent les arrangements nécessaires et plusieurs toiles furent étiquetées (VENDU).

Somme toute, une bonne soirée pour Salomé Poulain.

Et une excellente pour Dave Sans-Souci qui vint trouver son chef : "Hem... Je raccompagne Salomé chez-elle, comme ça je pourrai mieux la protéger. Ça vous va lieutenant ?"

Ça allait au lieutenant jusqu'à un certain point, mais pas complètement.

Un peu rapide sur la gâchette, le Dave !

.....

De retour chez-lui, Alexandre Denis parla à son fiston des méthodes du groupe armé État islamique et des dangers pour les jeunes utilisateurs de jeux Vidéo.

"Ben voyons donc ! Tout le monde sait ça, papa. T'en fais pas, ils ne m'auront pas."

Tout le monde sait ça ! Le lieutenant tombait des nues. Était-il le seul à ne pas savoir ? Plus tard, il en parla avec Kim et elle aussi était au courant. Elle en avait même discuté avec Nicolas.

"Sois tranquille mon chéri, Nico est beaucoup plus solide et averti que tu ne le penses. Et en passant, ses notes au collège se sont améliorées, l'assura-t-elle.

Une fois de plus, Alexandre mesurait à quel point Kim lui était précieuse. Et une fois de plus il se promit de consacrer plus de temps à sa vie familiale.

Kim lui tapota la main : "Il est temps d'aller au lit, mon amour."

Et ils allèrent au lit.

16

Normalement, les appels à l'intention du lieutenant étaient filtrés. Ce jour-là, un appel ne le fut pas. Une erreur d'aiguillage, sans doute : "Lieutenant Denis à l'appareil."

Au bout du fil, la voix était feutrée. Une voix de femme, pressante ou pressée (difficile de se prononcer) : "J'ai des renseignements pour vous, concernant la mort de Gaëtan Aubry. "

"Oui et alors ?" Alexandre détestait qu'on lui refile des appels d'importuns. Et Dieu sait si au SPVM, il y en avait. Des coucous, des cinglés, des médiums, des paumés de tout acabit.

"Je ne peux pas vous le dire au téléphone. Je serai au parc Oxygène, demain soir, 22h00."

"Attendez, j'ai..."

Alexandre s'apprêtait à demander des détails mais la correspondante avait déjà raccroché. Ça n'avait pas l'air d'un appel de coucou. Il y avait quelque chose dans le ton de la femme qui...

D'où provenait cet appel ?

.....

"D'une boîte téléphonique. Il en reste encore, pas beaucoup mais... en tout cas, celle-là est située aux Galeries Les Ailes de la Mode, précisa Sans-Souci.

"On a rien d'autre ? s'enquit Alexandre Denis.

"Non, lieutenant. Si au moins, la personne avait appelé d'un téléphone cellulaire, on aurait pu la retracer, mais là, impossible."

"Mouais..."

"Qu'est-ce qu'on fait ? On y va au Parc Oxygène, lieutenant ? s'enquit Régimbald, ça vaut peut-être le déplacement."

"J'irai seul. Pas la peine de monopoliser toute l'équipe."

"Vous plaisantez, lieutenant ? "

"Je ne plaisante pas, Judith."

"Et si c'était un piège ?"

"Pourquoi un piège et dressé par qui ? Qui te dit, Judith, que ce n'est pas un rendez-vous galant qu'on m'a fixé !"

"Oh ! cessez de niaiser, lieutenant. Vous savez bien ce à quoi je fais allusion. Avez-vous envie de recevoir une injection de polonium 210 ?"

"Pas spécialement, non."

"Pourquoi jouer les héros, vous n'avez pas eu votre dose, récemment ?"

Judith faisait allusion à leur dernière enquête, laquelle n'avait pas été de tout repos. On avait tiré sur le lieutenant. Sa femme et ses enfants avaient été menacés. Sans parler du reste : une arme meurtrière mise au point par un savant pédophile, avec la complicité de deux ministres canadiens et destinée, entre autres, aux zinzins du groupe armé État islamique. Ceux-ci se proposant de réduire les "infidèles" de l'Occident à l'état de légumes. Bref, une affaire où toute l'équipe avait dû se surpasser.

Alexandre Denis regarda autour de lui et vit bien que tous ses collègues étaient du même avis. Leur message : *Faites gaffe, lieutenant.*

Or même s' il avait appris à se fier à son flair, Alexandre n'était pas imbu de lui-même au point de se croire infaillible : "Bon, concéda-t-il, Sans-Souci, tu viens avec moi mais tu restes à distance. Je suis persuadé que la femme préférera ne pas nous voir arriver en délégation."

.....

Direction, Parc Oxygène. "Drôle de nom pour un parc ! Le type qui a trouvé ça était un optimiste, vous ne trouvez pas, lieutenant ? "

"Ouais, avec les récentes données sur l'augmentation des gaz à effet de serre, c'est presque de

l'aveuglement volontaire !" Il s'était mis à pleuvoir à verse et Alexandre activa les essuie-glace. C'est alors que, le téléphone cellulaire de Dave Sans-Souci se mit à vibrer : "Oui allo, (...) Je ne peux pas tout de suite (...) Tu vas m'attendre ? (...) Moi aussi, mon amour ! À tantôt." Baisers discrets.

"Heu... lieutenant, Salomé vous salue. Je... vous aviez deviné, hein ?"

"Mon pauvre Dave, ça n'était pas bien difficile. Tu es assez transparent !"

La voiture fit une embardée. *Encore un trou dans la chaussée, merde ! Et rempli d'eau en plus de ça* : "Un conseil cependant, Dave, fais en sorte que ça ne vienne pas aux oreilles du commandant Brière. Les relations intimes avec des témoins pendant une enquête, il n'aime pas ça du tout. Et que tu le veuilles ou non, Salomé est un témoin." Court silence puis : "Tu la protèges au moins ?"

"Je ne la lâche pas beaucoup et je..."

"Oui bon, ça va Dave, pas de détails, s'il-te-plaît. "

Ils étaient quasiment arrivés au parc. Alexandre gara la voiture dans une rue adjacente, puis dit à son collègue de l'attendre : "Tu restes-là. Moi, j'y vais."

Le lieutenant poireauta pendant une heure. Une heure à se faire pleuvoir dessus, son parapluie s'étant coincé. Mais personne ne vint. Trempé jusqu'aux os, il revint à la voiture où Sans-Souci l'attendait sagement. Bien à l'abri, lui.

"Bon, je pense qu'elle ne viendra pas, bougonna-t-il. Puis (comment ne pas être complice d'une belle histoire d'amour), il demanda en souriant : "Dis-moi Dave, je te dépose chez-toi ou chez ta dulcinée ?"

"Heu... et bien..." Au loin, on tendait les roulements du tonnerre : "Décide-toi, Dave, nous allons encore avoir un orage à tout casser."

"Dans Villeray, chez Salomé, alors."

Chemin faisant, les deux flics parlèrent du rendez-vous manqué .

"Pensez-vous que la femme vous a posé un lapin ou bien... ?"

"Je voterais plutôt pour le... ou bien, répondit le lieutenant.

"Vous croyez qu'elle a eu un empêchement ?"

"Franchement, je ne sais pas. En tout cas, quand je lui ai parlé, il y avait une sorte d'urgence dans sa voix."

"Ça tout l'air qu'elle a changé d'avis, non ?"

"T'en fais pas, Dave, mon pif me dit qu'elle va rappeler."

.....

Le pif du lieutenant ne devait pas être à son meilleur car... la femme ne rappela pas. Ni le lendemain, ni un autre jour.

Plus tard, cette semaine-là, un corps criblé de balles fut retrouvé dans une ruelle du centre-ville. Un corps de femme. Aucune pièce d'identité sur elle. Qui était cette femme ?

Le rapport d'autopsie démontra qu'elle était morte très peu de temps après l'appel anonyme qu'avait reçu le lieutenant. De là à conclure que la victime était la mystérieuse interlocutrice, il n'y avait qu'un pas à franchir. Les enquêteurs le franchirent.

Après tout, c'était pour ça qu'on les payait, franchir des pas, pas vrai ?

Du côté des empreintes digitales, rien. La victime n'était pas fichée. Elle devait avoir entre quarante et cinquante ans (impossible d'être plus précis). Un peu rondelette mais pas trop, elle portait des vêtements de bonne coupe sans être luxueux pour autant. Le genre de vêtements que pourrait porter une secrétaire de direction dans une entreprise, par exemple. Peut-être qu'en suivant la piste des étiquettes sur les vêtements, on saurait le nom de l'acheteuse.

Fallait donc se rabattre sur les vêtements et leur provenance, si tant est que la victime ait payé par cartes de crédit ou de débit. Si elle avait payé comptant, c'était fichu, à moins qu'une vendeuse ne se souvienne d'elle, ce qui n'était pas exclu. Le lieutenant chargea Blondin et Régimbald d'effectuer les recherches dans ce sens.

.....

Les deux détectives passèrent une bonne partie de la semaine à faire le tour des boutiques dépositaires de la marque des vêtements que portait l'inconnue. Finalement, ils en trouvèrent une, aux Ailes de la modes, où l'on reconnut avoir vendu les vêtements en question.

Une copie des factures fut produite mais comme l'acheteuse avait payé comptant, on n'avait pas de nom à fournir pas plus qu'une description physique. Décevant mais pas étonnant. La victime, ayant un physique standard, ressemblait à des milliers de femmes, si bien qu' aucune vendeuse ne se rappelait d' elle. Un avis de recherche fut émis, mais personne ne se manifesta.

Aucun mari ou amant ou ami(e), aucun rejeton, fils ou fille. Personne. C'était comme si la femme n'avait jamais existé.

Et pourtant...

17

Pendant ce temps, le meurtre de Gaëtan Aubry n'était toujours pas résolu. Les détectives avaient eu beau chercher des témoins, le peu de gens qu'ils avaient réussi à retracer n'avaient rien vu, rien entendu. Par ailleurs dans les médias, l'affaire Aubry ne faisait plus la une. On était passé à d'autres drames et bien entendu, la température faisait toujours les manchettes.

Et pour cause car il faisait un temps abominable. Décourageant !

Dans le vague espoir de relancer l'enquête, le lieutenant décida de rendre visite aux parents de Gaëtan. Il n'avait rencontré que le père de la victime, pas la mère. Que savait-on sur l'adolescent qu'il avait été et sur le jeune adulte ? Peu de choses. Une mère saurait, elle. Du moins, elle devrait savoir. Partant de cette prémisse et après avoir pris rendez-vous, Alexandre Denis se rendit au domicile des Aubry à Wesmount. Maison cossue.

Le général, en personne et en jeans, vint lui ouvrir la porte. Le lieutenant, qui s'attendait à voir un domestique, pensa ironiquement que ça devait être le jour de congé du "majordome".

"Bonjour, lieutenant. Je suis bien content de vous revoir." L'accueil chaleureux du général renforça la première impression qu' Alexandre avait eue. Celle d'un homme à l'allure militaire mais facile d'accès. Après l'avoir débarrassé de son imperméable, le général l'entraîna au salon où la mère de Gaëtan les attendait. En fauteuil roulant ...

"Je suis heureuse de faire votre connaissance, lieutenant, fit-elle, lui tendant une main décharnée aux doigts noueux. La mère de Gaëtan souffrait d'arthrite rhumatoïdale et visiblement, elle avait mal. Elle avait les traits tirés et de grands cernes sous les yeux. Cependant, il était clair que sa douleur n'était pas que physique; la perte de son enfant avait laissé des marques indélébiles sur son visage.

"Je vous présente mes condoléances, madame."

"Merci lieutenant. Mais, je vous en prie, asseyez-vous."

Alexandre nota qu'en, dépit de leur chagrin, les parents de Gaëtan Aubry faisaient montre de beaucoup de dignité et de retenue. Combien, dans une situation semblable, en avait-il entendus l'invectiver en lui disant qu'il ne faisait rien pour trouver le ou les coupables ? *Beaucoup...*

Si bien qu' il démontra, lui aussi, qu'il avait du savoir-vivre en n'abordant pas immédiatement la question du meurtre de leur fils. Ce qui lui permit d'en apprendre un peu plus sur la mère de Gaëtan. Avant d'être immobilisée par l'arthrite, Lorraine Aubry avait enseigné la littérature française. Si son corps était perclus de rhumatismes, son esprit était loin de l'être. C'était une femme, intelligente, articulée et très renseignée.

Au bout d'un moment, qu'il estima suffisamment décent, le lieutenant se risqua à lui poser des questions sur son fils : "Madame Aubry, quand Gaëtan vous rendait visite, auriez-vous noté des changements dans son comportement ? N'importe quoi, un infime détail, une réflexion qu'il aurait faite et qui vous aurait étonnée ou..."

Lorraine Aubry, la voix frémissante, évoqua les dernières fois où elle avait vu son fils : "Il paraissait fébrile, surexcité... Il parlait beaucoup du climat et j'ai repensé à tout ce qu'il a dit dans ces moments-là... Ce n'est peut-être rien, mais... il a fait allusion à un micro- climat sur Montréal et la région. Ce n'est pas tellement le terme micro -climat qui m'a frappée, c'est plutôt sa manière de l'exprimer qui..." La voix de Lorraine Aubry se brisa.

"Et vous, général, est-ce que vous aviez noté la même chose ?"

"Non, hélas ! fit le général, l'air piteux. Lorraine a toujours été beaucoup plus à l'affût de ce genre de détails que moi, je l'avoue." En ce sens, le lieutenant pensa qu'il avait des atomes crochus avec le général. Lui aussi ne prêtait pas toujours attention à certaines choses, lesquelles par ailleurs, n'échappaient pas à Kim.

Tout en ne perdant pas un mot de la conversation, Alexandre Denis promenait son regard autour de lui. Sur la cheminée, il avisa un album-photos qui trônait, bien en vue : "Auriez-vous quelques photos de votre fils à me montrer ? s'enquit-il poliment.

Le général se leva d'un bond et revint avec l'album : "Tenez lieutenant, vous avez-là toute l'histoire de notre famille." Alexandre le remercia et se mit à feuilleter.

Gaëtan Aubry y était en vedette. Bébé, écolier, adolescent, en vacances à la mer, à la montagne, jeune adulte et finalement en chasseur de tornades. Sur la photo, le jeune homme souriait aux côtés de ses cinq camarades : "Celle-ci paraît très récente, non ?"

"Oui, elle date de l'été passé, répondit le général d'une voix émue.

"Donc, il vous tenait au courant de certaines de ses activités, puisque... "

"De certaines, oui. Mais comme je vous l'ai laissé entendre, il parlait peu de ses soucis ou de sa vie privée. Voyez, nous ne savions même pas qu'il cohabitait avec cette artiste-peintre qui expose ses toiles, présentement."

"Rétrospectivement, n'avez-vous pas l'impression qu'il voulait vous protéger ?"

"C'est très possible, lieutenant. Très possible, et ça fait doublement mal d'imaginer que..." Le général s'abîma dans un silence douloureux.

"Gaëtan avait encore sa chambre ici, intervint Lorraine Aubry. Nous n'y avons rien changé depuis son départ de la maison. Désirez-vous la visiter ?... Peut-être y trouverez-vous un indice ?" Dans le regard de la mère de Gaëtan, il y avait comme une timide prière : *Je vous en supplie, trouvez qui a fait ça à notre enfant, lieutenant.*

Le général s'approcha de sa femme et caressa doucement ses mains torturées : "Excellente idée, mon amie. Qu'en dites-vous lieutenant ?" Le lieutenant, qui n'en espérait pas autant, se montra fort intéressé. "Venez, fit le général, je vous y conduis." Avant d'emboîter le pas au père de Gaëtan, Alexandre Denis rassura Lorraine Aubry en lui disant qu'il remettrait tout en place.

"Oh ! je n'ai aucune inquiétude à ce sujet, lieutenant. Vous me faites l'effet d'être un homme très méticuleux, fit Lorraine Aubry, avec dans les yeux, encore la même supplique muette : *Aidez-nous, lieutenant, aidez-nous à rendre la justice...*

.....

C'était une chambre d'étudiant. Aux murs des posters de groupes rocks à la mode, il y six ou sept ans. Sur les étagères, des bouquins oubliés. Récits d' aventures, polars, livres de cours: chimie, physique, anatomie, anthropologie... Dans les tiroirs d'une commode en chêne, quelques tee shirts et des jeans fanés mais soigneusement lavés et pliés. Vestiges d'une époque révolue.

Derrière le lieutenant, le général se racla la gorge.

"Il n'avait pas d' ordinateur ici ?"

"Le seul qu'il avait à ma connaissance, il l'a emporté avec lui quand il a déménagé."

"Oui, évidemment." Le lieutenant continua à fureter mais ne trouva rien de significatif.

Pas même un papier glissé dans un livre ou une revue. Rien d'autre qu' une aura de nostalgie. Un fantôme... Ou peut-être simplement l' impression d'une vie qui resterait à jamais inachevée...

Quand il redescendirent, le thé était servi au salon.

"Préférez-vous du café, lieutenant ? Parce que je peux demander qu'on vous en prépare, fit gracieusement madame Aubry.

Le lieutenant en conclut, qu'après tout, les parents de Gaëtan avaient un ou une domestique et que contrairement à ce qu'il avait d'abord cru, ce n'était pas son jour de congé . Il déclina pour le café et assura que : "... du thé lui convenait parfaitement".

D'autant que le thé venait avec des petits fours qui lui semblaient délicieux. Or il résistait mal aux petits fours délicieux. Il dut même se retenir pour ne pas rafler tout ce qu'il y avait sur le plateau. Mais en homme bien élevé, il n'en prit que trois qu'il savoura à petites bouchées distinguées.

"Vous... n'avez-rien trouvé, lieutenant. Rien qui puisse... ? "

"Malheureusement non, madame Aubry. Mais nous trouverons qui a tué votre fils, je vous donne ma parole."

La tasse que tenait Lorraine Aubry, tremblota dans ses doigts déformés. Une grosse larme, une seule, roula sur sa joue. Le lieutenant se promit de faire l'impossible pour trouver le coupable. Il répéta avec plus de force encore : "Je vous jure madame, que nous trouverons."

Le temps filait et il regarda discrètement sa montre : "Désolé de devoir partir mais on m'attend ailleurs, je... "

"Merci d' être passé nous voir, lieutenant."

"C'est moi qui vous remercie, madame Aubry. Pour votre hospitalité et pour m'avoir offert le privilège de pénétrer un peu dans votre intimité."

"Vous êtes un homme de cœur, lieutenant, répliqua la mère de Gaëtan.

Un compliment qu'un policier entendait rarement et qu' Alexandre Denis apprécia à sa juste valeur. *Oui, il était un homme de cœur ou en tout cas... essayait de l'être.* N'empêche qu'il était également un homme occupé.

Avant de les quitter, il rassura à nouveau ses hôtes : "Je vous tiendrai au courant de tous les développements dans l'enquête. N'en doutez pas."

Le général le raccompagna.

À la porte, les deux hommes échangèrent une solide poignée de main.

Tout avait été dit. Pour l'instant, il n'y avait rien d'autre à ajouter.

18

L'enquête sur la mort de Gaëtan Aubry piétinait. Et mise à part la découverte du modus operandi il n'y avait rien de nouveau. Quant à la femme de l'appel anonyme, elle demeurait toujours aussi anonyme. Était-elle celle qu'on avait retrouvée assassinée ? Encore- là, difficile de se prononcer avec le peu d'indices dont on disposait.

Dans les jours qui suivirent la visite du lieutenant chez le général et madame Aubry, les enquêteurs durent se pencher sur d'autres cas de morts suspectes. Plus simples à résoudre, mais une mort est toujours une mort et quand elle est suspecte, les proches des victimes ont droit à des réponses.

Si bien que le lieutenant et son équipe bouclèrent quelques enquêtes qui n'avaient aucun lien avec ce qu'ils considéraient être leurs deux principaux dossiers. À savoir, le meurtre de l'inconnue ainsi que celui de Gaëtan Aubry et ses corrélations climatiques, si tant est qu'il y en eût.

.....

Le climat ! Parlons-en du climat. C'était affreux, désolant, horripilant, exécration. Les gens ne savaient plus comment qualifier les intempéries, la moiteur de l'air et la chaleur inusitée pour cette période de l'année.

Un soir en rentrant chez-lui, le lieutenant trouva la rue bloquée par un périmètre de sécurité. Pompiers, ambulanciers, policiers s'activaient sous la pluie battante. Un orage à tout casser avait encore fait des ravages. Des arbres jonchaient la rue. Cadavres déracinés. Mais le pire, ce n'était pas ça. La foudre avait frappé quelqu'un. Un corps gisait sur le sol. Qui ?

Qui, bon Dieu ? Le lieutenant imaginait déjà le pire. Quelqu'un de sa famille ?

Pour pénétrer à l'intérieur du périmètre et même s'il avait été reconnu, le lieutenant produisit

quand même son badge. L'agent auquel il s'adressa en était visiblement à ses premiers pas dans le métier. Désirant sans doute impressionner un supérieur, le jeune policier se mit en frais de raconter l'accident avec force détails. Alexandre le coupa sans ménagement : "Tu sais qui a été frappé ?"

Décontenancé par la sécheresse du ton, le jeunot donna l'information en bafouillant. Ce n'était pas un des proches du lieutenant. N'empêche que c'était le proche de quelqu'un. Un garçonnet rentrant de l'école. Dix ans. Le lieutenant n'arrivait pas à détacher les yeux du petit corps recroquevillé qu'on s'apprêtait à recouvrir d'une bâche.

Près de la dépouille, un couple sanglotait. Les Coutu. Des voisins. Alexandre Denis serra les mâchoires. Cette fois, il n'aurait pas à chercher loin pour trouver le coupable. La foudre ! Et contre ce coupable, il était impuissant.

.....

Ils étaient tous réunis dans le salon. Kim, les jumelles, Armande, Nicolas et les grand-parents Louise et Arthur Saintonge qui étaient venus aux nouvelles. À cause de l'orage, il y avait panne d'électricité, si bien qu'Armande avait préparé un repas froid. Sandwichs, salades diverses. Un pique-nique improvisé.

Même s'ils ne connaissaient pas très bien les Coutu qui étaient relativement nouveaux dans le quartier, les adultes étaient bouleversés par la cruauté du drame. Nicolas, lui, affichait la nonchalance typique aux jeunes de son âge. À treize ans, les drames des autres nous touchent très peu. Quant aux jumelles, elles profitaient de la circonstance pour répandre tous leurs jouets sur le tapis et tirer la queue de Fusain, le chat de la maison.

Alexandre était sombre. Certes, il était soulagé que les membres de sa famille soient sains et saufs mais il restait préoccupé. Même le babil des jumelles n'arrivait pas à le déridier. La mort horrible du jeune Coutu ravivait le souvenir de Gaëtan Aubry sur son lit d'hôpital. Parfois son métier lui pesait et il n'arrivait pas toujours à le dissimuler aux êtres qu'il aimait.

Son fils Nicolas le lui signala à la manière des ados : "Chill un peu, man !"

Chill un peu man ... La formule arracha un sourire au lieutenant. Il ne se mit pas à faire des cabrioles pour autant, mais il fit un effort pour paraître plus détendu. Et la soirée à la chandelle s'étira, exceptionnellement, jusqu'à 20h30 pour les jumelles et jusqu'à 23h00 pour Nicolas, lequel passa son temps à émettre et à recevoir des textos sur son i phone.

.....

Les enfants endormis et Armande s'étant retirée dans sa chambre, Kim, Alexandre, Louise et Arthur Saintonge se retrouvèrent seuls au salon. Personne n'avait sommeil.

Alexandre proposa de déboucher une bouteille de blanc. Les autres étaient d'accord. On but et on discuta. De quoi parla-t-on ? De la mort du petit Coutu et aussi de l'affaire Gaëtan Aubry.

"Alexandre, es-tu certain qu'il y ait un lien entre le temps qu'il fait et la mort de Gaëtan Aubry ?" demanda Louise. Et bien non, le lieutenant n'avait aucune certitude. À peine une intuition et encore. Plus ça allait, plus il doutait de ses foutues intuitions.

"C'est normal de douter, Alexandre, le rassura Arthur. Mais si ton pif te dicte qu'il y a un lien, il y en a certainement un. Si infime soit-il."

"Je suis entièrement d'accord avec vous, Arthur, renchérit Kim. Elle connaissait son homme, savait à quel point il pouvait se triturer les méninges. Elle connaissait ses doutes, sa quête de la vérité, son sens aigu du devoir, son besoin de vaincre le mal à tout prix. Son orgueil aussi.

Présentement, il devait se sentir humilié de ne pouvoir mettre la main sur un coupable : "Tu devrais revoir tes chasseurs tornades, Alexandre. Peut-être qu'ils savent quelque chose, eux."

"Mouais, l'idée n'est pas mauvaise. Sauf que je n'ai pas de questions précises à leur poser, Kim." Alexandre était résolument "à court de flair" et Kim essaya de ranimer sa flamme : "Mais tu le dis toi-même, Alexandre. Enfin c'est plutôt ce type d'Environnement Canada qui t'en a parlé. Ne t'a-il pas dit qu'ils constituaient une sorte de brigade sur le terrain ?"

"Ouais, mais je ne vois pas en quoi ça peut aider à trouver le meurtrier de Gaëtan Aubry."

"La mère de Gaëtan t'a bien dit que son fils lui avait parlé d'un micro-climat, alors ?"

"OK j'ai compris, Kim. Les chasseurs de tornades sillonnent la province, donc... "

"... ils ont peut-être noté quelque-chose."

"Mmmm... c'est possible. Je peux vérifier, fit mollement le lieutenant.

"J'aime ton enthousiasme, mon chéri ! rétorqua Kim, moqueuse.

Cette fois, elle obtint un éclat de rire : "Bon d'accord. Ces temps-ci, je ne suis pas très hop la vie et je m'en excuse... On ouvre une autre bouteille ?"

Le lieutenant n'ajouta pas "pour fêter ça" car il n'y avait rien à célébrer ce soir-là. Mais c'était quand même permis de relaxer un tout petit peu. "Slaquer la poulie" comme dirait l'autre. Ou encore "chiller" comme dirait Nico.

On ouvrit donc une autre bouteille et l'on poursuivit la causette. Inévitablement, comme souvent en pareille occasion, on se mit à parler de la vie en général. Le qui, le comment et le pourquoi de l'existence. Mais les grandes questions existentielles ne se règlent pas en une nuit.

Pas même en une vie.

Aux petites heures du matin, histoire de roupiller une couple d'heures avant le lever des jumelles, Kim et Alexandre proposèrent d'aller au lit. Et bien qu'ils habitassent à deux pas, les grands-parents furent invités à rester à coucher. Après tout, ce n'était pas les chambres d'amis qui manquaient dans la maison.

La proposition fut acceptée avec reconnaissance par des grands-parents fatigués, et faut-il le dire, un peu pompettes tout comme Kim et Alexandre, d'ailleurs.

.....

"C'est fou ce besoin qu'on a d'être tous ensemble, de nous réconforter mutuellement. Tu ne trouves pas, mon amour, nota Kim en enfilant un tee shirt avant de se mettre au lit.

"Mmmm... pas si fou que ça, murmura le lieutenant déjà à moitié endormi. Probablement épuisé par ses soucis d'enquêteur mais, à coup sûr, alourdi par un peu trop de "vino".

Kim se glissa à ses côtés.

Elle fleurait bon le savon à la lavande. Son savon favori et celui d'Alexandre par ricochet.

Miraculeusement, celui-ci éprouva un regain d'énergie.

19

Le lieutenant n'eut pas à appeler les chasseurs de tornades; ce sont eux qui vinrent à lui. Un matin, Mark et M' ba se pointèrent au Centre d' enquêtes, Place Versailles. Ils revenaient de la région de Rigaud et avaient des choses à raconter.

Le lieutenant les fit immédiatement passer dans la salle de conférences où toute l'équipe était réunie. Nullement intimidés par les regards inquisiteurs qui se posaient sur eux, les deux jeunes hommes racontèrent leur odyssée.

Rigaud et les villes environnantes étaient situées dans une région agricole. Quand ils étaient en mission dans le coin, les chasseurs de tornades logeaient à l'hôtel la plupart du temps, mais parfois, ils logeaient chez l'habitant. Cette fois, ils avaient séjourné à Saint- Lazare, chez un fermier devenu leur ami au fil du temps.

"Ils sont découragés là-bas. Si à Montréal, on trouve qu'il fait mauvais, chez-eux c'est cent fois pire. Les orages violents et les tornades, ça n'arrête pas. Les animaux meurent, les récoltes sont fichues et ainsi de suite."

Une situation dramatique pour sûr, mais en quoi cela aidait les enquêteurs et que pouvaient-ils faire pour y remédier ? Ils ne tardèrent pas à l'apprendre.

"Notre ami nous a dit qu'il y a, dans le coin, un endroit où il se passe des choses pas réglo. C'est une usine de... Ça commence à jaser dans la région."

"Quelle sorte d'usine ?"

"Une usine de produits chimiques où il y aurait eu une fuite à la mi-août."

"Une fuite de... ? "

"Une fuite de méthane, lieutenant. Du méthane, rien de moins !"

"Du méthane ! s'exclama Alexandre Denis, immédiatement suivi de Régimbald : "Du méthane ! Première nouvelle qu'on en a. Personne n'en parlé dans les médias ?"

"Il est vrai que d'habitude, ils tirent à boulets rouges sur le moindre scandale, renchérit Judith Chomsky, alors, s'il y a une fuite, pourquoi ça ne fait pas les manchettes ?"

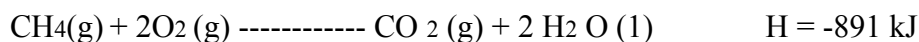
"Les autorités nient tout, semble-t-il."

"Les autorités ? Lesquelles ? Les patrons de l'usine, les autorités municipales, le curé de la paroisse, le ministère de l'Environnement... qui ?"

"Et ben, probablement tout ce beau monde, lieutenant. Ça vous surprend ? articula M' ba.

"Non, pas vraiment. Mais en quoi une fuite de méthane, même importante, pourrait... heu... "

"Mélangé à certains autres produits chimiques et libéré dans l'air, le méthane est un produit très explosif, lieutenant." Pour prouver ses dires, M' ba produisit une feuille : "Regardez lieutenant."



Mais qu'est-ce qu'ils ont tous avec leurs formules, merde ! Il faut dire qu' avec l'affaire Patterson, Alexandre sortait d'en prendre. Il avait encore en mémoire la formule pondue par Patterson, le savant assassiné et développée par Nelson, son collègue pédophile. Formule qui avait testée sur de pauvres gens sans défense. Heureusement, qu'avec son équipe, il avait mis fin aux visées démoniaques du scientifique. N'empêche qu'il en avait raz le bol des formules. Pour l'humaniste qu'il était ou croyait être, les formules, *c'était de la bouillie pour les chats.*

"Et oui lieutenant, la combustion du méthane crée un micro-climat. Si bien que c'est comme si toute une partie de la province de Québec était sous un dôme de vapeurs potentiellement mortelles."

"Attendez ! Des vapeurs mortelles ?"

"D'accord lieutenant, ce n'est ni Tchernobyl, ni Bhopal, du moins pas encore mais... c'est quand même une catastrophe environnementale."

"Une catastrophe environnementale ?"

"Le méthane est vingt-cinq fois plus dangereux que le monoxyde de carbone, lieutenant."

"Vingt-cinq fois plus dangereux !"

"Oui, lieutenant et libéré dans l'air, ça produit ce qui se passe en ce moment. Un emballement de l'effet de serre."

"Un emballement de l'effet de serre !" Se rendant enfin compte qu'il répétait comme un perroquet, le lieutenant prit la sage décision de se taire et d'écouter.

Emporté par son sujet, Mark ne semblait pas remarquer qu'une partie de son auditoire avait de la misère à suivre : "Pluies abondantes, grêlons gros comme des balles de golfe, des orages super cellulaires, c'est-à-dire une ensemble d'orages. Un savant mélange d'air chaud et humide et d'air froid et sec. Voilà ce qui nous arrive présentement."

"Mais c'est un scénario apocalyptique, non ?" Judith avait la bouche grande ouverte.

Merci Judith, pensa le lieutenant. *Comme ça je ne suis pas le seul à avoir l'air idiot.*

"Ça paraît impensable mais c'est malheureusement la réalité, conclut Mark.

"Et Gaëtan Aubry aurait su ? Mais comment ?"

"Je ne sais pas, mais nous ne voyons aucune autre explication à sa mort, déclara Mark.

.....

"Ouais, ben là, les chasseurs de tornades sautent vite aux conclusions. Des explications, il peut y en avoir des dizaines d'autres. Ils sont peut-être très forts pour chasser les tornades et analyser la combustion du méthane mais pour la détection, on repassera."

"Je ne partage pas ton avis, Sans-Souci."

"Ah non ! Et pourquoi donc, lieutenant ?"

"Au contraire, je pense qu'ils feraient d'excellents détectives, d'autant qu'on ne leur avait rien demandé."

"Qu'est-ce qui vous prend, lieutenant ? Vous leur faites confiance ? Et si c'était quelqu'un de cette gang-là qui a tué Gaëtan Aubry ?" Alexandre Denis toisa son collègue. Sans-Souci aurait-il perdu la tête ? La belle Salomé lui perturbait-elle les neurones à ce point ?

" Réfléchis un peu, Dave. Ces gens-là sont des purs, c'est évident. Ils sont complètement dédiés à leur métier. Ce sont les Nemrod des temps modernes."

"Le lieutenant a raison, Sans-Souci, renchérit Léo Nguyen. Ils n'ont pas une once de méchanceté. Nous les avons vus, le lieutenant et moi, partir en mission et franchement, je ne les imagine pas tuant quelqu'un par envie ou pour toute autre raison."

"Heu... c'est qui ça, les Nemrod ? C' est un nouveau duo de comiques ?"

"Laisse -moi t'expliquer Blondin, fit gentiment Nguyen. Sa formation de théologien et de psychologue le rendait sensible à la "détresse" culturelle de Blondin : "Nemrod est un personnage biblique. Dans la Genèse, on le présente comme un vaillant chasseur devant l'Éternel. Il serait la transposition d'un dieu babylonien."

"Merci Léo, là j' comprends mieux pourquoi le lieutenant a parlé des Nemrod. C'est vrai, qu' ils sont un peu comme des dieux nos chasseurs de tornades, vous trouvez pas vous autres ?" C'était un moment touchant. Et des moments touchants il n'y avait pas tant que ça au sein de l'équipe.

Tout le monde applaudit. Au fond, ils l'aimaient bien Blondin. Un bon diable et un bon soldat. Et ils n'étaient pas toujours très patients avec lui. Léo leur traçait la voie. Désormais, ils essaieraient de faire plus attention.

On fit une pause.

.....

Au retour, les détectives s'entendirent d' abord sur un point .

Les chasseurs de tornades porteraient désormais le nom de code, Nemrod. Ce n'était pas essentiel, mais ils trouvaient ça plus court et plus "poétique".

En second lieu, ils reparlèrent de la fuite de méthane et de ses conséquences. Les Nemrod avaient dit que les gens aux alentours de l'usine souffraient de nausées, maux de tête et étourdissements. Symptômes typiques d'empoisonnement au gaz.

Cela pouvait-il avoir un lien direct avec le meurtre de Gaëtan Aubry ? Pas forcément, mais ça valait le coût d'y réfléchir. Peut-être qu'il y avait d'autres avenues mais comme les pistes se faisaient rarissimes, ils ne feraient pas les difficiles. D'autant que les Nemrod leur avaient fourni des détails intéressants sur l'usine, son propriétaire, un dénommé Dimitri Diorio, et ce qu'on y produisait.

Et ce n'était pas de la petite bière.

Et que faisait-on dans l'équipe d'enquête en pareille circonstance ? On se bricolait un tableau maison. C'est-à-dire, une grande feuille blanche collée au mur sur laquelle le lieutenant ou quelqu'un d'autre inscrivait les points forts, les idées, les intuitions, les déductions. Un système archaïque mais efficace, la plupart du temps. Cette fois, le lieutenant demanda à Blondin d'écrire ce qui se dirait.

C'était en quelque sorte sa contribution à la campagne de "civisme" lancée par Nguyen. Et n'allons surtout pas croire que c'était pour tourner Blondin en dérision. Loin de là. Blondin n'était pas cultivé, parlait comme un charretier mais étrangement, il faisait très peu de fautes quand il écrivait.

Même que certains dans l'équipe s'étaient demandé s'il n'était pas un peu autistique ou, peut-être qu'il souffrait du syndrome de Gilles de la Tourette ou encore, d'une sorte de dyslexie ou quelque chose du genre ?

Blondin, le scribe, s'empara d'un crayon feutre : "Bon, allez-y vous autres, dites-moi c' que vous voulez que j'écrive." Et c'était parti...

1. Qui était le grand patron de l'usine ? Un dénommé Dimitri Diorio, homme d'affaires montréalais bien connu et soupçonné d'avoir des liens avec la pègre.
2. Que produisait-on dans l'usine ? Méthanol, formaldéhyde, nitro méthane, chloroforme.
3. À quoi servait cette production ? À produire du gaz naturel.

4. Qui étaient les principaux clients ? Des particuliers, l'industrie en général. Beaucoup d'édifices commerciaux utilisent le gaz naturel.
5. Qui avait intérêt à taire la fuite de méthane? À définir.
6. Pouvait-on tuer pour cacher un tel désastre ? Certainement.
7. Dans quel but ? Pour éviter le scandale, les blâmes et les poursuites judiciaires qui ne manqueraient sûrement pas si l'affaire était éventée.
8. Que venait faire Gaëtan Aubry dans cette galère ? Que savait-il exactement ?
9. Qui était l'inconnue de l'appel anonyme et que savait-elle ?
10. Bilan : beaucoup de questions, peu de réponses. Mais une piste sérieuse.

D'un commun accord, les enquêteurs conclurent qu'il leur fallait d'abord avoir une idée plus juste de qui était le dénommé Dimitri Diorio. Pour se faire, le lieutenant avait une source privilégiée dans la personne du lieutenant Pierre Galipeau de l'unité d' Enquêtes sur le crime organisé. Un homme d'une grande intégrité et qui en connaissait pas mal sur tout ce qui grouillait et grenouillait dans et autour du monde interlope.

Il lui passa un coup de fil.

20

En fin de journée, le lieutenant retrouva son collègue Pierre Galipeau dans une brasserie située non loin de la place Versailles. C'était là où ils se donnaient rendez-vous quand leurs enquêtes se recoupaient. Et comme homicides et crime organisé allaient souvent de pair, ils se voyaient assez fréquemment.

Au téléphone, le lieutenant avait mis Galipeau au parfum des divers "mystères" entourant le meurtre de Gaëtan Aubry. Il n'avait rien omis : la fuite de méthane, ses possibles répercussions sur la température, le rôle supposé joué par Dimitri Diorio et sa compagnie la Standard Chemicals. Sans oublier l'autre mystère : l'appel anonyme et le cadavre d'une femme, laquelle n'avait pas encore été identifiée. Bref, Galipeau était prévenu. Sauf qu' entre-temps, lui-même avait eu ce qu'on pourrait appeler, un pépin : "Quelle journée, mon vieux, quelle journée ! fit-il, d'entrée de jeu.

"Qu'est-ce qui se passe, Pierre ? Tu as l'air tout remué !"

Physiquement Galipeau était un mastodonte. On imaginait difficilement qu'il puisse être bouleversé par quoi que ce soit. Six pieds six de muscles, le crâne rasé, une barbe noire et fournie, l'oeil perspicace. Un policier qui menait la vie dure à tous les malfrats de la ville. Elliot Ness, l'incorruptible, version montréalaise. Monsieur Net, comme on le surnommait amicalement dans la Division.

"Figure-toi, Alexandre, qu'un de mes hommes vient d'être pincé la main dans le sac. Il a vendu à la mafia une série de noms d'indics et des détails sur nos stratégies."

"Oh, bon Dieu ! c'est un coup dur, ça !"

"D'autant que je lui faisais entièrement confiance."

Galipeau se sentait trahi et pour cause. Alexandre se demanda comment il réagirait si l'un ou l'autre de ses collègues se laissait acheter. *Probable que ça lui irait droit au cœur...*

"C'était un bon enquêteur, un de mes meilleurs. Je n'arrive pas à comprendre. Qu'est-ce qui a bien pu lui passer par la tête. Enfin... parlons de tes affaires. J'ai besoin de m'aérer l'esprit."

"Ouais, bien... je ne suis pas certain que mes affaires t' aident à t'aérer l'esprit."

"Vas-y quand même, on verra bien ce que ça donnera."

"Qu'est-ce que tu me raconter sur Dimitri Diorio, Pierre ?"

"C'est quelqu'un d'extrêmement puissant. Il a des parts dans tout ce qui s'appelle produits chimiques, pétrole et gaz naturel. Au tout début, sa compagnie, la Standard Chemicals, a bénéficié d'un coup de pouce de la Caisse de Dépôt et de Placements et maintenant il fait des affaires d'or. Outre, l'usine de St-Lazare, il en possède une couple d' autres dans le nord de la province. Grosse clientèle !"

"Et les rumeurs à son sujet. Les liens avec la pègre ?"

"Que des soupçons, aucune preuve jusqu'à présent."

"Mais vous l'avez à l'oeil ?"

"Bien sûr qu'on l'a à l' oeil ! Oh ! et un détail à son sujet. Mettons que le bonhomme n'aime pas être contredit. Les gens qui s'aventurent à le faire, ou bien démissionnent ou bien disparaissent sans laisser d'adresse."

Alexandre émit un sifflement : "Disparaissent sans laisser d'adresse ! Tu veux dire que ..."

"Que ça ne lui pèse pas au bout du bras d'utiliser des méthodes définitives pour se débarrasser de quelqu'un qu'il juge dangereux pour son business. Et quand il s'en débarrasse, s'il ne veut pas qu'on les retrouve, on ne les retrouve pas. Point final !"

" Les gens qui disparaissent doivent bien avoir des proches qui s'inquiètent, non ? Personne ne se manifeste ?"

"Soit, ils ont peur. Soit, Diorio les achètent. Ça dépend de son humeur."

"Ça dépend de son humeur ? !"

"Le bonhomme est riche à craquer et il peut s'accorder toutes les fantaisies. Alors, s'il lui prend l'envie de faire taire quelqu'un définitivement, pas de problème. Et si au contraire, ça fait son affaire de garder la personne en vie, c'est correct aussi. À lui seul, il pourrait acheter la moitié de la province de Québec !"

Pierre Galipeau exagérait sans doute un peu mais le lieutenant laissa filer : "Donc personne n'ose l'affronter."

"Laisse-moi te raconter une histoire. Récemment, une de ses adjointes a disparu. Lui prétend qu'elle a démissionné. Nous, on ne le croit pas."

"Ah ! une adjointe ? "

"Oui, Chantal Cossette. Elle est ou ... était comptable agréée. Quelqu'un m'avait donné son nom en disant qu'elle pourrait peut-être nous aider à prouver que Diorio est mêlé à des histoires de trafic de drogues et de prostitution. J'ai donc pris contact avec elle et elle a accepté de me rencontrer dans un café. Elle ne s'est jamais présentée. J'ai tenté de la rejoindre chez-elle. Aucune réponse et depuis ce temps, pas de nouvelles. Étrange coïncidence, tu ne trouves pas ?"

"Si je me fie à ce que tu viens de me raconter au sujet du bonhomme, elle risquait gros, non ?"

"Elle avait peut-être un bon motif. Quand je lui ai parlé au téléphone, elle a mentionné la mort de son frère, contremaître à l'usine de la Standard Chemicals à St-Lazare. Il a fait une chute en bas d'un échafaudage et il en est mort. Un accident regrettable, à ce qu'il paraît ! La sœur n' a pas cru la thèse de l'accident."

"Ouais, ça commence à faire beaucoup de coïncidences. Et la fuite de méthane, en avais-tu entendu parler ?"

"Non mais... " Galipeau fronça les sourcils : "... quelque chose me dit que, s'il y a eu une fuite de méthane et que ça concerne Diorio, l'affaire a dû être étouffée et très vite."

"Apparemment, c'est le cas, fit pensivement le lieutenant, il..."

"Je te connais assez pour savoir que tu rumines quelque chose, Alexandre ?"

"Et si le frère de l'adjointe, s'apprêtait à faire des révélations concernant la fuite de méthane ?

Un accident, c'est un moyen comme un autre pour lui clore le bec une fois pour toutes, non ?"

"C'est exactement ce que je crois. Mais... es-tu en train de me dire que tu viens de découvrir qui est la mystérieuse inconnue qui t'a téléphoné ?"

"Qu'en penses-tu, Pierre ?"

"Intéressant !"

"Je ne veux pas sauter aux conclusions, mais il me semble que l'adjointe de Diorio ferait l'affaire, non ? Et serait peut-être également notre inconnue criblée de balles..."

"En tout cas, Alexandre, vas- y mollo avec Diorio. Comme je te l'ai dit, c'est un gros bonnet. Très proche des politiciens et probablement de certains mafieux. Collusion, corruption, trafic de drogues, prostitution, ça te sonne une cloche, mon grand !"

"Comme tu dis, Pierre."

Ça te sonne une cloche, traduction littérale de *it rings a bell*. Une tournure de phrase qu'Alexandre s'efforçait d'utiliser le moins possible. Mais il concevait fort bien que Galipeau, qui avait fait ses études dans un collège anglophone, s'en serve régulièrement. Après tout, il n'y avait pas là matière à fouetter un chat. Et des chats à fouetter, les deux flics en avaient suffisamment comme ça.

Quand ils se séparèrent, le lieutenant avait en poche les coordonnées de l'adjointe qui avait censément démissionné de la Standard Chemicals et qui n'avait jamais été revue depuis.

21

Le lendemain, Alexandre Denis se rendit aux quartiers généraux du SPVM, coin Saint-Urbain et Sainte-Catherine. Il avait à discuter avec le commandant Brière : ce qu'il avait à lui dire ne pouvait attendre et devait être fait de vive voix.

Évidemment, dès qu'il mit les pieds dans le bureau de son chef, ce dernier l'accueillit avec une question : "Alors Alexandre, du nouveau sur la mort de... chose-là... le fils du général Aubry ?"

"Il avait un prénom, commandant... Gaëtan."

"Oui, oui, c'est ça... Gaëtan. Bon, mais comment va l'enquête, c'est ce que je veux savoir."

Alexandre soupira. Pour Brière, les victimes n'avaient plus d'identité et cette indifférence le choquait profondément. Si Gaëtan Aubry n'avait pas été fils de général, Brière ne se serait même pas rappelé du nom de famille : "Nous cheminons, commandant. Je..."

"Quand tu commences comme ça, Alexandre, je me méfie. Ça veut dire que tu as quelque chose à me demander."

"Et bien oui, commandant."

Il était inutile de tourner autour du pot, et sur ce point, le lieutenant était tout à fait "en harmonie" avec son chef. Sans plus tarder, il lui raconta toute l'histoire, incluant les soupçons au sujet de la Standard Chemicals, la fuite de méthane, Dimitri Diorio et la disparition d'une adjointe, Chantal Cossette : "J'ai besoin d'un mandat de perquisition pour visiter son appartement, fit-il en terminant.

Le commandant, l'avait écouté très attentivement, l'air soucieux : "Je vais voir ce que je peux faire, Alexandre." Bien qu'il fût surtout dans "l'image", le commandant Brière était loin d'être bête et quand il "voulait" comprendre, il comprenait très bien.

Et Alexandre lui concédait une certaine compétence pour la négociation avec les instances supérieures : "Ça va prendre combien de temps avant de..."

"Là, tu m'en demandes trop, Alexandre. Ça va dépendre du procureur."

"Mouais... J'ai une deuxième requête, chef... Je crains que la coloc de Gaëtan Aubry soit en danger. Peut-on assigner un ou deux agents pour sa protection ?" Alexandre ne mentionna pas le fait que Dave Sans-Souci vivait pratiquement chez-elle depuis le vernissage.

Trahir un membre de son équipe ne faisait pas partie de ses principes. Mais comme Sans-Souci ne pouvait pas rester auprès de Salomé Poulain vingt-quatre heures sur vingt-quatre, le lieutenant estimait que l'artiste-peintre courait un risque : "Je sais que c'est beaucoup demander en temps de restrictions budgétaires mais ..."

Brière regarda longuement son subalterne avant de répondre : "Mouais... encore une fois, je vais voir ce que je peux faire." Le lieutenant se demanda pourquoi Brière avait hésité. Avait-il eu vent de l'histoire d'amour entre Dave et Salomé ? *Si oui, qui avait parlé ?*

Brière reprit : "Il ne faut pas oublier le général Aubry. Il est peut-être en danger, lui aussi."

Ah! c'était donc ça qui tracassait Brière : "Je l'ai appelé, commandant. Et le général m'a affirmé qu'il ferait le nécessaire."

"Oui, c'est vrai qu' un conseiller à la Défense nationale peut se débrouiller. "

"Exactement, commandant. Il a déjà pris les dispositions nécessaires pour assurer sa protection et surtout celle de son épouse, précisa Alexandre en insistant sur le mot "épouse".

Pour n'être pas subtil, le message n'en était pas moins clair et Brière concéda la partie du bout des lèvres : "Bien entendu, sa femme aussi." Puis regardant l'heure, il ajouta : "Autre chose, Alexandre ? "

Le lieutenant venait de se faire signifier son congé et il n'avait rien contre : "Ça va aller, commandant. Rien d'autre pour l'instant." Il se leva prestement et se dirigeait vers la sortie quand...

"Sois prudent, Alexandre. Tu t'attaques à une grosse pointure. Diorio a très mauvaise réputation. Ça m'ennuierait beaucoup de perdre mon meilleur enquêteur."

Le lieutenant faillit se frapper le nez sur le chambranle de la porte.

Il était venu voir le commandant, armé d'arguments "massue" et prêt à croiser le fer au besoin, mais ne voilà-il pas que non seulement, Brière semblait disposé à bouger mais en plus, il s'inquiétait pour lui et se fendait d'un compliment en prime.

Du rarement vu et quand cela produisait, Alexandre était toujours un peu pris au dépourvu :
"Ne vous en faites pas chef, je serai prudent, fit-il l'air un peu penaud.

22

On était aux petites heures du matin et Alexandre, qui avait passé une partie de la nuit à se tourner et retourner dans le lit, allait enfin s'endormir quand la sonnerie de son téléphone portable l'empêcha : "Allô, murmura-t-il, craignant de réveiller Kim qui avait le sommeil léger.

"Lieutenant, fit une voix qu'il eut peine à reconnaître, ... ils ont enlevé Salomé et moi je ne me sens pas très bien... je..."

"Sans-Souci !"

"Ils m'ont assommé, lieutenant et... c'est pour ça que..."

"Bouge pas, j'arrive."

Oh, merde ! Le lieutenant s'habilla en vitesse, prit son Glock et allait sortir de la chambre sur la pointe des pieds quand... : "Où vas-tu comme ça, mon chéri ? demanda Kim, la voix ensommeillée.

"Sans-Souci est blessé. Il faut que j'y aille. Rendors-toi, mon amour, je t'appelle plus tard."

Kim soupira. Au début, elle s'énervait quand le lieutenant partait en pleine nuit, mais au bout de six ans, elle en avait quasiment pris son parti : "Fais attention à toi, fit-elle, inquiète malgré tout.

Alexandre prit le temps de l'embrasser : "Je t'aime."

.....

Sans-Souci n'était manifestement pas bien du tout.

Presque délirant, il était en slip et avait le corps couvert de contusions. Son visage était tuméfié, ses yeux n'étaient plus que des fentes, il avait au front une très vilaine entaille et le sang lui pissait du nez. Il s'était traîné jusqu'au salon et gisait par terre sur le tapis, son téléphone cellulaire à côté de lui.

Le lieutenant s'empressa d'appeler une ambulance.

Et comme il ignorait la gravité des blessures de son collègue, il se garda bien de le déplacer. En attendant, il alla chercher une serviette, la mouilla et lui épongea doucement le visage avec des gestes empreints de sollicitude.

"J'ai pas su la protéger, criait le sergent-détective.

"Chut, chut... fit le lieutenant.

Rien à faire, Sans-Souci continuait à hurler.

Enfin les paramédics arrivèrent et il était temps. Après avoir déposé le blessé sur une civière, ils procédèrent à une vérification sommaire de son état. Pouls, pression artérielle, température. Pendant ce temps, toujours fébrile, Sans-Souci avait saisi le bras d'Alexandre : "Il faut la retrouver, lieutenant."

Le sergent-détective faisait preuve d'une force étonnante pour quelqu'un qui venait de se prendre pareille raclée. Faut dire que Dave Sans-Souci pratiquait le kick-boxing et le jiu-jitsu sur une base régulière. Le lieutenant songea qu'il avait dû être surpris dans son sommeil car, s'il avait été pleinement réveillé, les ravisseurs n'auraient peut-être rien ravi du tout.

"C'est ma faute, je n'ai pas su la protéger, répétait le sergent- détective encore et encore.

"Mais non, voyons, calme-toi, mon vieux." Le lieutenant demanda aux paramédics, s'ils ne pouvaient pas faire quelque chose : "Je ne sais pas moi, une injection ou... ?"

"Impossible, lieutenant, répondit l'un d'eux. On ignore la gravité de son état et..." Le paramedic expliqua qu' il était préférable d'attendre l'avis d'un médecin pour faire quoi que ce soit : "... au cas où il y aurait commotion cérébrale."

Tout en faisant signe qu'il avait compris, le lieutenant composait le numéro de l'Identification judiciaire pour qu'on envoie "du monde au plus coupant". Cela fait, spontanément, il prit une des mains de Dave Sans-Souci dans les siennes. : "Ça va aller, mon vieux. Ça va aller... Je reste sur place pour attendre les renforts et après, je te rejoins à l'hôpital."

"Vous allez me la retrouver, hein, lieutenant ?"

"Mais oui, on va la retrouver. Promis."

Le lieutenant était loin d'être certain de retrouver Salomé Poulain. Et si d'aventure, il la retrouvait, dans quel état serait-elle ? Battue à mort après avoir été violée ? Empoisonnée au polonium 210 après avoir été torturée ? Ou encore avec une balle dans la tête ?

Pas question de partager ses idées-là avec Sans-Souci. *Pas pour l'instant, en tout cas...* pensa-t-il. Dave était en amour par-dessus la tête, même qu'il lui avait confié qu'il comptait épouser Salomé. Alexandre trouvait qu'il y allait fort mais après tout, pourquoi pas.

Au fond, qui était-il pour juger ? Il pouvait difficilement ne pas établir un parallèle avec sa propre histoire. Quelques années auparavant, Kim avait été enlevée, séquestrée. Il avait été chargé de l'enquête et ne s'était-il pas épris d'elle dès le début ? Voyant que Sans-Souci paraissait un peu plus calme, le lieutenant risqua une question : "Peux-tu me décrire brièvement ce qui s'est passé, Dave ?"

"Nous dormions depuis un moment quand Salomé a poussé un cri. Je me suis réveillé en sursaut... Il y avait trois types cagoulés dans la chambre et... c'est vague dans ma tête mais... je me souviens m'être levé... avoir distribué quelques bons coups... Puis... ils m'ont tabassé à coups de battes de base-ball... et là, je crois bien que j'ai perdu la carte... Quand je suis revenu à moi... j'étais ici, par terre, dans le salon... Salomé avait disparu et je..."

"Son pouls s'accélère, lieutenant, lança l'un des paramédics. On ne peut plus attendre, il faut l'emmener à l'hôpital au plus vite."

"C'est bon, allez-y." Alexandre aurait aimé en apprendre davantage mais certainement pas au risque d'aggraver l'état de son collègue. *Certainement pas.*

.....

En attendant les gens de l'Identification judiciaire, Alexandre fit le tour de l'appartement. La chambre des maîtres était sens dessus- dessous. Dave s'était débattu avec l'énergie du désespoir. Il y avait du sang sur les draps et le parquet.

Le sang de Dave sans aucun doute. Mais peut-être aussi celui de Salomé et peut-être même du sang de l'un ou l'autre des ravisseurs. Pour être fixé, il faudrait attendre les analyses de laboratoire.

Lesquelles prendraient un certain temps. *Mouais...*

La chambre, anciennement occupée par Gaëtan Aubry, était dans une pagaille indescriptible. Simple vandalisme ? Mise en scène ? Peut-être ou peut-être pas... Les sbires cherchaient-ils quelque chose, mais quoi ? En tout cas, pensa le lieutenant, ils n'avaient pas pris la peine de tout ranger comme lui-même l'avait fait avec Sans-Souci quelques semaines auparavant.

Tout en poursuivant sa visite des lieux, le lieutenant essayait d'évaluer froidement la situation. Salomé était-elle encore vivante et Dave aurait-il des séquelles graves, voire permanentes ? L'enlèvement et l'attaque contre Dave étaient-ils fortuits ? Ou liés à la mort de Gaëtan Aubry et peut-être même à la disparition de l'adjointe de Dimitri Diorio ?

Aucune des réponses qui lui venaient à l'esprit ne lui souriait.

Et comment les ravisseurs étaient-ils entrés ? Dave avait déclaré qu'avant de se mettre au lit, il avait tout vérifié. Les portes étaient verrouillées et les chaînes de sécurité bien en place. Alors comment s'y étaient-ils pris ? Il ne restait plus que le toit. *Bien sûr, le toit !*

Le lieutenant n'eut pas à chercher longtemps car quelques minutes après, il découvrait que la trappe menant au grenier était restée ouverte. Ça prenait tout de même de sacrés athlètes doublés de contorsionnistes pour se hisser sur le toit, passer par la lucarne du grenier, et ensuite se glisser dans l'appartement avec des battes de base-ball. Sans compter tout l'attirail pour effectuer une invasion de domicile de cette envergure.

Et pour ressortir avec Salomé, comment s'y étaient-ils pris ? Ils avaient probablement été forcés d'emprunter la voie normale : la porte avant ou celle d'en arrière. Peut-être, qu'à ce moment-là, des voisins auraient entendu ou vu quelque chose ? Bien qu'à l'heure à laquelle l'agression s'était produite, ces gens-là devaient dormir et...

De plus en plus perplexe, le lieutenant continuait son tour du proprio. Les deux chambres, mises à part, aucune autre pièce n'avait été fouillée. Pas de saccage gratuit, pas de... Dans l'atelier de peinture, il s'arrêta net. Quelque chose manquait. Quoi ?

Mais oui ... *Les canevas, bon Dieu ! Et les tubes de peinture...* Des motifs insignifiants pour commettre toutes sortes de crimes, il y en avait, *mais là...?!* La chambre de Gaëtan Aubry, sans dessus-dessous, Dave tabassé et Salomé enlevée pour un vol de matériel d'artiste ? *Nan, ridicule !*

À moins que le matériel ait été emporté pour Salomé Poulain, à sa demande ? *Un stunt publicitaire pour son exposition ?* Alexandre Denis s'en voulut de penser une telle chose : *je déraille...* Puis, il se demanda qui allait s'occuper des plantes. Et en se posant la question, il se rappela que Dave lui avait dit qu'une femme de ménage venait deux fois semaine. Celle-là, il faudrait la retracer. Peut-être savait-elle quelque chose. Peut-être même était-elle complice ?

.....

Le lieutenant en était là dans ses réflexions quand les gens de l'Identification Judiciaire arrivèrent. Après s'être entretenu quelques instants avec eux, il quitta l'appartement et mit le cap en direction de l'hôpital. Chemin faisant, il reprit ses cogitations.

Le climat, Gaëtan Aubry, Dimitri Diorio, la Standard Chemicals, l'adjointe de Diorio disparue et peut-être morte, criblée de balles. Et maintenant, Salomé enlevée ou ...? Et Dave, lui ? Le lieutenant échafaudait, déconstruisait, reconstruisait, brassait les cartes. Où était le fil conducteur ?

Et y en avait-il un ?

Il arrivait en vue de l'hôpital quand le vent s'éleva et la pluie se mit à crépiter rageusement sur la voiture. Non seulement les intempéries perduraient mais elles s'accroissaient. D'ailleurs la veille, il y avait eu un ouragan dans la région de St-Hubert. Un ouragan de catégorie 2 dans une région où il n'y en avait jamais eu, avait-on dit à la météo. *Incroyable !*

The Perfect Storm , c'était le titre d'un film qu'Alexandre avait vu, il y a des années .

Le scénario : une combinaison de crise environnementale, politique et sociale. C'était une sorte d'épopée maritime où des hommes luttaienent contre les éléments déchaînés. N'était-ce pas un peu la même situation qui prévalait présentement au Québec ? Et dans son enquête ?

Ouais... la tempête parfaite !

23

L'endroit était isolé. Aucun rideau ne voilait la fenêtre panoramique mais ils ne craignaient pas d'être vus. Des bois entouraient la demeure et les plus proches voisins habitaient à près d'un demi-kilomètre. Dehors l'orage grondait, mais ça ne les dérangeait pas. Même que ça ajoutait au plaisir.

Sur le lit en désordre, l'homme dans la soixantaine, était étendu nu dans les draps trempés de sueur. La femme beaucoup plus jeune le chevauchait, haletante. Sous la pression de ses doigts experts, le ventre poilu et un peu mou de l'homme, tremblotait. Ça faisait au moins une heure que le couple s'agitait dans tous les sens.

Leur copulation aurait pu faire pâlir d'envie tous les marquis de Sade de ce monde. À côté du lit, les portes entrouvertes d'une armoire en acajou laissaient entrevoir une panoplie d'objets érotiques à donner le tournis à tout un chacun. Si tant est, évidemment, que l'on manifeste un quelconque intérêt pour ce type d'accessoires.

L'air était lourd d'effluves caractéristiques. Son odeur à lui, forte, musquée, celle de la femme plus subtile, acidulée. Elle aimait ça "*rough*", lui aussi. Cette fois, l'homme avait presque dépassé les bornes. Il avait serré le cou fragile un peu trop fort. Il était venu à deux doigts de la tuer et elle avait ri à gorge déployée : "Aghrrr... continue, j'aime ça ! avait -elle hurlé.

Grognant comme un porc, l'homme la retourna sur le dos et l'enfourna jusqu'à la garde, labourant cruellement ses chairs. Leur orgasme vint accompagné d'un concert de termes orduriers. Au fond, ils étaient faits l'un pour l'autre, mais pas "pour le meilleur et pour le pire", pensa l'homme. Bien entendu, elle rêvait de mariage, la salope. Il voyait clair dans son jeu et de toute manière, il avait le meilleur des deux mondes. C'était ce qui comptait pour lui. *Cours toujours, ma belle !*

24

"Avez-vous des nouvelles de Dave, lieutenant ? s'enquit Régimbald.

"Il va s'en tirer avec des côtes cassées et une fracture du bras. Heureusement pas de commotion cérébrale, mais ils le gardent à l'hôpital pour quelques jours encore."

"Qu'est-ce qui va se passer quand il reviendra ? Il... Ça va se savoir qu'il couchait avec un témoin. Brière ne sera pas content !"

"Je ne lui ai pas encore parlé, mais tu peux être certain d'une chose, Régimbald, le commandant ne tardera pas à me convoquer."

"Vous savez lieutenant, Dave et moi on est pas toujours d'accord, mais je serais désolé que..."

"Je sais, Régimbald. Je vais tâcher d'arranger les choses avec Brière."

Quand il y avait un pépin, l'équipe serrait les rangs. Tous pour un, un pour tous. Certes, Dave avait commis une gaffe en entamant une relation avec Salomé Poulain. Mais dans leur esprit, c'était une offense plutôt mineure comparée à d'autres. Cependant, ils doutaient que Brière et la Direction soient du même avis. Pas sûr. Pas sûr du tout.

Ce matin-là, le lieutenant n'était pas au meilleur de sa forme. Il n'avait presque pas fermé l'oeil depuis deux jours. Il se sentait fatigué... Oui mais voilà, ce n'était pas le moment de s'apitoyer. L'équipe avait beaucoup de pain sur la planche. Pour l'instant, aucune trace de Salomé Poulain. La bonne nouvelle (si c'en était une) aucun cadavre de femme, fin vingtaine, n'avait été retrouvé.

En revanche, on avait enfin la confirmation que le cadavre de l'inconnue criblée de balles était bien celui de l'adjointe de Dimitri Diorio, Chantal Cossette. Et ça, ce n'était pas une bonne nouvelle pour la pauvre adjointe.

On continuait à chercher Salomé Poulain, bien sûr.

Incidemment, on avait retracé sa femme de ménage, laquelle avait simplement dit que : "ce n'était pas la première fois que madame Poulain s'absentait pour un certain temps et que de toute manière, on la payait à l'année pour faire le ménage et arroser les plantes, et que c'était ça qu'elle continuerait à faire." Manifestement, la femme n'avait pas trempé dans l'enlèvement.

Quoiqu'il en soit, maintenant qu'on avait identifié le cadavre de Chantal Cossette, il fallait procéder à l'examen de son domicile, recueillir des témoignages. Et pour le lieutenant, il s'agissait de procéder à une distribution des tâches avec une équipe amputée de plusieurs de ses membres.

Liliane Thomas et Lambert étaient toujours en congé. L'une, en congé-maternité, l'autre, en congé prolongé pour cause de problèmes familiaux. Sans-Souci était à l'hôpital et, ce matin-là, Judith Chomsky avait rendez-vous chez son dentiste. Ça tombait mal, mais on ne pouvait quand même pas lui reprocher de s'occuper de sa très belle dentition.

"Régimbald, Nguyen, Blondin, vous allez interroger les voisins de Chantal Cossette pendant que Marie et moi, nous irons dans son logement avec les gens de l'Identification judiciaire. Allez tout le monde à l'oeuvre." Le lieutenant s'était exprimé brièvement et d'un ton qui ne souffrait pas de réplique.

Personne n'osa rouspéter.

.....

L'appartement de Chantal Cossette était situé non loin de celui de Salomé Poulain.

Hasard ou bien, se connaissaient-elles ? Alors qu'il garait la voiture devant l'édifice, Alexandre posa la question à sa collègue. "C'est un quartier très peuplé, lieutenant, lui répondit-elle. Alors, je ne vois rien qui puisse indiquer que les deux se connaissaient."

"Tu as probablement raison, Marie, fit Alexandre Denis, conciliant. Je fais des liens où il n'y en pas." L'humeur de son chef étant à "géométrie variable" ce jour-là, Marie Garneau garda pour elle le commentaire qui lui venait à l'esprit : *Respirez par le nez, lieutenant...*

Quand ils pénétrèrent dans le logement, les collègues de l'Identification judiciaire étaient déjà à l'oeuvre. Mesuraient, prenaient des empreintes, vaporisaient du luminol. À première vue, il n'y avait aucune trace de sang mais le luminol permettrait de déceler les infimes gouttelettes qui échappaient à l'oeil nu, s'il en avait.

En revanche, il était évident que l'appartement avait fait l'objet d'une fouille en règle. Dans le bureau, le désordre était encore plus prononcé qu'ailleurs. Les tiroirs des classeurs avaient été forcés et des papiers jonchaient le sol. Quant à l'ordinateur, on avait maladroitement essayé d'effacer des données. Mais soit ça n'avait pas fonctionné, soit on avait été dérangé, toujours est-il que l'ordinateur avait "planté".

L'écran affichait un BSOD : *Blue screen of death*. Traduction : l'écran bleu de la mort. En un mot, l'écran n'affichait plus rien, zilch, nada. La hantise de tout utilisateur de Windows. L'ordinateur serait confié aux spécialistes du département d'informatique et s'il y avait quelque chose à trouver, ils trouveraient. Eux sauraient vaincre l'écran bleu de la mort. Du moins c'était à souhaiter.

"Le luminol ne donne rien, lieutenant. Pas la moindre trace de sang, fit l'un des techniciens.

Chantal Cossette n'avait donc pas été tuée sur place. Cependant, deux ou trois chaises renversées indiquaient qu'elle n'était pas partie de son plein gré. "Bon, on vous laisse terminer. J'attends un rapport le plus vite possible, fit sèchement le lieutenant.

"On va faire ce qu'on peut, répondit placidement le technicien en scène de crime. Il avait l'habitude des "tons brefs" de tout un chacun et "ça ne lui faisait aucun pli sur la différence". De toute manière, des tons brefs, il y en avait des bien pires que celui du lieutenant.

Se rendant compte qu'il avait été un peu trop "direct", Alexandre Denis se fendit d'un... : "Bien entendu, je sais que vous faites toujours de votre mieux." Ayant fait amende honorable, il pouvait donc repartir "l'âme en paix", vers le Centre d'enquêtes : "On y va Marie, dit-il à sa collègue."

.....

Sur le chemin du retour, un gros orage leur tomba dessus. Tonnerre, éclairs et pluie battante.

"Un chausson aux pommes avec ça, lieutenant ! plaisanta Marie Garneau.

Depuis sa sortie contre les sommets internationaux sur le climat, la sergent-déetective avait retrouvé sa bonne-humeur coutumière, sans pour autant changer d'avis sur les "promesses" faites par les pays participants à ces conférences. Pour elle ça demeurait toujours de la poudre aux yeux. Et au vu du temps de chien qui perdurait, le lieutenant n'était pas loin de partager son scepticisme.

Ce n'était pas normal ce climat mais peut-être qu'il n'y avait rien à faire ? Peut-être que la planète en était rendue là ? Partout dans le monde, on constatait une augmentation des catastrophes naturelles. Inondations, feux de forêts, tornades, ouragans et tout le tintouin.

Mais quand même...

"Non merci, Marie. Pas de chausson aux pommes, mais un bon café ne serait pas de refus, fit le lieutenant en s'efforçant d'adopter un ton badin.

Ouais... La tempête parfaite !

25

Le meurtre de Chantal Cossette suscita beaucoup de curiosité. Du moins celle d'un certain public friand de ce genre d'histoires. C'est-à-dire un peu tout le monde, finalement.

Ce n'était pas tous les jours que l'adjointe d'un homme d'affaires très en vue se retrouvait à la morgue, le corps criblé de balles. Et quand un petit malin de reporter découvrit qu'elle était la sœur de feu Gérard Cossette, au service du même employeur et "décédé des suites d'un mystérieux accident de travail", la machine à rumeurs se mit en branle.

Et pendant quelques jours le siège social de la Standard Chemicals fut assiégé par une meute de reporters cherchant le scoop. Dimitri Diorio refusa de parler à la presse. Il se limita à émettre un communiqué dans lequel il disait "regretter la mort de deux fidèles employés". Si bien que les chercheurs de scoops dirigèrent leurs micros vers les représentants de la police.

Comme le commandant Brière n'avait rien à dire, pas plus d'ailleurs que le lieutenant Denis, on s'en remit au Service de Relations publiques du SPVM. Lequel délégua un porte-parole qui prononça les platitudes habituelles : "L'enquête suit son cours, blablabla (...) Pour ne pas nuire à l'enquête, blablabla..." C'était le mieux que l'on puisse faire. Et même si l'on avait pu faire mieux, cela aurait été sensiblement la même ritournelle. On n'était pas très bavard dans la police sur les enquêtes en cours.

Et pourtant, le lieutenant s'était rendu aux bureaux de la Standard Chemicals, avait rencontré Dimitri Diorio et lui avait posé des questions précises : "Pourquoi avoir prétendu que Chantal Cossette avait démissionné de son poste ? Savait-il que son adjointe avait l'intention de parler aux gens des Enquêtes sur le crime organisé ? Que faisait-il au moment de sa mort ? Comment s'était produit l'accident du frère ? Y avait-il des témoins ? Et ainsi de suite..."

Il n'escomptait pas de réponses claires et il n'en obtint pas.

L'homme était resté imperturbable, sûr de lui. Complet Armani, chemise et cravate en soie, chevelure poivre et sel, visage aux traits accusés, sourire énigmatique et regard de prédateur. Aucun doute, Dimitri Diorio avait une aura de dangerosité. Mais pas d'aveu, pas de preuve, pas d'inculpation.

Et merci monsieur. À la prochaine ! Ils se reverraient, Alexandre Denis en était certain.

.....

Tel qu'espéré, les spécialistes en informatique avaient vaincu "l'écran bleu de la mort". Si bien que l'examen de l'ordinateur de Chantal Cossette démontra qu'il y avait eu échanges de courriels avec un correspondant qui signait ÉOLE. Or, c'était le pseudonyme de Gaëtan Aubry sur FACEBOOK.

Bon d'accord, Gaëtan se prenait pour le dieu du Vent, mais à bien y penser, c'était quand même mieux que de signer Thor, le dieu du Tonnerre. Quoiqu'il en soit, son foutu surnom, le malheureux l'avait peut-être payé de sa vie. ÉOLE... cette découverte obligea les enquêteurs à réexaminer le contenu de l'ordinateur de Gaëtan (Éole) Aubry.

Et comme de juste, ce qui avait échappé à leur attention au premier examen devint évident. Le climatologue et Chantal Cossette étaient des amis FACEBOOK. Et si on lisait entre les lignes, il y avait fort à parier qu'ils se rencontraient de temps à autre.

Chantal Cossette aurait-elle mis Gaëtan Aubry sur la piste de Dimitri Diorio ?

En tout cas, et ça c'était beaucoup plus clair, elle l'avait mis en relation avec son frère, celui qui travaillait comme contremaître à l'usine de St-Lazare. Que savait Gérard Cossette ? Avait-il parlé d'une fuite de méthane à Gaëtan Aubry ? Le contremaître était mort, lui aussi, d'une chute qui lui avait été fatale. L'enquête avait conclu à l'accident. La police et les autorités locales auraient-elles été soudoyées pour regarder ailleurs ? Toutes ces questions et bien d'autres, faisaient l'objet de discussions animées au sein de l'équipe du lieutenant.

.....

"Des flics qui se laissent acheter, il y en a. Et si vous voulez mon avis, même un, c'est un de trop, commenta Régimbald, en grimaçant de dégoût.

"Moi, c'est ben simple, du monde comme ça, j' comprends pas ça ! renchérit Blondin.

Comment ne pas être d'accord avec Blondin et Régimbald. Des flics ripoux, il y en avait partout et dans tous les corps de police et c'était bien malheureux. Mais cela dit, ça n'éclairait pas la lanterne des enquêteurs qui n'en finissaient plus de chercher un sens à toute l'affaire.

Gaëtan Aubry, Chantal Cossette et son frère étaient-ils morts parce qu'ils avaient osé défier Dimitri Diorio ? Sans compter l'enlèvement de Salomé Poulain. Y aurait-il là un lien avec le reste ?

Ça devenait frustrant, à la fin !

Et justement, l'enlèvement de l'artiste-peintre avait fini par s'ébruiter et le Service de Relations publiques du SPVM avait été, à nouveau, mis à profit. Le public avait eu droit à une nouvelle séance de blablabla. Mais, heureusement pour Sans-Souci, son nom n'avait pas été prononcé.

Le sergent- détective échapperait-il encore longtemps à la curiosité de reporters assoiffés de scoops ? Imaginez, un flic qui se fait tabasser alors qu'il est au lit avec l' ancienne coloc d'un homme assassiné au polonium 210, ce serait du bonbon. Du bonbon à savourer lentement. Et à mettre à la une de tous les journaux à potins.

Aucun membre de l'équipe du lieutenant ne souhaitait ça à leur collègue. Et ça n'aiderait certainement pas à retrouver Salomé Poulain. Incidemment, les voisins de l'artiste-peintre avaient été interrogés et personne n'avait vu ou entendu quoi que ce soit. En tout cas, si quelqu'un savait quelque chose, il ou elle ne s'en vantait pas. Classique ! En général, les gens se méfiaient de la police.

"Y' en a pas un maudit qui veut nous parler !" C'était encore Blondin qui se lamentait. Aucun de ses collègues ne le rabroua. Une entente tacite avait été conclue si bien que, jusqu'à nouvel ordre, on le laissait tranquille. "Toutes les pistes nous mènent à la Standard Chemicals et à Dimitri Diorio, intervint Judith Chomsky, et je parierais ma chemise qu'il doit bien rire de nous, en ce moment."

"Si tu paries ta chemise, Judith, je suis preneur ! plaisanta Léo Nguyen.

"Mmmm... ! minauda Judith Chomsky.

Avant son mariage avec Tristan Delanoix, elle avait eu un flirt avec Léo Nguyen et depuis ce temps, subsistait entre eux un petit jeu plein de sous-entendus. Innocent le jeu, bien sûr. Du moins, c'est ce qu'on préférait croire dans l'équipe. On n'avait vraiment pas besoin d' un psychodrame de plus.

Le lieutenant, qui n'avait ni l'envie, ni le temps de flirter avec qui que ce soit, coupa court au début de marivaudage : "Ça va vous deux, trêve de plaisanterie, fit-il sèchement. Ensuite, il revint sur ce que Judith avait dit au sujet de Dimitri Diorio : "Soyons prudents dans nos déductions. Ce n'est pas parce que la thèse de sa culpabilité nous sourit, que ça prouve qu'il est coupable."

"Non, mais c'est une fichue bonne hypothèse, lieutenant."

"J'en conviens, Judith, mais ça nous prend des preuves et nous n'en avons pas. Quant à obtenir ses aveux, n'y pensons même pas."

Alexandre revoyait l'homme qu'il avait rencontré, son regard froid, sa bouche dédaigneuse, sa coupe de cheveux à 500\$ le coup de ciseau, *non...* : "Ce type- là n'avouera jamais quoi que ce soit, croyez-moi, fit-il songeur.

Dans la salle de conférences, il y eut un silence. Les enquêteurs se demandaient comment ils feraient pour pincer le bonhomme. Tous connaissaient sa réputation maintenant et dire, que ça les enchantait d'entamer un bras de fer avec lui les emballait, serait mentir. Personne n'était intéressé à finir en chair à saucisse.

"Écoutez, lieutenant... Tristan a peut-être un filon pour nous. Il... "

"Judith ! Ne me dis pas que tu a mis ton mari dans le coup ?"

"Bien sûr que non, lieutenant. Tristan a simplement mentionné que son ami Francis Berger, le marchand d'art, a un renseignement pour nous concernant Salomé Poulain. Une chose qui pourrait nous aider, semble-t-il."

"Ah ! dans ce cas ... " Au point où ils en étaient, le lieutenant était ouvert à tout indice fourni de bonne foi. Et pour ça, il savait que Tristan Delanoix était de bonne foi.

Là, n'était pas le problème. La seule chose qu' il voulait éviter à tout prix, c'était de revoir l'ex-inspecteur de la Sûreté de Paris, un contrat de relève en poche, à pontifier dans la salle de conférences , comme l'année précédente : "Francis Berger... hmmm... "

Peut-être que le marchand d'art avait réellement quelque chose à dire...

26

Le lieutenant se rendit rencontrer Francis Berger à la galerie d'art.

L'homme dans la cinquantaine, élégant, raffiné, le reçut aimablement. La conversation s'engagea facilement et nul doute, Francis Berger était un homme très cultivé. Cependant, Alexandre ne fut pas long à deviner qu'il avait un intérêt plus que professionnel pour sa protégée, Salomé Poulain.

"En tout bien tout honneur, lieutenant, se défendit ce dernier : "Salomé est tout bonnement irrésistible ! Certes, elle est talentueuse mais en plus, elle a une fraîcheur, une spontanéité, une vivacité d'esprit, un..."

Bon, Francis Berger était tombé sous le charme de Salomé. *À chacun ses goûts*. Ne faisant pas partie du chœur des "envoûtés" de la belle enfant, le lieutenant ramena Francis Berger sur le plancher des vaches : " Vous avez un renseignement pour nous, m'a-t-on dit ?"

"En effet, lieutenant. Remarquez, cela n'a peut-être aucune importance, mais..."

"Laissez-nous en juger, monsieur Berger."

"Oui bon, hem... Il s'agit d'un client. Cet homme est un grand collectionneur. Cosgrove, Pellan, Riopelle et plus récemment, Lemieux, Jordi Bonet, Mousseau et..."

Au fait, Berger, venez-en au fait. Le lieutenant attendait en silence que l'autre ait fini de se gargariser de grands noms. Au bout d'une liste interminable, sa patience fut enfin couronnée de succès.

"Il y a quelques jours, ce collectionneur m'a délégué son fondé de pouvoir et croyez-le ou non, le type est reparti avec la Trilogie de Saint-Saveur. Sans marchander, sans même examiner ce qu'il achetait et..."

"Oui... ?"

"La manœuvre m'a intrigué, lieutenant. D'autant qu'à mon humble avis, cette œuvre de Salomé n'est pas parmi ses plus réussies."

Alexandre Denis se rappelait vaguement avoir vu le triptyque en question, lors du vernissage. Il avait même trouvé le titre un peu pompeux pour une œuvre, somme toute assez ordinaire : "Est-ce si inhabituel ? J'imagine que vous devez avoir, parmi vos clients, des gens qui achètent pour spéculer et ensuite, revendent les toiles à plus fort prix, non ?"

"Quelquefois, oui. Mais pas dans le cas de ce collectionneur. Lui est un véritable amateur. Normalement, il s'amène en personne avec, bien sûr, un expert chargé d'examiner attentivement les œuvres qu'il achète. De plus, il est du genre à marchander âprement et surtout, il n'a jamais manifesté le moindre intérêt pour les peintres émergents. Et au vu de ce qui arrive, je... "

"Et qui est ce mystérieux acheteur, monsieur Berger ?"

"Je... j' hésite à faire une entorse au code de confidentialité, je..."

"Je comprends fort bien, monsieur Berger mais... dites-vous que vous faites votre devoir de citoyen." *Merde, qu'est-ce qu' il ne faut pas dire pour convaincre les gens !*

"Et n'allez surtout pas croire que je crains de perdre un client important, lieutenant."

"Bien entendu monsieur Berger, bien entendu." *Vas-tu le cracher, le fichu nom, Berger ?*

Francis Berger parut finalement deviner "les états d'âme du lieutenant" et se résigna à dévoiler le nom. Qui était-ce ? Et bien, nul autre que le dénommé Dimitri Diorio.

Le lieutenant n'en fut pas surpris outre-mesure et comme il était foncièrement un homme juste, il se promit de remercier Tristan Delanoix pour le tuyau.

.....

"Ben là, j'ai mon maudit voyage ! explosa Blondin. C'était primaire comme réaction mais personne ne le lui reprocha. La campagne d' indulgence envers le collègue Blondin battait toujours son plein. Et se poursuivrait tant et aussi longtemps que quelqu'un ne perdrait pas patience.

Or avec ce qu'on venait d' apprendre, il aurait été malvenu de s'impatienter. Sans être une avancée majeure, Francis Berger leur avait fourni un indice intéressant.

Bon, que Dimitri Diorio soit un gros client du marchand d'art n'avait rien d'étrange. Mais qu'un homme qui n'achetait d'habitude que des œuvres de peintres célèbres se soit soudain pris d'une admiration aveugle pour les œuvres de Salomé Poulain, était un peu plus étrange. Car, en toute objectivité, Salomé Poulain n'était pas encore Gauguin, Manet, Van Gogh ou même Seurat.

"Ouais, ben si on la retrouve pas, elle sera jamais célèbre ! s'exclama Blondin.

Là, le sergent- détective aurait mieux fait de se taire. La patience de ses coéquipiers fondait à vue d'oeil. Encore une du même style et ...

.....

Une fois de plus, le lieutenant se retrouva aux quartiers généraux du SPVM.

Ce coup-ci, le commandant Brière le fit poireauter une demi-heure avant de le recevoir. Apparemment, il était en conférence téléphonique. Cela se pouvait, mais ça ne voulait pas dire que ça faisait l'affaire d'Alexandre Denis. C'est donc assez mal disposé qu'il prit place devant son chef.

Lequel n'était pas très bien disposé, non plus : "C'est du joli, cette histoire entre Dave Sans-Souci et l' artiste-peintre. Je n'en reviens pas, Alexandre. Tu le savais et tu ne m'as rien dit !"

"(.....)

"Toi et ta loyauté à sens unique. Les membres de ton équipe passent avant tout. Les autres qu'ils se démerdent, c'est ça ta devise, hein ?"

"(.....) "

"Le code de déontologie, ça te dit quelque chose, Alexandre ?"

"(.....)"

"Ah, bon, le coup du silence, maintenant. Maudite tête de pioche ! "

Partant du principe qu'une tactique, même efficace, devait être utilisée avec mesure, le

lieutenant amorça un virage : "Avez-vous déjà été amoureux, commandant ? demanda-t-il en regardant son chef avec insistance : "Avez-vous déjà éprouvé pour une femme le sentiment, que c'est elle et pas une autre qui est faite pour vous ?"

Brière se troubla : "Bon, passons... Alors toujours pas de nouvelles de la fille ?"

"Non. Et ce, en dépit de l'avis de recherche qui a été lancé, commandant."

"On n'aura peut-être pas le choix de faire appel à l' Escouade des disparitions. Ce sont eux les spécialistes. Ils ont des chiens pisteurs et tout le matériel qu'il faut."

"Je suis pleinement d'accord, commandant."

"Eh ben, j' suis content que tu approuves, Alexandre. Vois-tu, je n'attendais que ta permission !" Quand Brière se mettait à faire de l' ironie, c'était mal parti. Et Alexandre, qui croyait avoir gagné la première manche, ne tarda pas à mesurer à quel point il se gourait.

"J'ai la ferme intention de suspendre Sans-Souci sans salaire, au moins pour dix jours. Des histoires de coucheries avec un témoin, ça ne marche pas avec moi."

"D'abord, ce ne sont pas des histoires de coucheries. Ensuite, si Dave est suspendu, je crains qu'il veuille agir seul."

"Tu penses qu'il est fou à ce point-là ?"

"Fou n'est peut-être le terme que j' utiliserais, commandant. Mais..."

"Est-il sorti de l'hôpital, ce fatigant-là ? "

"Oui, mais il est encore au repos pour quelques jours. Et, je le répète, si vous le suspendez, il va vouloir mener sa propre enquête et un gars qui agit en solo, c'est dangereux. Pour lui et pour les autres. Voyez-vous, commandant, il s'agit de ... "

Le lieutenant mit alors son chef au courant des recoupements que son équipe et lui faisaient entre les décès de Gaëtan Aubry, Chantal Cossette et le frère de celle-ci : "Et tout ça nous ramène invariablement à Dimitri Diorio et son entreprise la Standard Chemicals."

Ensuite, il résuma ce que le marchand d'art avait raconté au sujet de Diorio et de son intérêt aussi subit qu' inexplicable pour les toiles de Salomé Poulain : "Alors comprenez-vous où je veux en venir, commandant ? Quand Sans-Souci apprendra tout ça... qu'est-ce qui passera, selon vous ?"

"Mouais... Bon d'accord, pas de suspension pour l'instant."

"Merci en son nom, commandant."

"Tu peux aussi me remercier, en ton nom, Alexandre."

"C'est-à dire ?" Croyant deviner ce qui allait suivre, le lieutenant s'apprêtait à batailler ferme.

"Tu savais pour Sans-Souci et tu l'as laissé faire. Toi aussi, tu mériterais une suspension."

Brière avait une lueur amusée dans les yeux et... un soupçon de sourire dans la voix.

Alexandre Denis regarda son chef avec étonnement : "Puisque vous y tenez, je vous remercie également "en mon nom", commandant, fit-il en mettant juste assez d'emphase sur le "en mon nom" pour que Brière sache qu'il avait pigé la blague. *Si c'en était une, évidemment.*

"Et en passant, Alexandre, tu t'es trompé de carrière."

Où Bière voulait-il en venir ?

"Tu aurais fait un maudit bon avocat de la défense !"

Décidément, le commandant "évoluait".

Mais dans quel sens, le lieutenant ne saurait dire. Le mystère et la complexité de ses rapports aigres-doux avec son chef, restait toujours aussi épais. Et ce n'était certainement pas Brière et ses variations d'humeur qui l'aiderait à l'élucider, songea-t-il, amusé malgré tout.

27

Ce vendredi-là, comme l'équipe allait devoir travailler toute la fin de semaine, le lieutenant donna congé à tout le monde, un peu plus tôt qu'à l'accoutumée. Personne ne s'en plaignit.

Lui-même se proposait de passer une soirée pépère à jouer avec les jumelles, "dialoguer" avec son ado, et plus tard, se livrer à quelques joyeuses galipettes avec Kim (ce qu'ils n'avaient pas fait depuis un moment).

Et bien, ce n'est pas du tout comme ça que la soirée se déroula.

En arrivant chez-lui, une surprise l'attendait. Pas désagréable, mais : *adieu la petite soirée tranquille !* Ses beaux-parents Michelle et Jacques Lemelin étaient là. Et quant à faire, Kim avait invité les autres grands-parents, Louise et Arthur Saintonge. Tout le monde était au salon et prenait l'apéro. Les jumelles surexcitées couraient de l'un à l'autre. Nicolas pianotait sur son téléphone intelligent, probablement occupé à envoyer des textos à ses amis. Et il en avait une flopée.

"Quelle bonne surprise, s'exclama le lieutenant, plus ou moins sincère. Ses "projets" étaient à l'eau mais comme l'eau était très à la mode, ces temps-ci, autant se laisser emporter par le courant, pensa-t-il ironiquement. Et puis au fond, il était bien content de voir tout le monde.

Quand elles aperçurent leur père, les jumelles lui sautèrent dans les bras : "Papa ! Papa !" Alexandre se liquéfia complètement : "Mes amours, mes belles princesses !"

On en était là dans les effusions et les embrassades quand, l'électricité manqua. C'était la troisième panne en autant de semaines. Aussitôt on sortit les chandelles qui n'étaient pas bien loin et pour cause. Armande qui s'était proposé de faire cuire un rôti de bœuf, déclara qu'elle allait faire des sandwiches et concocter des salades à la place.

Étant donné les pannes de courant, il fallait prévoir une solution de rechange et Armande, toujours efficace, y voyait. Du poulet froid, du jambon de parme, des œufs durs, quelques bons fromages, du pain de blé entier, des légumes et des fruits à profusion. Si bien que, ses sandwiches et ses salades étaient toujours à se rouler par terre.

Et puis on déboucherait une bouteille de blanc et le tour serait joué.

.....

"Vous aussi, vous manquez souvent d'électricité à Montréal, constata Jacques Lemelin, c'est comme chez-nous en Mauricie, ça n'arrête pas."

"Pas étonnant, avec le temps qu'il fait. Ils annoncent encore un gros orage pour plus tard, renchérit Kim. "D'ailleurs, nous sommes à préparer une spéciale sur le climat pour mon émission."

"Tiens, c'est drôle, s'exclama son père, justement hier soir, il y avait un dénommé Farid Salan d' Environnement Canada qui parlait à la télé."

"Et que disait-il, Jacques ? s'enquit le lieutenant, affectant un air détaché.

"Il avait l'air de connaître son affaire, bien que je l'ai trouvé un peu pontifiant. D'ailleurs, je n'ai pas très bien saisi où il voulait en venir quand il parlé d'un cycle essentiellement lié à El Nino. Il me semble que ce qui nous tombe dessus depuis des semaines dépasse largement le phénomène El Nino !"

Farid Salan, le gourou de la météo ! Incidemment, Alexandre et son équipe en savaient un peu plus sur l'arrogant personnage. Quelques années auparavant, le type avait fait l'objet d'une plainte pour violence conjugale. Plainte retirée, mais quand même. Ce "détail" ajouté à ce que Laurie de la bande des Nemrod avait dit à son sujet, complétait un portrait peu reluisant.

Portrait qu'Alexandre n'avait pas l'intention de partager avec sa famille, pas plus d'ailleurs, que de parler de l'enquête. C'était le genre de cuisine interne qui devait rester à "l'interne". Or, il aurait dû s'en douter pourtant, quand on est en présence d'un médecin, on parle "bobos", avec un avocat, on parle de problèmes légaux et avec un policier -enquêteur, on parle d'enquêtes.

Ce qui ne manqua de se produire : "À propos de météo, comment avance ton enquête, Alexandre ? s'enquit le père de Kim. Incroyable cette histoire de meurtre au polonium 210 !"

"L'enquête progresse. Mais, désolé Jacques, je ne peux vous en dire plus, répondit Alexandre, écartelé entre deux loyautés. Celle qu'il devait aux gens qu'il aimait et celle qu'il devait à son métier.

"Je comprends, Alexandre. Secret professionnel, hein ?"

"C'est ça, Jacques, secret professionnel."

Le beau-père ébaucha un sourire. Arthur Saintonge se racla la gorge. Louise et Michelle se échangèrent un clin d'oeil. Kim toussota. Nicolas fit mine de ne pas avoir entendu. D'une manière ou d'une autre, tous avaient joué dans ce film-là. *Chez les policiers, le secret professionnel avait bon dos !*

Bien entendu, leur réaction n'avait pas échappé au lieutenant. Oui, il lui arrivait de prendre des libertés avec le fichu protocole mais, cette fois, il tiendrait bon et ne piperait mot. D'autant qu'il avait prévenu les membres de son équipe d'être discrets alors, il se devait de "prêcher par l'exemple".

.....

Pas d'électricité voulait dire pas de nouvelles de l'extérieur. Heureusement, il y avait les téléphones intelligents. Nicolas, qui continuait à pitonner sur le sien, s'écria soudain : "Ils annoncent un ouragan en Mauricie !" Aussitôt, Kim prévint ses géniteurs : "Maman, papa, vous ne pouvez pas repartir ce soir, c'est clair."

"Oui, mais je m'inquiète pour tes frères, il faut que... objecta Michelle.

Qu'à cela ne tienne, Nicolas était déjà à envoyer des textos aux frères de Kim ainsi qu'à sa tante Élise, la sœur d'Alexandre, qui habitait, elle aussi, près de Trois-Rivières avec sa famille. Quelques minutes plus tard, tous répondaient "qu'ils avaient pris les dispositions nécessaires et que la situation était sous contrôle".

"Vous couchez ici, ça va de soi, fit le lieutenant en souriant à ses beaux-parents, de toute manière, je sais que vous aimez bien le camping !"

Jacques et Michelle Lemelin se mirent à rire : "Camping de luxe, évidemment !"

En effet, la maison était grande, confortable. Bien que si, la panne d'électricité perdurait, comme c'était à craindre, ce ne serait pas très chaud. Mais ça ne le serait certainement pas plus en Mauricie.

Ouais... on avait beau prendre les choses avec philosophie, le mauvais temps était en train de gagner la partie. Et ça, personne ne la trouvait drôle.

.....

Et comme de fait, pendant la nuit, un ouragan s'abattait en Mauricie.

Et même si c'était un mini-ouragan, des vents de plus de cent-vingt kilomètres-heure, ça décoiffe. Toits arrachés, arbres déracinés, maisons incendiées, voitures démantibulées etc... Cependant et heureusement, on ne signalait aucune perte de vie.

N'empêche, que la situation s'aggravait et ce n'était pas normal.

28

Centre des enquêtes du SPVM, salle de conférences, samedi matin. Toute l'équipe était là; enfin toute l'équipe était un bien grand mot. Liliane Thomas et Lambert reviendraient au travail dans quelques semaines et quant à Sans-Souci, il ne serait là que le lundi suivant.

"J' peux pas croire que c'est à cause de la maudite fuite de méthane, qu'il fait si mauvais ! s'écria Blondin, en guise d'introduction.

"C'est probablement multifactoriel, comme dirait l'autre et ..."

Régimbald allait s'engager dans une descriptions des "multiples facteurs" et nul doute, ç' aurait pu être pertinent, mais le lieutenant, lui, estimait que les priorités étaient ailleurs :

"Multifactoriel ou pas, dit-il, on a du pain sur la planche et on fait mieux de s'y mettre. Il nous faut un profil complet de Dimitri Diorio. Ses antécédents, sa famille s'il en a une, ses passe-temps et tout le reste. Même chose pour Salomé Poulain."

"Salomé Poulain, lieutenant ?!"

"Oui, Régimbald, Salomé Poulain. "

"Mais, pourquoi, je ne comprends pas."

Le lieutenant n'avait pas parlé de ses doutes au sujet l'artiste-peintre et hésitait à le faire. C'était tellement énorme, qu'il avait peine à y croire, lui même : "Ça fait plusieurs jours que nous la cherchons. Même nos collègues de l'Escouade des disparus, ne trouvent rien et j'ai le sentiment qu'ils ne trouveront pas, fit-il, sans élaborer.

"Où voulez-vous en venir, lieutenant ? Vous lancez quelque chose en l'air puis vous vous taisez. On est censés faire quoi avec ça, nous ? fit Judith, maussade.

Depuis son arrivée dans les locaux ce matin-là, la policière n'avait cessé de bousculer tout le monde. Visiblement, ça l'ennuyait d'être de service un samedi. Or il se trouvait que ses collègues n'étaient pas plus heureux qu'elle d'être là, mais eux, au moins, ils ne s'en prenaient pas aux autres.

Le lieutenant fit un effort pour rester calme : "Qu'est-ce qu'on fait Judith ? Et bien, on fait ce que je m'apprête à vous dire. Toi, Blondin et Régimbald, je veux que vous me sortiez tout ce que vous pouvez sur Dimitri Diorio et sur Salomé Poulain."

Puis, se tournant vers Léo Nguyen et Marie Garneau : "Vous deux, communiquez avec les gens de l' Identification judiciaire . Oui ou non, ont-ils trouvé d'autres indices dans son appartement ? Voyez aussi avec les techniciens en informatique. Il me semble qu'ils mettent beaucoup de temps à examiner son ordinateur... Quant aux traces de sang, je me charge d'appeler au labo."

"Oups !" Contrairement à ses collègues, Marie Garneau avait compris où allait le lieutenant.

"Oui, Marie, oups ! Bon allez, au travail."

.....

Dimanche matin, salle de conférences.

Dire que l'enthousiasme était au rendez-vous aurait été nettement exagéré. Cafés et ordinateurs portables devant eux, les enquêteurs étaient moroses. La veille, ils avaient travaillé très tard et du matériel, ils en avaient, mais pas autant qu'ils l'auraient souhaité, croyaient-ils. Le lieutenant s'adressa d'abord au trio Chomsky, Régimbald et Blondin : "Et alors ? "

Galants, Régimbald et Blondin firent signe à Judith de commencer. De toute manière, qu'ils le veuillent ou non, elle allait le faire : "Je n'ai rien trouvé sur les origines de Dimitri Diorio. D'où vient-il ? Il semble s'être subitement matérialisé au Québec, il y a environ quarante ans. Avant ça, mystère !"

"Rien du tout ? s'enquit le lieutenant.

"Absolument rien et ce n'est pas faute d'avoir cherché, fit Judith sur la défensive.

"Je ne te fais pas de reproche, Judith, plaida Alexandre Denis, conciliant.

"OK, fit la policière légèrement adoucie : "Donc, quelques années après son arrivée au pays, Diorio épouse Florence Légaré, la soeur de notre ministre de l' Environnement."

"Tiens, tiens ! Drôle de coïncidence."

"En effet, drôle de coïncidence ! Le couple a trois fils dans la vingtaine. Les trois travaillent dans l'entreprise de leur père. Mis à part son intérêt pour les œuvres d'art, Diorio adore la pêche. Sa demeure principale : une grande maison sur le Chemin du Mont-Royal, vous savez, le Summit Circle."

Le Summit Circle étant l'endroit le plus huppé en ville, on émit les sifflements d'usage.

"À part ça, continua Judith Chomsky, il possède une maison secondaire à Saint-Sauveur et une autre plus au nord, près de la rivière des Trois Saumons."

"Mouais... Et les trois fils, eux, ils habitent chez leurs parents ?"

"Non. Ils partagent un appartement payé par le père dans une tour à condos du centre-ville. C'est tout ce j'ai pu trouver."

Judith Chomsky aurait pu en rester là et cela aurait été très bien comme ça. Mais non, elle redevint belliqueuse pour rappeler que... : "Nous sommes en fin de semaine et ce n'est pas facile de rejoindre du monde. Il y en a qui sont en congé, **eux !**"

Le lieutenant, qui s'apprêtait à la féliciter, changea d' avis : "Si c'est un boulot de neuf à cinq que tu veux, Judith, tu t'es trompée de carrière." Ensuite, sans fournir à la policière l'occasion de répliquer une vacherie, il se tourna vers Régimbald : "Et sur Salomé Poulain, qu'est-ce qu'on a ?"

Sentant que ce n'était pas le moment de se plaindre de quoi que ce soit, Régimbald, se fit le plus succinct possible : "Enfant unique, famille de classe moyenne : père comptable, mère au foyer. Études secondaires dans un collège privé. À seize ans, elle disparaît : fugue, gangs de rue, traite de personnes ? Il y a eu enquête mais ça n'a rien donné. On perd sa trace jusqu'à, il y a environ cinq ans. Au moment où elle commence à se faire connaître comme peintre."

"Et ses parents ?"

"Un an après la disparition de Salomé, la mère meurt d'un cancer du côlon. Deux ans plus tard c'est au tour du père. Cancer du pancréas. Il s'était mis à boire."

Le lieutenant prenait des notes : "Donc, entre seize et vingt-deux, vingt-trois ans, on ne sait rien d'elle." Régimbald fit signe que non.

"De votre côté, Léo et Marie, avez-vous quelque chose ?"

"Je crois... oui, répondit Léo Nguyen en baillant.

"En termes clairs, Léo ?"

"Heu, c'est-à-dire que... je me demande comment ils font leurs calculs à l'Identification judiciaire. Selon eux, Salomé Poulain n'a fait aucune difficulté pour suivre ses ravisseurs. D'ailleurs, voici le rapport, lieutenant."

Alexandre le parcourut rapidement : "Hum... ils expliquent qu'il y aurait eu des signes de lutte si elle s'était débattue... Alors qu'au contraire, elle... Les traces de pas sur la moquette de l'entrée indiquent qu'elle marchait aux côtés des ravisseurs. Ouais..."

Le rapport contenait aussi les clichés des empreintes : souliers à talons fins et tout à côté, des empreintes de bottes d'escalade . Le tout tendait à confirmer ce que le lieutenant avait imaginé : "Donc, ils arrivent par le toit, tabassent Sans-Souci et repartent avec Salomé Poulain par la porte- avant, en lui laissant le temps de mettre des souliers. Très galants, ces ravisseurs !"

"Et ce n'est pas tout, lieutenant, intervint Marie Garneau. Moi aussi j'ai du nouveau. Les techniciens en informatique ont trouvé des messages encodés dans son ordinateur. Et parmi ces messages, plusieurs sont adressés à Dimitri Diorio." La détective tendit la transcription à son chef.

"Ouais... ça nous en dit très peu sur le genre de rapports qu'ils entretiennent."

"Voyez plus loin, lieutenant, il semble qu'ils aient un lieu de rendez-vous, quelque part, à l'extérieur de la ville. Où, ça n'est pas précisé, mais..."

"Mmmm... je miserais sur la maison de Saint-Sauveur."

Alexandre Denis rappela alors la Trilogie de Saint-Sauveur peinte par Salomé Poulain et achetée en vitesse par le fondé de pouvoir de Dimitri Diorio : "Qu'en pensez-vous?"

"On ne peut quand même pas leur reprocher de choisir Saint-Sauveur comme lieu de rencontre, plaisanta Régimbald. Il y eut quelques sourires.

"Du moins, pas pour l'instant, fit le lieutenant, adoptant le même ton badin.

"N'empêche que ça fait réfléchir, pas vrai, lieutenant ?" Marie Garneau y allait, elle aussi, d'une note amusante. Peu à peu, la morosité du début de la réunion s'estompait.

Le lieutenant saisit la balle au bond : "... et ce que j'ai à vous communiquer risque de nous faire réfléchir davantage... J'ai reçu le rapport du labo concernant les traces de sang. Outre le sang de Sans-Souci, on a trouvé celui de quelqu'un d'autre, semble-t-il."

"De Salomé Poulain, j'imagine, hasarda Blondin.

"Eh bien, non. Les traces ne correspondent pas à l'ADN relevé sur sa brosse à cheveux. N'oublions pas que Sans-Souci s'est débattu avant d'être maîtrisé, si bien qu'il a probablement blessé l'un ou l'autre de ses assaillants. Alors, de qui s'agit-il ? J'ai fouillé dans notre banque de données, mais le type n'est pas fiché et..."

"Vous devez bien avoir en réserve, une de vos brillantes théories ? persifla Judith Chomsky.

Elle cherchait la bagarre, mais le lieutenant ne lui ferait pas ce plaisir : "Écoutez, les ravisseurs ont laissé trop d'indices pour être des professionnels. Les traces de boue sur leurs bottes, les... Donc, trois assaillants... Cela vous inspire-t-il quelque chose ?"

Tout le monde, sauf Judith Chomsky, s'écria : "Les trois fils de Dimitri Diorio !"

"Bingo ! Maintenant, ont-ils déjà fait de l'escalade ou de l'athlétisme ? Faudra vérifier."

"Mais si Salomé Poulain était leur complice, pourquoi s'introduire par le toit ? Elle aurait pu leur ouvrir la porte, non ?"

"Tu as raison, Régimbald, pourquoi le toit. Je l'ignore... Une mise en scène ou...?"

"Ou... pour nous faire parler pour ne rien dire ! railla Judith Chomsky, histoire de bien marquer sa dissidence, au cas où les autres n'auraient pas encore compris.

"As-tu une meilleure solution, ma chère Judith ? lui lança Régimbald. L'attitude de sa collègue commençait à l'irriter sérieusement. Tous les membres l'équipe faisaient leur possible pour ne pas étaler leur frustration, sauf elle. "Alors, Judith, qu'est-ce que tu suggères ?"

N'ayant rien à suggérer, la sergent-déetective finit par se rallier.

.....

Donc, il se pouvait que les trois fils Diorio soient mêlés à cet enlèvement qui n'en était peut-être pas un. Tout ça n'était qu'hypothèse, évidemment. N'empêche que Dave Sans-Souci avait été attaqué et aurait pu y laisser sa vie et ça, c'était bien réel.

Dans une enquête policière comme dans beaucoup d'autres domaines, il y a un temps pour la réflexion et un temps pour l'action. Et discuter à perte de vue sur le sexe des anges ne les avanceraient pas d'un iota. En ce sens, le lieutenant était d'accord avec Judith Chomsky : "Il faut organiser une surveillance de la maison de Saint-Sauveur. J'appelle immédiatement le chef de police de l'endroit et croyez-moi, ça ne me réjouit pas une miette, fit-il, appréhendant ce qu'ils allaient découvrir...

... et qui ne plairait probablement pas à Sans-Souci.

29

On était rendu en novembre et le ciel était gris. Mais un ciel gris en novembre, ça n'avait rien de remarquable. Au moins, à la météo, on ne prévoyait ni tornade, ni ouragan, ni même de la pluie battante. Pas dans les prochains jours en tout cas. C'était autant de pris.

Ce fut donc, relativement serein, que le lieutenant reprit le chemin de la maison, ce soir-là. Il se proposait de réviser l'affaire Aubry au grand complet. Revoir la séquence des événements depuis la mort du jeune climatologue et en tirer un semblant de direction, si possible. Pour l'instant, se disait-il, ça partait dans tous les sens et pas nécessairement dans le bon sens.

En entrant, il entendit des accords de guitare et... des jappements.

Des jappements dans le salon ! Inquiet, il alla voir ce qui se passait.

Les jumelles, à quatre pattes, jouaient avec un chiot sous la supervision hérissée de Fusain, le chat de la maison. Nicolas grattait sa guitare, instrument qu' il avait délaissé depuis des mois. Une bonne chose, pensa Alexandre. Ça valait certainement mieux que de passer son temps à jouer aux jeux Vidéo. Aux côtés de Nico, sa copine Noémie fredonnait. Spectacle idyllique, direz-vous ?

À la nuance près, que les Lemelin -Denis n'avait pas de chiot : "Qu'est qu'il fait-là, ce chien ? s'enquit le lieutenant, que cette présence bruyante ne réjouissait pas. Il ne détestait les chiens, mais ils les appréciait, ailleurs. Pas chez-lui.

"Yo, papa, fit le fiston, la chienne de Noémie a eu des chiots, il y deux mois et..."

"Et... ?"

"Ben, j'ai pensé qu'on pourrait en prendre un ici."

"Sans même nous consulter, ta mère et moi ? grogna le père.

"J'ai demandé à maman et elle est d'accord. Évidemment, elle a dit de t'en parler avant."

"Et où est ta mère, en ce moment ?"

"Elle arrive bientôt. Elle termine un enregistrement."

"Tu l'as dérangée au travail pour lui parler du chien ?"

"Je lui ai envoyé la photo avec un message-texte. Elle m'a répondu presque tout de suite. Alors qu'avec toi, c'est pas pareil. Y a jamais moyen de te rejoindre au travail."

Les deux ados regardaient le lieutenant avec de grands yeux suppliants. Ou n'était-ce pas plutôt du défi ? Par terre, les jumelles riaient en tirant les oreilles du petit épagneul qui n'avait pas l'air de s'en plaindre. Même Fusain, le chat, s'était amadoué et s'approchait lentement du chiot.

"Il a un nom ce chiot, bougonna Alexandre. Ce fut Noémie qui lui répondit timidement :

"Chez-nous, monsieur Denis, on l'appelle Horace."

Le lieutenant allait demander, pourquoi Horace, mais se ravisa. *Horace ou... peu importe au fond.* Ce qu'il comprenait c'est que sa famille venait de s'agrandir, qu'il le veuille ou non : "Il va lui falloir de la bouffe, une laisse, un collier à ce chiot. Et qui va s'occuper de ça ? fit-il dans un ultime effort pour ne pas paraître céder trop facilement.

"Noémie a tout apporté, papa."

Alexandre s'appêtait à rétorquer quelque chose, n'importe quoi, mais l'arrivée de Kim l'en empêcha : "Bonjour tout le monde, fit-elle joyeusement. Puis déposant une bise sur la joue de son mari : "Ça va mon chéri, tu es d'accord pour le chiot. C'est formidable !"

Formidable, merveilleux, extraordinaire, époustouflant. Je ne rêvais que de ça ! La relative sérénité du lieutenant fondait à vue d'oeil. Autour de lui, le bruit devenait assourdissant. Rires d'enfants et d'ados, jappements et miaulements. *Pas moyen d'avoir la paix, deux secondes, ici.* Décidément, la soirée s'annonçait couci-couça.

.....

Heureusement, il y eut le repas. L'électricité étant rétablie, Armande avait enfin réussi à préparer son rôti de bœuf, accompagné de pommes de terre mousselines, de haricots au beurre et à l'ail. Et pour dessert un gâteau au chocolat, recouvert d'une ganache et accompagné de framboises fraîches.

Un des menus préférés de toute la famille.

Le repas terminé, Kim et Alexandre s'occupèrent de coucher les jumelles pendant que Noémie et Nicolas retournaient au salon suivis d' Horace et de Fusain. Des accords mélodieux et la jolie voix de Noémie se firent entendre à nouveau.

Quand les parents revinrent au salon, Nicolas leur demanda si Noémie pouvait coucher à la maison : "On n'a pas d'école demain."

"Comment ça, pas d'école demain ?"

"T'en perds des maudits bouts, papa ! Les profs débraient pour deux jours, à cause des coupures dans l'éducation."

"Ça ne te donne nullement le droit de me parler de cette façon, mon garçon."

Le lieutenant ne prisait pas du tout le ton de Nicolas. Un ton condescendant qu'il prenait de plus en plus souvent avec lui. *Que faire ?* Pensivement, il examina son fiston. Il avait encore grandi. Même pas quatorze ans et déjà il faisait près de six pieds. *Déjà quasiment un homme.* Se tournant vers Noémie, il lui demanda : "Tes parents savent-ils que tu comptes passer la nuit ici ?"

La jeune fille rougit : "Heu ... je ...". Aussitôt, Nicolas vint à sa rescousse : "C'est arrangé. On leur a parlé et ils disent que c'est OK."

Ça ne va plus du tout, pensa tristement le lieutenant. Nicolas et Noémie avaient tout manigancé à son insu. Et pour le chiot et pour le coucher. Et Kim avait l'air d'être au courant de tout. Que les deux jeunes campent chez l'un ou chez l'autre n'était pas nouveau. Le problème était que... il se sentait exclu de la vie de son enfant. Et ça, c'était douloureux !

.....

Évidemment, il était hors de question que Noémie couche dans la chambre de Nicolas. La chose avait été clairement établie dès le début. Et pas de tripotage, non plus. Jusqu'à présent, les deux ados respectaient les consignes. Est-ce que ça durerait ?

Alexandre n'en était pas certain. Lui, ses conneries, il avait commencé à les faire plus tard, vers dix-sept, dix-huit ans. Mais les temps avaient changé, les jeunes étaient de plus en plus précoces. Alors, disons qu'il était préférable de les surveiller de très près.

Et pour se faire, Kim et lui avaient un "mode d'emploi" . Toujours le même, d'ailleurs. La chambre de Nicolas étant située au troisième étage, celle du sous-sol servait de compromis. Ainsi, croyaient-ils, les apparences étaient sauvées.

En pareil cas, c'était Kim qui prenait l'initiative d'inviter gentiment Noémie à la suivre : "Viens ma chérie, on va préparer la chambre du sous-sol." Kim et Noémie parties, le père et le fils restaient seuls au salon, et la plupart du temps, cela se passait assez bien. Mais pas ce soir-là.

"Pour qui tu me prends ? Pour un maniaque sexuel, râla l'ado sur un ton agressif.

Nicolas avait un problème avec l'autorité, normal à son âge, le lieutenant le savait. Mais il lui arrivait quand même d'être pris au dépourvu : "Mets ça sur le compte de la sollicitude d'un vieux croulant qui ne veut que votre bien, les enfants, fit-il avec un demi-sourire pour une demi-boutade qui ne lui vaudrait certainement pas un prix au festival de l'humour. *Mais bon, c'était dit...*

"Tu peux pas en trouver une plus cool que ça !"

Moue méprisante, réplique assassine. L'adolescent quitta la pièce en coup de vent suivi du chien Horace et de Fusain, le chat. Le lieutenant se sentit soudain très las.

Sa piètre tentative pour arrondir les angles était loin d'avoir donné le résultat escompté. Plus facile de mener une équipe d'enquête que de tenir les rênes à ce jeune étalon rétif, pensa-t-il, en se remémorant le temps, pas si lointain, où il était un héros pour son fiston. Alors que maintenant, il n'arrivait plus à trouver un terrain d'entente avec lui.

Il ne pouvait tout de même pas être son copain... Le truc du "mon père, mon ami", il n'y croyait pas. Du moins pas à l'âge qu'avait Nicolas. Quand il serait plus vieux, peut-être. En attendant, il demeurait une figure d'autorité, et Nicolas n'en voulait pas.

Le cœur lourd, le lieutenant alla se réfugier dans son bureau.

.....

"Il est près de minuit et tout le monde dort. Qu'est-ce que tu fais, mon chéri ? demanda Kim en entrant dans la pièce. Plongé dans ses pensées, le lieutenant ne l'avait pas entendue arriver : "Je ... rien. Près de minuit, tu dis ?"

"Tu potassais tes dossiers, mon amour ? fit-elle, désignant l'ordinateur et les papiers épars sur la table de travail.

"J'essayais, oui."

"Alexandre, qu'est-ce qui se passe, mon chéri ? Je te sens tendu, s'inquiéta Kim, en lui massant les épaules.

"Mais... non, je ..."

Kim continuait son massage d'épaules. Une technique qui fonctionnait presque tout le temps à cette heure tardive. Et comme de fait, elle fonctionna ; Alexandre se mit à parler.

De sa maladresse avec Nicolas. Du fait qu'il le sentait s'éloigner de lui. Et que oui, il craignait de faillir à son rôle de père et d'époux. Et que ... et que ... et que ... Et puis il y avait cette enquête sur la mort de Gaëtan Aubry qui ne menait nulle part. Et puis ... et puis ... et puis...

"Viens dormir, mon chéri, fit doucement Kim , demain, les choses te paraîtront plus simples."

Alexandre eut un rire désabusé : "Tu crois ?"

"J'en suis certaine et rassure-toi, mon amour, tu es un très bon père, un excellent mari et un merveilleux amant, fit Kim en lui prenant le bras et en l'entraînant vers leur chambre.

"N'en mets pas trop Kim, ça risque de m'étourdir !"

"C'est précisément ce que je veux, fit-elle en plaquant son corps contre le sien.

Plus tard, avant de s'endormir, Alexandre pensa que Kim n'avait pas tenté de lui tirer les vers du nez au sujet de l'affaire Aubry. Et c'était aussi bien parce qu' il n'aurait su que répondre. En fait, il ne savait plus très bien où il en était. Se trompait-il du tout au tout ?

Peut-être qu'il n'y avait aucun lien entre la mort de Gaëtan Aubry, celle de l'adjointe de Diorio et la fuite de méthane. D'ailleurs, que savait-il exactement de cette foutue fuite ? Rien d'autre que ce que les Nemrod avaient prétendu. Certes, ils étaient de bonne foi mais peut-être qu'on les avait mal renseignés ? Et Salomé Poulain, elle ? Avait-elle, oui ou non, été enlevée ? *Et... et...*

Kim avait raison.

Demain les choses paraîtraient plus simples ou... moins compliquées.

30

"Je ne vous crois pas. Vous me faites marcher, vous autres, hurla Dave Sans-Souci.

Le sergent-détective était de retour, le bras en écharpe, un pansement sur le front, le visage encore tuméfié. Ses collègues ne lui avaient encore rien dit au sujet des doutes sur l'enlèvement de Salomé Poulain. Mais avec ce qu'ils venaient de recevoir, cela ne pouvait plus attendre. Ils s'étaient donc résignés à le mettre au courant et ça ne passait pas facilement.

L'incrédulité la plus totale se lisait dans son regard. Le désarroi aussi.

"Viens dans mon bureau, Dave. Il faut qu'on parle calmement, fit le lieutenant.

"Lieutenant, dites-moi que c'est faux, bon Dieu, dites- le moi."

"Dans mon bureau, Dave. Tout de suite."

.....

"Les rapports de la police locale le prouvent, Dave."

"Ce n'est pas possible ! Je n'ai pas rêvé tout ça. Son amour et ..."

"Tu dois voir les choses en face, Dave."

"Mais ... je ne peux pas croire ça, je ..."

"Dave, j'aurais préféré t'éviter ça, mais regarde."

Le lieutenant lui tendit les clichés. Il s'agissait de photos prises au téléobjectif. Sur la première, on voyait Salomé peignant dans une vaste pièce qui n'était pas son atelier. Sur une deuxième, elle discutait avec un homme d'un certain âge, un peu bedonnant, un nez de rapace, la lippe épaisse. Dimitri Diorio. Sur la troisième, elle se déshabillait et elle ...

"Non ! Non ! Non !"

"Ç'a été pris récemment, Dave."

"C'est un truquage. Nous nous aimions, c'est pas possible qu'elle..."

Sans-Souci avait du mal à se rendre à l'évidence. Il était la preuve vivante qu'un flic si aguerri fut-il, pouvait fort bien se faire embobiner. Dave avait été victime d'un besoin légitime : aimer et être aimé en retour. Malheureusement, il était tombé sur une aventurière.

Dave, peut-être qu'elle t'a aimé, le temps de...

Des paroles de consolation que le lieutenant ne prononcerait pas. Dave devait aller au bout de son chagrin, accepter la duplicité indéniable de Salomé Poulain. "Veux-tu prendre quelques jours de congé supplémentaires ? Je peux arranger ça avec Brière, tu sais."

"Non, lieutenant. Non. J'aime mieux être ici. Avec vous autres."

"Il y a toujours notre service d'aide aux employés qui peut t'aider en cas de besoin."

"Je sais, lieutenant. J'y penserai." Dave Sans-Souci avait les yeux secs et la mâchoire crispée mais il semblait s'être ressaisi. Il encaissait en valeureux soldat. Crânait-il ? Sans doute. Le lieutenant hésita, puis : "Très bien. Alors, on y va ?"

"On y va, lieutenant."

Et ils allèrent rejoindre les autres...

.....

... les autres qui attendaient, anxieux. Quand ils virent que tout semblait être rentré dans l'ordre, il y eut un soupir de soulagement collectif.

"Heu ... Dave, pendant ton absence, j'ai repris tes dossiers. Alors si tu veux, après le meeting, on peut regarder ça ensembles ?" Dans la voix de Régimbald, il n'y avait aucune trace de sa gouaillerie habituelle envers Sans-Souci. Que de l'empathie.

Sans plus tarder le lieutenant procéda à la distribution des tâches : "Régimbald, Blondin, concentrez-vous sur Salomé Poulain. Je veux savoir ce qu'elle a bien pu fabriquer pendant les années

où on a perdu sa trace." Il voulait également un compte-rendu détaillé de ses appels téléphoniques depuis les cinq dernières années. "Et, bien évidemment, l'état de ses finances, ajouta-t-il.

"On n'a pas les mandats pour ça, lieutenant."

"On les aura dans une heure, Régimbald."

"Heu... lieutenant, comptez-vous parler des photos de Saint-Sauveur au commandant Brière ?"

"Je vais devoir le faire, Marie. Je n'ai pas le choix, fit Alexandre en jetant un bref regard du côté de Sans-Souci. Ce dernier ne broncha pas.

"Bon... dit-il, Marie et Léo vous allez vous transformer en pirates informatiques. Arrangez-vous pour me trouver les dossiers médicaux des trois fils Diorio. Je ne veux surtout pas savoir comment vous vous y prendrez. Trouvez-les moi, c'est ce qui importe."

"Mais si on se fait pincer, c'est nous qui allons écoper. Pas vous, lieutenant."

"Aux grands maux, les grands remèdes. Et de toute manière, si vous vous faites pincer, je prendrai tout le blâme. Alors Nguyen, ne me fais pas pleurer."

"Qu'est-ce qui vous prend ? Avez-vous mangé de la vache enragée ? demanda Judith Chomsky, laquelle, en matière de "vache enragée", s'y connaissait plutôt bien, pas vrai ?

"Toi, Judith, tu vas aller fureter du côté du siège social de la Standard Chemicals. Et tiens, pourquoi ne pas y aller comme inspectrice des installations sanitaires, suggéra le lieutenant, faisant mine d'être très sérieux.

Il y eut quelques rires vite étouffés car de toute évidence, Judith Chomsky ne prisait pas la blague, elle : "Très drôle, lieutenant. Très, très, très drôle ! Ha ! Ha ! Ha !"

Bon, puisque la "diva" des Crimes majeurs ne voulait rien entendre, le lieutenant se fit plus direct : "Tu vas y aller quand même et tu vas nous rapporter du matériel. Est-ce clair ?"

Voyant qu'elle n'y couperait pas, la "diva" répliqua avec hauteur : "OK, puisque vous voulez que je fasse le pion, je vais le faire."

"Il ne s'agit pas de faire le pion, Judith. Au contraire, j'attends beaucoup de cette surveillance."

"Bon, je vais me débrouiller, concéda la détective avec un rictus féroce; une reddition qui laissait songeur. Cela ne devait pas être drôle tous les jours avec une femme comme Judith, songea le lieutenant. Il eut une pensée toute spéciale pour Tristan Delanoix, son époux. Et il ne l'enviait pas.

.....

Dix-sept heures. L'heure du retour à la maison pour la plupart des gens.

Le lieutenant roulait en direction du quartier général du SPVM où il devait rencontrer le commandant Brière. Contrairement à ce qu'on avait dit à la météo, il s'était remis à pleuvoir. Le trafic était dense et très lent, si bien qu'il avait tout le loisir de réfléchir aux derniers développements. Que signifiait ce faux enlèvement ? Et est-ce que cela avait un lien avec le reste ? Si oui, quel était le rôle de Salomé Poulain dans cette affaire ?

Cette nuit-là, Sans-Souci disait avoir été réveillé par les cris de Salomé. Si celle-ci partait de son plein gré, pourquoi crier ? *Avait-elle voulu le prévenir ou... ?* L'attaque à coups de battes de base-ball était purement et simplement une tentative de meurtre. *Souhaitait-elle que Sans-Souci en crève ?*

Devant ses collègues et surtout pas devant Dave, le lieutenant n'avait rien dit. Mais plus il pensait, plus il craignait de trop bien piger.

31

Comment Brière avait-il appris pour les photos compromettantes de Saint-Sauveur ? Mystère.

Mais il était au courant et il était furax : "Sans-Souci s'est fait avoir comme un imbécile, aboya-t-il.

"N'allons pas jusque-là, commandant."

"Comment ça, n'allons pas jusque- là ! Jusqu'où veux-tu qu'on aille ? Faut absolument pas que tout ça sorte dans les médias. De quoi on aurait l'air ?"

Le lieutenant n'était pas en complet désaccord avec son chef. Dave s'était fait piégé comme un enfant d'école, et il n'y avait rien là pour améliorer l'image déjà pas fameuse de la police. *Quand même, Brière aurait pu faire preuve d'un peu de clémence...* : "Ce n'est pas une raison pour lui en vouloir, commandant. De toute manière, les médias trouveront toujours quelque chose à nous reprocher."

"Je demande sa suspension. Et cette fois, n'essaie pas de plaider sa cause, ça ne marchera pas. Quand je pense qu'en plus de se faire prendre les culottes baissées, le maudit niaiseux a failli se faire assassiner. Et tout ça à cause d'une Marie couche-toi-là ! Monsieur était en amour. Monsieur ne voyait plus clair. Je vais lui en faire, moi, des histoires d'amour."

"Vous n'êtes pas son genre, commandant !"

"Ah, parce qu'en plus de ça, tu te fous de ma gueule. Je vais t'en faire des... "

"Vous n'êtes pas mon genre, non plus, commandant !"

"Tu choisis l'ironie, c'est ta nouvelle tactique, je présume ?"

"En avez-vous une autre à me suggérer, commandant ?"

"Mouais ... " Brière respirait bruyamment.

Le lieutenant y vit une porte entrouverte : "Commandant... ?"

"Hmmm ... Il ne le mérite pas mais... je veux bien lui donner encore une chance."

"C'est la meilleure chose à faire. Il est assez démoli comme ça."

"Tant mieux ! Ça lui apprendra à jouer les Don Juan."

"Sans-Souci ne jouait pas les Don Juan, commandant."

"Il a fait le con en maudit, en tout cas ! Bon, et pour le reste, où en es-tu ?"

Alexandre Denis énuméra les différentes mesures qu'il avait prises pour tenter d'y voir un peu plus clair : "... il nous manque un fil conducteur."

"Ouais, en effet. Et cette histoire avec Sans-Souci ne fait que compliquer la situation."

"Tout nous ramène à Dimitri Diorio. Mais pourquoi ? Là est la question. Pourquoi se donner tant de mal pour éliminer Gaëtan Aubry, son adjointe, peut-être le frère de celle-ci et possiblement Sans-Souci ?"

"Penses-tu sérieusement que c'est à cause de la fuite de méthane?"

"Plus ou moins, commandant. Je suis certain qu'il y a autre chose mais, quoi ?"

"Et si on arrêtait la p'tite maudite pute, Salomé Trucmuche ?"

"Sous quel prétexte, commandant ? D'entrave à la justice, de complicité dans une tentative de meurtre à l'endroit d'un officier de police ? De grossière indécence ? Je vous ferai remarquer que les méthodes utilisées pour prendre les photos ne sont pas des plus orthodoxes et..."

"Mouais ..."

"Elle peut nous être plus utile en liberté surveillée, non ?"

"Dans quel sens ?"

"Tôt ou tard, elle va commettre une erreur ou quelqu'un le fera pour elle."

"Un maillon faible ?"

"Cherchez la femme, ça vous dit quelque chose, commandant ?"

"Mouais ..."

"Aussi, je pense qu'il est temps d'aller faire un tour du côté de Saint-Lazare."

"Tu veux un mandat de perquisition pour l'usine de la Standard Chemicals ?

"Pas tout de suite, commandant. D'ailleurs, Saint-Lazare n'est pas dans notre juridiction."

"Qu'est-ce tu veux alors ?"

"Pour l'instant, je veux simplement faire un peu de tourisme. Parler aux gens du coin."

"Je connais des endroits pas mal plus sexy que Saint-Lazare pour faire du tourisme."

"Moi aussi, commandant !"

Les deux hommes rirent. Et c'était une première; d'habitude, le rire ne faisait pas partie de leur mode de communication.

"Tu vas entrer en contact avec le chef de la police locale, je suppose."

"Pourquoi pas ?"

"Bonne chance ! Parce que je connais le bonhomme et il est plutôt coriace."

"Ça tombe bien, moi aussi, commandant."

"Ah ! ça, je le sais, Alexandre. Tu as du front tout le tour de la tête."

"J'essaie simplement d'aller au fond des choses, commandant."

" Là-dessus, on est bien d'accord."

"Donc, marché conclu ?"

"Marché conclu ! Et Alexandre, dis à ta femme de ne pas trop s'en faire. Parce que la vie nocturne à Saint- Lazare les bains, c'est pas fameux. De la poupoune de luxe, y en pas beaucoup ! "

Là, Brière dépassait les bornes. *Trop de familiarité*. Le lieutenant ne sourit pas.

32

Au sortir de chez Brière, le lieutenant dut se rendre sur les lieux d'un meurtre qui venait d'être commis. Lequel (et c'était la seule bonne nouvelle ou la moins pire, si l'on veut) n'avait rien à voir avec l'enquête en cours. Il se faisait donc très tard quand il rentra à la maison.

Kim était au lit, mais ne dormait pas. Bien calée dans les oreillers, son ordinateur portable sur les genoux, elle travaillait. Alexandre nota qu'elle n'avait pas sa tenue habituelle pour dormir. Elle avait revêtu une robe de nuit qu'il ne lui connaissait pas. Blanche avec de la dentelle à l'encolure et aux manches. Les boucles blondes qui s' échappaient de son chignon auréolaient son visage aux traits fins.

Ça lui donnait une allure follement romantique : "C'est nouveau cette tenue, ma chérie ? s'enquit-il, tout émoustillé.

"Oh, un caprice ! J'ai fait un peu de shopping aujourd'hui et je n'ai pas pu résister, fit Kim rougissante comme une jeune fille d'antan le soir de ses noces.

"Ça te va merveilleusement bien. Bon, je prends une douche et je reviens admirer de plus près cette splendeur. À tout de suite, mon amour."

Le lieutenant prit une douche rapide en sifflotant, se brossa les dents et revint dans la chambre, les cheveux encore humides, une serviette nouée autour des reins. Six pieds trois pouces de muscles exercés, biceps, triceps, ventre plat, épaules larges, menton carré, lèvres généreuses et bien dessinées. À quarante- trois ans et des poussières, il était comme dirait l'autre, "vachement sexy".

Certaines femmes vendraient leur âme pour passer, ne serait-ce qu' un seul instant, dans les bras d'un tel homme. La femme du mâle en question, Kim de son prénom, lui sourit, l'invitant du regard à venir la rejoindre sous la couette puis, reporta toute son attention sur son ordinateur .

Comme quoi on s'habitue à tout.

L' Apollon des Crimes majeurs du SPVM se glissa docilement aux côtés de son épouse : "À quoi travailles-tu, mon bel ange ? lui susurra-t-il à l'oreille.

"Je me renseigne sur l'extraction de gaz de schiste aux États-Unis. Savais-tu qu'il s'en produit au-delà de 900 millions de barils par jour, principalement au Dakota du nord."

"Ah ! non, je ne savais pas. Mmmm... ça semble passionnant, fit mollement Alexandre. Il avait tout autre chose en tête que l'extraction du gaz de schiste.

"Ici, poursuivit Kim, nous ne voulons rien savoir du schiste. Il y a même a un moratoire pour prévenir l'exploitation sauvage et..."

"Et quoi... mon coeur ?" Le lieutenant en était à embrasser sa femme dans le cou.

"Bien vois-tu, dans le cadre de nos recherches pour la spéciale sur les changements climatiques, nous sommes tombés, par hasard, sur une histoire de forage clandestin. À ma connaissance, il n'y pas eu d'études d'impacts et la population locale n'a pas été consultée. "

"Ah bon, mmmmm... Du forage clandestin et où ça, mon lapin soyeux ?" Les lèvres d'Alexandre étaient maintenant posées dans l'échancrure de la robe de nuit.

"Dans la région de Saint-Lazare, près d'une usine de produits chimiques et..."

"**Quoi ?**" Le lieutenant s'était redressé. Fini les baisers sulfureux.

"Comment... plus de zou bisous, bisous ? questionna Kim avec un sourire coquin. Mine de rien, elle avait apprécié les avances discrètes de son beau mari et aurait bien aimé que le jeu continue. Mais apparemment, des avances, il n'y en aurait plus cette nuit-là.

Ou s'il y en avait d'autres, ce serait pour plus tard.

"À Saint- Lazare, tu dis ? demanda le beau mari.

"Oui, à Saint-Lazare... Mais personne n'accepte de venir en parler à la caméra. Nous avons même tenté d'avoir le ministre de l'Environnement pour commenter et ç'a été une fin de non-recevoir."

"Une fin de non-recevoir, tiens donc..."

C'était clair, l'enquêteur avait pris le pas sur l'amant et Kim, la journaliste, le comprit très bien : "Dis-moi, Alexandre, pourquoi ce soudain intérêt pour Saint-Lazare ?"

"Oh...je suis simplement surpris, c'est tout."

Fidèle à sa résolution d'en dire le moins possible sur l'affaire Aubry, le lieutenant n'avait pas parlé de ses doutes à l'endroit de Dimitri Diorio, non plus que de la fuite de méthane. N'empêche que la vive réaction de son bel et tendre époux n'avait pas échappée à la maligne : "Simplement surpris ?"

Silence appuyé, puis... : "À d'autres, Alexandre. Tu vas encore me faire le coup de "je-ne-peux-pas- t'en- dire-plus- pour- ne -pas -nuire à l'enquête, je présume ?"

Regard inquisiteur et ton acidulé. Quand Kim Lemelin partait sur le sentier de la guerre, pas facile de trouver une échappatoire. Malheur à celui ou celle qui piquait malencontreusement sa curiosité journalistique. En fait, quand sa douce moitié exigeait des réponses, le lieutenant s'en sortait rarement avec une entourloupette. Ce soir-là, il n'essaya même pas et leva les bras en signe de reddition : "OK, Kim, tu gagnes !"

Il lui résuma donc les recoupements qu'il avait faits : "... et je pense que couplé à la fameuse fuite de méthane, tu viens peut-être de me donner le fil conducteur. Fuite de méthane et forage clandestin de gaz de schiste. C'est pas mal, non ? "

"C'est un mélange explosif. Pardonne-moi ce jeu de mot un peu facile, mais que des rapaces soient prêts à tuer pour ça ne m'étonnerait pas du tout. Et des rapaces au Québec, on en a plus d'un !"

"À ce chapitre, nous n'avons rien à envier aux autres, en effet."

"Si ça t' intéresse, mon chéri, je peux te faire des copies de notre documentation."

"Tu ferais ça ! C'est très généreux de ta part, mon amour."

"Généreux, oui. Mais, ne t'attends surtout pas à ce que je révèle les noms de nos sources."

"Kim, je n'avais pas l'intention de te les demander et tu le sais très bien."

"Sauf que... si tu lis attentivement la documentation, mon chéri, tu vas deviner à qui t'adresser."

Clin d'œil amusé et... fort coquin.

"Parfait, ça me suffit amplement."

Sourire complice et... oeuillade dévastatrice.

Ce pacte conclu "à l'amiable", Kim eut enfin droit à une série complète de zou bisous bisous et même davantage. Comme les choses deviennent simples quand on y met un peu du sien, pas vrai ?

33

Le lieutenant et Dave Sans-Souci roulaient en direction de Saint-Lazare.

Dave n'était pas encore complètement remis de son odyssée. Ni physiquement, ni moralement. Le bras en écharpe, le visage tuméfié, des points de suture au front et... la mine très sombre. Aussi sombre que le ciel plombé. Présentement, il ne pleuvait pas mais ça n'allait pas tarder.

Depuis leur départ, Dave n'avait pas prononcé une seule parole et Alexandre respectait son silence. D'ailleurs, qu'aurait-il pu lui dire de plus que ce qui avait déjà été dit ? *Rien*.

Dans la région où ils se rendaient, il y avait encore eu une série de mini- tornades. Ce qui les avaient forcés à retarder leur départ de quelques jours. Un retard qui avait permis au lieutenant de prendre amplement connaissance de la documentation fournie par son épouse.

Il avait lu entre les lignes comme elle le lui avait suggéré. Si bien qu'il savait maintenant à quelles portes frapper. Bien entendu, il ne se faisait pas trop d'illusions. Les gens qui parlaient aux journalistes, sous couvert de l'anonymat, ne s'ouvriraient pas aussi facilement avec des policiers.

Et vogue la galère ! Pour les besoins de la cause, les deux détectives se déplaçaient en voiture banalisée. Ils étaient en jeans, leurs pistolets bien dissimulés sous leurs blousons de cuir et si besoin était, ils n'hésiteraient pas à s'en servir. Non pas pour convaincre des témoins innocents de parler mais, au cas où leurs questions dérangerait "qui de droit".

Comme des gens à la solde de Dimitri Diorio, par exemple.

Ils étaient à mi-chemin quand Sans-Souci brisa le silence : "Elle n'était pas comme ça avec moi, lieutenant. Et jamais, je n'ai été brutal avec elle ... Et même si elle me l'avait demandé, j'aurais refusé de... vous savez quoi."

Dave n'arrivait pas à oublier la crudité des photos : les étreintes bestiales de Salomé Poulain et de Dimitri Diorio. Il avait été trompé de la façon la plus dégoûtante qui soit et accepter prendrait du temps. C'était en partie pour ça qu'Alexandre avait insisté pour que Sans-Souci l'accompagne.

Pour l'avoir à l'oeil.

Il avait senti que son collègue mijotait un geste d'éclat. Comme aller demander des comptes à Diorio, par exemple. Si tant est qu'il ait pu se rendre jusqu'à lui, ce qui était loin d'être certain. Le personnage savait se rendre inaccessible et de plus, on ne s'attaquait pas à lui sans encourir des représailles. Les preuves de la vindicte de Dimitri Diorio s'accumulaient. Et même s'il fallait le tenir en laisse, le lieutenant s'était juré que Sans-Souci n'en ferait pas les frais.

Le pauvre était suffisamment amoché comme ça : "Dave, tu n'as pas à te justifier. Personne dans l'équipe n'a imaginé un seul instant que tu te comportais comme..."

"Lieutenant, et si elle avait été droguée pour... heu...?" Alexandre ne répondit pas. Sans-Souci ricana : "Je lui cherche encore des excuses. Je... c'est aussi de l'humiliation que je ressens."

"C'est tout à fait légitime, Dave."

"Merci lieutenant d'avoir défendu ma cause auprès de Brière. Je ne pense pas l'avoir mérité."

"Cesse de t'en vouloir. Ç'aurait pu arriver à n'importe qui."

"Je suis sûr que ça ne vous serait jamais arrivé à vous, lieutenant. Vous avez plus de jugeotte que ça." Dave Sans-Souci se dépréciait avec ardeur. Il fallait mettre un terme à cette séance d'auto-flagellation déplorable. Le lieutenant le fit de la manière qui lui paraissait s'imposer : "Et si on parlait de notre enquête. Qu'en penses-tu, mon vieux Dave ?"

Le "vieux Dave" comprit qu'il était temps de mettre son mal de vivre en veilleuse.

.....

Le long de la route, ce n'était qu'arbres déracinés, champs dévastés, carcasses d'animaux, maisons incendiées, voitures dégingluées et trous dans la chaussée. Si bien que...

... Sans-Souci en oublia quasiment ses bobos physiques et moraux : "Ouais... ben en fin de compte, les tornades n'étaient peut-être pas aussi minis que ça, nota-t-il.

"C'est assez effarant, en effet. Je me demande s'il y a des blessés? "

"À ma connaissance, les médias n'ont pas fait mention de morts ou de blessés."

"Non, Dave. Et c'est plutôt étonnant. Dans des cas comme celui-là, ils sont normalement assez prompts à faire de la surenchère."

"Peut-être que les journalistes sont restés tranquillement chez-eux."

"Ou peut-être qu'on a pas suivi attentivement tout ce qui s'est dit dans les médias ?"

"Ouais, ça se peut ça, lieutenant. On avait la tête ailleurs."

Une réflexion qu' Alexandre Denis préféra ne pas relever. Son collègue souffrait, mais ça allait bien faire. *Trop, c'était trop...*

Ils étaient partis de Montréal vers quinze heures et à cause des débris de toutes sortes qui jonchaient les routes, le trajet avait été beaucoup plus long que prévu et en plus, ils avaient un problème non négligeable : où passeraient-ils la nuit ?

Le lieutenant avait complètement oublié de régler ce détail "insignifiant".

Il faut dire que lui aussi avait subi un choc. Peut-être pas de la même amplitude que celui de Sans-Souci mais, un choc quand même. L'avant-veille, son fils Nicolas était rentré tard le soir, puant l'alcool. Alexandre avait été bouleversé : son fiston de treize ans, saoul comme une botte !

S'en était suivie une prise de bec mémorable. Résultat : interdiction de sortir après les classes et ce, pour une période indéterminée. Nicolas avait traité son père de "facho et de réactionnaire". La relation avec le fiston, loin de s'améliorer, empirait. Comment sortir de l' impasse ? Et quand les problèmes viennent de tous bords, un homme a bien le droit à un oubli. *Non ?*

Ceci expliquant cela, le lieutenant n'avait pas pensé à réserver des chambres à Saint-Lazare.

.....

"Lieutenant, cette auberge au coin de la rue, on dirait qu'il y a encore de la place. On va voir ?"

"Allons-y, soupira Alexandre. Il s'était quasiment résigné à coucher à la belle étoile. Deux heures qu'ils sillonnaient la ville et ses environs. Tous les motels et les hôtels affichaient "complet". Probable qu'à cause des tornades, les sinistrés avaient dû s'y réfugier.

Les deux flics entrèrent dans l'auberge et là, ils eurent l'agréable surprise de constater qu'il devait y avoir un dieu pour les pères à bout de souffle et les amants bafoués. Il restait deux chambres libres. L'auberge était bien tenue, l'accueil aimable et dans le hall d'entrée un feu de cheminée flambait.

Réconfortant !

Aussitôt dans sa chambre, le lieutenant s'empressa de téléphoner à la maison. Kim l'assura que tout allait bien. Il parla aux jumelles. Enfin parler est un bien grand mot, elles gazouillèrent et il bêtifia en puisant dans son répertoire d'onomatopées pour enfants de deux ans.

"Boum ! Crac ! Bing-bing ! Youp ! Youp !" Pour terminer avec un "papa vous aime, mes princesses" accompagné de gros bisous.

Nicolas refusa de lui parler. Dur, dur d'être le père d'un fils de treize ans.

34

Il était plus de dix-neuf heures et il fallait songer à se sustenter.

Alexandre et Dave ignorèrent la salle à manger de l'auberge qui offrait un bon menu pourtant.

Ils préférèrent sortir et voir un peu ce qui se passait en ville. Après avoir marché une dizaine de minutes, ils trouvèrent un petit resto qui leur parut sympathique. Apparemment, ils n'étaient les seuls à avoir été séduits, l'endroit était bondé.

Heureux hasard, les Nemrod y étaient attablés. Les cinq valeureux chasseurs de tornades invitèrent les deux limiers à se joindre à eux. Ils étaient contents de revoir "les copains du SPVM" et le manifestèrent en tapant sur leurs verres. Une réception un peu trop bruyante au goût des deux flics qui auraient préféré ne pas se faire remarquer, mais qui faisait chaud au cœur.

Chacun passa sa commande et la conversation s'engagea. De quoi parla-t-on d'abord ? De la température, voyons !

"Vous aviez raison quand vous disiez que, dans la région, c'est pire qu'à Montréal, fit le lieutenant se référant aux ravages que Dave et lui avaient vus le long de la route : "Ces tornades doivent faire très mal à l'économie locale, non ?"

"Énormément. Et le problème c'est que ça fait un bon moment que ça dure, répondit Mark, soudain très sérieux.

"Toujours la fuite de méthane ?"

"Oui et toujours pas colmatée. Et apparemment, le gouvernement ne fait pas grand-chose."

"C'est complètement aberrant !"

"Et ce n'est pas tout, lieutenant."

"Quoi d'autre ? s'enquit Alexandre se doutant un peu de ce qui allait suivre.

"Du forage clandestin, lieutenant. Gaz de schiste."

Alexandre Denis fit comme s'il apprenait la nouvelle : "Et vous tenez ça de... ?

"De Robert Tremblay, le fermier chez qui nous logeons. C'est lui qui nous a mis au courant pour la fuite de méthane, lieutenant."

"Et comment a-t-il su pour le forage clandestin ?"

"Il tient ça du quincaillier de la ville qui... "

"Ah bon ! Donc, c'est l'histoire de l'homme qui a vu l'homme qui a vu l'ours."

Mark se mit à rire : " Vous les policiers, vous doutez de tout !"

"C'est à vous de nous convaincre, répondit le lieutenant en souriant.

"Le quincaillier place des commandes de matériel lourd pour la Standard Chemicals."

"Et alors ?"

"Ce matériel comprend tout ce qu'il faut pour effectuer du forage, lieutenant."

"Ouais, et... ?"

"C'est pas des blagues, je vous l'assure. Nous sommes allés vérifier sur place. L'endroit est protégé par des palissades, un peu comme autour de certains sites de construction."

Et Mark d'expliquer que vu l'heure tardive tout était fermé si bien que... : "Nous avons escaladé la palissade et comme de juste, il s'y fait du forage. Il était passé minuit et on distinguait mal, mais pas de doute, ça ressemble à du forage de gaz de schiste."

Le lieutenant ne connaissait pas encore très bien les Nemrod, assez cependant, pour penser qu'ils n'avaient pas dû en rester là : "Je présume que vous avez tenté quelque chose ?"

"On a réussi à prendre quelques photos, mais... de justesse. Probable qu'on a dû déclencher une alarme parce que tout à coup, on a vu surgir des gardes de sécurité avec des chiens qu'ils ont lâchés à nos trousses. Des dobermans, lieutenant !"

"C'est très protégé, en effet !"

"Disons qu'on n'a pas insisté. On a détalé à toute vitesse."

"J'aurais certainement fait la même chose. Heu ... ces photos, pouvez-vous me les faire parvenir ?"

"J'allais vous le proposer, même si je n'en garantis pas la qualité, fit Mark.

"Ce n'est pas grave. Et... un conseil d'ami, faites très attention. Ça peut devenir malsain pour vous dans la région."

"C'est ce qu'on a cru comprendre, lieutenant."

Pendant qu'il s'entretenait avec Mark, M'ba, Vladimir et Douglas, Alexandre Denis surveillait du coin de l'oeil Laurie et Sans-Souci qui discutaient en aparté et... à voix basse.

Deux âmes en peine qui se reconnaissent !?!

Quand les flics prirent congé des Nemrod, Sans-Souci et Laurie échangèrent leurs numéros de téléphones personnels. Sur le chemin du retour à l'auberge, Dave ne fit aucun commentaire, le lieutenant, non plus. D'où venait l'expression :vivre et laisser vivre ?

Certainement de quelqu'un de très avisé, pensa Alexandre.

Place à l'enquête.

35

Jean Taillon, le quincaillier, commença par nier. Puis devant la "détermination" des policiers, il finit par confirmer les dires des Nemrod. Oui, les gens de la Standard Chemicals étaient parmi ses clients et entres autres services, il passait des commandes de matériel lourd pour eux. Quel sorte de matériel ? "Ben des tuyaux, des pompes, des cossins de ce genre-là."

Des cossins ?! : "Qu'entendez-vous par cossins ?"

Le quincaillier se lança dans une nomenclature exhaustive de divers outils et instruments de précision dont le lieutenant n'avait jamais entendu parler. Si bien qu'il regretta quasiment avoir posé la question. Il était bricoleur à ses heures mais pas à ce point-là. Sans-Souci, lui, avait l'air complètement dépassé.

Comment s'effectuaient les livraisons ?

Le quincaillier prétendit l'ignorer : "Moi, je passe les commandes et c'est tout."

Toutefois, il consentit à fournir la liste complète des "cossins" et à donner les noms de compagnies avec lesquelles il faisait affaire. Des compagnies américaines. Peut-être qu'après tout, le quincaillier ignorait réellement à quoi servaient les "cossins" ? Pour l'instant, les deux détectives lui accorderaient le bénéfice du doute.

Après avoir posé quelques questions supplémentaires et n'avoir rien obtenu de plus, ils profitèrent de l'occasion pour faire des emplettes. Quel homme peut résister aux "cossins" dans une quincaillerie ? Quand ils repartirent, le lieutenant avait acheté un vilebrequin. Sans-Souci, un sécateur électrique. Deux outils dont ni l'un et l'autre n'avaient besoin. Le lieutenant possédait déjà deux vilebrequins. Et Sans-Souci habitait dans un immeuble à logements et n'avait aucune haie à tailler !

.....

"Pourquoi la Standard Chemicals passe-t-elle par un quincaillier local pour placer ses commandes ? fit Alexandre en démarrant.

"Bonne question, lieutenant."

"Un intermédiaire qui fait affaire avec des compagnies américaines et non pas avec des fournisseurs de chez-nous. Bizarre, tu ne trouves pas, Sans-Souci ?"

"C'est comme si la Standard Chemicals voulait éviter que ... "

"Brouiller les pistes ? Il doit y avoir une autre raison. Peut-être à cause des prix plus bas ou bien... ? "

"À la Standard Chemicals, ils ne doivent pas savoir que Jean Taillon raconte à qui veut l'entendre qu'il commande des "cossins" pour eux."

"Non, ils ne le savent certainement pas. Et ce n'est pas nous qui allons le leur dire."

"Sûrement pas, lieutenant. Mais si jamais ils l'apprennent, je ne voudrais pas être dans les souliers du quincaillier."

"Moi non plus, Dave. Mais justement c'est ... Faire aveuglément confiance à un tiers ne cadre pas avec ce qu'on sait sur Dimitri Diorio. S'il est derrière les meurtres de Gaëtan Aubry et de Chantal Cossette, il ..." Alexandre soupira : "Qu'est-ce qu'on va pouvoir faire avec tout ça, je me le demande ?"

"Ou bien Diorio s'en fiche, lieutenant. Peut-être qu'il est protégé. Après tout, il est le beau-frère du ministre de l'Environnement !"

"Mouais... On ne sait pas encore si le ministre de l'Environnement est dans le coup. Et s'il l'est, il me semble que ce serait plutôt une raison pour être prudent, pas vrai ?"

"Dimitri Diorio a plus d'un tour dans son sac. J'en ai moi-même fait les frais, lieutenant."

"Oui. Diorio est en effet un être à multiples facettes ... "Alexandre s'interrompit brusquement : "Dis-moi Dave, est-ce que ça t'ennuie qu'on parle autant du bonhomme ?"

"De moins en moins, lieutenant, fit Sans-Souci avec un haussement d'épaules. Et puis c'est le métier qui veut ça, non."

.....

Ensuite, ils se rendirent chez le fermier, ami des Nemrod.

Robert Tremblay, un solide gaillard dans la cinquantaine, les reçut dans la cuisine.

Une cuisine de campagne à l'ancienne. Très vaste, avec une grande table en chêne qui pouvait accommoder au moins une douzaine de personnes. Un endroit chaleureux, pas du tout comme ces cuisines-laboratoires qu'on voit dans les maisons modernes avec du zinc et chrome partout.

Hospitalier, Tremblay leur offrit un café. Offre qui fut acceptée sans façon.

La maison embaumait le pain qui cuit au four. "Hum... ça sent bon ! s'exclama Sans-Souci. Apparemment, les tribulations du sergent-détective n'avaient pas affecté pas son système olfactif.

"Ma femme fait son pain, elle-même. Et il n'y en a pas de meilleur à des milles à la ronde, annonça fièrement Robert Tremblay, et si vous patientez dix minutes, le pain sera prêt. On pourra en manger avec de la confiture maison."

Les deux flics patienteraient.

Ce qui leur permit de faire la connaissance de Francine, la femme de Tremblay. Une belle femme, bien en chair, à peu près du même âge que son mari. Un couple chaleureux, très recevant et volubiles, ces Tremblay ! Incidemment, ils étaient parmi les chanceux que les tornades avaient épargnés : "Mais pour combien de temps encore ? fit Francine Tremblay, la mine soudain assombrie.

Son mari renchérit : "Parce que, si le mauvais temps continue, ça peut nous arriver à nous comme aux autres. Plusieurs de nos amis ont pour des milliers de dollars de dommage, et c'est très difficile pour eux. Nous les aidons dans la mesure de nos moyens, mais..."

"Ont-ils un peu d'aide gouvernementale ?"

Robert Tremblay leva les bras : "Dans le comté on n'a pas voté du bord. Ça fait que... "

"Et les compagnies d'assurances, elles ?"

"Ça tombe dans la catégorie des dommages non remboursables. *Act of God*, et ils ne sont même capables d'écrire ça en français." Robert Tremblay grimaça : "L'oeuvre de Dieu, franchement, je ne vois pas ce qu'il vient faire là-dedans, celui-là."

Tout en dégustant une tartine de pain de ménage et de confiture maison, le lieutenant cherchait le moment propice pour aborder la question de la fuite de méthane, du forage clandestin et du quincaillier bavard, sans paraître impoli. Et surtout, sans suggérer les réponses.

Le fermier le devança : "Vous savez, il se passe des choses pas catholiques dans le coin. "

"Ah, ouais ? l'encouragea hypocritement Alexandre.

"Oui et ça ressemble à du forage de gaz de schiste. C'est Jean Taillon, le quincaillier, qui m'a mis la puce à l'oreille. Voyez-vous, lieutenant, quand il prend un p' tit coup, Taillon jase beaucoup. C'est comme ça que j'ai appris pour le forage."

Se pouvait-il que le fermier prenne un p'tit coup, lui aussi ? "À quel moment vous a-t-il dit ça, monsieur Tremblay ? demanda Alexandre, l'air de ne pas y attacher d'importance.

"Il m'a dit ça un jour où j'étais allé faire des achats chez-lui. Il avait bu mais pas au point de ne plus savoir ce qu'il disait. Et moi, lieutenant, je vous assure que j' étais complètement sobre, ajouta Robert Tremblay, une lueur amusée dans les yeux.

Le message était clair : *je vous ai vu venir avec vos gros sabots, lieutenant !*

À l'occasion, le lieutenant savait reconnaître qu'il était percé à jour. Cette fois, ce fut d'autant plus facile que le message fut suivi d'une seconde tasse de café et d'une autre tartine de pain frais nappée de délicieuse confiture maison.

.....

Les deux flics repartirent enchantés de l'accueil que leur avaient réservé les Tremblay. Après tout, il était rare qu'on les reçoive aussi chaleureusement et ça méritait d'être souligné.

Sans-Souci s'en chargea : "Sympathiques, les Tremblay, hein lieutenant ?"

"Très sympathiques !"

"Et Robert Tremblay va droit au but. On en souhaiterait davantage des comme lui, pas vrai, lieutenant ?" Alexandre Denis se mit à rire : "Il m'a bien eu et... Sans-Souci, j'ai la nette impression que ça ne t'a pas déplu ?"

"Ben, une fois de temps en temps, c'est pas mauvais de se faire remettre à sa place, non ?"

Sans-Souci reprenait du poil de la bête, et ça non plus, ce n'était pas mauvais, pensa le lieutenant : "Donc, dit-il, si on se fie à Robert Tremblay, le quincaillier sait pour le forage."

"Le bonhomme doit être très bien payé pour fermer les yeux."

"Oui mais, à mon avis, s'il continue à répandre la bonne nouvelle, il peut dire adieu aux bénéfiques marginaux, peut-être même à sa vie."

"Peut-être qu'on lui donnera le choix entre le polonium 210, les balles tirées à bout portant ou encore, des coups de battes de base-ball !"

Petit à petit, Sans-Souci redevenait lui-même, un peu pince-sans-rire.

"Dis donc, Sans-Souci, tu me sembles pas mal en forme. Profitons-en pour faire une visite surprise au chef de police. C'est samedi, il doit être chez-lui. Après, on ira faire un tour du côté de l'Hôtel de ville. Je ne détesterais pas parler au maire, s'il est là."

"On s'attaque d'abord au chef de police, c'est bien ça, lieutenant ?"

"Eh oui, Dave... Sus au chef de police !"

36

Le chef de police de Saint-Lazare était chez-lui et pas très heureux de la visite-surprise.

"Z' êtes qui vous, tonitrua l'homme, un costaud ventripotent et peu amène.

Avant que le malotru leur ferme la porte au nez, le lieutenant et Sans-Souci s'empressèrent de décliner leurs identités : "Pouvons-nous avoir quelques minutes d'entretien, demanda poliment Alexandre Denis.

C'est en maugréant que l'autre les précéda dans une pièce qui devait être le salon. Style nouveau riche, très quétaine. Face à un écran de télévision géant où se déroulait un match de foot, un fauteuil inclinable. Il était évident que le chef de police y faisait un roupillon quand les flics avaient sonné à la porte. Par terre, à côté de la télécommande, était posée une bouteille de gros gin presque vide.

Le lieutenant comprit qu'il devrait faire vite s'il voulait obtenir des réponses cohérentes. Il posa donc ses questions en rafales. Le gros lard nia tout en bloc. La fuite de méthane, le forage clandestin et la possibilité que la chute du contremaître à l'usine fut autre chose qu'un accident.

"Ben voyons donc ! Pensez-vous que je laisserais faire ça ? Ça prend ben deux maudits baveux du SPVM pour venir me faire la leçon, icitte." Onésime Laviolette empestait l'alcool et sur son visage marqué de couperose, se lisait un mélange de roublardise et de quelque chose qui ressemblait à de la peur. Oui, de la peur.

Laviolette mentait. Il eut fallu avoir des oeillères pour ne pas le voir. Or Sans-Souci et le lieutenant n'avaient pas d' oeillères. Pour eux, c'était clair : tout comme le quincaillier, le "pourri" devait toucher une prime au "rendement".

Le type avait beau s'appeler Laviolette, il puait trop et pas seulement l'alcool.

Les deux "maudits baveux" du SPVM ne s'éternisèrent pas. Ils en avaient assez du "gros lard". D'autant que tout gros lard qu'il était, Laviolette était officier de police. Or relancer un officier de police chez-lui, un jour de congé, contrevenait au protocole. Surtout, quand en plus, on n'était pas du coin.

Si l'envie lui en prenait, Laviolette pourrait porter plainte, et nul doute, il devait être du genre à porter plainte. Qui plus est, l'homme prendrait probablement le téléphone pour alerter les gens de la Standard Chemicals. Nommément un certain Dimitri Diorio. Et comme qui dirait : cette perspective ne souriait pas spécialement aux deux "maudits baveux du SPVM".

.....

En sortant, les deux flics jetèrent un dernier regard à la demeure d' Onésime Laviolette. Une grosse baraque en fausses pierres. À la porte, deux voitures de l'année. Une Mustang rouge et une Lexus dorée. Ça supposait un train de vie qui ne concordait absolument pas avec celui du flic moyen, tout chef de police fut-il.

"Le type ne se gêne même pas pour montrer qu'il a de l'argent, pas plus d'ailleurs qu'il ne s'est empêché de se gratter l'entrejambe pendant tout le temps qu'on a été là, commenta Sans-Souci avec une moue de dégoût. Ce à quoi le lieutenant répondit qu'il ne percevait pas Laviolette comme un modèle de finesse et de savoir-vivre.

Sans-Souci pouffa. C'était bon de l'entendre rire. Était-ce l'échange de numéros de téléphone avec Laurie des Nemrod qui produisait cet effet ? *Possible*, songea le lieutenant.

Ensuite, les détectives firent un saut à l'Hôtel de ville mais le maire était absent. Il assistait, leur dit-on, à une réunion des maires des municipalités de banlieue. Dommage, ils auraient bien aimé avoir son "son de cloche"... Tant pis ! Ensuite, ils approchèrent quelques villageois. Et comme ils s'y attendaient, les gens étaient très réticents à parler. Soit ils se méfiaient, soit ils craignaient pour leurs jobs et peut-être même pour leur vie. Plusieurs travaillaient à la Standard Chemicals et apparemment, "tomber en bas d'un échafaudage" n'inspirait personne.

"Prochain arrêt, lieutenant ? demanda Sans-Souci, de plus en plus d'attaque.

"On va voir s'il y a du monde à l'usine et après on retourne à Montréal."

"J'ai l'impression qu'à l'usine, on ne va pas être reçus à bras ouverts, plaisanta Sans-Souci.

Le lieutenant sourit : "Sans doute pas. Mais nous avons eu une bonne répétition chez Onésime Laviolette, fit-il en imitant la voix éraillée du soûlon. Sans-Souci rit à gorge déployée. Décidément, il prenait du mieux : "Vous auriez dû être comédien, lieutenant !"

"J'ai fait un peu de théâtre au collège mais j'étais loin d'être parmi les meilleurs, crois-moi."

"En tout cas, juste ce qu'il faut pour vous moquer des trous de culs, lieutenant."

"C'est à peu près ça, oui !"

.....

L'usine était située à l'extérieur de la ville. Pour s'y rendre, il fallait emprunter une route secondaire avec, de chaque côté, des champs dévastés et quelques arbres rachitiques. Un bien triste spectacle. Peu avant d'arriver, les enquêteurs repèrent le site mentionné par les Nemrod.

N'étant pas équipés pour escalader une palissade de deux mètres de haut, ils passèrent tout droit. D'ailleurs, même équipés, ils ne l'auraient escaladée. La perspective d'avoir des dobermans aux fesses ne leur souriait pas du tout.

À l'usine, on ne leur déroula pas le tapis rouge et ils n'eurent pas droit à une visite guidée.

La réceptionniste, une grande bringue à lunettes et à talons aiguilles les reçut assez fraîchement : "Vous désirez... ? questionna la pimbêche, l'air suprêmement ennuyé.

Le lieutenant et Sans-Souci produisirent leurs badges et insistèrent pour rencontrer "la personne en charge". Ce qui leur valut un regard méfiant et un pincement de lèvres : "Bon, je vais voir s'il peut vous recevoir."

Qui était donc ce "il" ?

Et bien, c' était l'un des fils de Dimitri Diorio, Sébastien de son prénom.

Après les avoir fait poireauter pendant une bonne vingtaine de minutes, le fils Diorio les reçut dans un bureau assez vaste pour contenir deux fois le salon des Lemelin- Denis et au moins quatre fois celui de Sans-Souci. Quel était son rôle exact dans la compagnie ? Directeur- adjoint, prétendit-il.

Bon...

De la poudre aux yeux, c'est ce que le fils Diorio jeta aux deux flics pendant les dix minutes qu'il leur accorda. Vingt-sept ans, peut-être un peu plus, il était grand et bien décuplé. Il se montra poli mais ne dit que des banalités, du genre : "Vous comprenez, je ne peux pas dévoiler les secrets de la fabrication de... etc... etc... et blablabla... "

Exaspéré, le lieutenant coupa court à cette logorrhée : "Monsieur Diorio, on me dit qu'il y a eu un accident regrettable ici, récemment. Un de vos contremaîtres serait tombé d'un échafaudage, à ce qu'il paraît ?"

L'autre ne se troubla pas : "Ah oui, un malheureux accident. Gérard était un très bon employé et nous le regrettons beaucoup... Mais je vous corrige, lieutenant, il est tombé d'une passerelle et non d'un échafaudage."

Échafaudage ou passerelle, la nuance était-elle d'une importance capitale ? Sans doute pas. C'était encore un faux-fuyant. *Tout pour éviter la confrontation*, pensa le lieutenant. Sébastien Diorio avait bien appris son rôle.

N'empêche qu'en apercevant Sans-Souci, le fils Diorio avait tressailli.

37

Quand il était en déplacement, le lieutenant ne courait pas les bars et les "poupounes" de luxe comme semblait le penser le commandant Brière. Alexandre était un homme amoureux et fidèle, un homme de "famille" et un homme très heureux de regagner son domicile, ce soir-là.

Kim et les jumelles l'attendaient à la porte et lui firent un accueil triomphal. C'était comme s'il avait été parti pendant six mois. Les époux échangèrent un chaste baiser (les moins chastes viendraient plus tard). Puis, Zoé et Chloé réclamèrent "le cheval, papa...". Elles étaient irrésistibles avec leurs grands yeux émerveillés et leur père ne résista pas. Il se mit à quatre pattes et les promena sur son dos.

Nicolas, lui, brillait par son absence.

Au bout de dix minutes, les jumelles délaissèrent leur monture, et le "cheval" put enfin demander à son épouse, où était passé le fiston.

"Dans sa chambre, soupira Kim. Elle n'était pas la mère biologique de Nicolas, mais elle l'aimait comme un fils. Et Nicolas qui n'avait pratiquement pas connu sa mère Sophie, morte quand il n'avait que deux ans, aimait Kim comme une mère. En plus, il y avait dans cette relation une sorte de connivence qui n'aurait peut-être pas existé avec la mère biologique.

Une complicité qui réjouissait le lieutenant. D'autant, qu'ayant lui-même perdu ses parents à l'âge de quinze ans, il avait développé avec Louise, la mère de Sophie et Arthur Saintonge, son second mari, une relation exceptionnelle. Une relation faite d'amitié et de confiance, avec en toile de fond, une dimension familiale très forte.

Le clan ! Alexandre était fier de cette belle famille recomposée. Hélas, ce tableau, presque trop parfait, s'était assombri depuis quelque temps. *Nicolas !*

"Je ferais bien d'aller lui parler, dit-il, résolu à tirer la situation au clair.

"Bonne idée ! Je crois qu'il regrette ce qui s'est passé, Alexandre."

"Pas autant que moi, Kim... Bon j'y vais. À plus tard."

.....

Quand son père entra dans la chambre, Nicolas était à son ordinateur et ne leva pas les yeux.

"Qu'est-ce qui s'est réellement passé l'autre soir, Nicolas ? Dis-le moi, j'ai besoin de comprendre, fit simplement Alexandre en s'asseyant sur le lit. Le ton calme et l'approche directe de son père ébranla le jeune. Peut-être qu'il n'attendait que ça, au fond : "Je ne pensais pas vraiment ce que je t'ai dit, papa. T'es pas un facho."

"Merci de le reconnaître, fiston. Mais parle-moi de ta cuite."

"J'étais au café Melba avec mes copains quand deux grands de seize ans sont venus nous rejoindre. Ils nous ont proposé d'aller avec eux dans un endroit plus *in*. Je ne voulais pas y aller mais ils ont ri de moi. Ils m'ont traité de *chicken*. J'ai pas voulu perdre la face, ça fait que je les ai suivis."

"Et dans cet endroit plus *in*, il y avait de l'alcool ?"

"Oui papa. Les grands nous ont payé des *shooters* et j'ai... un peu perdu la carte."

Le café Melba, un endroit où l'on servait de l'alcool à des mineurs, *tiens donc !* Alexandre Denis se promit de dire deux mots au propriétaire et en prime : *il allait lui faire perdre son permis, à ce salopard !*

"Papa, j' te promets que j' me ferai plus avoir comme ça !"

Notant avec satisfaction que son fiston avait recommencé à l'appeler *papa* au lieu de *dad* (un anglicisme qui lui écorchait le tympan), Alexandre le rassura : "Je te crois mon gars, dit-il. Puis, désignant l'écran de l'ordinateur : "Sur quoi travailles-tu, en ce moment ?"

"Je compose, papa."

"Tu composes !"

"J'ai commencé à écrire des chansons, genre..."

"Paroles et musique ?"

"Ben oui, papa. Paroles et musique, genre."

"Ah, c'est donc ça qu'on entendait le soir où Horace est arrivé ! J'ai beaucoup aimé."

Le lieutenant faillit ajouter "*genre*" mais se retint. Il était très ému et quand il était dans cet état, il avait tendance à manier le sarcasme pour cacher ses sentiments. Un ado ne comprendrait pas.

"Tu dis pas ça, juste pour me faire plaisir, papa ?"

"Non, mon gars, j'ai vraiment apprécié. D'ailleurs, tu peux peut-être me reprocher bien des choses, mais jamais de t'avoir menti."

"Ça c'est vrai, papa. T'as pas l'habitude de te gêner pour dire ta façon de penser, fit le fiston l'air espiègle. Alexandre sourit en ébouriffant la tignasse de Nicolas, si semblable à la sienne : "Avec moi tu auras toujours l'heure juste, mon garçon !"

.....

Et ce fut bras-dessus, bras-dessous que père et fils descendirent rejoindre le reste de la famille pour le repas. Encore une fois, Armande s'était surpassée. Elle avait préparé un rôti de veau, tendre à souhait. Et la soirée chez les Lemelin- Denis se déroula sans anicroches.

Festive et paisible à la fois.

Même Horace le chiot et Fusain le chat étaient au diapason. Ils dormaient paisiblement dans leurs paniers respectifs. Un moment de grâce fort apprécié. Une trêve passagère, peut-être ? Avec un ado, on ne pouvait pas savoir. Mais c'était autant de pris.

38

Centre d'enquêtes du SPVM, salle de conférences.

"Lieutenant, je suis certain que Sébastien Diorio était l'un des trois types qui m'ont agressé."

Alexandre Denis se fit l'avocat du diable : "Dave, tes agresseurs étaient cagoulés."

"Les yeux, lieutenant, les yeux. Des yeux un peu rapprochés, l'un gris et l'autre vert. "

Et c'était un fait, Sébastien Diorio avait les yeux de couleurs différentes et un étrange regard.

Pour la forme, le lieutenant insista : "Oui mais Dave, quand on t-a attaqué, c'était la nuit."

"La veilleuse était allumée dans la chambre. Et quand il m'a sauté dessus, j'ai bien vu ses yeux.

J'ai même entendu sa voix. Il a dit quelque chose comme : mon tabarnak, tu vas y goûter."

"Ce n'est pas tout à fait le style qu'il affichait quand on l'a rencontré à l'usine, objecta Alexandre, toujours pour la forme.

"Non, mais dans le feu de l'action, il a dû perdre son vernis, lieutenant."

Alexandre sourit : " Nous, on a la quasi certitude que ce sont les trois fils Diorio qui t'ont attaqué, Dave. Mais ton témoignage ne convaincrait probablement pas un juge. De toute manière nous n'en sommes pas encore rendus- là, pas vrai ?"

"Si on y arrive un jour !" Sans-Souci avait définitivement hâte d'épingler les coupables. Et il n'était pas le seul. Hélas, c'était loin d'être chose faite.

Cet échange survenait au moment où les deux enquêteurs venaient de terminer le récit de leur aventure à Saint-Lazare. Virée qui n'avait pas été complètement satisfaisante mais pas complètement inutile non plus.

Le bilan...

Dans l'éventualité d'un procès, le fermier Robert Tremblay et les Nemrod étaient prêts à témoigner. Quant au quincaillier, c'était beaucoup moins certain. Surtout si, à la Standard Chemicals, on apprenait qu'il parlait des "cossins" à tout venant. Dimitri Diorio semblait avoir des méthodes radicales pour régler ses comptes, non ?

"Pour ce qui est d' Onésime Laviolette, compléta Alexandre, s'il ne crève pas d'une cirrhose du foie avant la fin de l'enquête, nous devons avoir une preuve béton pour l'incriminer. Et pour l'instant, on n'en a pas."

"Mais on en aura, lieutenant, fit Régimbald, optimiste.

"Ouais, on en aura." Ce qu' Alexandre n'ajouta pas et que tout le monde pensa, c'était que porter des accusations contre un policier était une affaire très complexe et pas nécessairement bienvenue au sein des Forces de l'Ordre.

"On fait une pause, lieutenant ?"

"On fait une pause."

.....

Après la pause, le lieutenant montra les photos prises par les Nemrod et que, tel qu'entendu, Mark lui avait fait parvenir via Instagram. Et effectivement, elles étaient floues. De toute évidence, les Nemrod n'avaient pas eu le temps de faire les mises au point nécessaires.

Il est vrai que quand on lâche des chiens à vos trousses, on perd un peu le focus ! Mais peut-être qu'une fois les photos agrandies et analysées par les spécialistes du SPVM, on saurait enfin, de façon certaine, ce qui se cachait derrière les palissades de deux mètres de haut.

Ensuite et surtout, il faudrait analyser les sols. Y avait-il, oui ou non, du schiste bitumineux à Saint-Lazare ? À tout hasard, le lieutenant avait prélevé des échantillons de sol. Encore-là, les analyses prendraient du temps. C'était ça une enquête de police. Des avancées, des reculs, des attentes interminables et une multitude de rapports.

Tout cela prenait une bonne dose de patience et de détermination. De la patience et la détermination, les enquêteurs en avaient. Mais pour inculper des gens, il fallait aussi des preuves. Or pour l'instant, des preuves irréfutables, on n'en avait pas.

En fait si... Une toute petite preuve de rien du tout. La propriété, entourée de palissades et protégée par des chiens féroces, appartenait à Dimitri Diorio.

Mais pour le reste : que des soupçons, des allégations, des photos plus ou moins nettes, des rumeurs plus ou moins confirmées. Et si par bonheur, tous les doutes se dissipaient : y avait-il un lien de cause à effet entre le forage, la fuite de méthane, le mauvais temps, les meurtres de Gaëtan Aubry et de Chantal Cossette, "l'accident" du frère, sans compter le faux enlèvement et le tabassage de Sans-Souci ?

"On n'est pas sortis du bois ! se lamenta Blondin

"Non, mais ça viendra, le rassura Alexandre, alors qu'il pensait que ça prendrait une fichue bonne boussole pour sortir de ce bois-là.

.....

Pendant que le lieutenant et Sans-Souci patageait dans la boue à Saint-Lazare, les autres membres de l'équipe ne s'étaient pas tourné les pouces et c'était maintenant à leur tour de raconter.

Régimbald prit les devants : "On a trouvé quelques détails supplémentaires sur Salomé Poulain. Depuis cinq ans, elle et Dimitri Diorio se parlent quotidiennement au téléphone. Des appels qui durent en moyenne une trentaine de minutes. Maintenant, qu'est-ce qu'ils peuvent bien se raconter ? L'histoire ne le dit pas. Je vous laisse deviner." Sous-entendu : probablement des appels érotiques, entre autres.

Dave Sans-Souci ne broncha pas.

"Pour son compte en banque, intervint Blondin, il est plutôt bien garni. Voici la feuille des dépôts, lieutenant." Alexandre Denis émit une sifflement en voyant les sommes qui y figuraient.

Blondin commenta : " La belle Salomé se mouche pas avec du papier de toilette, hein !"

Sans-Souci ne bronchait toujours pas.

"Hem... reprit Régimbald, on peut supposer que Diorio l' aide financièrement. Alors que fait-elle pour lui, à part ouvrir tout grand ses jambes ?" C'était brutal, mais c'était la question qui s'imposait.

"Elle travaille pour lui, ça me semble évident, fit froidement Sans-Souci.

"Heu... Dave, si tu préfères... pour le reste, on peut attendre."

"Continue, Régimbald. Je me sens d'attaque."

"Bon, OK. Après sa disparition de la maison paternelle, elle devient danseuse nue pendant quelques années jusqu'à ce que Diorio la "découvre". Depuis, à part la peinture, elle s'occupe d' un réseau d'escortes, lequel appartient à Diorio. Il est même question de trafic de drogues à cet endroit. Du moins c'est ce qu'un informateur nous a dit. On n'a pas pu confirmer, mais ça paraît sérieux."

"Faudra vérifier."

"Je comprends, lieutenant, et on le fera, assura Régimbald. Mais ce n'est pas comme si les clients allaient nous courir après pour s'en vanter, pas vrai !"

"J'ai été con sur toute la ligne, fit amèrement Sans-Souci : "Elle me disait que ses parents habitaient en Floride où ils avaient un condo et je la croyais. J'ai tout gobé comme un débutant."

Régimbald regarda son collègue avec commisération : "L'important, c'est que tu t'en remettes, Dave." Les autres hochèrent la tête pour montrer leur solidarité.

"Vous pouvez compter là-dessus. Et vite à part ça." Il y avait probablement un peu de bravade chez Sans-Souci, mais c'était bon de le sentir sur la voie de la guérison.

Ça se fêtait. On fit une autre pause pour aller chercher du café et des brioches.

Pas de beignes, S.V. P !

.....

"Marie et Léo, de votre côté qu'est-ce que vous avez trouvé ?"

"Vous parlez du piratage informatique, lieutenant ?"

"De quoi veux-tu qu'on parle, Nguyen ?"

"J'avais envie de vous taquiner, lieutenant."

"Désopilant ! Mais la pause est terminée, alors n'abuse pas."

"Bon, si vous le prenez comme ça, allons-y, fit Léo Nguyen, philosophe : "Alors, pour les dossiers médicaux des trois fils Diorio, ça n'a pas été facile mais on les a eus. Le groupe sanguin d'un des fils correspond aux autres taches de sang relevées dans l'appartement de Salomé Poulain."

"Le plus jeune des trois fils, compléta Marie Garneau.

"Donc, pas celui que nous avons rencontré à Saint-Lazare."

"Non pas celui-là, lieutenant. On s'est aussi intéressé à leur fiche signalétique. On a leur âge, leur poids, leur taille et on a même une photo de chacun. Et tenez-vous bien, ils ont effectivement fait de l'athlétisme et de l'alpinisme. Suffisamment pour leur permettre de grimper sans problème, sur le toit d'un immeuble."

"Ça n'explique toujours pas pourquoi ils auraient choisi de passer par le toit chez Salomé Poulain, mais ça les qualifie, en tout cas, convint Alexandre Denis.

"Lieutenant, pourquoi ne pas comparer leurs profils avec le profil de l'homme au parapluie ? Vous aviez parlé de déguisement. Ça pourrait très bien être l'un d'eux ? Une perruque, des verres teintés et le tour est joué, non ?" Quand Léo Nguyen cessait de déconner, il était un précieux atout pour l'équipe. Quelques-uns de ses collègues l'applaudirent.

Mais oui, c'était bien possible que...

"Bonne idée, Léo, fit Alexandre, nos spécialistes peuvent aisément modifier l'image par ordinateur et voir si... Et en passant, Marie et Léo, excellent travail, vous deux !"

"Vous ne voulez toujours pas savoir comment on s'y est pris, lieutenant ? demanda innocemment Nguyen. Cette fois, le sergent-détective obtint un vrai sourire :

"Pas vraiment, Léo, mais bravo encore !"

39

Ensuite, ce fut au tour de Judith Chomsky et elle aussi n'avait pas chômé.

Elle avait passé la semaine à surveiller le siège social de la Standard Chemicals. Son poste d'observation ? Un cybercafé situé juste en face. Elle expliqua que, l'endroit faisait partie d'une chaîne d'établissements nouveau genre, où moyennant une certaine somme, on pouvait s'abonner, commander du café et un sandwich, s'installer devant un ordinateur, paraître s'absorber dans la rédaction d'un roman ou d'une thèse ou même de jouer à un jeu quelconque.

"On peut rester là pendant des heures sans être dérangé, dit-elle.

Ainsi, de sa planque, mis à part, boire trop de cafés et avaler des sandwichs végétariens, Judith Chomsky avait vu beaucoup de monde entrer et sortir du siège social. Entre autres quelques politiciens : "... évidemment, notre ministre de l'Environnement, mais aussi, le ministre des Ressources naturelles de même que celui des Recherches et Innovations, dit-elle assez fière de son coup.

"Des gens à connaître quand on veut faire de la prospection minière en catimini, commenta ironiquement Alexandre.

"Je ne vous le fais pas dire, lieutenant !" Au ton de la policière, il était évident qu'elle avait un autre atout dans sa manche et Alexandre lui fit une fleur : "Et qui d'autre as-tu vu, Judith ?"

"Farid Salan ! Il a passé un après-midi complet à la Standard Chemicals et en est ressorti en compagnie de Dimitri Diorio vers les dix-huit heures. Ils étaient accompagnés de deux très jeunes et très jolies filles. Je les ai suivis et le quatuor est entré au Reine Victoria. Figurez-vous, lieutenant, que Dimitri Diorio y loue une suite en permanence."

"Des preuves de tout ça ?"

"J'ai pris des photos avec mon téléphone intelligent."

"Excellent !"

"J'ai tout. Les ministres qui entrent au siège social, ensuite Farid Salan et Dimitri Diorio qui en sortent avec les deux filles et qui entrent à l'hôtel. Et pour la suite louée en permanence, faites-moi confiance, j'ai vérifié avec le gérant."

"Et comment as-tu vérifié, Judith ? demanda Léo Nguyen.

"Bof, je lui ai fait un peu de charme."

"Ah, il me semblait aussi." Nguyen n'avait pas l'air heureux.

"Mais ce n'est pas tout. Ce soir, j'ai rendez-vous avec le nouvel adjoint de Diorio. Il m'invite à dîner, voyons ... ce nouveau resto à la mode, le ... j'ai le nom sur le bout de la langue, je ..."

"C'est probablement le **Easy does it**, sur Monkland, suggéra Nguyen.

"Et ben dis-donc, Léo tu te tiens au courant, s'exclama Régimbald avec un sifflement admiratif.

"Ma nouvelle blonde habite tout près."

"Ta nouvelle blonde ? Ah, c'est pas la même que celle qui t'accompagnait à mon mariage ? s'enquit Judith, curieuse.

"Je vois les deux, rétorqua Nguyen en haussant les épaules, comme si avoir deux blondes était la chose la plus normale au monde. Ô qu'il était loin le temps où Nguyen s'émouvait de la moindre peccadille commise par ses coéquipiers. Oui, très loin !

"En as-tu une troisième en réserve pour les soirs de pleine lune, plaisanta Judith.

"Tu n'as pas à parler, toi. Une femme mariée qui accepte de sortir avec un autre homme !"

"Moi, c'est pour le travail, Léo. Mais rassure-toi, nous sommes simplement copains."

"Simplement copains ! Vous vous connaissez à peine et il t'invite dans un resto à la mode ?"

"Je ne suis pas son genre. Ce n'est pas pour draguer les dames que le gars fréquente le café Internet. Tu piges, Léo ?"

"Pourquoi t'invite-t-il, alors ?"

" Il a besoin de se confier !"

Cet échange entre Judith et Léo commençait à devenir gênant et le lieutenant jugea que ça avait assez duré : "Tu prends des initiatives potentiellement dangereuses, Judith. Tu aurais dû nous prévenir, fit-il. Nous aurions pu prévoir un système d'écoute, organiser une filature."

"Je ne crois pas, lieutenant."

"Qu'est-ce que tu veux dire ?"

"J'ai l'impression que l'adjoint de Diorio n'est pas très heureux dans ses nouvelles fonctions."

"Bon... mais quand même, je pense qu'il serait prudent d' assurer tes arrières."

"Je peux m'en charger, lieutenant, fit Nguyen. Je ne demande que ça, assurer les arrières de Judith." C'était une remarque consternante venant d'un homme intelligent et sensible. Quelques toussotements se firent entendre : Léo Nguyen se comportait comme un gamin avec Judith.

Nguyen avait-il vraiment accepté le mariage de Judith avec Delanoix ? Les allusions d'un goût douteux et l'histoire des deux blondes. Et Judith qui faisait la coquette. *Pas sain du tout*, songea le lieutenant : "Faisons une pause, soupira-t-il.

Trois pauses en deux heures, c'était beaucoup. Mais il ne voyait aucune autre solution.

.....

Au retour de la pause, le lieutenant fit un ultime effort pour ramasser ses idées et surtout celles de Judith et de Léo.

Et pas de dérapage intempestif, vu ! "Nous savons maintenant, résuma-t-il, que Salomé Poulain fréquente Dimitri Diorio depuis des années, or elle a été la coloc de Gaëtan Aubry. Gaëtan était un ami FACEBOOK de Chantal Cossette, l'adjointe de Dimitri. Celle- ci le met en contact avec son frère le contremaître, lequel lui apprend ce qui se qui se passe réellement à Saint-Lazare. Gaëtan en parle à Salomé, laquelle..."

"... s'empresse de le dire à Dimitri. Et c'est là que ça dérape pour le pauvre Gaëtan. Ça se peut très bien, approuva Régimbald.

Cette fois, tout le monde était d'accord : oui, ça pouvait très bien s'être produit de cette façon-là. Salomé Poulain avait probablement prévenu Dimitri Diorio, lequel, compte tenu des méthodes qu'on lui supposait, n'aurait pas hésité à faire assassiner Gaëtan Aubry.

Par qui ? Par l'un ou l'autre de ses fils ? Peut-être ? Une fois leurs photos modifiées par ordinateur avec perruque et lunettes, on devrait être fixé dans un sens ou dans l'autre. Et si, aucun des trois fils Diorio n'était impliqué dans le meurtre de Gaëtan Aubry, il faudrait chercher ailleurs...

"Bon, reprit le lieutenant, outre sa participation à des partouzes dans une suite du Reine Victoria, que vient faire Farid Salan dans le décor ? "

"Il est climatologue mais il est aussi géologue, ne l'oublions pas, fit Nguyen redevenu la valeur sûre qu'il ne devrait jamais cesser d' être.

Eh oui, un géologue, ça connaît bien l'état des sols. Bingo ! Le complot parfait.

Farid Salan, Dimitri Diorio, ses trois fils, sa maîtresse Salomé Poulain, un réseau d'escortes, un trafic de drogues et des ministres directement ou indirectement impliqués dans la prospection de gaz de schiste. Prospection qui occasionne une fuite de méthane, laquelle donne lieu à un temps de chien. Plus spécialement dans la région concernée.

Abracadabra. On brasse le tout et ça donne...

.....

"Ça donne un maudit paquet de troubles, Alexandre ! grommela le commandant Brière quand le lieutenant lui fit part des déductions de l'équipe.

"J'en conviens, mais..."

"Avec des ministres dans le portrait, ça risque de nous péter dans la face."

"Je comprends, mais... on ne peut quand même pas laisser tomber."

"Non, bien sûr que non. Sauf que maintenant, on va devoir impliquer la SQ et..."

"C'est normal. D'habitude commandant, vous êtes le premier à en faire la suggestion, non ?"

"Mais là, on frappe un os, Alexandre."

"Comment ça, on frappe un os ?"

"Figure-toi, que le nouveau directeur de la SQ est un grand chum du PM."

"OH ! OH !"

"Ouais... OH, OH, bordel !"

40

Judith Chomsky et le nouvel adjoint de Diorio, Jim Bédard (Jimmy pour les intimes), étaient attablés au **Easy does it**. Le restaurant était bondé. Clientèle branchée, possédant assez de fric pour s'offrir un repas à prix exorbitant. Décor hi- tec, cuisine végétarienne. Bio, sans cholestérol et sans gluten. Réputation surfaite, pensa Judith, d'autant qu'ils avaient attendu une heure avant d'être servis.

Ils en étaient maintenant rendus au dessert. Gâteau sans farine au chocolat équitable. C'était quasiment une bénédiction après le potage aux lentilles, le tofu sauté et les trois branches de céleri. Chose certaine, avec un tel repas, ils ne prendraient pas de poids ni l'un ni l'autre. Même qu'ils étaient quasiment assurés d'en perdre.

Pas plus que sa compagne, Jimmy n'appréciait l'endroit : "La prochaine fois, dit-il, on ira manger un steak au **Boeuf qui parle**. Ça te vas, Judith ?"

La policière sourit mais ne promit rien. Le temps filait et elle commençait à se demander à quel moment elle pourrait aborder les "vraies questions". Jimmy était loin d'être désagréable mais elle aurait de beaucoup préféré être chez-elle à déguster un des délicieux repas "à la française" que lui préparait son tendre époux, Tristan Delanoix.

Et pour tout dire, elle en avait raz-le -bol d'entendre parler : ratios, visions d'ensemble, stratégies d'investissements, systèmes de cotations. Eh oui, Jimmy avait fait l'École des Hautes Études commerciales pour ensuite aller étudier à la célèbre London School of Economics. Rien de moins !

L'économie n'ayant jamais été sa branche forte, Judith Chomsky cherchait désespérément un moyen d'entrer dans le vif du sujet. N'en pouvant plus, elle plongea : "Hem ... changement de sujet, Jimmy, tu m'as dit que ça allait mal avec ton copain ?"

Dans une de leurs conversations au cybercafé, Jim Bédard avait mentionné que l'homme qui partageait sa vie, le trompait : "Eh oui, ma chère ! Je croyais avoir trouvé l'âme sœur mais hélas, je faisais erreur !"

"Et en même temps, une promotion ! Ça fait beaucoup pour un seul homme, non ? questionna innocemment la policière.

"Ah ça, tu peux le dire !"

"Mais... à part ça... ça va au bureau ?"

"Plus ou moins ..."

"Plus ou moins, Jimmy ?"

"Je ne veux pas mordre la main qui me nourrit mais... disons que Dimitri Diorio n'est pas un homme facile."

"Pas facile ! Mais dans quel sens, Jimmy ?" Judith ouvrait de grands yeux faussement étonnés.

Lentement mais sûrement Jim Bédard céda du terrain. Encore deux ou trois échanges anodins et ça y était : "Tu peux garder un secret, Judith ?"

Trop d'empressement à répondre "oui" aurait paru suspect. D'autre part, rater pareille occasion serait un mauvais calcul : "Qu'en penses-tu, Jimmy ?"

Jim Bédard semblait hésiter.

"Si tu préfères, on peut parler d'autre chose, dit Judith, jouant l'indifférence. Bonne tactique, car Jim Bédard finit par se décider : "Je pense que je peux te faire confiance." Le jeune homme se pencha au dessus de la table et c'est en chuchotant qu'il lui dit : "Dimitri Diorio est un criminel. Même que je me demande comment il ne s'est pas fait pincer avant."

Bien entendu, Judith Chomsky avait caché à son nouvel ami le fait qu'elle était policière. Elle avait prétendu travailler à une thèse de doctorat en sociologie. Une mystification qu'elle jugeait acceptable. Après tout, elle avait étudié dans le domaine et possédait suffisamment de notions en

sociologie pour rendre la chose plausible. Si bien que, pour maintenir la supercherie, elle fit mine d'être choquée par la révélation de Jimmy : "Un criminel... est-ce possible ?"

"Les chiffres ne mentent pas, Judith." Et Jimmy d'expliquer qu'il avait vu que des montants étaient détournés à des fins criminelles : "Double comptabilité. Des sommes importantes portées électroniquement à des comptes fictifs et... "

"Oh, mon Dieu ! s'écria hypocritement Judith.

"Au début j'ai cru qu'il y avait erreur. J' en ai fait la remarque et la réponse de Dimitri Diorio m'a glacé. Il m'a dit, en me regardant droit dans les yeux, qu'il ne me payait pas pour poser des questions et que si je tenais à la vie, j'avais intérêt à me taire."

"Hein ?" Là, Judith Chomsky ne mimait plus l'étonnement. Parce qu' étonnée, elle l'était. Dimitri Diorio ne se gênait même pas pour menacer ouvertement les gens. *Et ben, dis donc !*

"Oui, et ce n'est pas tout, Judith. Je pense que c'est lui qui a fait assassiner Chantal Cossette."

Bingo ! "Et pourquoi penses-tu ça, Jimmy ? l'encouragea la policière, continuant à jouer les naïves.

"Chantal Cossette donnait un cours aux Hautes Études commerciales du temps où j'y étudiais. Je la connaissais donc un peu. C'était une femme brillante et je suis certain qu' elle aussi avait compris ce qui se passait avec les chiffres. Peut-être qu'elle a voulu dénoncer Dimitri Diorio ? Tu comprends où je veux en venir, Judith ?"

"Euh... ouais."

"Une autre chose qui m'a frappé. Il paraît que son frère a été victime d'un drôle d'accident à l'usine de Saint-Lazare. En tout cas, dans la boîte, ça jase à ce sujet-là."

"Que comptes-tu faire, Jimmy ?"

"Je ne sais pas. Le dénoncer ?... Ce bonhomme-là me fout les jetons."

Ça on peut le comprendre.

La détective prit alors une décision qu'elle regretterait peut-être, mais partant du principe que *"qui ne risque n'a rien"*, elle osa : "Hem ... je connais quelqu'un qui pourrait peut-être t'aider, Jimmy."

"Ah oui, qui donc ?"

"Il est chef-enquêteur au SPVM... Le lieutenant Alexandre Denis."

Et là, Jimmy abattit une carte que Judith n'avait pas vue venir : "Tu es de la police, hein, Judith ?" Puis, avec un sourire désarmant : "En veux-tu une bonne ? Je l'avais deviné."

La détective se tassa sur son siège.

Était bien prise, qui croyait prendre. À maligne, malin et demi. Le malin zieuta la maligne, beaucoup moins maligne qu'elle pensait être, leva son verre et : "À ta santé, ma chère Judith !"

La Mata Hari du SPVM n'était plus du tout certaine d'avoir fait un bon coup.

.....

Quand il apprit quel genre d'entente Judith Chomsky avait conclue, un peu beaucoup à l'aveugle, le lieutenant ne déborda pas de joie. Et franchement, il n'avait pas tort. S'en remettre à un parfait inconnu ne relevait d'aucun manuel du bon enquêteur.

Judith eut donc droit à une sévère réprimande faite en des termes qu'il est préférable de taire. Et pour une fois, Judith Chomsky ne trouva rien à dire pour sa défense.

Sa colère apaisée, le lieutenant dut convenir qu'il n'avait plus le choix. Il devait rencontrer le dénommé Jim (Jimmy) Bédard.

41

La jeune trentaine, athlétique sans être monsieur- muscle, poignée de main ferme, regard direct, Jim (Jimmy) Bédard fit une assez bonne impression. Mais le lieutenant n'était pas homme à se fier à une première impression. Bédard était-il un authentique lanceur d'alertes, ou bien un espion à la solde de Dimitri Diorio ?

Pour être fixé dans un sens ou dans l'autre, Alexandre Denis s'employa d'abord à le faire parler de lui. Et grosso modo, Jim Bédard lui répéta ce qu'il avait raconté à Judith Chomsky. Sa passion pour les chiffres et ce depuis qu'il était tout petit, ses études, le fait qu'il connaissait Chantal Cossette et ainsi de suite. On en était rendu au vif du sujet : ses liens avec Dimitri Diorio.

"Depuis combien de temps, travaillez-vous à la Standard Chemicals, Bédard ?"

"Depuis deux ans, lieutenant."

"Qu'y faisiez-vous avant de devenir l'adjoint du président ?"

"J'étais au développement des affaires."

Jim Bédard répondait sans fioritures. Face à l'homme qui l'interrogeait, d'instinct, le jeune homme avait compris que, se montrer trop volubile ou essayer d'embellir les choses, n'était pas la bonne technique. Ce en quoi il n'avait pas tort ; le lieutenant se méfiait des gens inutilement bavards :

"Qui vous a fait entrer dans la boîte ?"

"On est venu me chercher, lieutenant. Un chasseur de têtes."

Quand on est diplômé d'une école aussi prestigieuse que la London School of Economics, c'était plausible. "Comment en êtes-vous venu à soupçonner votre employeur ?"

Là, Jim Bédard sentit qu'il lui fallait en donner un peu plus :

"Tout d'abord, dit-il, j'ai vu défiler des drôles de types dans son bureau. Des costauds à l'air pas commode. J'en ai même reconnu un. J'avais vu sa photo dans le journal. Recherché pour vol à main armé. Ces gens-là, je l'ai noté, n'entrent jamais par la porte avant. Ils passent toujours par le sous-sol et le garage intérieur."

Jim Bédard est observateur. Un bon point en sa faveur, pensa le lieutenant : "Vous avez dit "tout d'abord", il y a un "ensuite" ?"

"Il y a surtout eu le meurtre de Chantal Cossette. Comme je l'ai dit à Judith, c'est à partir de ce moment-là que je me suis vraiment questionné."

"Ah, oui ? "

"Euh ... " Jim Bédard se troubla. Manifestement, le ton incisif et le regard d'acier du lieutenant le déstabilisait.

Et comme il ne s'agissait pas de lui faire perdre tous ses moyens, mais bien de le faire parler (s'il avait réellement des choses à dire), Alexandre Denis adoucit légèrement le ton : "Avant d'apprendre qu'elle avait été assassinée, dit-il, vous ne vous étiez pas interrogé sur sa soudaine disparition ?"

"Mais non... Je ne la connaissais pas tant que ça, vous savez. Alors, sur le coup, comme tout le monde, j'ai cru le mémo que le patron a fait circuler dans la boîte. À savoir, qu'elle avait démissionné pour raisons personnelles."

L'explication se tenait. Beaucoup de gens croient d'emblée ce que prétendent les personnes en position d'autorité. Le lieutenant passa à une autre question : "Et comment avez-vous su pour la double comptabilité ?"

"J'ai accès à la plupart des dossiers, lieutenant."

"Dimitri Diorio vous fait suffisamment confiance pour ça ?"

"Pas exactement, lieutenant. Mais... j'ai fureté à droite à gauche et..."

"Qu'entendez-vous par fureté à droite à gauche ?"

"Je ... " Une fois de plus, Jim Bédard parut être dans ses petits souliers.

"Qu'alliez-vous ajouter ? insista Alexandre Denis, impitoyable.

"Je... j'ai piraté son ordinateur, lieutenant, je..."

"Piraté son ordinateur ! Vous preniez un grand risque ?"

"C'est en partie pour ça que j'ai la trouille, lieutenant."

"Vous pensez que votre employeur a des doutes ?"

" Franchement, je ne sais pas. Il n'est pas facile de le déchiffrer."

"Mouais ... " Alexandre Denis fit un autre test : "Comment avez-vous deviné que Judith Chomsky était détective ?"

"Ce n'était pas bien difficile. Judith est une femme formidable mais une très mauvaise actrice."

Le lieutenant hocha la tête mais ne sourit pas : "Vous, Bédard, ça vous arrive de jouer la comédie ?"

"À l'occasion, lieutenant."

Jim Bédard aurait protesté, juré que jamais il ne jouait de jeu, il n'aurait pas passé le test de l'authenticité. Sa franchise lui valut un B+ : "Donc, vous dites que Dimitri Diorio ne se doute de rien ?"

"Jusqu'à présent, je pense que ça peut aller. Mais pour combien de temps encore... ?"

Jim Bédard avait le front en sueur. *Soit, il mentait ou soit, il...* Méritait-il un A+ ou un D moins ?

Le lieutenant le regarda longuement droit dans les yeux et y vit de la détermination. La même qui habitait tous ceux et celles qui voulaient aller au fond des choses.

Il opta pour le A+ : "Bon, voici ce que j'ai à vous proposer..." Et tout comme Judith Chomsky, Alexandre Denis décida de faire confiance à Jim (Jimmy) Bédard.

42

Centre d'enquêtes du SPVM, salle de conférences.

Le lieutenant s'apprêtait à développer le plan qu'il avait concocté avec Jim Bédard quand Blondin, qui prenait des notes comme tout le monde, se mit à émettre des sons inintelligibles. Chose qui n'était pas complètement anormale dans son cas et au début personne n'y prêta attention.

Mais quand il s'effondra, ce fut la consternation générale et... la fin du meeting.

Heureusement, on était dans un milieu où les gens étaient formés à réagir au quart de tour. Si bien que Blondin fut rapidement transporté à l'hôpital. Le sergent-détective avait fait un AVC. Hélas, malgré la rapidité d'intervention, les médecins ne se prononçaient pas sur ses chances de survie.

Un suspense, dont on se serait bien passé, mais qui bouleversa le quotidien des enquêteurs à un point tel que le projet du lieutenant fut repoussé à une date ultérieure. Quand ? Ça dépendrait. Pour le moment, les détectives se relayaient au chevet de leur collègue tout en essayant d'apporter un support moral à sa femme et à ses enfants. C'était ça, une équipe unie.

Même le commandant Brière se pointa à l'hôpital.

Toujours est-il qu'un scanner démontra une chose que tout le monde ignorait, Blondin le premier. Il avait une tumeur au cerveau laquelle serait probablement à l'origine de l'AVC. Tumeur maligne ou pas maligne ?

Pour répondre à cette question cruciale, on lui fit subir une batterie de tests. Le diagnostic : la tumeur n'était pas maligne mais pour l'enlever, Blondin devrait subir une délicate opération. Ce qui fut fait. L'opération se passa bien, sauf que Blondin en aurait sans doute pour des mois de réadaptation. Le sergent-détective reviendrait-il au boulot ?

Dans le jargon policier ça voulait dire : serait-il opérationnel, un jour ? Les médecins ne promettaient rien. N'empêche que la vie devait reprendre son cours et que les enquêteurs, rassurés ou pas, devaient reprendre sérieusement le collier.

.....

Mi- novembre, il se remit à pleuvoir et à venteler de plus belle. Mais dans l'adversité, il y a parfois des percées de soleil. Et pour l'équipe du lieutenant, cruellement amputée d'un de ses membres, les percées de soleil furent le retour de Liliane Thomas et de Lambert.

Deux enquêteurs chevronnés et en pleine forme, eux.

Liliane, l'heureuse nouvelle maman, parla de son poupon de six mois comme du "plus beau et du meilleur bébé du monde". Ceux et celles de ses collègues, qui étaient passés par là, hochèrent la tête, compréhensifs. Un premier bébé est toujours le plus beau du monde. Deux ou trois bébés plus tard, la perspective change légèrement.

Lambert, lui, avait eu sa part de tribulations. L'année précédente il avait découvert que sa fille de dix-huit ans était danseuse nue, se prostituait et se droguait. Comme si ce n'était pas suffisant, la jeune fille avait été tabassée quasiment à mort par son *pimp*. Lambert avait pris un congé prolongé pour être auprès d'elle et de sa famille. Or la jeune fille était maintenant sur la voie de la guérison.

Lambert aussi : "On a eu chaud mais notre fille va beaucoup mieux. En plus, elle veut retourner aux études, fit le sergent-détective, plein d'espoir. C'était une excellente nouvelle. Lambert eut droit à des accolades chaleureuses de la part de ses collègues masculins. Les femmes, elles, lui donnèrent de gros becs sur la joue. Et...

... le lieutenant put enfin exposer son plan en long et en large.

En quoi consistait ce fameux plan ? Eh bien, il s'agissait, avec la complicité de Jim Bédard, de s'introduire tard le soir ou si vous voulez tôt la nuit, dans les locaux de la Standard Chemicals. C'était un projet audacieux, extrêmement risqué et loin d'être conforme au protocole.

"Êtes-vous certain, lieutenant, que Jim Bédard ne va pas se dégonfler ? s'enquit Lambert, trouvant, à juste titre, que son retour au travail s'annonçait assez mouvementé, merci.

"Jim Bédard est prêt. D'autant que Nguyen et moi, serons avec lui. Et quelques-uns d'entre vous, pas très loin, comme je vous l'ai expliqué."

"Ouais, mais si on rate notre coup, je ne donne pas cher de notre peau, fit Régimbald, lequel, avec Lambert, Judith Chomsky et Sans-Souci, serait parmi les "quelques-uns d'entre vous" : "Et je ne parle pas uniquement de Dimitri Diorio, je parle de ..."

"... de Brière, oui je sais. Je ne lui ai rien dit. Il nous empêcherait d'agir, bien entendu."

"En tout cas, pour quelqu'un qui m'a reproché de faire aveuglément confiance à Jim Bédard, je trouve que vous ne cédez pas votre place, lieutenant." Judith Chomsky n'avait pas oublié le savon qu'elle s'était pris. Rancunière comme pas une, elle n'était pas fâchée d'en balancer une à son chef.

Alexandre Denis fit comme s'il n'avait rien entendu : "Idéalement, ce sera pour demain soir. Tout le monde est d'attaque, je présume. "

D'attaque ou pas, les "heureux élus" firent signe que oui. Même Judith.

.....

Le lendemain soir, peu avant minuit, le cybercafé, situé en face du siège social de la Standard Chemicals, recevait la visite d'internautes *nouveau genre*. Régimbald, Lambert, Sans-Souci et Judith Chomsky (une habituée, celle-là) s'amenèrent sur les lieux en jeans, leurs ordinateurs portables à la main. Le café étant ouvert 24 heures sur 24, les flics n'étaient peut-être pas aussi *nouveau genre* qu'on serait porté à le croire.

En fait, à cette heure tardive, la faune habituelle (étudiants, écrivains en panne d'inspiration, travailleurs prenant leur pause-café) cédait la place à des insomniaques de tout genre. Certains d'un genre indéfinissable. Et comme tous étaient absorbés devant leurs écrans, tous se fichaient royalement des autres clients.

Les enquêteurs munis d'oreillettes-radio purent donc s'installer en toute quiétude, cafés et ordinateurs portables devant eux. Ainsi, tout en faisant mine de pianoter sur leurs claviers, ils pourraient écouter ce que le lieutenant leur dirait.

Ils avaient aussi pour mission de surveiller discrètement l'entrée principale du siège social. En effet, il était possible bien que peu probable, que quelqu'un, Dimitri Diorio et/ ou l'un de ses employés, s'avise de faire du temps supplémentaire, tard le soir. Personne ne le souhaitait mais si besoin était, les détectives étaient armés et prêts à intervenir au quart de tour.

43

En face, à la Standard Chemicals, se déroulait une scène digne des meilleurs films d'espionnage. Gageons que même les agents de la CIA, du MI 5 ou du MI 6 n'auraient pas fait mieux.

Vêtus de noir, portant cagoules et vestes pare-balles, le lieutenant, Jim(Jimmy) Bédard et Léo Nguyen, tels des ombres, se dirigèrent vers l'arrière de l'édifice. Ils ne disposaient que de quelques minutes pour s'introduire à l'intérieur sans éveiller l'attention des agents de sécurité. Et même si Jimmy s'était renseigné sur le rythme des tours de garde et avait pris soin de repérer les endroits où il y avait des caméras de surveillance, le risque d'être pris en flagrant délit, existait.

Nguyen et le lieutenant avaient sur eux leurs pistolets et s'étaient munis d'une réserve de poivre de Cayenne. En cas d'urgence, une bonne dose de poivre de Cayenne pouvait résoudre bien des problèmes, *pas vrai ?* Mais la précaution s'avéra inutile car les trois hommes réussirent à pénétrer à l'intérieur sans être inquiétés. Jim(Jimmy) Bédard avait bien travaillé.

Maintenant, comment accéder au bureau de Dimitri Diorio ?

Et bien, avec la carte magnétique de Jimmy. Chose étonnante, la même carte donnait accès à tous les bureaux de l'édifice, y inclus celui du grand patron. Dimitri Diorio était-il à ce point sûr de son personnel ? Il était un peu tard pour se poser la question. Donc, circonspection et rapidité d'exécution.

Une fois dans le bureau, Jim Bédard alla immédiatement au poste informatique et : "Il a changé son mot de passe, s'exclama-t-il, en ouvrant l'ordinateur de son patron.

Les "intrus" venaient de frapper un os ! Dimitri Diorio s'était-il rendu compte du piratage ? Tout était à parier que, oui. Les jours de Jim Bédard étaient peut-être comptés... Raison de plus pour faire vite. Mais faire vite, sans mot de passe, n'était pas une mince tâche.

Et pendant que Léo Nguyen et Jim Bédard, les deux cracks de l'informatique, suaient sang et eau pour trouver le nouveau code d'accès, le lieutenant, lui, inspecta les lieux.

Des lieux, qu'il avait vus rapidement lorsqu'il était venu rencontrer Dimitri Diorio. Cette fois, il en prenait toute la mesure. La pièce était immense. Plus vaste et plus luxueuse que le bureau de direction à l'usine de Saint-Lazare; ce qui n'était pas peu dire.

Tapis de haute laine, fauteuils et divan en cuir souple, bar bien garni. Sur un mur, un moniteur interactif pour salle de conférences et un téléviseur intelligent Ultra-Haute définition 4K, ANROÏD multifonctions . Il était évident que Dimitri Diorio, le chef d'entreprise, ne lésinait pas sur le confort et la technologie de pointe. Sur les murs quelques gravures. Pas de toiles de grands maîtres et pas de peintures de Salomé Poulain. Donc, si le type était vraiment un collectionneur, il ne l'affichait pas au travail. *Prudent !*

Au fond de la pièce, des classeurs métalliques dont l'un seulement n'était pas verrouillé. Alexandre Denis en fit rapidement l'inventaire : agrafeuses, trombones, rubans adhésifs et dévidoir, notocollants, papier à en-tête, feuilles quadrillées, rayées, crayons Bic, enveloppes etc...

Ensuite, ne trouvant aucune clé pour ouvrir les serrures des autres classeurs et même s'il pouvait les crocheter aisément, le lieutenant décida qu'il ne le ferait pas. Comme toute l'opération n'était pas des plus légales, il estimait qu'il y avait des limites à ne pas franchir.

Drôle de raisonnement, diraient certains.

Par contre, les tiroirs de la table de travail n'étant pas fermés à clé, il put les ouvrir, la conscience tranquille. Il n'y vit que des boîtes de mouchoirs en papier, de la gomme à mâcher, plusieurs tablettes de chocolats...

Dimitri Diorio était-il hypoglycémique ? Alexandre se posa la question. Au fond, il s'en fichait que le personnage soit hypo- machin ou hyper-ci ou ça. Mais fallait bien qu'il occupe son esprit parce que, jusque-là, il ne trouvait rien de compromettant. Que des babioles.

Merde !

Finalement, comme il n'avait aucun talent de hacker, capacité que possédaient indubitablement Jim Bédard et Léo Nguyen, il se résigna à aller faire le guet à la porte tout en décrivant l'action pour le bénéfice de ses collègues qui poireautaient au café d'en face.

Tout allait relativement bien quand un bruit de pas se fit entendre dans le corridor.

Les agents de sécurité faisaient leur ronde. Les trois contrevenants retinrent leur souffle. Les agents allaient-ils passer tout droit ou pénétrer dans le bureau ? Et s'ils entraient, pourrait-on éviter un arrosage au poivre de Cayenne ou pis encore, un bain de sang ? *Ô temps suspends ton vol*. Dans des moments comme celui-là, il arrive qu'on pense aux grands classiques.

Au bout d' interminables secondes, les trois hommes entendirent les pas s'éloigner. Galvanisés par le sentiment d'urgence, Jim Bédard et Léo Nguyen redoublèrent d'efforts; lesquels furent finalement couronnés de succès. Repérer les documents leur prit encore quelques précieuses minutes. Restait à les copier sur clé USB.

"Plus que quatre minutes avant la prochaine ronde, chuchota le lieutenant.

"Ça va aller, firent les deux courageux pirates informatiques.

Et ça alla.

Après, il leur fallut attendre que les agents de sécurité aient terminé la prochaine ronde avant de s'éclipser. Encore quelques sueurs froides. D'autant plus froides que cette fois, l'un des agents secoua la poignée de la porte du bureau, histoire de vérifier si elle était bien fermée. Jim Bédard, Nguyen et le lieutenant retinrent à nouveau leur souffle.

Mais personne n'entra.

Enfin, la dernière étape et non la moindre : les comparses devaient ressortir de l'édifice sans être repérés. C'eut été vraiment bête de se faire attraper si près du but. Les trois hommes se glissèrent sans bruit dans le corridor.

Après s'être assurés que la voie était libre, ils redescendirent par où ils étaient venus, c'est-à-dire par l'escalier de service lequel débouchait sur l'arrière de l'immeuble. Dans la ruelle, les trois hommes prirent de longues goulées d'air pollué.

Il était trois heures du matin.

.....

Quand tous les participants à l'aventure se retrouvèrent devant le cybercafé, on ne perdit pas de temps à faire le post-mortem. Tous avaient hâte d'aller prendre quelques heures de repos bien mérité. Les "heureux élus" du cybercafé qui avaient eu tout le loisir de faire le plein de café équitable et de muffins bios, de même que les trois contrevenants qui avaient eu plus que leur lot d'émotions au siège social de la Standard Chemicals.

Le lieutenant prit quand même la peine de remercier tout le monde, rappela à ses collègues le meeting d'équipe fixé à 11 heures, puis se chargea de reconduire Jim Bédard chez-lui. Ce dernier n'ayant pas d'auto, c'était le moins qu'il pût faire, après tout :

"Jimmy, lui demanda-t-il chemin faisant, Dimitri Diorio a-t-il l'habitude de changer son mot de passe ?" Cette question n'avait cessé de le tracasser et pour cause.

"Je n'en sais rien, lieutenant."

"Si vous notez le moindre changement dans son attitude, faites-le moi savoir aussitôt."

"Peut-être, que je ferais mieux de me chercher un autre boulot... "

"Pas dans l'immédiat. Trop d'empressement à quitter la boîte pourrait vous pointer du doigt."

Puis, Alexandre Denis tenta de se faire rassurant : "Le changement de mot passe est peut-être tout à fait fortuit, Jimmy."

"Peut-être... Mais vous n'en croyez rien... n'est-ce pas ?" remarqua Jim Bédard avec un pauvre sourire. Au lieu de répondre directement, le lieutenant fit une promesse au jeune homme : "Je ne vous laisserai pas tomber, Jimmy. Soyez-en certain."

"Merci, lieutenant."

Ils étaient arrivés à destination.

Jim (Jimmy) Bédard rentra chez-lui, la tête basse.

Cette nuit-là, Alexandre Denis ne dormit pas du sommeil du juste. Il avait mis la vie d'un civil en péril et il n'en n'était pas fier du tout.

44

Début décembre, la température était anormalement douce. Il pleuvait constamment et toujours les grands vents. Décidément, la nature n'était pas en paix.

Le lieutenant-détective Alexandre Denis, non plus. Imaginez-vous que, dans un moment d'enthousiasme, certains penseraient d'égarement, il avait équipé son fiston d'un synthétiseur et d'une batterie et percussions. Nicolas en avait profité pour obtenir la permission de répéter au sous-sol, avec ce qu'il nommait "son band". Lequel "band" était composé de Noémie et de deux garçons de leur âge, Zach et Loïc. Synthétiseur, tambours, cymbales, guitares et... boum, boum, boum, voilà !

On devrait toujours mesurer la portée d'un geste. Réflexion que le lieutenant se fit, mais trop tard. Si bien que désormais, en plus des jappements d'Horace, des miaulements de Fusain, des cris des jumelles (pas toujours de joie), il était accueilli par des sons très peu harmonieux, venant du sous-sol.

Nicolas avait modifié son style et sa musique ressemblait maintenant à de la cacophonie : "Mais papa, j'évolue. Tu comprends ? avait fait le "traître" en invoquant les privilèges du créateur.

Un soir, où les décibels atteignaient des sommets inégalés, Alexandre avait presque décidé de confisquer tout le bazar, quand Kim s'interposa : "Chéri, vois le bon côté des choses, lui conseilla-t-elle. Au moins on sait où ils sont et ce qu'ils font."

"Ouais, tu as raison, concéda le "chéri" du bout des lèvres : "Mais ... et les devoirs et les leçons, hein ?"

"Ils les ont faits avant que tu arrives. J'y ai veillé personnellement."

"Bon, mais je ne veux pas que Nicolas se couche trop tard, bougonna le "chéri".

"Le couvre-feu est à 22 heures, Alexandre. Ils sont bien avertis."

Kim avait réponse à tout et les arguments du lieutenant tombaient un à un. Celui qu'il réservait pour la fin n'était même pas valable. Les trois membres du "band" de Nicolas habitaient sur la même rue. Conséquemment, ils pouvaient rentrer chez-eux à pied sans qu'il soit obligé de les reconduire à la fin de la soirée. Si bien qu'il fit ce qu'il aurait dû faire dès le début.

Il alla rejoindre les jumelles qui le réclamaient à grands cris. Avant le dodo, elles raffolaient du conte *Les Trois petits Oursons* et exigeaient que ce soit leur père qui leur en fasse la lecture. Quand il était là, bien entendu. Et ce soir-là, il y était.

.....

Et qu'en était-il de la clé USB, fruit d'une piratage et d'une opération clandestine ?

Juridiquement parlant, le contenu d'une clé USB ne constituait pas une preuve; ça, Alexandre Denis le savait. Alors, pourquoi avoir pris autant de risques ? Et bien, ça s'appelait, frôler l'illégalité pour monter un dossier dans le but de s'assurer que l'enquête allait dans la bonne direction.

Mais l'enquête allait-elle dans la bonne direction ? La réponse : oui mais pas complètement.

Sur la clé USB, il y avait des relevés téléphoniques et bancaires, diverses transactions, certains échanges de courriels donnant à penser que Dimitri Diorio était bel et bien un homme d'affaires véreux, accouiné à la mafia et protégé par "le politique."

Mais rien sur les fils Diorio. Pas d'indications claires sur le forage de gaz de schiste et la fuite de méthane. Non plus que sur l'implication du bonhomme dans les meurtres de Gaëtan Aubry, de Chantal Cossette. Rien, non plus, concernant "l'accident" du frère de celle-ci.

Quand même, il fallait passer à l'étape suivante. Et l'étape suivante consistait à mettre le commandant Brière au courant de la folle équipée dans les bureaux de la Standard Chemicals et de ce qui en résultait. Et ça, je vous prie de le croire, ce ne serait pas du tout cuit.

Et ce ne le fut pas.

.....

"Encore une fois, Alexandre, tu me mets devant le fait accompli. Toi et tes maudites méthodes ! J'en ai plein l' dos."

"Qu'est-ce qu'elles ont mes méthodes, commandant ? "

"Ne fais pas l'innocent. Introduction par effraction. Si vous aviez été pris en flagrant délit, on aurait eu l'air de quoi, tu penses ?"

"D'abord, ce n'était pas une introduction par effraction puisque Jim Bédard nous a introduits avec sa carte magnétique. Ensuite, on ne s'est pas fait prendre."

"Tu joues avec les mots en plus de jouer au cow-boy."

"Ça ressemblait plutôt à un jeu de Donjons et Dragons, commandant."

"Aye, ça va faire les farces plates. Tu m'énerves et pas à peu près !"

"OK, je vous énerve... Mais nous savons maintenant un peu mieux de quoi il retourne, non ?"

"Ah, ouais ! Bien, explique- moi de quoi il retourne et ç'a besoin d'être clair, grinça Brière.

Et le lieutenant d'expliquer avec une mauvaise foi à hurler. Son chef ne hurla pas, il aboya : "En plus de ça, je suppose que tu vas me demander des mandats de perquisition."

"Vous supposez bien, fit le lieutenant, plus baveux que jamais.

"Un jour, tu vas frapper ton Waterloo, Alexandre."

"Me comparer à Napoléon Bonaparte, c'est me faire trop d'honneur, commandant !"

Brière marchait de long en large et n'était visiblement pas d'humeur à badiner : "Et ce jour-là, ne compte pas sur moi, pour te défendre, fit-il en continuant à pester.

Avec Brière, c'était à peu près toujours le même scénario. Il fallait d'abord qu'il fasse mine de critiquer les méthodes, lesquelles, soit dit en passant, l'arrangeaient la plupart du temps. Ensuite il fallait qu'il assoie son autorité pour, en bout de piste, finir par céder. Une véritable perte de temps et de salive, pensait le lieutenant en attendant que son chef termine sa séance de défoulement.

Quand enfin, il put placer un mot, Alexandre rappliqua avec une demande spéciale :

"Et en passant, commandant, nous en devons une à Jim Bédard. Il nous a donné un sérieux coup de pouce et c'était très courageux de sa part. Il mérite qu'on s'occupe de lui."

"Tu es vraiment trop bon !" Il était comme ça, Brière. Jim Bédard avait voulu les aider et bien, tant pis pour lui. Il n'avait qu'à s'arranger avec ses troubles.

"Il risque de finir comme Chantal Cossette. Dans une ruelle, le corps criblé de balles."

"Ça, Alexandre, t'aurais dû y penser avant."

"Nous devrions lui offrir une protection pour quelque temps."

"Ah bon ! Parce qu'en plus de ça, monsieur pense au Système de Protection des témoins peut-être ? Et moi je suis James Bond. Non mais, tu rêves en couleur ! Ça coûte une beurrée ça."

"Je pensais plutôt à un ou deux agents en uniforme. Pas à une armada, commandant."

"Tu veux te donner bonne conscience, Alexandre ? Je n'ai pas de budget pour ça."

"Dans ce cas, je vais m'adresser à mes amis de LA SÉCU. Vous savez, l'agence de Steve Nolet et de Rita Latendresse, fit innocemment le lieutenant.

Une façon de déstabiliser Brière était de lui parler de Rita Latendresse.

Du temps où elle était policière au SPVM, Rita, une femme à la peau noire, avait été victime de discrimination. À cause de sa race, elle s'était vue refuser toute possibilité d'avancement et Brière n'avait rien fait pour l'aider. Vouée à rester patrouilleur jusqu'à la retraite, Rita avait démissionné. Et maintenant, elle possédait sa propre agence de surveillance et de détection. Une agence très florissante. Rita était la preuve que, hors du SPVM, il pouvait y avoir un salut. Et ça, Brière ne le prenait pas.

Certes depuis le temps, les mentalités avaient évolué dans les Forces de l'ordre, mais Brière n'aimait pas qu'on lui rappelle une époque moins glorieuse. De plus, Alexandre le soupçonnait de se mordre les doigts d'avoir laissé filer une femme de la trempe de Rita, intelligente, articulée, experte en arts martiaux et championne de tir à l'arc de surcroît :

"Alors commandant, j'appelle mes amis ou... vous allez trouver un budget pour..."

"C'est bon, bougonna Brière, je vais voir ce que je peux faire pour assurer une protection à...

Rappelle-moi son nom..."

"Jim Bédard, commandant."

Le lieutenant réprima un sourire de triomphe. N'empêche qu'il songeait à réclamer une prime à l'endurance pour devoir supporter régulièrement les humeurs de ce bozo-là.

Ou à tout le moins, une mention honorable.

45

Salomé Poulain avait tranquillement réintégré son appartement du quartier Villeray. Avec ses canevas, ses pinceaux et ses boîtes de tubes de peinture, comme si de rien était. Une preuve de plus de l'arrogance de Dimitri Diorio et de sa partenaire d'ébats sado-maso. Qu'importait que des fonds publics aient été dépensés, qu'on ait remué ciel et terre pour retrouver la courtisane, ces gens-là s'en foutaient royalement. Ils se croyaient à l'abri. Pas vus, pas pris, hein !

Dans les médias, "l'enlèvement" de Salomé Poulain avait fait place à d'autres sujets jugés plus "hot". Plus personne ne posait de questions. Le seul qui aurait pu ou voulu en poser, c'était Christian Genest. Celui-là même qui avait fait le rapprochement entre le meurtre de Chantal Cossette et "l'accident " de son frère. Mais le reporter était présentement dans l'impossibilité d'agir.

En fait, il était à l'hôpital souffrant de multiples fractures. Il avait été assailli dans une ruelle par trois hommes cagoulés et armés de battes de base-ball. Du moins, c'est ce qu'il avait eu le temps de révéler aux policiers avant de sombrer dans le coma.

Un appel à témoins avait été lancé, mais personne ne s'était manifesté.

N'empêche que la similitude, avec l'attaque dont Sans-Souci avait été victime, était criante. Vient un moment où les criminels forcent un peu trop la note. Et c'était précisément ce qui venait de se produire. Pas vus pas pris, hein !

C'est ce qu'on allait voir.

"La clique à Diorio" ignorait que le lieutenant était assez bon joueur d'échecs. Pas du niveau "champion international", mais assez bon pour savoir, qu'avant de faire échec au roi, il fallait s'emparer de la reine. Dimitri Diorio, le roi. Salomé Poulain, la reine.

Ainsi, prévoyant que, tôt ou tard, Salomé referait surface, il avait mis (avec la permission de Brière, cette fois) son appartement du quartier Villeray sur écoute. Pas si épais que ça, les flics, hein !

.....

Deux jours après son retour, Salomé Poulain recevait une visite assez étonnante. Et plus étonnante encore fut la conversation, captée grâce à l'écoute électronique.

Le visiteur : *"Quand vas-tu cesser de coucher avec le vieux ?"*

Salomé : *"Ça te dérange à ce point-là, mon chou ?"*

Le visiteur : *"Je sais le calcul que tu fais et tu te trompes."*

Salomé : *"Qu'est-ce que tu veux dire ?"*

Le visiteur : *"Il ne quittera jamais ma mère."*

Salomé : *"Oh, le p'tit garçon à sa môman ! Et si j'aime ça, moi, coucher avec le vieux ?"*

Le visiteur : *"Qu'est-ce que tu peux lui trouver au bonhomme ?"*

Salomé : *"Il comble chez-moi certains besoins que tu ne peux pas combler, compris ?"*

Le visiteur : *"Il ne t'aime pas. Tout ce qu'il veut c'est ton cul. Moi, je veux t'épouser."*

Salomé : *"Mais tu n'es pas encore le grand patron, toi. Et sans vouloir te faire de peine, sexuellement parlant, tu as encore beaucoup de croûtes à manger avant d'arriver à la cheville de ton père, mon chou."*

Le visiteur : *"Tu me dis ça, à moi ! Après tout ce que j'ai fait pour toi. Tu n'as pas de cœur."*

Salomé : *"Non, je n'ai pas de cœur. Mais j'aime bien une petite baise, quand même. Allez mon petit Sébastien... Fais-toi plaisir et fais-moi plaisir. Mmmm... c'est ça... continue... Oh... mmmm..."*

.....

Régimbald émit un sifflement : *"La maudite nymphomane. Elle couche avec le fils aîné à la barbe du père ! Je suppose qu'elle couche aussi avec les deux autres fils."*

"Ça, Régimbald, nous l'ignorons."

"C'est quand même une sacrée pute, lieutenant." Régimbald coula un regard vers Sans-Souci :

"Excuse-moi Dave, je n..."

"Ça va, Régimbald. Je pense exactement la même chose, fit Sans-Souci, l'air dégoûté.

"Cette femme me donne la chair de poule, commenta Marie Garneau, complètement ahurie.

"J'ai l'impression que nous ne sommes pas au bout de nos surprises avec ces deux-là."

"Sauriez-vous des choses que nous ignorons, lieutenant?"

"Non, mais je..."

Marie insista : "Il y a quelque chose qui vous tracasse. Ça paraît, lieutenant."

"Hum... Nous n'avons aucune preuve que Dimitri Diorio soit derrière le meurtre de Gaëtan Aubry... Et si c'était Salomé qui avait demandé à Sébastien Diorio de... ? "

"Mais nous sommes quasiment certains que c'est Sébastien Diorio qui a fait le coup, non ?"

"Correction, Judith. La photo de l'homme au parapluie que nos spécialistes ont modifiée, nous fait penser à Sébastien Diorio. Mais pour en être certains, ça nous prend des preuves."

"Bon d'accord. Mais alors, où voulez-vous en venir exactement ? Ça va bien faire, les charades." Le ton était acerbe. Judith Chomsky en voulait encore au lieutenant pour le savon qu'il lui avait passé. Dommage pour elle ! Alexandre Denis n'avait aucune intention de s'excuser : " Notez le ton de Sébastien quand il dit à Salomé : *après tout ce que j'ai fait pour toi*. À mon avis, c'est important."

Dubitative, Liliane Thomas intervint : " Hum... important ? C'est à dire ?"

"Sébastien Diorio et Salomé Poulain se voient à l'insu du "vieux" comme ils l'appellent. Et si Gaëtan Aubry les avait surpris ensembles. Ils ont peut-être craint que... Manifestement, ces deux-là ne souhaitent pas que Diorio père apprenne leur liaison. Non ?"

"Je ne vois toujours pas le rapport, insista Liliane.

"L'argent est un puissant mobile pour commettre un meurtre."

"C'est un fait, mais..."

"Avez-vous noté que Sébastien Diorio est complètement sous l'emprise de Salomé Poulain ?

Partons donc d'une hypothèse : Salomé ne veut à aucun prix être privée de sa vache à lait, Diorio père, si bien que... "

"C'est pas vous lieutenant, qui passez votre temps à nous dire de ne jamais présumer des intentions de quelqu'un ? objecta Régimbald.

"Toute règle comporte ses exceptions, fit Alexandre Denis avec la désinvolture qui le caractérisait quand il voulait faire passer une idée : "Salomé Poulain est une manipulatrice née. De plus, elle m'apparaît comme quelqu'un à l'esprit suffisamment retors pour concocter un tel meurtre."

"Dès le début vous aviez vu clair dans son jeu, lieutenant, fit pensivement Dave Sans-Souci.

"Pas du tout, Dave. Je trouvais simplement que tu t'emballais un peu trop rapidement."

"Et apparemment, tu n'es pas le seul à être tombé dans le piège, ajouta Régimbald.

"Ouais... pas le seul, en effet, soupira Sans-Souci. Il était clair qu'il s'en voulait terriblement.

Que d'autres tombent dans les filets de Salomé Poulain était une chose mais, lui, comment avait-il pu être aveugle à ce point ? Dave n'avait pas encore appris à se pardonner.

Dans la salle, il y eut quelques raclements de gorge.

"Nous avons tous cru que le meurtre de Gaëtan Aubry était lié au forage clandestin et à la fuite de méthane, reprit le lieutenant : "Et si l'on était en présence de deux motifs et de deux tueurs ? Un pour Gaëtan Aubry et un autre pour Chantal Cossette ?"

"Vous aimez ça, compliquer les choses, fit aigrement Judith Chomsky.

Alexandre Denis ignore l'interruption :

"Nous avons deux procédés différents. Chantal Cossette tuée par balle, méthode mafieuse, alors que pour Gaëtan Aubry, non. Ça prenait de l'imagination et, bien sûr, des moyens pour se procurer du polonium 210. Selon moi, Salomé Poulain remplit les deux conditions. Elle a l'esprit tordu et... via les clients de l'agence d'escortes, elle... "

"Il y a tellement d'angles dans cette affaire, qu'on finit par s'y perdre ! déclara Liliane Thomas. Arrivée tard dans le dossier, la sergent-déetective avait un peu de mal à s'y retrouver. Mais elle n'était pas la seule. Son collègue Régimbald la rassura :

"Moi aussi je m'y perds, Liliane, fit-il. En fait, ce que vous êtes en train de nous dire, lieutenant, c'est que parmi les clients de l'agence d'escortes, il y aurait quelqu'un qui pourrait se procurer du polonium 210... Bon OK, ça se peut. Mais le foutu parapluie, qui l'a trafiqué ?"

"Aurais-tu oublié ce qu' on a découvert au sujet de Sébastien Diorio ? Il a fait des études d'ingénieur en mécanique."

"Oh merde !"

"Oui, oh ! merde, en effet. Bon, récapitulons."

.....

Blondin, le scribe attitré, étant absent et pour cause, le lieutenant prit la relève. S'emparant d'un crayon feutre, il s'approcha du mur où était scotchée en permanence une grande feuille blanche qui n'attendait qu'à être remplie de réflexions parfois judicieuses, parfois moins. Ça dépendait des jours.

- 1) Salomé Poulain et Dimitri Diorio. Liaison sado-maso + appât du gain.
- 2) Salomé et Sébastien Diorio (ingénieur). Liaison dangereuse + parapluie trafiqué + appât du gain.
- 3) Gaëtan Aubry: facteur "dérangeant" pour qui et pourquoi ?
- 4) Polonium 210. Qui peut s'en procurer ?
- 5) Salomé Poulain, agence d'escortes + trafic de drogues ?
- 6) Politiciens, agence d'escortes. Clients ? Polonium ?
- 7) Mafiosi, agence d'escortes, clients ? Polonium ?
- 8) Dimitri Diorio, Farid Salan (climatologue, géologue) = Partouzes+ forage de gaz de schiste+ fuite de méthane.

9) Meurtre de Chantal Cossette = Dimitri Diorio + crime organisé ?

10) "Accident" de Gérard Cossette = Sébastien Diorio (commande du père Diorio) ?

11) Dave Sans-Souci: tabassage, battes de base-ball = frères Diorio ?

12) Christian Genest(reporter) : tabassage, battes de base-ball = frères Diorio ?

Le lieutenant y était allé au scalpel. Un schéma qui posait plus de questions qu'il n' offrait de réponses. Et effectivement, ça compliquait les choses mais ça les mettait également en perspective.

On avait trois acteurs principaux : La reine Salomé, le roi Dimitri et le cavalier Sébastien. Les pions : Farid Salan, les deux autres frères Diorio, les politiciens, les mafiosi.

Les victimes : Gaëtan Aubry, Chantal Cossette, le frère de celle-ci, le reporter Christian Genest et Dave Sans-Souci. Les "accessoires" : polonium 210, battes de base-ball, armes de poing. La toile de fond : gaz de schiste, fuite de méthane. Sans oublier les états sexuels de tout un chacun.

L'enjeu principal : **l'Argent**. Beaucoup d'argent. Énormément d'argent.

Les enquêteurs avaient devant eux un échiquier monstrueux balayé de perturbations atmosphériques. Une formidable partie d'échecs. Encore faudrait-il démêler et prouver tout ça. Et pour y arriver, il leur fallait, en premier lieu, une prolongation de l'écoute électronique chez Salomé Poulain. En second lieu, obtenir des mandats de perquisitions; à tout le moins, un pour la Standard Chemicals et un autre pour la demeure principale de Dimitri Diorio.

Et au vu de la lenteur du système, ils devraient s'armer de patience.

46

Chez Salomé Poulain, l'écoute électronique serait prolongée. Le commandant Brière ne s'y objecta pas. Le procureur non plus. Par ailleurs, les mandats de perquisitions pour la demeure principale de Dimitri Diorio et pour les bureaux de la Standard Chemicals furent refusés. Et comme le contenu de la clé USB avait été obtenu de manière plus que discutable, Alexandre Denis préféra ne pas insister. Pour l'instant.

Sur l'échiquier de cette enquête complexe, on attendrait donc que Salomé et Sébastien se rencontrent à nouveau pour faire tomber la "tour du roi Dimitri". Mais ça ne voulait pas dire qu'on se tournait les pouces pour autant. Ainsi, l'équipe disposait maintenant d'une liste de noms des principaux clients de l'agence d'escortes. Là encore pour l'obtenir, la méthode avait été discutable. En fait, Léo Nguyen et Liliane Thomas avaient piraté l'ordinateur de l'agence avec la bénédiction du lieutenant.

Voilà !

Or parmi les noms repérés, il y en avait un qui retenait particulièrement l'attention. Celui du ministre des Recherches et Innovations, Frank Cuvillon, un client régulier, semblait-il. De par sa fonction, s'il faisait bien son travail, le ministre Cuvillon devait être en contact avec différents laboratoires. Pas vrai ?

Et quel meilleur endroit qu'un laboratoire pour se procurer une substance aussi rare que du polonium 210 ! Et si, par le plus grand des hasards, le laboratoire s'avérait être clandestin, ce serait encore plus facile, non ? Les détectives en déduisirent, un peu hâtivement sans doute, que le ministre Cuvillon pouvait fort bien être l'intermédiaire idéal.

En tout cas, la piste était valable, mais...

... Frank Cuvillon était aussi l'un des ministres qui se rendaient régulièrement au siège social de la Standard Chemicals. Conséquemment, l'homme devait bien connaître Dimitri Diorio. Cuvillon avait-il le cran nécessaire pour cacher au redoutable homme d'affaires, qu'il travaillait "en parallèle" pour le compte de Salomé Poulain, sa maîtresse ? À moins que Dimitri ait été d'accord ?

Tout était possible dans ce monde glauque où se mêlaient meurtres, politique, prostitution, prospection illégale de gaz de schiste et fuite de méthane. Un chassé-croisé macabre, d'un cynisme à vous glacer le sang ou à en perdre son latin. Et/ou, les deux. Et c'était loin d'être rassurant, ni dans un sens, ni dans l'autre.

.....

Mine de rien, on était rendu à la mi-décembre et il pleuvait encore et encore. Les météorologues prévoient un Noël vert. Enfin *Noël vert* était sans doute une figure de style. Ils auraient pu parler d'un Noël boueux, venteux et pluvieux, c' eut été beaucoup plus précis.

Même que, pour les habitants de la région de Saint-Lazare, c'était pire encore. Des orages d'une violence inouïe succédaient à des tornades non moins violentes. Évidemment, les Nemrod étaient sur place et avaient élu domicile chez leurs amis les Tremblay.

À Montréal, l'équipe du lieutenant s'activait toujours et... Sans-Souci n'avait plus le bras en écharpe. Le cœur non plus, semblait-il. Il communiquait régulièrement par textos avec Laurie des Nemrod. C'était, d'ailleurs, grâce à leurs échanges que les détectives connaissaient à fond les épreuves qui affligeaient la région.

Maintenant, qu'arrivait-il à un autre acteur dans l'affaire. Jim(Jimmy) Bédard ?

Et bien, malgré la protection de la police, il avait démissionné de son poste d'adjoint de Dimitri Diorio. Démission qui avait été acceptée sans problème apparent. De plus, un malheur n'arrivant jamais seul, son copain lui avait demandé de quitter le domicile conjugal. La maison lui appartenant, ce dernier désirait y installer sa nouvelle flamme.

Jimmy se retrouva donc, sans travail, sans copain et sans domicile. Avec une épée de Damoclès planant au-dessus de sa tête : Dimitri Diorio l'avait laissé partir un peu trop facilement, non ? Ne risquait-il pas d'être retrouvé, le corps criblé de balles comme sa prédécesseur, Chantal Cossette ? Spontanément, Judith Chomsky, avec laquelle Jimmy s'était liée d'amitié, lui offrit de venir habiter chez-elle en attendant que "les choses se tassent". Apparemment, le mari de celle-ci, Tristan Delanoix, ne s'était pas interposé.

La question de l'hébergement réglée, il fallait lui trouver un boulot. Or son aventure avec les flics, lui ayant donné la piquûre du métier, Jim Bédard s'en était ouvert au lieutenant. Lequel ne l' avait pas dissuadé mais ne l'avait pas encouragé non plus. Et n'allons pas croire que c'était parce que Jimmy était gay. Pas du tout. De ce côté-là, on n'était plus à l'époque de la grande noirceur au Québec, même dans un milieu aussi macho que celui de la police.

Non, le motif était tout autre.

On ne devenait pas enquêteur du jour au lendemain. À trente-deux ans, Jim Bédard serait -il prêt à franchir toutes les étapes ? Faire l'institut de police avec des jeunes d'à peine vingt ans pour la plupart, ensuite être patrouilleur pendant quelques années et surtout, avait-il le goût de la discipline et du métier à ce point-là ? Jimmy parut hésiter quand la question lui fut posée. C'est alors que le lieutenant pensa à une autre solution pour lui.

Il présenta Jimmy à ses amis de l'agence LA SÉCU, Steve et Rita. Justement, le couple cherchait quelqu'un avec des qualités de gestionnaire, du goût et du talent pour la détection et la surveillance. Jim Bédard, avec ses études avancées en finances et son côté aventurier, correspondait parfaitement au profil de l'emploi. Jimmy leur plut et l'affaire fut rapidement conclue. Il entrerait à la SÉCU après les Fêtes.

Et pendant ce temps, que devenait le malheureux Blondin ? Le sergent-détective prenait du mieux et avait été transféré au Centre de Réadaptation de Montréal. N'empêche qu' on ne savait

toujours pas s'il allait se remettre complètement. Il avait encore beaucoup de difficulté à se mouvoir et à articuler de façon cohérente. Ses collègues allaient le visiter à tout de rôle et dans la Division, on s'était cotisé pour lui offrir des cours ultra spécialisés quand il aurait son congé du Centre de Réadaptation. Lui non plus, on ne le laisserait pas tomber.

On en était là, à l'approche des Fêtes...

.....

Pour Noël, Alexandre Denis et sa famille n'iraient pas en Mauricie comme à l'accoutumée. D'abord chez la sœur d'Alexandre mariée à un médecin de Trois-Rivières, ensuite chez les parents de Kim qui résidaient pas très loin. La parenté comprendrait. Deux raisons motivaient ce bris dans les traditions. Aussi sérieuses l'une que l'autre.

Primo : la température ne s'y prêtait pas. Trop incertaine. Pas de neige, mais toujours des grands vents et des orages épouvantables. Secundo : la semaine précédant Noël, Kim et les enfants furent terrassés par la grippe. Pas la H1 N1, mais une autre souche. Notons qu' à cette période de l'année, il y avait toujours une "souche de quelque chose" qui traînait quelque part. Après tout, il fallait remplir les goussets des pharmaceutiques qui en avaient "tellement besoin", les pauvres !

Quant à Alexandre, il fut pris d'une rage de dents. Il détestait aller chez le dentiste et trouvait toujours mille et un prétextes pour espacer ses visites; cette fois, il n'eut pas le choix. Il dut prendre rendez-vous en catastrophe et subir l'ablation de la dent de sagesse fautive.

Donc, les vacances de Noël s'annonçaient couci-couça chez les Lemelin- Denis, mais...

... le jour de Noël, tout le monde étant plus ou moins rétabli, Armande fit cuire la dinde traditionnelle, confectionna des tourtières et une magnifique bûche de Noël. Louise et Arthur Saintonge ainsi que Noémie, la copine de Nicolas, furent invités à célébrer en "comité restreint".

Ça toussait et ça reniflait en masse. Qu'à cela ne tienne, on trouva quand même le moyen de s'amuser. On déballa les cadeaux, on mangea avec appétit, à l'exception d'Alexandre, lequel avait

encore de la difficulté à mastiquer. Il dut donc se limiter à une purée de légumes avec de la dinde hachée menu. Pas de bûche de Noël pour lui (trop sucrée, pas bon pour la dentition). Il fit contre mauvaise fortune, bon cœur. D'autant qu'il était soulagé de voir que sa famille n'avait pas été décimée par la "souche de quelque chose."

Et comme si la nature ne voulait pas être en reste, une petite neige se mit à tomber en gros flocons souples. La carte postale, quoi !

Un magnifique spectacle que les jumelles purent admirer par la fenêtre du salon, bien calées dans les bras solides de leur père. Il fallait immortaliser ce grand moment. Kim et Nicolas s'en chargèrent en prenant des photos avec leurs téléphones intelligents.

Était-ce à dire que le climat rentrait enfin dans le rang ? Les jumelles pourraient-elles faire leurs premiers bonhommes de neige ? "Dame nature" avait-elle enfin compris comment les choses devaient se passer l'hiver au Québec ?

Ça restait à voir.

47

Hélas ! les jumelles ne firent pas de bonhommes de neige.

Le lendemain de Noël, il s'était remis à pleuvoir de plus belle. Début janvier, il y eut un épisode de verglas. Les météorologues persistaient et signaient. C'était la faute à El Nino et ils avaient sans doute en partie raison. Sauf que dans la région de Saint-Lazare, on était pas d'accord avec ce diagnostic. Les tornades succédaient aux orages accompagnés de grêlons gros comme le poing.

La nature en folie !

Les Nemrod étaient toujours sur place et multipliaient leurs rapports en pointant du doigt "une fuite de méthane non colmatée". Malheureusement, ils ne trouvaient pas d'oreilles attentives chez les gens d'Environnement Canada. En fait, plus précisément chez le dénommé Farid Salan. Si ce que les détectives soupçonnaient à son sujet s'avérait, Salan avait tout intérêt à faire la sourde oreille. Pas vrai ?

Et justement, où en était l'équipe d'enquête dans ses pérégrinations ?

Prenons le cas de Salomé Poulain, par exemple. On ne la lâchait plus d'une semelle. C'est ainsi que l'on constata qu'elle avait fait deux "sauts" à Saint-Sauveur. Les agents chargés de surveiller l'appartement du quartier Villeray avaient passé le relais aux policiers de Saint-Sauveur. Ceux-ci avaient confirmé : Salomé Poulain était bien où l'on croyait qu'elle était. Avec Dimitri Diorio.

Cette fois, nul besoin de prendre des photos au télé-objectif. On savait très bien maintenant à quels jeux se livraient les deux amants. Et personne n'était voyeur au point d'en redemander. Ni les policiers de Saint-Sauveur et encore moins ceux de l'équipe du lieutenant.

De retour à Montréal, Salomé Poulain, en "femme très occupée", avait fait de brèves visites à l'agence d'escortes dont elle était censément la patronne. Était-ce un poste simplement "honorifique" ?

Les détectives le pensaient. Selon eux, elle devait servir de couverture à son amant, Diorio père. Un écran de fumé de plus, dressé par l'homme d'affaires véreux, sado-maso, partouzeur et grand tireur de ficelles politiques et gazières.

.....

Et qu'en était-il du fils aîné, Sébastien ? Et bien, il faisait la navette entre l'usine de Saint-Lazare, l'appartement qu'il partageait avec ses frères et... l'appartement de la prolifique Salomé Poulain.

C'est ainsi que les enquêteurs purent bénéficier d' un autre enregistrement audio.

"Le vieux a deviné pour le meurtre de Gaëtan Aubry."

"Hein ?"

"Ah, mon petit Sébastien, tu as vraiment peur de lui, espèce de froussard !"

"T' es une vraie salope ! Et... à part ça, qu'est-ce qu'il a raconté ?"

"En fait, il m'a félicitée pour avoir pris les devants."

" Lui as-tu dit que c'est moi qui ai fait le coup ?"

"Mais non, voyons. Qu'est-ce tu crois. Tu me prends pour une imbécile ?"

"Oh, tu es tout sauf une imbécile, ma chère ! Ensuite ?"

"Eh bien, il a ajouté qu'il aurait un meurtre de moins sur la conscience. Dans son cas, c'est une figure de style, évidemment !"

"Tu es plutôt mal placée pour parler, toi."

"Du calme, mon petit Sébastien. En fait, le vieux m'a dit qu'il s'apprêtait à donner le contrat à ses copains du crime organisé. Il voulait en finir avec Aubry de la même manière que pour son adjointe. Vois-tu, il savait que Gaëtan se proposait de parler du forage de gaz de schiste et de la fuite de méthane au Sommet sur le climat et ça ne lui plaisait pas du tout."

"Ce n'est pas toi qui lui en aurais touché un mot, par hasard ?"

"Tu le connais, le vieux, il a des antennes partout."

"Tu ne réponds pas à ma question... Je sens que tu ne me dis pas tout. "

"Qu'est-ce que tu veux que je te dise de plus ?"

"Le choix du lieu, le hall d'entrée de l'hôtel, c'était ton choix ou celui du vieux ?"

"Avec ton père, il faut toujours avoir une longueur d'avance. Sinon, ça peut être dangereux pour la santé."

"Encore une fois, tu louvoies. Tu es très forte Salomé, très forte ! N'empêche que si le vieux apprenait pour nous deux, on serait dans de beaux draps."

"Des draps mortuaires, mon petit Sébastien ! Fini la belle vie, l'argent et tout."

"Donc... tu es certaine qu'il ne sait pas pour nous deux."

"Pas certaine à cent pour cent. Mais presque."

" Ouais... Sait-il que c'est son ami Frank Cuvillon, le ministre des Ressources naturelles, qui nous a procuré le polonium ?"

"Il n'en pas parlé en tout cas. Mais il doit bien se douter que du polonium 210, on ne s'en procure pas n'importe où."

"De toute manière, le vieux a besoin de Frank et des autres ministres pour camoufler le forage et la fuite de méthane."

"Tant qu'il a besoin des gens, ça va."

" Ah parce que toi, Salomé, tu ne fais jamais ça, hein ! Tu agis exactement de la même façon. Tu t'es même servie du flic pour détourner l'attention. Puis quand tu en as eu assez de lui, tu..."

"Bon, ça suffit... Allons nous coucher."

.....

Dans la salle de conférences, il y eut un long silence.

Certes, les détectives ne se faisaient plus d'illusion, mais quand même, il avait des maudites limites ! Personne n'osait regarder Sans-Souci.

Au bout d'un moment, Régimbald lança : "Je vais me chercher un café. Quelqu'un en veut ?"

"Je t'accompagne, fit Dave Sans-Souci, la voix rauque.

"Je prendrais bien un café, moi aussi, dit Marie Garneau.

Là-dessus, le lieutenant déclara qu'on ferait la pause tout de suite.

.....

Au retour, on réécouta froidement la bande sonore.

"On les tient, lieutenant."

"C'est un bon début mais je n'irais pas jusqu'à dire qu'on les tient."

"Évidemment, il faut étoffer mais..."

"Nous avons les aveux de Salomé Poulain et de Sébastien Diorio. Parfait... mais pour le reste ?"

"En clair, ça veut dire qu'on doit attendre pour demander des mandats d'arrestations."

"Exact, Régimbald. Pour l'instant, ces deux-là nous sont plus utiles en liberté. On maintient l'écoute électronique et pour les mandats, patientons."

"Allez-vous au moins en parler à Brière."

"Pas à ce stade-ci. Il voudrait procéder immédiatement et... pour l'instant, nous n'avons pas de preuves directes contre Dimitri Diorio. Que du blabla de deux amants qui ne le portent manifestement pas dans leurs cœurs pour des raisons différentes, sans doute... Peut-être qu'on en saura davantage à la prochaine écoute, non ? "

"Mouais..."

"Et pour le ministre Cuvillon, ça va nous prendre pas mal plus que ce que nous avons pour l'incriminer. Quand on touche au politique, on marche automatiquement sur des oeufs."

"Sur des œufs pourris, lieutenant."

"Je ne te contredirai pas là-dessus, Régimbald."

48

On ne se limita pas à surveiller la reine Salomé et le cavalier Sébastien. Le lieutenant affecta des agents en uniforme à la surveillance des allées et venues du roi Dimitri. C'est ainsi, qu' au cours de la deuxième semaine de janvier, on apprit que Dimitri Diorio s'était envolé pour une vacance dans le sud avec son épouse, la reine-mère.

Et pas n'importe quel sud. Pas la Floride. Trop peuple, voyons ! Au Brésil, il y avait beaucoup mieux : les plages de Rio de Janeiro. Oui monsieur, oui madame !

"Y a rien de trop beau pour classe ouvrière, commenta Régimbald avec un rictus d'envie.

Mais quel pouvait être le motif d'un voyage aussi coûteux qu'improvisé ? Les enquêteurs éliminèrent d'emblée le voyage d'affaires ou la fuite. Trop simple, voire simpliste. Donc...

Peut-être que le roi Dimitri avait des choses à se faire pardonner par la reine-mère ? Bobonne en avait-elle eu assez des frasques extra-conjugales de son mari ? Aucune femme, si naïve fut-elle, ne peut fermer indéfiniment les yeux. Or madame Florence Diorio n'était, ni spécialement naïve, ni spécialement bête.

Les détectives s'étaient renseignés sur elle. Avant d'épouser Dimitri, elle avait pratiqué le droit commercial. Brillamment, disait-on. Sa spécialité : le droit des sociétés et la fiscalité des entreprises. Tiens donc ! Alors peut-être avait-elle d'autres raisons d'exiger un voyage au soleil ?

Officiellement, l'épouse de Diorio, s'occupait des œuvres de charités de l'entreprise de son mari. Tout siège social qui se respecte étant censé faire sa part dans "l'humanitaire", la Standard Chemicals, "ce fleuron du Québec moderne", se pliait à cette règle non écrite. Chacun sait que les œuvres caritatives renforcent l'illusion de respectabilité, pas vrai ? Florence Diorio y voyait.

Mais était-elle au courant pour les autres activités de Dimitri : le forage illégal, le camouflage de la fuite de méthane, l'évasion fiscale et tout le reste ? Se posait-elle des questions au sujet de la mort de Chantal Cossette, l'ancienne adjointe ? En bref , madame Florence Diorio faisait-elle chanter son mari ou était-elle sa complice ? Une question que les enquêteurs se promettaient de résoudre.

.....

Toujours est-il, qu' une fois madame et monsieur Diorio envolés pour les plages ensoleillées de Rio de Janeiro, Salomé Poulain et Sébastien Diorio en profitèrent pour se voir quotidiennement. Hélas, pendant cette période, l'écoute électronique ne donna pas grand-chose. Les conversations du duo portaient sur des "thèmes" ponctués de roucoulements et autres susurrements sans aucun intérêt pour l'équipe d'enquête. Décevant...

Les détectives se consolèrent en se disant qu' éventuellement : "ces tourtereaux malfaisants allaient devoir redescendre sur terre". Et au détour, on les attendait de pied ferme . Aux aguets avec les écouteurs sur les oreilles.

Quant aux deux autres frères Diorio, ils continuaient leur petit bonhomme de chemin dans l'entreprise familiale. Incidemment, quelles étaient leurs fonctions ? Et bien, l'un s'occupait de la publicité, rédigeait les communiqués de presse. Le rôle du plus jeune n'était pas bien défini. Semble-t-il qu'il faisait des "études d'impact". *Hum !* Était-ce en lien avec sa propension à tabasser les gens en compagnie de ses frères pour le compte du paternel ? Ce n'était pas impossible...

Cette période de flottement dans l'enquête permit à Sans-Souci de se refaire une santé morale. D'autant que la nature faisant relâche à Saint-Lazare, Laurie et les chasseurs de tornades étaient de retour à Montréal. Une chose en amenant un autre, Dave Sans-Souci invita Laurie au restaurant. Le lendemain, Dave avait très bonne mine. Ses collègues lui en firent la remarque. Ce à quoi il répondit brièvement "qu'il allait bien". La discrétion étant de mise, les autres n' insistèrent pas.

On savait attendre dans l'équipe. Pour les affaires de cœur, comme pour le reste...

49

Un vendredi soir, les Lemelin- Denis eurent une visite-surprise.

Celle d' Élise, la sœur aînée d'Alexandre. Elle se présenta seule, une valise à la main. Que se passait-il pour qu'une femme comme Élise se pointe sans prévenir, les yeux rougis, la mine défaite ?

Élise, la femme forte ! La généreuse, l' intrépide Élise. Celle qui, à la mort tragique des parents Denis dans un crash aérien, avait pris en charge Alexandre, son jeune frère de quinze ans. Elle avait même attendu qu'il fut en mesure de voler de ses propres ailes pour se marier avec Bertrand Mongeau, un cardiologue réputé en Mauricie.

Face au désarroi de l'héroïne qu'elle avait été et qu'elle était toujours pour lui, le lieutenant ne put que la prendre dans ses bras et la laisser pleurer tout son soûl.

.....

On l'installa dans une chambre du troisième étage. Le plus loin possible des sons discordants provenant du sous-sol. En effet, à l'arrivée d'Élise, le "band" de Nicolas était en pleine répétition et Alexandre estimait qu'il n'y avait rien là pour remonter le moral de qui que ce soit.

Il était plus de vingt-heures et Kim demanda à sa belle-soeur si elle avait mangé. Élise lui dit qu'elle n'avait pas faim. Que préférait-elle, se reposer dans la chambre ? Non. Élise voulait parler. Kim et Alexandre s'enfermèrent avec elle au salon. Et c'est là que le chat sortit du sac.

Élise venait de découvrir que son mari avait une maîtresse.

Plus jeune qu'elle, évidemment : "Je l'ai laissé à la maison avec nos deux ados."

Les Denis- Mongeau avaient quatre enfants. Les deux aînés ne vivaient plus à la maison.

Restaient les deux plus jeunes, lesquels avaient tout de même quatorze et quinze ans :

"Ils sont capables de s'arranger avec leur père pour une couple de jours. Le temps que je mette un peu d'ordre dans mes idées." Reniflements... : "Je ne voulais pas qu'ils soient témoins de ma peine et... de ma colère aussi, expliqua Élise, la voix brisée.

Kim lui saisit la main tout en l'examinant attentivement.

Élise avait les mêmes yeux gris qu'Alexandre, la même chevelure abondante et ondulée. Elle était très grande pour une femme. En fait, le frère et la sœur avaient tous deux une taille bien au-dessus de la moyenne. Bien sûr, Alexandre était plus athlétique. *Pas le moindre bourrelet, le chanceux !*

Élise, elle, avait la taille un peu épaissie. *Normal après quatre grossesses.* N'empêche qu'à cinquante-deux ans, elle était une très belle femme. *Alors comment Bertrand avait-il pu ...* : "Je suis vraiment désolée, Élise. Es-tu certaine que...?"

"Kim, si j'en doutais le moindrement, je ne serais pas ici à pleurer comme une Madeleine."

"Tu l'as confronté, je suppose ? questionna Alexandre.

"Qu'est-ce que tu crois... Je n'allais certainement pas me taire."

"Non, évidemment. Et comment a-t-il réagi ?"

"Tu sais comment il est. Il est resté très calme. Mais au moins, il ne m'a pas fait l'insulte de protester de son innocence."

"Ça fait combien de temps qu'il voit cette femme ?"

"Quelques mois. Et comme il fallait s'y attendre, il m'a dit que c'était purement physique avec elle et qu'il n'aimait que moi. Bien sûr... et je vais gober ça, moi !"

"Crois-tu que ça puisse s'arranger avec le temps ? s'enquit Alexandre.

"S'il ne la quitte pas, ça ne s'arrangera pas."

"Vous devriez consulter, intervint Kim : "Quelqu'un de complètement étranger à l'affaire. Nous, Élise, nous t'aimons et nous avons beaucoup d'estime pour Bertrand, si bien que... "

"Je comprends et je ne vous demande pas de prendre parti. Je..." Et à nouveau, les larmes.

Là-dessus, on sonna à la porte. Alexandre alla répondre. C'était Bertrand Mongeau, le mari fautif. Et présentement, très piteux. Il avait laissé les deux ados chez des amis et avait fait la route depuis Trois-Rivières malgré l'orage épouvantable qui s'était déclenché.

Et comme pour renforcer l'impression de jouer dans un mauvais vaudeville, ce fut ce moment que choisirent les membres du "band" pour mettre fin à leur répétition et débarquer en force dans le salon. Dans le brouhaha qui s'ensuivit, on n'eut d'autre choix que de faire comme si tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Après des bonsoirs polis aux adultes, Noémie, Zach et Loïc quittèrent avec des "chill man, bye et à bientôt" réservés à Nicolas. Ce dernier, resté seul avec les adultes demanda s'il pouvait veiller un peu avec eux. Permission que ses parents n'eurent pas le cœur de lui refuser.

Bref, quand vers minuit, l'adolescent alla enfin au lit, ce n'était plus le moment de reprendre la discussion. Encore moins de procéder à une médiation. Il fut donc décidé d'aller dormir et Kim, en hôtesse soucieuse du bien-être de ses invités, aborda la délicate question du coucher : "Euh... Bertrand, nous avons installé Élise dans une chambre du troisième étage... Qu'est-ce que tu... ?"

Les époux Denis- Mongeau se regardèrent longuement. Ce fut Élise qui trancha : " Pour préserver les apparences, il est préférable que nous soyons dans la même chambre."

Là-dessus, Alexandre remarqua que... : "Ce sont des lits jumeaux, alors si vous le désirez, vous pourrez... heu..."

"Merci, Alexandre, nous..." Bertrand coula un regard implorant vers Élise qui l'ignora.

Et les "invités" se retirèrent en silence.

.....

"Ouf ! fit Kim en guise de commentaire.

"Ouf ! pour l'instant. Mais je suis loin d'être certain que ça va se régler cette nuit."

"Comme tu dis, mon chéri."

"Ça me fait mal aux tripes de voir ma sœur dans cet état."

"Oui, c'est terrible et incompréhensible en même temps..."

"Je ne peux pas m'empêcher d'en vouloir à Bertrand, pour le mal qu'il lui fait. Ce fichu besoin d'aller voir si l'herbe est plus verte ailleurs !"

"Et toi, Alexandre, ce besoin-là... Est-ce que tu le ressens, parfois ?"

"Ah non, Kim, tu ne vas pas te mettre à douter de moi, pas toi !"

"Bien..."

"Bon d'accord, il m'arrive de reluquer une jolie femme mais je ne serais pas un mâle digne de ce nom si je ne le faisais pas, se défendit le mari modèle tout en pensant, *tu parles d'une réponse cul-cul !*

"Ah, pour être un mâle, Alexandre, tu l'es ! Aucun doute là-dessus, mais... "

"Bon alors, de quoi te plains-tu ?"

"De rien du tout, Alexandre. De rien du tout. C'est simplement que... ce qui arrive à Élise peut arriver à n'importe qui, non ?"

"Mais, qu'est-ce qui te prend, bon Dieu ?"

"Toi, Alexandre, bel homme dans la force de l'âge, exerçant un métier d'autorité, tu dois en émoustiller plus d'une !"

Alexandre, qui avait pourtant la répartie facile, (quoique pas toujours d'une extrême finesse) resta un moment sans voix. Sa femme, si belle, si sûre d'elle, une journaliste capable de mettre en boîte n'importe quel politicien, chef d'industrie, chef syndical, et qui doutait ... d'elle et de lui !

Il finit par sortir la seule réplique qui lui vint à l'esprit : "L'inverse est aussi possible, Kim."

"Oui, mais..."

"Tu es magnifique, intelligente et connue. Tu travailles dans un monde d'hommes tous plus brillants les uns que les autres. Ou du moins, qui se croient brillants..."

"Bon ça y est. C'est à ton tour de te montrer jaloux !"

"Bof, si peu ! s'exclama le lieutenant mi-sérieux.

"Alexandre Denis, parfois j'ai envie de te tordre le cou."

"Essaie donc, on verra bien ce que ça donnera, ma chérie !"

Et le couple Lemelin- Denis se mit à rire. D'un rire un peu jaune, cependant.

.....

Élise et Bertrand repartirent le dimanche matin.

Pendant leur court séjour, ils s'étaient comportés comme il le fallait. Avaient ri au bon moment, souligné les talents de cuisinière d'Armande, s'étaient émerveillés des progrès des jumelles, Zoé et Chloé. Avaient écouté la musique de Nicolas, l'avaient félicité.

Il faut dire que Nicolas s'était limité à interpréter des ballades. Des pièces plus classiques, si l'on veut. Peut-être que l'ado avait perçu que sa tante et son oncle n'étaient pas tout à fait dans leur assiette et leur faisait une fleur. Ce qui n'était pas impossible car malgré leurs efforts pour le cacher, rien n'était réglé entre eux et ça paraissait.

Kim et Alexandre sortirent sur le balcon pour leur dire au revoir. Ils suivirent du regard les deux autos jusqu'à ce qu'elles disparaissent au coin de la rue sous la pluie battante. Élise et Bertrand, un couple qui semblait si uni. Un couple sur lequel ils avaient un peu calqué le leur.

Un couple à la dérive. Comme la nature...

Kim fut prise de frissons.

Alexandre mit un bras protecteur autour de ses épaules et ils rentrèrent en silence.

50

Peu après la mi-janvier, ce ne fut pas le retour du sieur Dimitri et de madame Diorio qui retint l'attention des enquêteurs et de toute la presse. Ce fut un événement beaucoup plus tragique. Christian Genest, le reporter tabassé à coups de battes de base-ball, mourut des suites de ses blessures. Il avait eu beaucoup moins de chance que Dave Sans-Souci.

Cet événement fut suivi de quelques épisodes plus ou moins prévisibles. Certains, en lien direct avec cette mort affreuse et inexplicable ; d'autres pas forcément liés mais intéressants quand même.

D'abord, et c'était tout à fait normal, les collègues du reporter s'énervèrent sérieusement. Comment pouvait-on exercer son métier convenablement si on risquait de se faire trucider à tout instant ? En effet, on avait appris que peu avant le drame, Christian Genest avait reçu un appel lui donnant rendez-vous à tel endroit, à tel moment. Selon ses collègues, l'appelant l'aurait assuré qu'il avait "un bon tuyau pour lui". *Tu parles d'un tuyau, toi !*

En journaliste curieux et consciencieux, Christian Genest s'y était rendu.

Désormais, il n'irait plus nulle part.

Ensuite et quasiment en parallèle, le premier ministre flanqué de son ministre de l'Environnement s'adressa aux médias. De quoi fut-il question ? Et bien : "d'un malheureux incident écologique produit par la libération de méthane dans l'air, lequel Dieu merci était maintenant contrôlé".

Puis le PM félicita son ministre de l'Environnement pour "avoir fait preuve de diligence dans la résolution du problème". Il termina en annonçant qu'une somme de cent cinquante millions serait allouée à la région la plus touchée. Et sans prendre de questions des journalistes, le PM se retira.

Voilà, le tour était joué !

Sauf qu'en terme de contrôle du message et de gestion de crise, c'était complètement raté. Dans les jours qui suivirent, il y eut pas mal de grincements de dents. Notamment à l'Assemblée nationale où ça pétarada en masse.

Les partis d'opposition posèrent des questions embarrassantes au sujet du "malheureux incident écologique dont personne n'avait eu vent". Fernando Paz du Parti du peuple accusa le PM d'avoir volontairement caché le désastre. Bref, le ton monta et les noms d'oiseaux volèrent de part et d'autre de la Chambre.

Les médias ne furent pas en reste, non plus. Plusieurs articles de journaux soulignèrent le manque de transparence du gouvernement. Dans son blog, un journaliste bien connu déplora le peu d'aide apporté à la région sinistrée : ***"Une somme de cent cinquante millions, c'est bien peu en regard du milliard que le gouvernement vient d' octroyer à une entreprise qui s'est empressée de déménager ses pénates au Mexique. Cherchez l'erreur !"***

Mais cherchait-on vraiment l'erreur ? En tout cas, personne ne posa la vraie question . À savoir, quelle était la cause du "malheureux incident écologique". Le forage de gaz de schiste était-il à ce point clandestin ? Il semblait que, oui.

Dans l'équipe du lieutenant on ne manqua pas de noter que, dans son point de presse, le PM n'en avait pas fait mention. L'ignorait-il ? Peut-être bien que, oui. Ou peut-être bien que, non.

.....

Le tabassage du reporter devenu homicide, il incombait désormais au lieutenant et à son équipe d'enquêter. La première étape consistant à effectuer une visite à l'appartement de Christian Genest, ce fut fait, mais on ne trouva rien. Rien en lien avec la partie d'échecs mettant en vedette Dimitri Diorio et sa clique. Même pas dans son ordinateur. Et pourtant, le reporter savait des choses. Donc, ça devait être ailleurs, mais où ? Dans un coffret de sûreté à la banque peut-être ?

Et comme de fait, Christian Genest avait un coffret de sûreté à la banque.

Mis à part quelques papiers personnels, qu'y trouva-t-on ? On y trouva l' ébauche d'un roman ayant pour thème les changements climatiques. Un roman à clef ? Peut-être qu'à la publication, il le serait devenu. Mais là, dans une ébauche, le reporter n'avait rien gommé. Il décrivait les lieux et utilisait les vrais noms du vrai monde.

En parcourant les premiers chapitres, les enquêteurs furent à même de constater que Christian Genest avait fait des recherches exhaustives, lesquelles entre autres, comportaient une visite à Saint-Lazare. À l'instar des Nemrod, il était allé voir le terrain jouxtant l'usine de la Standard Chemicals. Comment avait-il échappé à la vigilance des gardes et de leurs chiens ? Le reporter ne le précisait pas.

Ensuite, Christian Genest traçait le profil de Dimitri Diorio. Il n'était pas clément à son égard. Parlait de "rapports tendus" avec Chantal Cossette, son assistante assassinée. Qui plus est, il citait un employé de l'usine, ami du frère de celle-ci. L'ouvrier aurait été témoin de "l'accident" qui avait coûté la vie à son ami et jurait que l'accident n'en était pas un. Il aurait vu Sébastien Diorio sur l'échaudage ou la passerelle... juste avant le plongeon funeste du contremaître.

À noter : Christian Genest avait mis des points de suspension après le mot "passerelle". Était-ce parce qu'il n'avait pas trouvé le mot juste ? Probablement. Quoiqu'il en soit, pour illustrer l'ensemble de son oeuvre, le reporter-romancier avait réussi à prendre des photos du forage au télé-objectif.

Lesquelles étaient beaucoup plus claires que celles prises par les chasseurs de tornades. Photos qu'on fit analyser par des experts qui confirmèrent le forage de gaz de schiste. Fort bien, mais il arrive parfois que les experts se trompent comme tout un chacun. Ça s'était déjà vu et ça se verrait sans doute jusqu'à la fin des temps. Donc, tant et aussi longtemps que les détectives n'iraient pas vérifier sur place, on ne pouvait être sûr à 100%.

Où s'arrêtait la part du réel et où commençait le roman ? Chose certaine, Christian Genest avait été un très bon reporter d'enquête et aurait sans doute fait un excellent romancier.

.....

La mort du reporter fit également des vagues chez Salomé Poulain et l'écoute électronique donna aux enquêteurs de quoi les faire réfléchir amplement. Comme s'ils ne le faisaient pas déjà.

Mais là, oh boy !

"Celui-là, tes frères et toi, vous ne l'avez pas raté, fit la reine Salomé. C'est pas comme pour..."

"... pour ton maudit flic !"

"Je ne sais pas pourquoi le vieux persiste à vous confier, à toi et tes frères, ce genre de missions. Il aurait pu s'adresser à ses amis de la mafia comme il l'a fait pour Chantal Cossette."

"Il aime bien nous impliquer dans ses combines. Comme ça, on ne peut pas le dénoncer."

"Mouais... Remarque que je ne suis pas vraiment surprise, ton père est tellement calculateur."

"Mets-en. Tiens, prends le meurtre de Gaëtan Aubry, je suis certain qu'il sait que c'est moi qui l'ai tué... Et non seulement ça faisait son affaire que je le tue, mais il avait calculé que je le ferais. Et bien entendu, quand il a su pour le parapluie, il a dû rire dans sa barbe."

"Et ben dis-donc, il s'en pas des choses dans ta tête, mon petit Sébastien."

"Y a pas que toi qui est capable de penser, ma toute belle !"

"Oh ! et au fait, il sait pour nous deux. Il me l'a dit."

"Hein ?"

"Eh oui, mon joli ! J'ignore comment il l'a appris mais il le sait. Et ça n'a pas l'air de le déranger."

"En es-tu certaine ?"

"De toute manière, il a besoin de toi pour continuer le bon travail à l'usine de Saint-Lazare. En fait, il est très satisfait de la façon dont tu as procédé pour "l'accident" du frère de Chantal Cossette. Et puis, tu es son fils après tout. Ça reste dans la famille. Ha ! Ha ! Ha !"

"Et toi, il ne t'en veut pas ?"

"Pas du tout. Il aime trop le plaisir que je lui donne."

"Donc, on peut continuer à se voir, nous deux."

"Ça en a tout l'air. Il comprends que ma libido réclame de la chair plus fraîche que la sienne.

Et nous deux, ça le dérange moins que quand j'étais avec Dave. Un flic aurait fini par piger ce qui se passe, tu comprends."

Ce coup-ci, le lieutenant jugea qu'il était temps de tout dévoiler au commandant Brière.

Advienne que pourra...

51

Le lieutenant avait tout apporté : le rapport d'enquête au grand complet incluant les extraits sonores. Et au début, ça ne se passa pas très bien.

Au fur et à mesure qu'il prenait connaissance du dossier, le teint naturellement rougeaud du commandant Brière vira au violet. On eut dit qu'il venait d'avaler un porc-épic : "Chriss de Sans-Souci, j'aurais dû vous retirer l'enquête, sacrement."

"Mais vous ne l'avez pas fait, commandant. Alors inutile de... "

"Inutile ? T'en as de bien bonnes, toi. Tu m'as tordu le bras, espèce de salaud ! "

"Dans mon souvenir, vous avez accepté mes arguments sans trop protester, commandant."

Alexandre avait souvent joué "serré" mais cette fois, il marchait sur un fil de fer suspendu au-dessus de l'abîme. Il le savait et le commandant le savait aussi : "Maudit Sans-Souci, il nous a tous mis dans la merde avec sa tabaslak d' histoire d'amour !"

Craignant que Brière ait une crise d'apoplexie, le lieutenant fit un effort d'humilité : "Je n'ai rien fait pour le dissuader, commandant. J'assume toute la responsabilité."

"Ah bon ! Tout d'un coup tu l'admets. C'est trop peu, trop tard, Alexandre."

"Mieux vaut tard que jamais, commandant."

"Sacrement que t'es baveux ! Qui va devoir expliquer au procureur que le flic en question, c'est l'un des nôtres, hein ? J' vais avoir l'air de quoi, moi ? Je..." Brière s'énervait de plus en plus. Et quand Brière n'était pas content, il se laissait aller à une déplorable orgie de sacres. Pas moyen de l'arrêter.

La seule chose qui restait à faire était de le laisser aller jusqu'à épuisement des munitions. Le lieutenant attendit la fin de la litanie pour céder encore un peu de terrain :

"D'accord chef, je suis baveux... mais pas au point de me parjurer quand j'aurai à déposer à l'audience. Si bien qu'en qualité de responsable de l'enquête, je..."

"Qu'est-ce que tu vas me sortir encore ? Hein, mon grand fendant !"

"Bien entendu, le fait que Sans-Souci soit tombé amoureux de Salomé Poulain n'est pas un crime en soi, mais..."

"Arrête tes maudites formules ronflantes. J' sais pas si que me retiens de..."

"Retenez-vous, chef. S'énerver n'est pas bon pour votre pression artérielle."

"Par dessus le marché, tu te fous de ma gueule ! " Brière renifla bruyamment comme pour laisser entendre qu'il était le seul à mesurer la gravité de la situation.

Or, il se trompait.

Pendant la nuit d'insomnie qui avait précédé sa rencontre avec son chef, le lieutenant avait eu tout le loisir de chercher une issue à l'impasse et il en avait peut-être trouvé une : "Je pense avoir une solution, annonça-t-il.

"Laquelle, bâtard ?"

"Et si Sans-Souci avait été en service commandé... Si je l'avais chargé de surveiller Salomé Poulain, un témoin de première ligne dans l'affaire du meurtre de son coloc. Le fait que Dave ait couché avec elle devient accessoire. Quand un policier fait de l'infiltration, il doit parfois aller jusqu'au bout, non ?"

"Mouais..."

"On ne peut quand même pas nous faire un procès d'intention, pas vrai ?"

"Je croyais avoir tout vu et tout entendu, mais celle-là !... Ouais... ça peut peut-être marcher."

"Croisons-nous les doigts, commandant. Il n'y a rien d'autre à faire."

En affaires policières comme dans beaucoup d'autres domaines, il y a parfois de drôles de rapprochements entre parties adverses.

Et c'est ainsi que pour les besoins d'une "cause supérieure", le lieutenant et son chef, rarement sur la même longueur d'ondes, firent front commun. Pour sceller leur nouvelle entente, le commandant Brière ordonna à sa secrétaire d'aller chercher du café. Il le fit sur un ton que n'aurait pas renié un empereur romain. La secrétaire ne parut pas s'en offusquer. Elle devait être habituée.

N'empêche que le lieutenant éprouva de la gêne pour la pauvre fille. Lui, n'oserait jamais se comporter ainsi. Il n'ordonnait pas à la secrétaire de se fendre en six pour lui apporter du café. D'ailleurs, l'eut-il fait qu'il aurait été rembaré de belle façon. Au fond, songea-t-il, c'était peut-être ça la différence entre le grade de commandant et celui de lieutenant. *À part la différence de salaire et le nombre d' heures travaillées, évidemment...*

La secrétaire revint avec la "commande".

Sans la remercier et sans remarquer le malaise de son vis-à-vis, Brière se carra dans son fauteuil et lança : "Bon, tu vas avoir besoin de deux mandats d'arrestation. Un pour la Poulain et un autre pour ti-cul Diorio, fit-il en se brûlant la gueule avec une gorgée de café trop chaud.

Bien fait pour lui, pensa Alexandre : "Ce n'est pas suffisant, commandant, fit-il. Il me faut aussi plusieurs mandats de perquisitions pour..."

"Là, Alexandre, tu rêves en couleur. Te rends-tu compte de ce que tu t'apprêtes à me demander ? Des perquisitions simultanées chez Salomé Poulain, à l'agence d'escortes, chez Diorio père, au siège social de la Standard Chemicals et à l'usine de Saint-Lazare ? Ah ! et j'oubliais, il y a la maison de Saint-Sauveur et l'appartement des fils Diorio aussi !"

"Oui, c'est beaucoup et ça implique deux corps policiers. La SQ et nous. Mais si on veut démasquer tout le monde, je ne vois aucun moyen de faire autrement."

Brière se grattait furieusement l'occiput. Il devait sans doute chercher le moyen de "faire autrement" mais ne semblait pas très inspiré. À croire qu' un excès d'arrogance et de confort n'était pas forcément garant d'un haut niveau d'inspiration.

Le lieutenant se dit qu'au rythme où il allait, Brière n'aurait plus un poil sur le coco quand il prendrait sa retraite. Comme s'il avait deviné les pensées de son subalterne, le commandant Brière cessa de se gratter le cuir chevelu et marmonna :

"OK, Alexandre, laisse-moi tout ça. Je te donne des nouvelles bientôt."

52

Dans le langage Brièrien, "bientôt" était un terme assez vague. Cela pouvait signifier quelques jours, voire quelques semaines. Cette fois, le commandant mit une semaine avant de donner signe de vie. Un temps relativement court comparé à ce que cela aurait pu être. Mais les détectives ne tardèrent pas à comprendre pourquoi le délai avait été si court.

Brière n'avait obtenu que deux mandats. Un pour l'arrestation de Salomé Poulain et l'autre pour Sébastien Diorio. Point à la ligne. Le juge en avait décidé ainsi. L'appareil judiciaire était-il à ce point frileux ? Et bien, apparemment, oui. Semble-t-il, qu'en haut lieu, on y repensait à deux fois avant de s'attaquer au grand patron de l'un des "fleurons du Québec moderne", nommément Dimitri Diorio.

Qu'avait-on en preuve pour le soupçonner d'effectuer du forage clandestin avec la complicité de trois ministres, je vous le demande un peu ? Et pour les ministres ? Quelques photos prises à la sauvette sur un cellulaire par une policière en goguette, planquée dans une cybercafé ! Autant dire qu'il n'y avait rien là. Et pour le forage clandestin ? Des photos prises par... "Dieu ait son âme, le pauvre", un reporter ambitieux qui prétendait au titre de romancier. Ridicule !

Et accuser ce même grand patron du meurtre prémédité de son adjointe relevait purement et simplement du délire de quelques flics en mal de coupables. Renversant !

Pour l'essentiel, ce sont les commentaires que firent les détectives quand ils prirent connaissance de la décision du juge, laquelle, en traduction libre, donnait à peu près ceci :

"En vertu de l'article 0000 du code pénal, alinéa 000, ligne 0... et compte tenu de..." Et ça continuait sur deux pages. En résumé, le juge estimait que : les preuves contre Dimitri Diorio n'étaient pas suffisantes.

Encore que, selon les dires de Brière, le juge aurait hésité avant d'émettre le mandat pour l'arrestation du fils Diorio. Mais comme le matériel produit par les enquêteurs comportait des aveux audio, le magistrat s'était apparemment trouvé à court d'objections et... d'articles de loi à faire valoir.

Un point positif tout de même : la décision du juge ne comportait aucun blâme à l'endroit de l'équipe d'enquête. Ce qui revenait à dire, qu' officiellement du moins, on croyait la thèse de l'infiltration de Sans-Souci auprès de Salomé Poulain, l'intimée. Que : dans le cadre d'une "mission spéciale", le sergent-déetective Sans-Souci avait fait son devoir jusqu'au bout. Voilà !

.....

L'arrestation des deux suspects eut lieu un soir où le couple prenait le champagne en petite tenue. Dommage pour eux, mais que voulez-vous, c'est ça la vie !

Pour l'occasion, le lieutenant était accompagné de Lambert et Judith Chomsky. Les autres avaient leur soirée libre. Ce fut Salomé Poulain qui vint ouvrir. Elle portait un kimono ouvert sur des dessous affriolants. Quand elle vit le lieutenant elle tenta de minauder : "Oh ! bonsoir lieutenant, comment allez-vous, je..."

Le regard glacial, Alexandre Denis lui coupa le sifflet : "Salomé Poulain, je vous arrête pour... vous avez le droit de garder le silence... tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous..."

Quant à Sébastien Diorio, il essaya de jouer les "outragés" mais comme il était en slip, son jeu manquait de conviction. Lui aussi se fit lire ses droits : "Sébastien Diorio, je vous arrête..."

En terminant, le lieutenant ne manqua pas de recommander aux deux lascars d'appeler leurs avocats. Il appliquait la procédure au grand complet. Ce n'était pas le moment de commettre un impair, car il estimait en avoir assez commis comme ça.

Ensuite, pendant que ses collègues demandaient poliment aux deux prévenus de s'habiller et leur passaient les menottes, Alexandre Denis décida de vérifier une chose qui le turlupinait depuis un moment. Comment Dimitri Diorio avait-il su que sa maîtresse couchait avec son propre fils ?

Il devait les espionner mais comment diable, s'y était-il pris ? Le seul endroit de l'appartement qui n'avait pas été passé au peigne fin, c'était le plafond. Or au plafond il y a des plafonniers, n'est-ce pas ? Et c'est bien connu des plafonniers peuvent très bien dissimuler des...

Comme il le faisait toujours, le lieutenant s'était muni de "son kit de scène de crimes". Gants de latex, lampe de poche, pinces, sciote, tournevis etc... C'est ainsi qu'il prit les plafonniers d'assaut. Il en avait démonté deux sans succès quand au troisième, il eut sa réponse. Un microphone électroacoustique très puissant y était dissimulé. Une méthode sophistiquée et très coûteuse. Mais quand on veut espionner une maîtresse et qu'on est richissime, pourquoi s'en priver ?

Ceci expliquant cela, Alexandre Denis sut alors comment Dimitri Diorio était si bien renseigné sur ce qui se passait dans l'appartement de Salomé Poulain. Du coup, il maudit son inspiration . Qu'avait-il besoin de dévisser les plafonniers ? Dimitri Diorio devait avoir des heures et des heures d'écoute. Et ces heures d'écoute, englobaient certainement toute la période où Sans-Souci était dans le décor. *Merde et remerde !*

L'alibi de la supposée "mission" du sergent-détective ne tenait plus. Dimitri avait sûrement tout entendu ce que Salomé Poulain et Sans-Souci se racontaient dans l'intimité. Et au fait, que se racontaient-ils exactement ? *Pourvu que...*

Avant d'envisager une solution d'ultime recours comme le suicide, par exemple, le lieutenant prit le temps de réfléchir deux secondes et même un peu plus. Mettre les choses en perspective ne nuit jamais, pas vrai ?

Au fond, Dimitri Diorio n'avait aucun intérêt à fournir son matériel d'écoute aux avocats de la défense. À plus forte raison de s'en servir devant un juge, si jamais procès il y avait. L'homme d'affaires véreux serait-il prêt à admettre qu'il était au courant du complot pour assassiner Gaëtan Aubry ? Peut-être même de l'avoir fomenté ? La réponse était : sûrement pas.

Donc...?

Quoiqu'il en soit, le micro était une pièce à conviction et devait être joint à l'ensemble de la preuve. Le lieutenant respira un grand coup. Puis, tout en songeant à sa nouvelle carrière d'équilibriste, il mit le dispositif ultra sophistiqué dans un sachet de plastique.

Un funambule sur une corde assez raide, merci !

.....

Quand Alexandre Denis aborda la question du micro avec Sans-Souci, celui-ci haussa les épaules : "J'ai fait l' con, c'est vrai. Mais je n'ai jamais parlé de nos enquêtes avec elle. Je lui faisais des gouzi-gouzi et des... Ce n'est pas un crime ça ! À part avoir l'air complètement idiot comme beaucoup de gars dans la même situation, je n'ai rien à craindre."

Le lieutenant le crut. D'autant que, dans l'intimité, lui aussi faisait des gouzi- gouzi et des... À la nuance près que Kim n'était pas une présumée meurtrière, elle. De plus, l'affaire ne se résumait pas à d'innocents guili-guili. C'était beaucoup plus complexe que ça.

Alexandre Denis se sentait terriblement responsable du gâchis. Il avait plus d'expérience que Sans-Souci et malgré des signes qu'il aurait dû percevoir chez Salomé Poulain, il avait laissé le sergent-détective s'enfermer dans une histoire d'amour contraire à la prudence la plus élémentaire.

Et si jamais on découvrait le stratagème du "service commandé" ou si vous préférez, la restriction mentale, c'est toute la preuve qui serait entachée.

Non, le lieutenant n'était pas heureux du tout.

53

"Alexandre, tu ne m'as jamais reparlé de ton voyage à Saint-Lazare, remarqua Kim, un soir alors que le couple prenait une tisane avant d'aller au lit.

"Non, rétorqua le lieutenant, laconique.

"Ça ne va pas ? fit l'épouse aux aguets.

"Non, répondit l'époux, l'air absent.

"Qu'est-ce qui se passe, Alexandre ? Tu viens d'arrêter les meurtriers de Gaëtan Aubry. Tu devrais te réjouir, non ?"

"Tu as raison. Je devrais me réjouir."

"Bon là, c'est assez ! Ça ne peut plus durer comme ça, Alexandre. Je commence à en avoir plus qu'assez de ton attitude et de ton mutisme. Je..."

Le lieutenant regarda sa femme. Certes, elle n'était pas la patience incarnée mais là, elle avait raison. Depuis quelque temps, il était sombre, s'occupait peu des enfants et répondait par monosyllabes. Sa famille ne méritait pas ça. Il se préoccupait du bien-être de Jim Bédard, de Sans-Souci et des autres, alors que... Il s'était même empressé d'aller chez les parents de Gaëtan Aubry pour leur annoncer l'arrestation des présumés meurtriers de leur fils avant qu'ils ne l'apprennent par les médias. Mais il négligeait les êtres qu'il aimait le plus, ceux pour lesquels il aurait donné sa vie.

Inadmissible ! Impardonnable !

Kim poursuivait : " ... il me semble que nous avons réglé cette question une fois pour toutes. Dans un couple, le silence n'est jamais une bonne chose. C'est un jeu très dangereux, Alexandre !"

Le lieutenant écoutait, penaud.

Kim exigeait des explications et elle y avait droit. D'autant que c'était elle qui l'avait mis sur la piste du forage illégal de schiste à Saint-Lazare. Au point où il en était, se dit-il, autant tout déballer.

"Tu as raison, Kim, je... ça ne va pas, je..." Et il raconta.

En terminant, il avoua son cafouillage dans ce qu'il nommait l'affaire Salomé Poulain/ Dave Sans-Souci : "J'aurais dû y mettre un holà, mais je l'ai laissé aller. Une grave erreur de jugement de ma part... Kim, je suis fatigué, je..."

Venant d'Alexandre, un tel aveu était rarissime et Kim en eut un pincement au coeur. Pendant son récit, elle s'était bien gardée d'intervenir sachant fort bien que la moindre interruption stopperait son élan. Parfois, il était comme ça. À fleur de peau.

Alexandre était un homme brillant, détenteur d'une maîtrise et d'un doctorat. S'il le voulait, il pourrait accéder aux plus hautes instances dans la police. Mais non. Il préférait "faire du terrain" comme il disait. Et faire du terrain impliquait des heures et des heures de travail ardu et complexe. Comment ne pas en échapper une de temps à autre ?

"Sans-Souci est majeur et vacciné. Il savait que ce qu'il faisait pouvait vous mettre dans une situation délicate. Tu n'as pas à assumer ses erreurs, Alexandre, fit Kim. Hésitante, elle ajouta : "...Ton métier est en train de te dévorer, mon amour."

"C'est vraiment ce que tu penses ?"

"C'est un des métiers les plus ingrats qui soient et parmi les plus décriés, aussi. Les statistiques le prouvent : les taux de divorces, les flics qui se suicident, ceux qui deviennent alcoolos. Toi tu tiens bon, mais... à quel prix !"

"C'est un boulot pas facile, j'en conviens. Mais j'y crois et je... j'aime les gens de mon équipe."

"Je sais tout ça, Alexandre. Tu t'es même mis la tête sur le billot pour Sans-Souci. Tu..."

"Tu veux parler de la combine du service commandé... Nan."

"Comment ça, nan ?"

"Ce n'est pas uniquement pour Dave que j'ai imaginé ce foutu tour de passe-passe à la mords-moi- le nœud, c'est aussi pour protéger mon matricule."

"Oui et après ? Le commandant Brière est d'accord, alors ?"

"C'est quand même à la limite de l'acceptable. Et en contre-interrogatoire, un bon avocat de la défense peut démolir l'argument en deux temps trois mouvements."

"Tu ne fais pas confiance à la Couronne pour... ?"

"Mais oui, je fais confiance à la Couronne. C'est juste que..."

"Que tu n'aimes pas commettre d'erreur ?"

"Mmmm...oui. Il y a un peu de ça... Et puis... c'est contraire à tout ce j'ai appris du métier."

Kim n'osa pas rappeler à son lieutenant de mari que parfois ses méthodes laissaient à désirer.

Exemple : l'introduction au siège social de la Standard Chemicals, le risque encouru par le dénommé Jim Bédard, un civil. Pour ce qu'elle en savait, c'était loin d'être conforme au protocole.

Mais à quoi bon tourner le fer dans la plaie : "Selon toi, Alexandre, qu'est-ce qui va se passer pour les mandats de perquisitions chez Dimitri Diorio ?"

"Je ne sais pas. Il faut continuer à amasser de la preuve et revenir à la charge. "

"Je suis peut-être en mesure de te donner un coup de pouce, Alexandre."

"Qu'est-ce que tu veux dire ?"

"Mon équipe et moi, nous avons continué à enquêter sur le forage clandestin de gaz de schiste.

Nous avons déjà pas mal de matériel et j'ai même passé un coup de fil à Dimitri Diorio."

"Tu... quoi ?"

"Mais oui, c'est comme ça qu'on procède. Les deux côtés de la médaille, tu comprends."

Alexandre voulut protester mais Kim ne lui en laissa le temps : "Au début, Diorio était poli, mais quand je lui ai donné la raison de mon appel, il s'est fâché et m'a raccroché la ligne au nez. Je..."

"J'espère Kim, que tu ne comptes pas le relancer."

"Je n'en ai pas besoin. Tout est enregistré et nous passerons la séquence telle quelle. La bordée d'injures et tout le reste. C'est assez révélateur. Je suis certaine que ça peut faire bouger les choses."

"Ah ! c'est pas vrai, vous n'allez pas faire ça ?"

"C'est une façon parfaitement correcte de procéder, Alexandre."

"Kim, ton projet est audacieux, mais prématuré. Je ne permettrai pas que tu prennes un tel risque. Dimitri Diorio est un être extrêmement dangereux. Tu ne sais pas à quel point."

"Mais il faut bien que quelqu'un agisse. Qu'on mette fin à ..."

"Pas maintenant. **Entends-tu ce que je te dis. Pas maintenant.**"

Kim sursauta. Elle avait toujours aimé la voix d'Alexandre, une voix de baryton riche en sonorités. Mais jamais au grand jamais, même dans les discussions les plus enflammées, Alexandre ne prenait un tel ton avec elle. Un ton qui cinglait comme une gifle :

"Qu'est-ce qui te prend ? Ça va pas la tête !"

"Je... je me suis emporté. Je comprends ton intention et je l'apprécie, mais... Dis-moi une chose Kim, votre matériel, pouvez-vous attendre quelques semaines avant de le diffuser ?"

"Oui, bien sûr, sauf que..."

"Bon, voici ce que je te propose. Tôt ou tard, nous obtiendrons les mandats perquisition. Quand nous les aurons, je prendrai des arrangements pour que tu puisses venir avec un cameraman, filmer le site du forage. Du matériel exclusif que vous pourrez ajouter à ce que vous avez déjà."

"Mouais... tu essaies de te faire pardonner, c'est ça ?"

"Tu ne trouves pas que c' est une bonne idée ?"

"Mais oui, c'est une bonne idée, sauf que..."

"Et quand l'enquête sera bouclée, peut-être que nous pourrons compléter avec certains détails sur le processus d'enquête. Et ça aussi ce serait une exclusivité. C'est un excellent compromis, non ?"

"Quand l'enquête sera bouclée ! Tu veux dire, quand Dimitri Diorio sera arrêté ?"

"Il le sera, Kim. N'en doute pas !"

"Désolée de te le dire, mais ça peut vous prendre un joli bout de temps pour en arriver-là."

"Oui mais, ça peut aussi aller très vite. Crois-moi mon amour, ça vaut la peine d'attendre."

"Heureusement que tu as changé de ton, parce que..."

"Je t'ai blessée et je m'en excuse, mon ange. Je... je voulais que tu comprennes bien le danger."

"Ah ! pour ce qui est de comprendre, j'ai très bien compris, Alexandre. Mais ça n'était pas nécessaire de hurler... Dis-moi une chose, est-ce que c'est comme ça que tu t'adresses aux membres de ton équipe quand ils ne marchent pas droit ?"

"Ça arrive. Mais eux le méritent, pas toi ! fit lieutenant en souriant.

Son premier sourire depuis combien de jours ? Kim avait cessé de compter : "Ah, enfin un sourire, ce n'est pas trop tôt ! " Alexandre se leva de son siège, mit un genou par terre et la main sur le cœur, salua : " Gente dame, vos désirs sont des ordres. Désormais, je promets de sourire davantage."

Kim se mit à rire et entra dans le jeu : "Qu'en termes galants ces choses-là sont dites...Vous m'avez convaincue, chevalier. J'accepte votre compromis. Mon armée et moi, attendrons pour passer à l'attaque. Mais ne vous avisez pas de me décevoir."

"Loin de moi cette idée, ô ma douce !"

"Et de grâce chevalier, dépêchez-vous de pincer cet enfoiré de Dimitri Diorio. Lui et sa clique de ministres magouilleurs."

"Pour les ministres, c'est beaucoup moins sûr, ma douce."

"Pessimiste va !"

En guise de réponse, Alexandre sourit à nouveau. Le deuxième sourire en moins de cinq minutes. *Un luxe !* pensa Kim, alors que son mari la prenait dans ses grands bras qui pouvaient être si enveloppants quand il s'y mettait.

Ils ne finirent pas leur tisane...

54

On était toujours en janvier et cette année-là, l'hiver n'était résolument pas l'hiver. La température ressemblait à n'importe quoi. Un cocktail météo très déplaisant. Les temps doux alternaient avec des périodes de temps un peu plus froid mais rarement au-dessous de zéro. Quasiment pas de neige, mais de la pluie verglaçante en masse.

On pouvait toujours accuser El Nino jusqu'à plus soif, ce n'était pas le seul facteur. Le hic, c'était qu'on avait tellement tardé à contrôler la fuite de méthane qu'il en restait une quantité impressionnante dans l'air. Et ça prendrait des mois, voire des années à se dissiper. Si bien que les intempéries perduraient. Un orage n'attendait pas l'autre. Il n'y avait vraiment pas de quoi rire.

Et personne ne riait.

Un personnage qui riait encore moins que les autres et pas à cause du climat, c'était Dimitri Diorio. Il était furieux. Furieux contre Alexandre Denis : celui qui avait mis sa maîtresse et son fils derrière les barreaux. D'autant plus furieux que les demandes de libération sous caution avaient été refusées. Si bien que, lorsque le lieutenant se rendit à son bureau pour recueillir sa déposition, Dimitri Diorio n'était plus l'homme imperturbable qu'il avait vu quelques semaines auparavant.

Il se montra très grossier, traita Alexandre " d'enc... un mot qui se terminait par... ulé". L'homme d'affaires tint des propos tellement outrageants que ses avocats, présents à la rencontre, lui conseillèrent de se taire. Fort bien mais, n'en déplaise à Dimitri Diorio et à sa batterie d' avocats, le lieutenant avait des questions à poser et il se fit un devoir de les poser quand même. Poliment mais fermement :

"Étiez-vous au courant de la relation de votre fils Sébastien avec Salomé Poulain ?" (...)
Connaissiez-vous Gaëtan Aubry ? (...) Qui est pour vous Salomé Poulain ? (...)" Et ainsi de suite...

Comme les silences sont parfois révélateurs, en sortant de l'édifice, le lieutenant avait au moins acquis une certitude. Les colonnes du temple de Dimitri Diorio commençaient à se fissurer.

Domage qu'il lui faille attendre pour avoir des mandats de perquisitions. *Très dommage !*

.....

Deux jours jours après cette tumultueuse rencontre, quelqu'un d'autre était réduit au silence. Éternel, celui-là. Le ministre Frank Cuvillon fut abattu par un *sniper* au moment où il s'apprêtait à entrer dans un restaurant de Québec. Un véritable coup de théâtre pour la plupart des gens.

Mais pas pour les enquêteurs.

"Dimitri Diorio fait le ménage, commenta Régimbald.

"Ça en a tout l'air, renchérit le lieutenant et d'ajouter : "Il va nous falloir veiller à ce que nos deux présumés meurtriers soient mis en sécurité maximale, au cas où."

"Ça, c'est si on veut les garder en vie, lieutenant. Personnellement je n'y tiens pas, plaisanta Régimbald. Le sergent-détective faisait allusion à l'attitude des deux prévenus.

Aucun des deux ne coopérait. Confronté à la preuve-audio, Sébastien Diorio s'était borné à sourire effrontément. Quant à Salomé Poulain, elle avait prétendu que ce n'était qu'un "jeu de rôle". Que ça les excitait, elle et Sébastien : "... de jouer aux méchants et de se moquer de tout le monde".

Deux p' tits anges, quoi !

L'arrogance de certains criminels les rend parfois bêtes au point de croire à leurs mensonges et de s'imaginer que les autres n'y voient que du feu. C'était manifestement le cas de "ces deux p' tits comiques malfaisants" qui refusaient d'admettre quoi que ce soit. Encore moins de signer des aveux. Les enquêteurs avaient beau s'escrimer, il était clair que ni l'un ni l'autre ne céderait.

Du moins, pas dans l'immédiat.

En revanche, le ministre Cuvillon avait été sur le point de craquer, lui. Certes, il n'avait été ni, incarcéré ni même accusé, mais tout était à prévoir qu'il aurait fini par céder à la pression.

En effet, peu avant son assassinat, le lieutenant était allé le rencontrer à son bureau du centre-ville. D'entrée de jeu, il l'avait confronté avec l'agence d'escortes : "Monsieur le ministre, nous savons que vous êtes un client assidu."

Au début, le ministre avait feint l'innocence; une réaction prévisible. Et prévue par Alexandre Denis qui en avait rajouté une couche. Il lui avait dit qu'il avait la preuve qu'il était celui qui avait procuré le polonium 210 aux présumés meurtriers. Ce qui n'était pas tout à fait exact mais le ministre l'avait cru et s'en était offusqué : "Que me chantez-vous là ? J'ignore de quoi vous parlez et... "

Cuvillon n'avait pas eu le temps de finir sa phrase que le lieutenant abattait sa carte-maîtresse : "Et le forage de gaz de schiste, ça vous dit quelque chose, monsieur le ministre ?

"(...)"

"Vous voulez que je continue ?"

Frank Cuvillon avait fait signe que, non. Mais dans son regard, il y avait de la défaite. Le ministre n'aurait pas résisté très longtemps.

Sauf qu'on l'avait tué avant qu'il passe aux aveux.

.....

Le meurtre du ministre fit couler beaucoup d'encre, évidemment.

Les hypothèses allaient bon train. Quelquefois sérieuses, mais souvent farfelues. Surtout dans les médias sociaux. Quoiqu'il en soit, personne ne s'approchait de la vérité. À l'exception de ceux et celles dont c'était le métier de s'approcher de la vérité.

C'est-à-dire Alexandre Denis et les membres de son équipe.

Leur théorie était la suivante : le malheureux Cuvillon avait probablement fait part de sa rencontre avec le lieutenant à son "ami" Dimitri Diorio, lequel avait pris les grands moyens pour l'empêcher d'en dire plus.

Et sur quoi s'appuyait-on ?

Et bien... Les premiers constats démontraient que l'arme utilisée par le *sniper* était un fusil à longue portée, un M 110 de modèle militaire. Une arme d'une grande précision que les mafieux utilisaient à l'occasion. De plus, le tireur connaissait les habitudes du ministre, savait où et à quelle heure il se rendait au restaurant. Donc, quelqu'un l' avait briefé. Or, qui avait des accointances avec le crime organisé et connaissait bien les habitudes du ministre ?

Nul autre que Dimitri Diorio, lequel avait un puissant motif pour clore le bec au ministre Cuvillon une fois pour toutes. Pas vrai !

Et effectivement, Cuvillon s'était tu à tout jamais.

55

L'enquête sur le meurtre du ministre fut confiée à la SQ.

Ce qui était normal étant donné que l'assassinat avait été perpétré à Québec et que la victime était un membre du gouvernement. Mais bien qu'il s'y attendait, la pilule était dure à avaler pour le lieutenant Alexandre Denis. D'autant qu'il lui faudrait fournir à la SQ le matériel que son équipe et lui avaient amassé à la sueur de leurs fronts.

Un devoir dont il s'acquitta, bien sûr. Mais pas vraiment de gaieté de cœur. Pour lui et pour l'équipe, c'était comme si : on obligeait un épagneul à céder son "n'on'os" à un braque. Deux excellentes races de chiens de chasse, mais l'une ayant les crocs plus pointus que l'autre. Toute comparaison étant forcément boiteuse, restons-en là.

Toujours est-il que l'inévitable réunion de planification eut lieu.

Le lieutenant Alexandre Denis du SPVM et l'inspecteur Louis Santerre de la SQ se virent dans les locaux du SPVM. Les deux hommes n'avaient jamais travaillé ensemble. Ils se connaissaient de réputation, sans plus. Affirmer que le premier contact fut des plus chaleureux ne serait pas exact. Cela tenait, en partie à la frustration du lieutenant et probablement aussi, au fait que l'inspecteur de la SQ n'était pas sans ignorer qu'il marchait dans les plates-bandes de son collègue du SPVM.

La mi- cinquantaine, Louis Santerre était aussi grand qu'Alexandre Denis, sauf qu'il était un peu voûté et d'une maigreur squelettique. Il avait le visage en lame de couteau, les yeux très foncés, presque noirs. Des yeux qui vous fixaient, inquisiteurs.

L'ensemble était assez sinistre. S'il avait été acteur, il aurait été très convaincant dans un rôle de vampire, pensa Alexandre Denis sans aucune indulgence.

Mais plus Louis Santerre parlait, plus l'impression de sévérité qu'il dégageait s'atténuait. Si bien, qu'à son corps défendant, le lieutenant constata qu' ils avaient tous deux la même façon d'envisager une enquête. Utilisaient les mêmes méthodes, disons... peu conventionnelles. Et force lui fut de conclure que : finalement, ils allaient bien s'entendre, Santerre et lui.

Méthodes peu conventionnelles ou pas, Santerre avait bien potassé le dossier. Et probablement plus chanceux ou mieux branché que ne l'était le lieutenant, il avait avec lui deux mandats. L'un pour perquisitionner l'usine de Saint-Lazare et l'autre pour "visiter" le mystérieux site de forage.

Généreux, Santerre offrit au lieutenant de l'accompagner pour les fouilles. Celui-ci, peu chaud à l'idée de jouer les seconds violons, hésitait à accepter : "Je ne sais pas si je dois..."

Santerre, qui avait l'esprit aussi pénétrant que le regard, comprit à demi-mot :

"Lieutenant, pas plus que vous, je n'apprécie ces questions de juridiction. Elles ne font que nous diviser. Vous nous avez pavé la voie et j'estime que vous avez parfaitement le droit d' être à mes côtés, fit-il fort aimablement.

Après s'être fait prier encore un peu, Alexandre Denis finit par accepter. Puis, face à l'excellente disposition de son vis-à-vis, il en profita pour remplir la promesse qu'il avait faite à Kim. Pouvait-elle venir filmer le site du forage ? L'inspecteur Santerre accepta avec empressement.

Même qu'il en remit : "C'est pour l'émission Télescope ? Excellente émission et l'animatrice, quelle femme ! Vous êtes un homme chanceux, Alexandre Denis." Du coup, le lieutenant découvrait que Louis Santerre s'intéressait aux affaires publiques, appréciait les jolies femmes intelligentes et... s'était renseigné sur qui il était. Il en éprouva de l'agacement.

Mais en y repensant bien, son statut marital n'était pas un secret d'état. À Montréal, à peu près tout le monde, qui suivait l'actualité, savait que l'animatrice était son épouse. Et *oui*, il était un homme chanceux. Si bien que, tout ce qui lui restait à faire fut de dire, un peu guindé : "Merci inspecteur Santerre, je lui ferai le message."

Ce "détail" réglé, les deux enquêteurs se penchèrent sur une question délicate .

À savoir qui ferait quoi. En un mot, il s'agissait de départager le boulot qui revenait à chaque équipe. Ce qui leur prit quand même quelques heures et plusieurs tasses de café. Si bien que ce fut l'estomac en compote qu'ils en vinrent à une forme de consensus.

Certes, la séance aurait pu être prolongée d'une couple d'heures, mais franchement, les deux hommes étaient à court d'idées. Et surtout, incapables d'ingurgiter une goutte de café de plus.

Ainsi, il fut décidé que :

Santerre et son équipe se concentreraient sur le meurtre du ministre et s'occuperaient de tout le volet Saint-Lazare. Ce qui comprenait le forage clandestin et "l'accident" du frère de Chantal Cossette.

Et que :

Alexandre Denis et son équipe poursuivraient leurs enquêtes sur la mort de Gaëtan Aubry et les meurtres de l' adjointe de Dimitri Diorio et du journaliste Christian Genest.

Bien entendu, les enquêtes se chevaucheraient mais, qu'à cela ne tienne, on se dépatouillerait au fur et à mesure. Le but commun n'était-il pas de venir à bout de Dimitri Diorio et de sa clique ? À ne pas perdre de vue, même si ça impliquait de se piler mutuellement sur les pieds de temps à autre.

La première étape : Saint-Lazare.

56

Arriva le jour **J** !

Les enquêteurs débarquèrent à la Standard Chemicals, tôt le matin. Ils arrivaient dans une usine où régnait une certaine confusion. On pourrait même dire une confusion certaine. Probablement causée par l'arrestation du fils du grand patron, Sébastien Diorio. Mais, sans doute aussi, à cause de la température maussade (et le terme était faible) qui sévissait à Saint-Lazare, plus que partout ailleurs.

La grande bringue à lunettes et talons aiguilles (celle qui avait fraîchement accueilli le lieutenant lors de sa première visite) tenta de s'interposer mais quand elle vit les mandats de perquisitions, elle perdit de sa superbe. Faillit casser un de ses talons pour finalement s'incliner, bien qu'elle le fit du bout de lèvres très pincées.

Les détectives fouillèrent partout.

Entendons par là, tout ce qu'il leur était possible de fouiller dans une usine de produits chimiques. C'était principalement du matériel de bureau : classeurs, ordinateurs, téléphones, paperasses et ainsi de suite. Ils repartiraient avec des ordinateurs et des caisses de documents qui seraient soigneusement examinés par la police scientifique.

Ensuite, ils interrogèrent les membres du personnel dont un dénommé, Fréchette, l'ouvrier qui, selon feu le reporter Christian Genest, était censé avoir assisté à la chute mortelle du frère de Chantal Cossette. Désignant la plate-forme du haut de laquelle le contremaître avait plongé, Fréchette réaffirma ce qu'il avait confié au reporter assassiné. À savoir que : Sébastien Diorio se tenait tout près du contremaître quand s'était produit l'accident mortel.

À noter et Fréchette le précisa, Gérard Cossette était tombé, non pas d'un échafaudage ou d'une passerelle mais bel et bien d'une plate-forme. À bon entendeur, salut !

Ce "grave problème" lexical réglé une fois pour toutes, on pouvait passer aux autres questions. Ce que s'empressa de faire Alexandre Denis et ce, même s'il n'était là que comme observateur. C'était plus fort que lui, que voulez-vous !

Bon prince, Louis Santerre ne s'objecta pas. Fort de cet accord tacite, le lieutenant demanda à Fréchette de préciser l'endroit exact où il était lors de l'accident. L'autre l'indiqua.

"Vous dites que Sébastien Diorio était tout près de Cossette, mais l'avez-vous vu pousser le contremaître ? insista le lieutenant.

L'ouvrier répondit oui, sans hésiter. Il avait vu, de ses yeux vu. Ensuite, il expliqua dans quelles circonstances, il avait assisté à la scène. Explications claires, nettes et précises. Et effectivement, Fréchette pouvait très bien avoir vu ce qu'il affirmait avoir vu.

"Pourquoi ne pas avoir alerté les autorités, monsieur Fréchette ?" Le lieutenant se doutait de la réponse mais il tenait mordicus à ce qu'elle soit dite et enregistrée. Selon lui, elle pouvait revêtir une grande signification. La réponse lui donna raison.

"J'en suis pas fier, lieutenant, avoua Fréchette, mais... j'ai eu peur d'être à mon tour victime d'un accident. Puis... j' pouvais pas parler à la police, le chef Laviolette mange dans la main des Diorio."

Voilà, c'était dit. Ça aussi, c'était clair, net et précis. Fréchette avait eu peur et dans le contexte, cela se concevait fort bien. Cette même crainte, les détectives la perçurent à divers niveaux chez tous ceux et celles qu'ils questionnèrent, ce jour-là. Il était évident que les Diorio avaient instauré un régime de terreur dans l'usine.

Sauf qu'avec l'incarcération de Sébastien Diorio, on sentait que le vent était en train de tourner du "bon bord". Tant et si bien que plusieurs ouvriers reconnurent à leur tour, avoir été témoins de "l'accident".

Les enquêteurs avaient maintenant dans leur "sac à preuves" plusieurs témoignages à faire valoir quand viendrait l'heure de les utiliser. Parce qu'avec ou sans aveux des coupables, cette heure-là viendrait. Plus personne n'en doutait.

.....

Vers le milieu de l'après-midi, les détectives purent enfin se rendre sur le mystérieux site de forage. Croyez-le ou non, le doute persistait dans leurs esprits naturellement septiques. En dépit de tous les indices : les meurtres, la machinerie lourde, la fuite de méthane, le temps pourri et tout le reste, ils doutaient encore. Qu'ils fussent du SPVM ou de la SQ, douter était dans leur ADN.

Après tout, les photos prises par les chasseurs de tornades étaient floues. Pas vrai ? Et celles prises par Christian Genest, le reporter assassiné, auraient fort bien pu être truquées, non ? Et même si les experts l'avaient affirmé, s'agissait-il vraiment de forage de gaz de schiste ?

À l'usine personne n'avait eu l'air de savoir de quoi il retournait. Ou si quelqu'un savait, l'incarcération du fils Diorio ne semblait pas être un motif suffisant pour oser parler de forage illégal. Le grand patron était toujours en liberté, lui. Si bien que le courage manifesté par Fréchette et les autres quand il s'était agi de dénoncer les agissements du fils, avait fondu comme neige au soleil, quand il avait été question des menées du père Diorio.

Les gardes de sécurité ouvrirent les grilles sans discuter et sans lâcher les dobermans. Ce fut donc sans craindre de se faire mordre les fesses que les flics pénétrèrent sur le site et qu'ils purent prendre toutes les photos qu'ils désiraient. Lesquelles seraient précises cette fois, n'en doutons pas. L'endroit était immense et d'autant plus impressionnant qu'on se serait cru sur une autre planète. Sur le sol dénudé, que de la roche, beaucoup de roches et... de la boue en masse.

Et puis il y avait le bruit constant et infernal de la machinerie lourde. Pompes, concassage ajoutaient à l'impression d'étrangeté. Au bout d'un moment, il ne restait plus aucun doute dans l'esprit des enquêteurs. Eh oui, il s'agissait bel et bien de forage de gaz de schiste.

Et même s'il s'agissait de forage illégal, les installations étaient à couper le souffle. Des turbo-générateurs, des turbo et moto-compresseurs, des turbo et moto pompes, bref tout ce qu'il fallait pour s'attaquer à la roche contenant le gaz de schiste, également appelé gaz de shale (quoique plus rarement au Québec).

.....

L'entente prise avec Kim Lemelin n'incluant pas la perquisition à l'usine, elle arriva plus tard avec son cameraman. Immédiatement, ils se mirent à l'oeuvre. Caméra à l'épaule pour le technicien et micro pour l'animatrice. Une petite équipe et peu d'équipement. Comme ça, ils auraient toute la liberté voulue pour se déplacer, filmer le site de forage et réaliser quelques entrevues.

Kim le voulait ainsi et elle avait raison.

Une grosse équipe de tournage aurait été intimidante alors que là, les gens lui parlaient volontiers. Maniaque du détail, Kim demanda à un contremaître de lui expliquer en long et en large en quoi consistait la fracturation hydraulique.

L'explication était complexe mais en résumé cela donna ce qui suit : le gaz de schiste, dit conventionnel, était emprisonné dans la roche et retenu à de grandes profondeurs. Pour l'extraire, on devait fracturer la roche au moyen d'eau sous pression, mélangée à certains additifs. C'était ça, la fracturation hydraulique.

À défaut d'applaudir le processus, la description permettait de mieux comprendre comment avait pu se produire la fuite de méthane. Laquelle, bien que colmatée, continuait à faire des ravages incommensurables. Mais cela n'expliquait toujours pas pourquoi on avait tant tardé à se préoccuper de la situation. D'autant qu'il y avait sur place du personnel qualifié pour y remédier.

Sauf que, "personnel qualifié" ne signifiait pas nécessairement "personnel courageux" ou même simplement "personnel concerné".

Et incidemment ce personnel, quel était-il ?

Contrairement à l'usine où les travailleurs venaient soit de Saint-Lazare, soit de Montréal et des environs, sur le site du forage, la main - d'oeuvre venait d'ailleurs. Les plus qualifiés, c'est-à-dire les ingénieurs et les chefs d'équipe venaient des États-Unis.

Les autres c'était moins clair.

D'où provenait cette main-d' oeuvre dite "de base", celle chargée des sales besognes et probablement des plus dangereuses aussi ? En insistant, on finit par apprendre qu'elle était constituée d' illégaux venus du Mexique. Ceux-là logeaient dans des baraquements de fortune érigés sur le terrain. Nourris, logés mais peu payés et traités comme du bétail.

Un constat terrifiant !

Ainsi donc, non content d'effectuer du forage illégal de gaz de schiste au mépris de la santé de tout une population, Dimitri Diorio et ses comparses se livraient à une forme d'esclavagisme. C'était en quelque sorte, ajouter l'injure à l'insulte.

Kim Lemelin proposa de filmer l'intérieur des baraquements .

"Ça s'impose, firent, d'une même voix, l'inspecteur Santerre et le lieutenant Denis.

.....

Vers vingt-deux heures, tout le monde plia bagages.

Son cameraman se chargeant de ramener la voiture et le matériel de tournage à bon port, Kim retournerait à Montréal avec son mari. Pour ce qui était de l'inspecteur Santerre et de son équipe, ils resteraient quelques jours dans la région. Il leur fallait compléter les diverses opérations du volet Saint-Lazare. Est-il besoin de le préciser, ils en auraient plein les bras !

En effet, ce volet comprenait de nouvelles rencontres avec le sympathique chef de police Laviolette, (le gros soûlon qui avait traité le lieutenant et Sans-Souci de "baveux du SPVM"). Ce qui, en soi, représentait déjà une tâche considérable. Puis il leur faudrait obtenir, si possible, les aveux complets de Jean Taillon, le "*quincaillier qui conseille*", celui des "cossins".

Plus tard, Louis Santerre ferait un saut à Environnement Canada, histoire de questionner le dénommé Farid Salan. Avait-il, oui ou non, renseigné Dimitri Diorio, sur la qualité des sols à Saint-Lazare ? Au vu du caractère déplaisant du personnage, cela aussi risquait d'être assez "prenant".

Juste avant le départ du couple Lemelin-Denis, l'inspecteur Santerre tint une fois de plus à souligner à quel point sa tâche avait été simplifiée grâce au travail abattu par Alexandre et son équipe : "Vous nous avez pratiquement servi ça tout cuit dans le bec, convint-il aimablement.

Le lieutenant ne protesta pas.

57

Sur le chemin du retour, Kim et Alexandre en avaient long à dire.

"C'est impossible que le PM ignore ce qui se passe là-bas, fit Kim. C'est trop gros. Un des ingénieurs m'a laissé entendre qu'il s'attendait à d'autres fuites de méthane. Je veux bien que certains ministres soient impliqués mais pas à l'insu du PM, je n'y crois pas. "

"Moi non plus, Kim."

"Et puis le traitement fait aux travailleurs illégaux ! On se croirait revenu cent ans en arrière. Les baraquements sont affreux, insalubres. Pour une soixantaine d'ouvriers, deux dortoirs, des latrines dégueulasses, une salle de lavage mal équipée et une cantine avec des distributeurs de bouffe malsaine. C'est épouvantable!"

"Je suppose que les ingénieurs et les contremaîtres n'ont pas le même traitement, fit Alexandre avec un ricanement qui en disait long.

"Tu supposes bien, mon amour. L'un d'eux m'a dit qu'ils étaient logés dans les hôtels environnants. Maintenant, pour leurs repas, et bien sur le site, on fait appel à un service de traiteurs et le soir, ils mangent dans les restaurants du coin." Prenant pour acquis que sa femme n'en était pas restée là, le lieutenant attendit la suite qui ne tarda pas.

"Je lui ai donc demandé qui payait la facture. Le type a paru étonné que je lui pose la question et devine ce qu'il a répondu ?"

"Hum... j'ai bien une petite idée mais je t'en prie, ma chérie, surprends-moi."

"Désolée de te décevoir, je n'ai aucune surprise pour toi... L'ingénieur m'a assurée que c'était le gouvernement qui payait. "

"Tiens, tiens, comme c'est amusant ! Donc avec l'autorisation du président du Conseil du Trésor. À notre insu et avec nos taxes. Double comptabilité, bravo ! "

"Ça reste à vérifier bien sûr. Mais, si tel est le cas, je ne me gênerai pas pour le souligner dans le documentaire."

"Les ingénieurs doivent savoir que le forage de gaz de schiste n'est pas permis ici. Leur as-tu posé la question ? s'enquit le lieutenant.

"Tu parles si je l'ai posée ! Et là, pas un mot. Silence-radio. S'ils sont au courant, ils ne sont certainement pas pressés de le reconnaître."

"Ouais, évidemment et... "

Le lieutenant évita de justesse une ornière sur la chaussée glissante : "Merde, ils ne réparent même plus les routes maintenant !... Qu'est- ce j'allais dire ?... Ah oui, comptes-tu développer la question de la détérioration de la qualité de l'air, de la pollution des eaux de surface et souterraines ?"

"Absolument. J'aurai des spécialistes pour expliquer tout ça."

"Excellent !"

"Aussi... je me propose de recueillir les témoignages des chasseurs de tornades qui connaissent bien la région. Je mise également sur les réactions des gens de l'opposition. Entre autres, Fernando Paz, le chef du Parti du peuple."

"Fernando Paz, un homme avec de solides principes... N'empêche que l'enthousiasme, qu'il a suscité au début, s'effrite. À preuve, son parti a chuté dans les sondages. La gauche perd du terrain et pas qu'ici... C'est partout pareil."

"Tu as raison. Mais avec ce qu'on a filmé aujourd'hui, ça risque d'ébranler les colonnes du temple... Au Québec, en tout cas."

"Mouais... je..." Alexandre dut manoeuvrer pour éviter un autre trou .

"Kim, peux-tu m'expliquer pourquoi le forage clandestin est passé sous le radar dans les médias. À part toi, ton équipe et Christian Genest, personne d'autre ne s'est vraiment intéressé à l'histoire. C'est quand même incroyable, non ?"

"Pas tant que ça, mon chéri. Il ne se fait plus beaucoup de journalisme d'enquête."

"J'ai crû le remarquer, oui. Les médias ne fonctionnent que dans l'instantané. Le fameux *braking news*."

"C'est le système qui veut ça, Alexandre. La concurrence est féroce, tu comprends. De plus, par les temps qui courent, peu d'entreprises de presse peuvent se permettre de fouiller un dossier."

"Mouais..." Devant la moue dubitative de son mari Kim insista : "Manque de fonds... Mon équipe et moi, nous sommes parmi les rares qui ont encore cette possibilité."

"Oui, mais... la fuite de méthane, la température épouvantable, il me semble que cela aurait dû susciter plus de questionnements et de réactions, non ?"

"Peut-être que certains reporters s'y sont intéressés mais... ou bien ils se sont découragés, ou bien ils ont eu peur. Tu citais Christian Genest. Le pauvre a osé, lui, et il en est mort, pas vrai ?"

"Ouais... Sauf que toi et ton équipe, vous foncez malgré tout."

"Mais tout le monde n'a pas un policier dans sa famille pour se sentir à l'abri, rétorqua Kim en tapotant amicalement la main de son mari. Il lui sourit : "Et les écologistes dans tout ça, à ma connaissance, on les a très peu entendus."

"Nous en avons rencontrés quelques-uns. Bien sûr qu'ils s'inquiètent du fait qu'on nous ait caché la fuite de méthane pendant aussi longtemps. Mais ils hésitent à parler de conspiration et je les comprends. C'est plutôt mal vu de crier au complot. Et les gens qui osent le faire passent pour des naïfs ou encore sont accusés d'avoir des agendas cachés."

"Du moins c'est le message que les médias véhiculent. Les médias pff... !"

En dépit du regard torve que lui jetait son épouse, Alexandre continua :

"Ça fait beaucoup plus sérieux de montrer les p' tits comiques qui nous dirigent en train de se crêper le chignon ou de rapporter leurs inepties comme si c'était paroles d'évangile. Et puis c'est tellement plus vendeur d'inventer de toutes pièces des scandales qui n'en sont pas. L'information spectacle ! Les médias sont devenus une vaste usine à potins."

"Tu n'exagères pas un tout petit peu, Alexandre ?"

"À peine. Je trouve les journalistes bien frileux quand il s'agit de s'attaquer aux vrais problèmes."

"Je viens de t'expliquer pourquoi, Alexandre, riposta Kim avec une certaine aigreur.

Elle n'appréciait pas tellement quand le lieutenant enfourchait son cheval de bataille contre la presse. Mais cette fois, elle devait convenir qu'il n'avait pas complètement tort. Aussi, le laissa-t-elle compléter sa "pensée". Privilège dont Alexandre n'hésita pas à se prévaloir :

"Tiens, quand je suis venu dans le coin avec Sans-Souci, on a vu les ravages dans la région. Des champs complètement dévastés, des maisons en ruines, des carcasses d'animaux, un décor de fin du monde. Que je sache, ça n'a pas fait les manchettes, sauf la fois où le PM a annoncé que la fuite de méthane était contrôlée et promis 150 millions aux gens de la région."

Une autre embardée plus loin : "...150 millions, tu parles d'une aide dérisoire ! Va-t-il falloir d'autres fuites de méthane pour changer ce fichu système ? "

"Il faut faire tomber ce gouvernement-là, Alexandre. "

"Bof, faut pas se faire d'illusions. Ils ont été réélus en dépit de tout ce qui s'est produit pendant leur dernier mandat, alors ?"

"Tu n'es pas très optimiste, Alexandre... Moi, j'essaie de l'être un peu quand même."

Le lieutenant regarda sa femme. Il y avait chez-elle un mélange de lucidité, d'indignation et d'optimiste qui le rendait toujours un peu honteux d'être aussi négatif. Il soupira : "J'aimerais être comme toi, ma chérie. Malheureusement, j'en suis incapable."

"C'est peut-être parce que tu es quotidiennement confronté à ce qu'il y a de pire dans la société.

Je ne sais pas comment tu fais pour supporter ça, Alexandre !"

"Je ne le sais pas très bien, moi non plus... On pince un criminel et il en surgit dix autres. Et crois-le ou non, je persiste à croire que ça fait une légère différence malgré tout."

Kim hocha la tête : "Bien sûr que ça fait une différence, mon chéri. Mais ça use à la longue."

"Oui, ça use."

Le ton d'Alexandre se voulait neutre mais Kim savait ce qu'il cachait : "Ça fait longtemps que tu n'as pas pris de vraies vacances. Il serait peut-être temps d'y penser pour l'été prochain. Nous pourrions louer un chalet quelque part et y passer un moment avec les enfants, non ?"

Contre toute attente, le lieutenant acquiesça : "Très bonne idée, Kim. Et si tu n'y vois pas d'objection, de préférence quelque part où il n'y a pas de fracturation hydraulique."

"Tu fais dans l'humour noir ce soir, mon chéri !"

"C'est tout à fait de circonstance, lança Alexandre en désignant le ciel orageux.

Et comme pour lui donner raison, juste avant d'arriver à Montréal, des trombes d'eau s'abattaient sur la voiture : "Merde, c'est pas possible, pesta-t-il.

"Y en a marre, renchérit Kim.

"Et c'est pas fini, soupira Alexandre.

Kim, rarement à court de solutions, se mit à turluter : "... et c'est pas fini... nanana... nanan..."

C'était une ritournelle à la mode quelques années auparavant. Comprenant où sa femme voulait en venir, le lieutenant se mit lui aussi à fredonner : "Et c'est pas fini... nanana ... nananan..."

Ni l'un ni l'autre ne se rappelaient les paroles exactes mais ça n'était pas grave. Les nanananans et les tralalas valaient mieux que des jérémiades. Il fallait conserver le moral...

... même si on allait tout droit dans le mur.

58

Quand un navire coule, les rats quittent le navire, dit-on. À peu de choses près, c' était ce qui était en train de se produire dans l'affaire du forage illégal.

L'inspecteur Louis Santerre revint de Saint-Lazare avec en poche les aveux du chef de police Onésime Laviolette et ceux du quincaillier Jean Taillon. Comment s'y était-il pris ? L'histoire ne le dit pas, mais on pouvait supposer que Santerre savait, au besoin, faire ressortir son côté "sinistre".

Toujours est-il que les deux zigotos étaient maintenant en taule.

Bien entendu, avec ces développements, une nouvelle rencontre s'imposait entre le lieutenant Denis du SPVM et l'inspecteur Santerre de la SQ.

Or pour le remercier de lui avoir permis de filmer le site de forage, Kim suggéra à son époux de l'inviter à la maison pour un repas : "J'ai ouï-dire qu'il est seul dans la vie. Le pauvre homme a perdu sa femme et sa fille unique dans un accident d'auto, il y a sept ans. Il..."

"Oh, bon Dieu ! Je ne savais pas qu'il... Comment as-tu appris ça ?"

"J'ai mes sources, Alexandre, fit Kim avec le sourire en coin qu'elle arborait quand elle voulait lui signaler qu'il n'était pas le seul à bénéficier de renseignements privilégiés. Le lieutenant hocha la tête. Bien sûr que Kim avait ses sources et il était inutile d'essayer de lui demander lesquelles . Elle ne les dévoilerait pas. *À moins de la torturer et encore...*

"Te souviens-tu, Alexandre, de cet accident qui a fait les manchettes à l'époque ? Un tamponnement impliquant plusieurs autos... causé par un imbécile qui n'avait pas fait son stop et le résultat : une vingtaine de blessés et une bonne dizaine de morts. Une véritable hécatombe !"

Le lieutenant n'eut pas à fouiller longtemps dans sa mémoire. Il se rappelait :

"Et un délit de fuite en plus. Le chauffard n'a jamais été retrouvé. Mais j'ignorais que parmi les morts, il y avait..."

Kim gratifia son mari d'un autre de ses sourires de sphinx malicieux : "Tu ne peux pas tout savoir mon chéri !... Alors pour l'invitation, on fait quoi ?"

"Bon... si tu insistes, j'appelle Santerre et je l'invite, concéda Alexandre, plus ou moins enchanté d'introduire dans l'intimité de son foyer un collègue qu'il connaissait à peine. D'autant que, maintenant qu'il savait pour l'accident, il se demandait quelle attitude adopter avec lui. Devrait-il y faire allusion ou passer ça sous silence ?

.....

Louis Santerre s'amena chez les Lemelin - Denis avec ses dossiers d'enquête, une bonne bouteille de vin et des fleurs pour l'hôtesse.

"Kim est encore au travail mais ne devrait pas tarder à rentrer, annonça le lieutenant en faisant passer l'invité dans le bureau. Comme les deux hommes devaient s'isoler un moment pour discuter boulot, autant régler ça tout de suite, *pas vrai ?*

Une autre question que le lieutenant avait réglée (dans sa tête du moins) était qu'il ne parlerait pas de l'accident. Après tout, sept ans s'étaient écoulés et il était trop tard pour offrir des condoléances. Lesquelles, de toute manière, n'auraient peut-être pas été bien reçues. En tout cas, lui, à la place de Santerre, aurait pris ça pour une intrusion malsaine dans sa vie privée.

À peine débarrassé de son manteau, de la bouteille de vin et des fleurs, Louis Santerre ne perdit pas de temps en salamalecs et raconta. Il brossa d'abord un rapide portrait de ses activités à Saint-Lazare. Puis il décrivit comment il s'y était pris pour coffrer le chef de police et le quincaillier. *Précision chirurgicale* fut l'expression qui vint à l'esprit du lieutenant en écoutant son collègue parler de ses méthodes d'interrogatoire. Assez musclées, merci ! Bien sûr, il se garda d'en faire la remarque.

Sermonner un invité eut été de la dernière inconvenance. *Pas vrai ?*

Sans paraître noter la légère confusion qu'il suscitait, Santerre poursuivait son récit. Il en était rendu au cas de Farid Salan : "Celui-là est plutôt coriace. Il prétend tout ignorer du forage et comme je n'ai pas suffisamment de preuves contre lui, il m'est difficile d'aller plus loin... pour l'instant..."

Santerre avait étiré le "pour l'instant". Laisait-il entendre par là que, tôt ou tard, Farid Salan allait, lui aussi, goûter aux méthodes musclées ? Alexandre se posa la question. Mais ne sachant pas si Santerre avait le sens de l'humour développé ou même s'il en avait un, il opta pour une question plus neutre, si l'on veut : "L'avez-vous confronté avec les partouzes au Reine-Élisabeth ?"

"Mais oui. Je lui ai même montré les photos prises par une de vos enquêtrices, Judith Chomsky je crois, et c'est tout juste s'il ne m'a pas ri au nez."

"Ce type se croit sorti de la cuisse de Jupiter, rien de moins." Le lieutenant mima alors comment le climatologue l'avait snobé lors de leur rencontre aux locaux d'Environnement Canada.

Louis Santerre s'esclaffa. Quand il riait, ses yeux noirs s'éclairaient d'un reflet malicieux qui le rajeunissait. Son côté "sinistre" disparaissait complètement : "De votre côté, Alexandre, avez-vous des nouvelles pour les mandats de perquisition chez Dimitri Diorio ?"

"Pas encore, soupira le lieutenant.

"La bureaucratie à son meilleur !"

"Je ne vous le fais pas dire, Louis."

"En voulez-vous un bon exemple ?"

"Euh..." Alexandre se demandait ce que Santerre allait sortir de son chapeau cette fois.

"Il faut mettre fin à ce fichu forage, nous en convenons tous, n'est-ce pas ? Eh bien, pour qu'on ferme la mine, j'ai dû remplir une tonne de formulaires qui seront éventuellement acheminés quelque part, mais j'ignore où et quand ce sera fait. Si bien sûr, ça se fait un jour !"

"Bah, je ne suis pas surpris outre mesure, commenta Alexandre. Tant et aussi longtemps que nous n'aurons pas mis le grappin sur Dimitri Diorio, je crains que... "

"Moui... Et si on tarde trop, le type va se méfier et faire disparaître les preuves. Ce n'est pas impossible, en effet."

"Mmmm..."

"Et un autre aspect dont nous devons tenir compte, c'est que Diorio opère avec un groupe d'investisseurs près du pouvoir. Vous savez comme moi que dans ces cas-là... c'est toujours la même histoire, on arrête les sous-fifres et pour le reste, on peut toujours courir." Louis Santerre grimaça.

Le lieutenant se demanda s'il savait que son grand patron était un ami du PM ? La question lui brûlait les lèvres mais, encore-là, il choisit de se taire : "Parlant de sous-fifre, Louis, comment se porte mon bon ami, le chef de police de Saint-Lazare, Onésime Laviolette ?"

Cette fois, Santerre rit aux éclats : "Celui-là, il n'est pas content du tout d'être en taule. Mais je pense que le régime sec de la prison va faire beaucoup de bien à son foie !"

"Comment, il n'a pas encore exigé un flacon de gros gin pour le petit déjeuner, vous m'étonnez, Louis !" Et c'est sur ce mode badin que les deux hommes (qui s'appelaient maintenant par leurs prénoms) poursuivirent et terminèrent leur session de travail. À la fin, Alexandre était certain d'au moins une chose concernant Louis Santerre. Il avait le sens de l'humour.

Ensuite, ils passèrent au salon où Kim, enfin arrivée, les attendait pour l'apéro : "Bonsoir, inspecteur Santerre, ravie de vous revoir, fit-elle en acceptant les fleurs que celui-ci lui présenta après lui avoir fait le baise-main.

De toute évidence, avec les dames, l'inspecteur de la SQ oubliait ses méthodes musclées : "Je vous en prie madame Lemelin, appelez-moi Louis, fit-il complètement sous le charme.

Il faut dire que, côté charme, Kim était redoutable ! Elle n'avait même pas besoin de se forcer. En plus d'être articulée et intelligente, elle était grande, blonde, avait les yeux bleus et les traits fins sans être mièvres. Elle possédait ce genre de beauté naturelle qui respire la santé et la joie de vivre.

Et ce soir-là, malgré sa longue journée de travail, elle brillait de tous ses feux :

"Dans ce cas Louis, appelez-moi Kim, fit-elle avec un sourire aussi spontané que désarmant.

L'inspecteur de la SQ rougit jusqu'aux oreilles.

.....

Armande s'était lancée dans un repas "à la grecque". Du moins, sa conception de la cuisine grecque. Mais qu'importe, c'était délicieux !

Au menu... Entrées d'aubergines et de courgettes frites accompagnées de tarama et de sauce au concombre et à l'ail, suivies d'un gigot d'agneau médium saignant, de pommes de terre sautées avec gratin de tomates et de fromage au lait de chèvre. Pour dessert, des baklavas noyés dans du miel grec qui firent la joie de tous. Spécialement des jumelles qui en profitèrent pour s'en mettre dans les cheveux. Zoé et Chloé étaient tellement drôles que tout le monde rit de bon cœur.

Ce qui ne fit qu'ajouter au caractère bon enfant de cette soirée qui aurait dû être une session de travail mais qui n'en fut pas réellement une. L'inspecteur Santerre ne s'en plaignait pas, loin s'en faut. Même que, quand il sut que Nicolas faisait de la musique, il demanda à voir son installation.

Tout le monde descendit au sous-sol et là... on assista bouche bée à une séance d'improvisation musicale inattendue. Nicolas à la guitare et l'inspecteur Santerre au synthétiseur. On eut dit que ces deux-là jouaient ensembles depuis des mois. Les bravos fusèrent. C'était tout bonnement renversant. Un peu trop "percutant" au goût d'Alexandre mais il s'efforça de n'en rien laisser paraître.

Louis Santerre repartit vers minuit, non sans s'être confondu en remerciements : "pour cette charmante soirée qui lui avait fait un bien énorme."

C'était le seul indice (si c'en était un) de ses états d'âme. Et encore fallait-il être au courant pour l'accident qui lui avait ravi deux êtres chers, car à aucun moment, il n'en avait fait mention. Une réserve que Kim ne manqua pas de souligner quand elle se retrouva seule avec Alexandre : "Il a su se montrer discret et pourtant on sent chez-lui une profonde tristesse."

"Ah bon ! Tu as perçu ça, toi ? Moi, j'ai plutôt vu un bon vivant."

"L'un n'empêche pas l'autre. La musique doit lui servir d'exutoire."

Exutoire ! Alexandre pensa aux méthodes musclées de Santerre. *Peut-être qu'elles servaient aussi d'exutoire, non ?* Mais Kim n'avait pas besoin de savoir ça : "Oui en effet, la musique !... Ma chérie, tu seras toujours plus sensible que moi à ce genre de nuances."

"Il faut bien que quelqu'un le soit ici. Pas vrai, mon chéri ?"

"Tu l'es pour deux et c'est parfait comme ça, mon amour !"

"Je l'aime bien cet homme. On le réinvitera."

"Bon, ça y est ! J'ai un rival maintenant, plaisanta le lieutenant en mimant une inquiétude qu'il n'éprouvait absolument pas.

"Baveux, va !"

"Il me semble avoir déjà entendu ça quelque part, rétorqua Alexandre en riant.

Kim se mit à lui marteler la poitrine de ses poings délicats. Il n'eut aucun mal à les enfermer dans ses grandes mains. Puis il lui cloua le bec avec un baiser. Ah ! l'amour, l'amour, l'amour !

Normalement ces "jeux de mains et de vilains" les auraient menés tout droit au lit mais pas cette nuit-là. En lieu et place, ils se firent une tisane et reparlèrent de l'homme qui venait de les quitter et de sa terrible solitude. Il ne fut pas question de ses méthodes musclées et s'il n'en tenait qu'au lieutenant, il n'en serait jamais question.

C'était de la cuisine interne et parfois, la fin justifiait les moyens.

Pas toujours, mais parfois...

Dehors, le tonnerre grondait.

59

Croyez-le ou non, les mandats de perquisitions tant attendus furent enfin émis.

Pour les bureaux du siège social de la Standard Chemicals à Montréal, pour la demeure principale de Dimitri au Summit Circle, pour celle de Saint-Sauveur, pour l'agence d'escortes et pour le logement des frères Diorio (mandat qui, soit-dit en passant, aurait dû être émis dès l'arrestation du frère aîné, Sébastien). Mais dans l'ensemble, disons que mieux valait tard que jamais.

Ou peut-être était-il déjà trop tard ?

Dimitri Diorio devait avoir eu amplement le temps de faire disparaître les preuves l'incriminant. À moins que l'homme se crût tellement invincible qu'il n'en ait rien fait. Le lieutenant s'accrochait à cette possibilité. Avait-il le choix ? Non.

L'affaire comportant plusieurs aspects, dont tout le volet : accords passés en coulisse, financement douteux de campagnes électorales, liens avec la mafia, prostitution et trafic de stupéfiants, il s'agissait de bien planifier le coup. Il faudrait donc débarquer presque simultanément partout.

Si bien, qu'à peine revenu de Saint-Lazare, Louis Santerre repartait pour Saint-Sauveur. Avec tous ces noms de saints, le pauvre avait certainement intérêt à posséder la fibre religieuse. Mais en vrai professionnel qu'il était, il ne fit pas de chichi et partit dare-dare.

Pour sa part, le lieutenant s'occuperait du volet Montréal avec son collègue Pierre Galipeau du Service d'enquêtes sur le crime organisé. Désormais avec l'action conjointe de la SQ et du SPVM, trois équipes d'enquêteurs travailleraient d'arrache-pied pour régler le cas de Dimitri Diorio et Cie.

À l'attaque et sus à l'ennemi !

.....

Dans le logement des frères Diorio, on trouva trois paires de bottes d'alpinisme et trois battes de base-ball. Le tout avait été nettoyé, bien sûr. Mais avec les méthodes scientifiques modernes, la police devrait pouvoir déceler des taches de sang, s'il y en avait.

Au siège social de la Standard Chemicals, on confisqua les ordinateurs, démonta les téléphones et on vida les tiroirs et les classeurs où il ne restait pratiquement rien. Que des babioles. Dimitri Diorio avait fait du ménage.

À l'agence d'escortes, même procédure. Le ménage avait-il été fait, là aussi ? Peu importait au fond car, dans la foulée, on embarqua quelques escortes. Les filles seraient relâchées par la suite. Cependant, pas avant d'avoir livré des témoignages sur les activités de la boîte. Toutes confirmèrent le trafic de stupéfiants et le rôle de proxénète joué par Salomé Poulain.

Proxénète . Ce titre ajouté à celui de meurtrière ferait très bien dans un CV, si jamais l'artiste-peintre s'en tirait avec une peine minimale. Ce qui demeurerait tout de même une possibilité. Quand on connaissait le moindrement le personnage, il était permis de penser qu'elle tenterait de rejeter tout le blâme sur l'un ou l'autre de ses amants Diorio, père et fils.

.....

Quand un matin très tôt, six heures pour être plus précis, Alexandre Denis se pointa avec son équipe à la maison du Summit Circle, Dimitri Diorio vint leur ouvrir en personne et en robe de chambre : "Qu'est-ce que vous faites ici, tonitrua-t-il.

Le lieutenant lui mit les mandats de perquisition sous le nez.

"J'appelle mes avocats, hurla l'énergumène.

"Mais je vous en prie, faites donc, répliqua calmement Alexandre. Ce qui lui valut de se faire traiter une seconde fois "d'enculé" par le gracieux individu.

"Il n'empêche, cher monsieur, que nous devons procéder, continua le lieutenant imperturbable.

Mets ça dans ta pipe et fumes, connard...

Les avocats devaient s'attendre à l'éventualité d'une perquisition car ils arrivèrent dans la demi-heure qui suivit. Aussitôt, Dimitri Diorio leur intima l'ordre de faire quelque chose pour empêcher ce qu'il appela l'invasion indue de son intimité : "C'est du harcèlement et j'en assez ! aboya-t-il.

Ses avocats lui firent valoir que : les mandats étant en règle, les policiers avaient parfaitement le droit de fouiller partout. Ce qui n'eut pas l'heur de plaire à l'irascible Dimitri qui vociférait de plus belle. L'homme d'affaires jouait-il l'indignation ?

Alexandre pensa qu'il en faisait un peu trop. Évidemment, la visite du site de forage, les perquisitions à l'usine et ailleurs n'avaient pas dû le combler de joie mais... à qui Diorio voulait-il donner le change ? Ou peut-être ne pouvait-il plus contenir sa nature de pitbull ? Et encore, c'était quasiment insultant pour les pitbulls que de faire le rapprochement.

Quoiqu'il en soit, Dimitri Diorio manquait totalement de classe. La place grouillait de monde et à voir la mine consternée de ses avocats et celle impassible des policiers, tous semblaient être du même avis : l'homme était grotesque.

Avec tout ce ramdam, l'épouse de Diorio, complètement réveillée, (comment ne pas l'être), avait rejoint son Dimitri de mari qu'elle essayait tant bien que mal de calmer. Excédé, ce dernier la repoussa si brutalement que la pauvre femme faillit tomber par terre. Ce fut les larmes aux yeux qu'elle courut se réfugier dans la pièce voisine.

Toute forme de violence faite au femmes et aux enfants mettant le lieutenant hors de lui, il fut pris d'une furieuse envie de foutre son poing sur la sale gueule de Dimitri Diorio. Si bien qu' avant de poser un geste qui ne lui vaudrait pas une médaille d'excellence, il quitta la pièce...

... et alla s'enquérir de l'épouse brutalisée qu'il trouva recroquevillée dans un fauteuil. Elle se frottait les bras. Elle était toute petite et avait l'air fragile. En la repoussant, aussi violemment, son pitbull de mari aurait certainement pu lui faire mal. Le lieutenant lui demanda si elle était blessée.

Florence Diorio fit signe que, non.

D'une dizaine d'années plus jeune que son époux, c'était une femme aux traits délicats, au teint très pâle et aux cheveux d'une blondeur probablement entretenue par un habile coiffeur. Physiquement du moins, le lieutenant lui trouva une vague ressemblance avec Salomé Poulain. Sauf que chez l'épouse on pouvait déceler une vulnérabilité que, même en faisant un effort surhumain, on ne retrouvait pas chez la maîtresse. Toujours gentilhomme, il proposa de lui apporter un verre d'eau ou autre chose.

"Je prendrais une larme de cognac, lieutenant. Là, dans cette armoire, indiqua Florence Diorio, d'une voix à peine audible.

Alexandre alla chercher le flacon et lui en versa une bonne rasade. Elle en avait tellement besoin qu'elle vida le verre d'un trait. Il était un peu tôt pour prendre un p'tit coup mais jugeant qu'une autre rasade ne serait pas de trop, il la resservit. Peu à peu, l'épouse en détresse reprenait des couleurs :

"Merci lieutenant, je me sens un peu mieux, murmura-t-elle, reconnaissante.

Cependant, il était clair qu'elle avait hâte que la journée se termine. *Comment l'en blâmer ?* :

"Nous ferons le plus vite possible, madame, fit Alexandre tout en sachant fort bien qu'ils en avaient pour des heures à fouiller partout.

"Faites ce que vous avez à faire, lieutenant... je... au point où j'en suis... je..."

"Auriez-vous des choses à me confier, madame ?"

"Pas maintenant, chuchota l'épouse de Dimitri en jetant un regard inquiet en direction de la pièce où son mari continuait à s'égosiller.

"Je vous laisse ma carte, madame. Appelez-moi quand vous voulez et nous arrangerons une rencontre en terrain neutre."

Florence Diorio hocha la tête. Était-ce un oui ou un non ? Le lieutenant ne put déchiffrer l'expression qui se lisait sur le visage de la femme. De toute manière, se dit-il, tôt ou tard, Florence Diorio devra parler. Mais, effectivement, ce n'était ni le lieu ni le moment pour recueillir son témoignage.

.....

Au fur et à mesure qu'on faisait l'inventaire, il devenait évident que les principales preuves d'activités illégales, Dimitri Diorio les conservait chez-lui. Dans son fief du Summit Circle. Alors, de deux choses l'une : soit le caïd n'avait pas eu le temps de trouver une meilleure cachette et de passer les documents à la déchiqueteuse, ou soit il s'estimait au-dessus des lois.

Le lieutenant penchait pour la seconde hypothèse.

La maison datant du siècle dernier était vaste, richement meublée et pleine de recoins. Ça et là on remarquait quelques sculptures, mais très peu. Et comme on pouvait s'y attendre, il y avait aux murs des œuvres de peintres connus mais encore-là, pas autant qu'on ne l'aurait cru. Pour quelqu'un qui se prétendait collectionneur d'oeuvres d'art, Dimitri Diorio ne l'étalait pas plus qu'il ne le fallait.

À moins que le reste ne se trouvât dans la maison de Saint-Sauveur. *À vérifier avec Santerre quand il reviendra*, nota le lieutenant. Se pouvait-il, qu'en plus de tout le reste, Dimitri Diorio soit impliqué dans un trafic d'oeuvres d'art ? Alexandre souhaitait que ce ne fût pas le cas. Cela compliquerait inutilement les choses. Lesquelles l'étaient déjà suffisamment comme ça.

Le clou de la journée fut l'ouverture du coffre-fort.

Des liasses d'argent ! Il devait bien y en avoir pour des centaines de milliers de dollars. Mais ce n'était que broutilles comparé au reste. Le reste consistait en pierres précieuses. Diamants, topazes, saphirs, émeraudes, faites votre choix ! Contrebande ? Peut-être ?

Et des piles de relevés bancaires prouvant que l'homme avait ouvert des comptes dans plusieurs banques réputées pour avoir des succursales antillaises et sud-asiatiques. Là, on parlait de centaines de millions. Ça puait l'évasion fiscale à plein nez.

Une seule arme fut trouvée et confisquée. Un Colt. Apparemment, Dimitri Diorio n'était pas un collectionneur d'armes. Au fond, pourquoi l'aurait-il été ? Ses basses œuvres, il les faisait exécuter par d'autres.

.....

Alexandre Denis et son équipe étaient encore sur place quand Louis Santerre vint les rejoindre. L'inspecteur de la SQ revenait de sa virée à Saint-Sauveur complètement bredouille. Avec son équipe, ils avaient scruté à la loupe la maison secondaire et n'avaient rien trouvé de probant.

Ils avaient même démonté les godemichés et autres accessoires sexuels au cas où des documents y seraient dissimulés mais, chou blanc ! Rien dans les téléphones non plus. Pas d'ordinateur, aucune sculpture. Que des toiles de peintres connus et... des toiles de Salomé Poulain.

"Il y a un pièce entièrement réservée à l'entreposage avec système d'aération et tout le bazar. Nul doute, il prend bien soin de toutes les toiles ! commenta l'inspecteur de la SQ.

Était-ce la preuve que Dimitri n'était, dans ce domaine du moins, qu'un authentique amateur de peintures ? Probablement et grand bien lui fasse ! pensa Alexandre. N'empêche que, par curiosité, il demanda à Santerre si la collection comprenait la Trilogie de Saint-Sauveur. Louis Santerre fit la moue : "Oui, et en ce qui me concerne, ces toiles-là, Diorio peut les garder pour lui tout seul !"

Alexandre lui répondit par un clin d'oeil. Lui non plus n'était pas impressionné par le soit-disant talent de Salomé Poulain, pas plus d'ailleurs que par sa personnalité. On savait maintenant dans quels domaines "l'artiste" excellait. Et cela ne ressemblait ni de près ni de loin à du grand art.

Les enquêteurs repartirent vers vingt-trois heures emportant les ordinateurs, des caisses de documents et les bandes sonores de l'écoute électronique que Dimitri effectuait chez sa maîtresse.

Resterait à faire le tri. Une tâche colossale qui mobiliserait pas mal de monde pendant plusieurs jours. Pour se faire, le lieutenant avait deux alternatives. Obliger les membres de son équipe à travailler en temps supplémentaire ou demander des renforts au commandant Brière. Lui privilégiait la deuxième solution mais Brière serait-il d'accord ? Ça restait à voir.

En attendant Dimitri Diorio demeurait libre comme l'air. Enfin façon de parler parce que : qu'il le veuille ou non, on lui filerait le train où qu'il aille.

60

Les renforts auraient coûté moins cher à la Division mais (vas savoir savoir pourquoi), ce fut la solution du temps supplémentaire qui prévalut. Cela ne fit pas l'affaire de tout le monde, évidemment. Sauf qu'en y repensant bien, pouvoir mettre un peu de beurre sur les épinards en ces temps d'austérité n'était pas à dédaigner, non plus.

Si bien que, sans plus attendre, les enquêteurs s'attelèrent à la tâche.

Et quelle tâche, bon Dieu !

L'écoute électronique qu'effectuait Dimitri Diorio chez sa maîtresse s'étalait sur une période d'environ quatre ans. Période coïncidant avec l'achat par l'homme d'affaires de l'appartement du quartier Villeray. C'était donc à cette époque qu'il avait procédé à l'installation de ses petits gadgets ultra performants. Quatre longues années pendant lesquelles il avait espionné Salomé Poulain. Il était clair que Dimitri ne faisait pas totalement confiance à sa maîtresse.

"Pour ça, il n'avait pas tort, commenta Régimbald, encore moins tendre que les autres (si une telle chose fut possible) à l'égard de celle qui avait mis leur collègue Sans-Souci dans le pétrin.

Bon, cela dit, revenons-en à la tâche.

En dépit du "beurre sur les épinards", passer tout ce matériel au crible était une opération fastidieuse. Des heures et des heures de plaisir ! Heureusement, le système ultra sophistiqué, mis en place par Dimitri, était réglé pour ne capter que le son de la voix. Et comme Salomé Poulain n'avait ni chat, ni chien, cela épargnait au moins d'avoir à se taper les aboiements et les miaulements.

D'autant que, finalement, l'écoute de certains échanges entre Sébastien et Salomé permit aux détectives de vérifier certaines choses.

Entre autres, les circonstances qui avait conduit le couple à former le projet d' assassiner Gaëtan Aubry. On serait sans doute porté à imaginer des circonstances dramatiques. Et bien, croyez-le ou non, c'était beaucoup plus trivial que ça.

Un jour, le malheureux Gaëtan, arrivé à l'appartement plus tôt qu'à l'accoutumée, les avaient surpris pendant une de leurs parties de jambes en l'air. La scène se passait dans la cuisine. Apparemment, les deux amants n'étaient pas regardants sur le choix des lieux pour leurs ébats. On pouvait entendre le jeune climatologue se confondre en excuses et n'eut été le sort qui le guettait, la situation aurait pu être cocasse.

N'empêche qu' il n'y avait pas que ce malencontreux incident qui avait mené à sa mort. L'écoute électronique démontra que Salomé Poulain furetait dans les affaires de son coloc et avait piraté son ordinateur. Ainsi, elle savait qu'il était un ami Facebook de Chantal Cossette, l'adjointe de son autre amant, Dimitri. L'intrigante avait donc deux raisons de vouloir que Gaëtan Aubry disparaisse. Protéger sa relation avec Sébastien et protéger sa vache à lait, Dimitri.

Abracadabra.

Par ailleurs, quand Sans-Souci devint l'amant de la belle Salomé, on put entendre la présumée meurtrière dire au "petit Sébastien d'aller se faire voir ailleurs". Exit Sébastien et bonjour Dave.

Or pendant la période, relativement courte, où Dave Sans-Souci avait été l'amant de la machiavélique Salomé, l'écoute prouva qu'il n'avait jamais parlé boulot avec elle. Et ce, malgré l'insistance que celle-ci mettait à lui tirer les vers du nez.

Ses collègues poussèrent un grand "ouf" de soulagement.

Évidemment dans la foulée, on capta les murmures énamourés du pauvre Sans-Souci. Ses fameux gouzi-gouzi. Mais ses camarades ne se moquèrent pas. Ce qu'ils auraient certainement fait si les circonstances avaient été différentes. Pour un temps du moins, les blagues autour du sexe étaient proscrites au sein de l'équipe.

En bref, Dimitri Diorio savait tout ce qui se passait chez Salomé Poulain. Mais, mis à part le fait qu'il avait laissé les choses suivre leur cours, rien dans ce qu'on entendait ne donnait à penser que l'homme d'affaires aurait incité sa maîtresse à fomenter le meurtre de Gaëtan Aubry.

Elle avait concocté ça toute seule avec l'aide de son "petit Sébastien". Si bien que dans ce cas précis, le grand manitou Dimitri Diorio pourrait être accusé de non assistance à personne en danger. Rien de plus. S'en tirerait-il à aussi bon compte pour le reste ?

.....

Disons- le tout de suite, dans ses ordinateurs, les spécialistes en informatique ne trouvèrent rien indiquant que Dimitri Diorio fût impliqué dans du trafic d'oeuvres d'arts ou dans la contrebande de pierres précieuses. Dans ces domaines du moins, il semblait être exactement ce qu'il prétendait être. Un richissime collectionneur, rien de plus.

En revanche, les mêmes spécialistes découvrirent des preuves encryptées de nombreuses transactions dites offshore. Des sommes considérables étaient portées aux comptes de sociétés fictives. L'homme d'affaires pratiquait, et l'évasion fiscale et le blanchiment d'argent sur une haute échelle. Des centaines de millions disséminés dans divers paradis fiscaux. Singapour, la Barbade, les îles Caïman.

Et ça, c'était criminel.

Dans un tel contexte, les collections de peintures et de pierres précieuses devenaient des biens mal acquis au même titre que le reste des possessions de l'homme d'affaires. Sauf qu'il n'appartenait pas aux enquêteurs de statuer là-dessus. Eux recueillaient les preuves. Les cours de justice feraient le reste.

Du moins, on l'espérait.

D'autre part, toujours dans les ordinateurs, on voyait les noms des gens associés à Dimitri dans la prospection de gaz de schiste. Des gens d'affaires en vue, liés au monde interlope et... au parti au pouvoir.

Tout est dans tout, n'est-ce pas ?

Quant aux échanges de courriels, également encryptés, ils prouvaient les liens unissant Dimitri Diorio aux ministres soupçonnés de corruption. Pour que ceux-ci ferment les yeux sur ses activités clandestines, Dimitri Diorio était très généreux à leur endroit. Des virements électroniques de plusieurs milliers de dollars le prouvaient.

Bien entendu, le ministre Cuvillon n'était plus là pour se justifier. Mais en ce qui avait trait aux deux autres ministres, quand le documentaire de Kim Lemelin serait diffusé, avec leurs noms et les preuves de virements de sommes importantes, ils n'auraient pas grand-chose à dire pour leur défense.

Les ministres seraient-ils traduits en justice ou s'en tireraient-ils avec une simple tape sur les doigts ou même, pas de tape du tout comme c'était souvent le cas ? Dans l'équipe du lieutenant, les paris étaient ouverts. Mais on ne se faisait pas trop d'illusions.

N'empêche que l'étau se resserrait autour de toutes ces fripouilles.

.....

Une fripouille qui n'y couperait sûrement pas, c'était le grandiloquent Farid Salan. Des courriels échangés avec "son cher Dimitri" comme il le nommait, en faisaient foi. Le climatologue et géologue avait bel et bien conseillé "le cher Dimitri" sur la qualité du sol à Saint-Lazare et avait été largement rémunéré pour sa peine.

En fait, il s'agissait d'une jolie somme d'un million, sans parler des "bonis en nature" dans la suite que louait le caïd au Reine Victoria. Tout était à parier qu'en prison, Farid Salan, le partouzeur, verrait sa lubricité satisfaite mais peut-être pas d'une façon qu'il apprécierait spécialement. Et quant à son million, il pouvait toujours se le mettre "quelque part où le soleil ne brille pas".

"Tant pis pour lui, commenta Judith Chomsky, impitoyable.

Le lieutenant ne renchérit pas mais n'en pensa pas moins. *Tant pis pour Farid !*

Un autre sur le sort duquel on ne spéculait plus c'était le fameux *sniper* qui avait tué le ministre Cuvillon. L'inspecteur Santerre avait mis le grappin dessus.

C'était un mafieux bien connu des forces policières. Il avait été arrêté à plusieurs reprises mais "relâché faute de preuves suffisantes". Or cette fois on le tenait, et solidement à part ça. Si solidement que le *sniper*, peut-être à cause des "méthodes musclées" de Louis Santerre, admit également avoir tué Chantal Cossette à la demande expresse de Dimitri Diorio.

De plus, pour témoigner de "sa bonne foi", le malfrat donna les noms de deux complices. Ceux qui l'accompagnaient quand il se rendait prendre les ordres de l'homme d'affaires au siège social de la Standard Chemicals.

Dans son rapport, Louis Santerre, minutieux comme toujours, indiquait que le *sniper* et ses complices passaient par le sous-sol de l'entreprise, histoire de ne pas être repérés. Un stratagème qui, souvenons-nous en, n'avait pas échappé à l'oeil vigilant de Jim Bédard du temps où il bossait comme "larbin de la finance" pour Dimitri Diorio.

Judith Chomsky s'en rappelait, elle, et ne manqua pas de le souligner : " Jimmy a eu le pif. Vous voyez bien, lieutenant, que j'avais raison de lui faire confiance, fit-elle, légèrement acerbe. Ses relations avec son chef demeuraient plus ou moins à couteaux tirés.

Le lieutenant ne daigna pas répondre. *Oui, elle avait eu raison.* Mais si elle pensait qu'il allait l'admettre publiquement, elle pouvait toujours courir ou aller se faire cuire un œuf. *À elle de choisir.*

.....

Maintenant, que devenaient les deux autres fils Diorio ? Et bien, ils étaient sous les verrous. L'examen des battes de base-ball, trouvées dans l'appartement des trois frères, avait démontré que, malgré les efforts pour les faire disparaître, d'infimes traces de sang subsistaient. Du sang appartenant à Sans-Souci et à Christian Genest.

Jusqu'ici les deux plus jeunes frères Diorio refusaient de signer des aveux. Mais ça viendrait. Tout comme ça viendrait pour Sébastien, leur frère aîné. La seule personne dont on doutait qu'elle se mît un jour à table était Salomé Poulain.

Pour venir à bout de celle-là, cela prendrait un miracle ou quelque chose d'approchant. C'était une coriace. Une louve qui en avait dévoré plus d'un et qui ne faisait pas mine de se résigner à prendre une retraite anticipée. À ce propos, la sergent-détective Marie Garneau émit le commentaire suivant :

"On en a vu des femmes monstrueuses mais Salomé Poulain les bat toutes à plate couture. Même que je me demande si elle n'est pas un peu sorcière sur les bords !"

Une déclaration qui fut accueillie par des applaudissements fournis. Chose rarissime dans l'équipe du lieutenant. Monstrueuse et un peu sorcière, tout le monde était d'accord. Principalement un certain Sans-Souci, Dave de son prénom.

61

Summit Circle, demeure du couple Diorio, un soir tard.

Dimitri était affalé dans un fauteuil et sirotait son drink préféré, un dry martini. En fait, il en était à son quatrième et se proposait d'en avaler quelques autres, histoire de noyer sa rage. Il n'avait pas décoléré depuis l'intrusion dans sa vie de ce maudit enculé de lieutenant Denis, son ennemi juré. Celui-là, il devait trouver un moyen de lui faire la peau. Mais comment ?

Il faudrait que je passe une commande à... et il... Tiens pourquoi pas, empoisonnement au polonium ou au thallium ? Ou encore éviscéré, énucléé, les couilles arrachées, le pénis dans sa maudite gueule de grand fendant. Oui c'est ça...

Dimitri souriait béatement en imaginant toutes ces joyeusetés quand son épouse entra dans la pièce. Elle portait une tenue d'intérieur en soie noire qui faisait ressortir sa pâleur éburnéenne. Sur son visage se lisait une tristesse incommensurable et... quelque chose en plus. Quelque chose qui ressemblait à une volonté bien arrêtée de...

Dimitri ne vit rien puisqu'il la regarda à peine. Elle faisait partie du décor. Pas si mal pour une femme de son âge. Un peu défraîchie mais encore présentable dans les soupers- bénéfiques et autres conneries du genre. Et pour jouer les dames patronnesses, elle n'avait pas son pareil.

Et intelligente avec ça, même si parfois elle lui pompait l'air. Bah, deux ou trois coups de poing bien appliqués et elle rentrait dans le rang. Au fond, elle était la seule femme qui comptait pour lui. Les autres, c'était pour le cul. Même cette salope de Salomé. D'ailleurs, celle-là aussi, il faudrait qu'il s'arrange pour lui régler son compte en prison.

Dimitri Diorio aurait peut-être mieux fait de regarder sa femme plus attentivement.

Et quand elle s'adressa à lui, il aurait dû prêter davantage attention au son de sa voix. Mais il n'en fit rien.

"Je t'ai aimé Dimitri, commença-t-elle d'une voix sans timbre. J' ai admiré ton caractère entreprenant, ton sens des affaires et pendant des années, j'ai fermé les yeux."

Dimitri continuait à faire comme si de rien était. Le "coup des yeux fermés" n'était pas nouveau. Florence le lui servait de temps à autre et cela finissait toujours en queue de poisson ou... quand elle était plus jeune et désirable, par une bonne baise. *Maintenant, une ou deux baffes suffisaient.*

"Et tes magouilles, j'y ai même participé. Oh ! comme tu as su faire bon usage de mes compétences en droit commercial. Tu m'as exploitée au maximum... M'as-tu seulement aimée, Dimitri ? Ou si c'est l'avocate que tu as aimée en moi ? Pendant longtemps j'ai cru en toi et je me suis laissée violenter de toutes les manières possibles."

Dimitri Diorio se leva et alla se servir un cinquième martini. Il n'offrit pas à sa femme de lui en préparer un. Quand elle était dans cet état d'esprit, boire la rendait négative et il n'avait pas la tête à entendre ses récriminations. Toutes les mêmes ces salopes, jamais contentes. Elles veulent l'argent et l'argent du beurre. *Continues comme ça, ma vieille, et tu vas y goûter...*

Lentement la voix de Florence s'enflait : "Tu m'as humiliée. Les échanges de couples, ta dépravation, tes maîtresses, tes partouzes. J'ai tenu le coup pour nos enfants, je..."

C'en était trop, Dimitri réagit. On était pas loin de la baffe mais avant, il avait deux trois petites choses à rappeler à cette vieille peau, cette ingratitude qui osait le défier : "Tu y as trouvé ton profit aussi. Ton train de vie, tes toilettes, tes manucures, ton coiffeur, ta..."

"Un train de vie que j'aurais très bien pu avoir autrement, Dimitri."

"Pas comme celui que je t'ai offert."

"Peut-être pas. Mais ça m'aurait largement suffi et je n'aurais pas autant souffert, j'en suis certaine."

"Et nos trois fils, qu'en fais-tu, pouffiasse ?"

"Et bien justement, nos trois fils... là, tu as dépassé les bornes, Dimitri. Tu as sapé tous mes efforts pour en faire des hommes honorables. Tu les as pervertis. Tu en as fait des criminels et ça, je ne te le pardonne pas, Dimitri."

Dimitri ne comprit pas immédiatement que la "pouffiasse" s'était métamorphosée en déesse de la vengeance. Une Némésis se dressait devant lui. Et quand, à travers les vapeurs d'alcool, il pigea enfin, il était trop tard.

"Florence ! Mais qu'est- ce que tu fais, voyons ? **Florence, non...**"

62

Le lieutenant était au téléphone avec sa sœur Élise. Il le faisait régulièrement depuis sa visite "catastrophe". Où en était-elle dans son processus de pardon du mari infidèle ?

Il y a des blessures qui se cicatrisent difficilement. Celle d'Élise était profonde. Le couple qu'elle formait depuis si longtemps avec le docteur Bertrand Mongeau battait de l'aile. Et ce, en dépit du fait que Bertrand s'était amendé et ne revoyait plus sa maîtresse. Élise avait du mal à oublier. Si bien qu'une séparation définitive n'était pas exclue.

"Le lien de confiance est brisé, Alexandre. Je ne sais pas si..."

"Donnez-vous encore du temps, peut-être que..."

"Je sais, mais..."

Ce soir-là, au bout du fil, Élise avait tout de même une bonne nouvelle à annoncer.

Elle était une amie de Jacques Lemelin, le père de Kim. Du temps où celui-ci était en politique, elle avait dirigé son bureau de comté avec maestria. Or, le père de Kim n'oubliait jamais ses amis. Il venait de lui proposer de se joindre à l'équipe de relations publiques de son entreprise **Les Verreries Lemelin et fils**. "J'ai accepté. Ça va me changer les idées, me permettre de prendre un peu de recul, déclara-t-elle.

"Bravo ! ma grande sœur. Je te retrouve bien là. Et Bertrand que dit-il ?"

"Bertrand est plutôt mal placé pour s' objecter, tu ne trouves pas ? De toute manière, il ne m'a jamais empêchée de travailler. Pour ça, il m'a toujours supportée."

Il était près de 22 heures quand le frère et la soeur se souhaitèrent bonne nuit. Alexandre venait tout juste de raccrocher quand son portable sonna à nouveau :

"Oui... allô... Allô... Qui est à l'appareil ?... Allô ?"

"Je... j'ai tiré sur lui... je crois que je viens de tuer mon mari, lieutenant... je..."

Il mit quelques secondes à replacer la voix. Florence Diorio ! Mais oui, c'était bien elle : "Où êtes-vous, madame Diorio ?"

"À la maison."

"Celle du Summit Circle ?"

"Mais oui, lieutenant. Je vous en prie, venez vite avant que..."

"Florence... madame Diorio... êtes-vous bien certaine que... Avez-vous vérifié son pouls ?"

"Je... je n'ose pas le toucher... je... Venez, lieutenant... je ne sais pas si..."

La voix se faisait plus lointaine. Était-ce un piège ? Un stratagème de Dimitri pour l'attirer dans un guet-apens ? Alexandre se le demanda un court instant. Le mieux était de continuer à faire parler son interlocutrice : "Madame Diorio... Florence, vous m'entendez... Êtes-vous seule ou... ?"

"Oui lieutenant, je suis seule. Enfin avec mon mari qui... Les domestiques dorment dans l'aile de la maison qui leur est réservée et..."

La détresse de la femme était-elle feinte ? Difficile à dire.

"Je vous en supplie lieutenant, je ne peux pas... je..."

Et si elle décidait de tourner l'arme contre elle ? : "Florence, écoutez-moi. Ne faites rien avant que j'arrive. Je pars immédiatement."

.....

"Kim, mon amour, ne m'attends pas pour te coucher, j'en ai probablement pour une partie de la nuit. Florence Diorio vient de tirer sur son mari."

"Oh, mon Dieu !" Et Kim de resservir une phrase qu'elle prononçait un peu trop souvent à son goût : "Fais attention à toi, mon chéri."

"Ne t'en fais pas, mon amour. Je suis toujours prudent."

Une scène de la vie conjugale d'un lieutenant de police où chacun jouait son rôle à la perfection.

Kim soupira : "Je sais, mais fais attention quand même."

Le lieutenant mit son Glock dans son holster, prit son veston de cuir, embrassa sa femme puis, fila. Chemin faisant, il appela pour demander une ambulance et du renfort.

Malgré la pluie battante, l'heure tardive et les travaux de voirie, la circulation était encore dense sur l'avenue du Parc. Le lieutenant se résigna à utiliser le gyrophare et la sirène, si bien que personne n'osa le doubler. Il brûla quelques feux rouges, renversa plusieurs cônes oranges. Tant pis pour les infractions au code de la route !

À ce rythme, il ne mit que quelques minutes pour arriver sur place.

Florence Diorio, plus pâle que jamais, lui ouvrit immédiatement. Le lieutenant ne s'embarrassa pas de politesse inutile : "Où est-il ?"

"Dans le salon, il... je... je pense qu'il respire encore."

Dimitri Diorio était affalé dans un fauteuil, une plaie en pleine poitrine. Du sang avait giclé sur les coussins. Alexandre tâta le pouls. Il battait faiblement. Très faiblement. En dépit du dégoût que l'homme lui inspirait, il s'apprêtait à demander des serviettes pour tenter d'enrayer l'hémorragie quand les ambulanciers arrivèrent.

Ils ne mirent pas de temps à constater les dégâts : "Il a un poumon perforé, observa l'un des paramédics. Un poumon perforé n'était pas une bonne nouvelle pour la survie du blessé. Dimitri Diorio fut rapidement intubé et mis sur une civière. Les ambulanciers repartirent à toute vitesse avec l'homme d'affaires toujours inconscient.

Puis, ce fut au tour des techniciens en scène de crime de se manifester. Et pendant qu'ils recueillaient les indices, le lieutenant emmena Florence Diorio dans la pièce voisine où il lui récita ses droits : "Florence Diorio, je vous arrête pour... vous avez le droit de garder le silence..."

L'épouse de Dimitri n'essaya pas d'invoquer la légitime défense, ni rien d'autre.

Comme elle était en tenue d'intérieur, Alexandre la pria de s'habiller et de préparer quelques effets en prévision de son incarcération.

"Je dois vous emmener au poste, vous en êtes bien consciente, Florence ?" Il n'attendit pas sa réponse et fit signe à une policière en uniforme d'accompagner la prévenue dans sa chambre.

Des arrestations, Alexandre en faisait depuis des années et il était rare qu'il regrettait les avoir faites. Mais cette fois, il perdait ses repères : *Qui était exactement cette petite femme à l'aspect fragile ?* Il lui avait pourtant laissé sa carte avec tous ses numéros de téléphone. Pourquoi ne l'avait-elle pas appelé avant de poser un geste aussi radical.

Exaspération, désespoir ou... ? Il avait beaucoup de questions à lui poser.

Beaucoup.

63

Il était maintenant trois heures du matin...

Dans la salle d'interrogatoire, Florence Diorio faisait face à Alexandre Denis et à Judith Chomsky, que le lieutenant avait réveillée pour l'occasion. Valait toujours mieux être deux pour procéder à un interrogatoire.

Et bien qu'ils fussent souvent à couteaux tirés, Judith et lui faisaient une assez bonne paire quand la situation l'exigeait. Pour tout dire, la policière était définitivement un "plus" quand il s'agissait de tirer les vers du nez à un prévenu récalcitrant. Judith, l'abrasive, l'éternelle chichiteuse, se transformait alors en une "entité" pleine de ressources et d'empathie.

Le lieutenant pouvait donc compter sur elle pour la stratégie du *bon cop, bad cop*. Lui tenant le rôle du *bad cop*, (bien que Judith n'aurait pas été trop mal dans ce rôle-là). Mais dans le cas présent, nul besoin d'user de stratégie car, ragaillardie par une tasse de chocolat chaud que Judith avait eu l'excellente idée de lui préparer, Florence Diorio s'était mise à table.

Oui, pendant de longues années, elle avait conseillé son mari sur les diverses façons de contourner le système. Elle s'occupait principalement des placements offshore. Et bien entendu, elle connaissait les liens de Dimitri avec quelques politiciens, dont son propre frère, Ludovic Martin, le ministre de l' Environnement.

Elle savait qu'il leur graissait la patte. Tout comme il le faisait pour certains juges et autres personnages haut placés. *Hem...* Le lieutenant comprit alors pourquoi il avait eu tant de mal à obtenir des mandats de perquisition pour fouiller dans les affaires de Dimitri : "Et les liens de votre mari avec le crime organisé, étiez-vous au courant ?"

"Plus ou moins."

"Plus ou moins ?"

"C'est à dire que... je ne savais pas exactement de quelle nature étaient ces liens."

"Dans le coffre-fort nous avons trouvé des pierres précieuses. Vous le saviez ?"

"Mais oui. Dimitri est un collectionneur. Peintures, pierres précieuses. C'est son dada et il a les moyens de le faire. Alors il ne se gêne pas."

Ça, le lieutenant le savait, mais il insista : "Donc, pas de contrebande de bijoux ?"

"Non. Croyez-moi, si je pouvais ajouter ces activités-là à la liste, je le ferais."

"Vous ne l'avez jamais questionné au sujet du meurtre de son adjointe, Chantal Cossette ?"

"Non." Florence Diorio avait baissé les yeux et ne paraissait pas disposée à en dire plus à ce sujet. Savait-elle ou avait-elle choisi de ne pas savoir ? Le lieutenant bifurqua : "Où avez-vous pris votre arme, Florence ?"

"Quand vous avez perquisitionné chez-nous, vous ne m'avez pas fouillée, lieutenant et..." Avec un soupçon d'ironie, l'épouse de Diorio expliqua qu'elle avait dissimulée l'arme dans une des larges poches du pantalon "cargo" qu'elle portait.

Alexandre Denis se remémora la scène. Il avait même remarqué le pantalon et trouvé qu'il faisait un peu jeune pour elle. Mais il ne connaissait rien à la mode féminine. Et de toute manière Diorio et sa brutalité envers sa femme l'avait bouleversé à tel point que pas une minute, il n'avait imaginé qu'elle portait une arme. Il l'avait prise en pitié.

Mais cette fois, il ne se laisserait pas bernier aussi facilement. Il haussa le ton : "Vous ne répondez pas à ma question. Où vous l'êtes-vous procurée ?"

"Je l'ai achetée chez un armurier. Avec de l'argent tout s'achète, lieutenant. Même un permis de port d'arme." Florence Diorio avait répondu du tac au tac. Qu'y avait-il dans sa voix ? De l'amertume, de la lassitude, de la duplicité, du défi ? Ou tout ça à la fois ?

Le lieutenant n'insista pas et passa à une autre question : "Bon d'accord. Maintenant, pourquoi l'avoir dissimulée ?" Il concevait fort bien pourquoi elle avait caché l'arme. Mais il voulait qu'elle l'énonce haut et fort. Florence Diorio était une énigme ambulante et il n'allait pas lui lâcher la bride.

"Lieutenant, vous avez vu comment mon mari m'a traitée, ce jour-là. Et ça, c'était en public. Alors, imaginez dans l'intimité ?"

Judith intervint alors : "Vous avait-il menacée de vous tuer, madame Diorio ?"

"Qu'en pensez-vous, sergent Chomsky ?"

"Il ne s'agit pas de moi mais de vous, madame, fit doucement la sergent-détective.

"Il pouvait être très brutal et je l'ai toujours craint. Je..." D'abord hésitante Florence Diorio se résigna finalement. Elle raconta la vie qu'elle menait depuis trente ans auprès de Dimitri.

Dès le début, il l'avait obligée à participer à des échanges de couples et à des orgies. Après la naissance de leur troisième fils, il ne l'avait plus touchée, ni dans l'intimité, ni avec d'autres. Sauf pour la frapper : "Il ne me frappait jamais au visage. Il ne voulait pas que ça paraisse. Je me suis mise à porter des manches longues pour dissimuler les marques et..."

Florence Diorio releva une manche, son bras était couvert d'ecchymoses. Puis elle poursuivit son récit. Elle savait pour les partouzes au Reine Victoria, pour l'agence d'escortes et pour Salomé Poulain : "Elle était sa maîtresse en titre depuis cinq ans, environ. Je ne l'ai jamais rencontrée, mais..."

Florence émit un petit rire : "... il me répétait qu'elle me ressemblait, en mieux et en beaucoup plus jeune. Il le faisait à dessein. Voyez-vous, Dimitri est un homme qui se complaît à blesser physiquement et moralement les gens."

Alexandre et Judith se taisaient. Ce que disait Florence Diorio ne les étonnait guère mais faisait mal à entendre. Oublions "la misère des riches" et tous ces clichés, aucune femme ne méritait d'être traitée de la sorte. Comme si elle avait deviné ce qu'ils pensaient, l'épouse de Diorio ajouta : "Bien entendu, matériellement je n'ai jamais manqué de quoi que ce soit mais pour le reste..."

Cette fois, le petit rire ressemblait à un sanglot : "... il est trop tard pour revenir en arrière."

Judith intervint à nouveau : "Madame Diorio, vous savez que votre mari pratique le sadomasochisme. Êtes-vous bien certaine de nous avoir dit toute la vérité concernant vos rapports sexuels." C'était une question gênante mais elle s'imposait. Alexandre éprouva une bouffée de reconnaissance envers Judith. Lui ne se sentait jamais tout à fait à l'aise quand il devait poser ce genre de question à une femme.

"Sergent Chomsky, je ne couche plus avec mon mari depuis des années. Et non, ces marques ne sont pas le fruit de la passion, croyez-moi."

Le lieutenant reprit le crachoir : "Avez-vous prémédité votre geste, Florence ? fit-il. Il y allait mollo mais pas trop. Un bon dosage s'imposait avec cette femme imprévisible et possiblement instable. Une bombe à retardement, voilà ce qu'elle était.

Il avait l'impression que le moindre faux-pas comptait. Heureusement depuis le début, il avait suivi le protocole au grand complet. Et tout était enregistré. Avant de commencer l'interrogatoire, il avait pris la précaution de lui demander si elle désirait appeler un avocat. Elle avait refusé. Il lui avait donc fait signer un papier stipulant son refus.

"Oui, lieutenant, mon geste était prémédité... Pas depuis très longtemps, cependant."

En qualité de juriste, Florence Diorio était très au fait de ce qu'impliquait la préméditation. Était-elle en train d'élaborer une stratégie pour sa défense ? S'il lui en prenait l'envie, serait-elle capable de dire que ses aveux lui avaient été arrachés de force ?

Alexandre la testa : "Pas depuis très longtemps, dites-vous. Pouvez-vous être plus précise ?"

"Depuis que mes fils sont sous les verrous, lieutenant."

"Développez, je vous prie."

La prévenue parut se recueillir un instant puis... : "Il en a fait des criminels et ça, je ne le lui pardonne pas. Je... ils ... et... "

Les détectives attendaient la suite qui devait être pénible car Florence Diorio cherchait ses mots : "... jusqu'à l'adolescence, mes fils étaient de bons enfants... Pas parfaits mais gentils, polis et tout. Peu à peu j'ai senti qu'ils changeaient. Et c'était en grande partie à cause de leur père, je... Il me reprochait d'être trop douce avec eux. Disait et ce sont ses termes, que j'allais en faire des pédés. Si bien qu'il les a mis à sa main tout comme il l' a fait avec moi."

Florence Diorio se mit à trembler de tous ses membres. Il n'y avait rien de calculé dans cette réaction-là. Le lieutenant en était certain. Il regarda Judith et vit qu'elle était impressionnée par la violence des tremblements.

La détective s'approcha de la prévenue et posa une main apaisante sur son bras.

Le reste de l'interrogatoire se poursuivit cahin-caha. Il fallut plusieurs pauses et deux autres doses de chocolat au lait chaud pour que Florence Diorio soit en mesure de répondre aux questions qui restaient à poser. Au bout du compte, elle signa des aveux où elle reconnaissait avoir tiré sur son mari en pleine connaissance de cause.

Après, il y eut la session de prise d' empreintes et aussi, les photos d'identification judiciaire. Face, profil. Pour la fouille à nu, par respect des convenances et du protocole, le lieutenant se retira. Ce fut Judith Chomsky qui y présida.

Plus tard, on aurait la preuve que la prévenue n'avait pas menti ; son mari la battait. Elle avait des marques partout sur le corps. Non seulement sur les bras, mais aussi sur les cuisses, le ventre et les fesses. Vers les six heures du matin, Florence Diorio prenait le chemin des cellules.

64

"Lieutenant, la raison qu'elle a invoquée pour tirer sur son mari... ses fils en taule, vous y croyez, vous ?" À cette heure matinale, Judith Chomsky et Alexandre Denis étaient seuls dans les locaux. Les autres membres de l'équipe arriveraient plus tard.

La nuit éprouvante qu'ils venaient de passer en compagnie de Florence Diorio les avait vidés de toutes leurs énergies. Ils n'en n'avaient plus en réserve pour chercher un motif de discorde. Ce qu'habituellement, ils trouvaient assez facilement.

"J'ai tendance à la croire, répondit le lieutenant d'un ton las : " Son amour pour ses fils paraît authentique. Maintenant est-ce la seule raison ? Sans doute pas. Dimitri la maltraitait, l'humiliait depuis le début, alors..."

"Dimitri l'échangiste. On savait qu'il était partouzeur et sado-maso mais... échangiste, c'est nouveau !"

"Ouais. On en a vu des tordus mais celui-là l'emporte haut la main."

"Et pourtant, elle a été sa complice pendant des années."

"Eh oui, elle l'a aidé dans ses magouilles. Dans une certaine mesure elle a contribué à bâtir l'empire Diorio. Une relation amour-haine typique. Enfin typique n'est peut-être pas le bon terme parce que..." Le lieutenant cherchait le mot juste pour définir une situation qui était loin de l'être.

"Elle aurait pu le dénoncer pour mauvais traitements et cruauté mentale. Elle ne l'a jamais fait et ça ne peut pas être uniquement le syndrome de la femme battue..."

"Mmmm..."

"Elle me semble avoir la conscience pas mal élastique, vous ne trouvez pas ?"

"C'est probablement un mélange de tout ça."

"Une chose m'a frappée, lieutenant. Elle prétend ignorer pour la prospection de gaz de schiste. Vous en pensez quoi, vous ?"

"Je ne sais pas quoi en penser. Elle a effectivement paru surprise quand on lui en a parlé."

"Mais c'est difficile d'imaginer qu'elle l'ignore, non ?"

Le lieutenant soupira : " Elle n'est pas facile à décoder en tout cas."

"À la fin, elle faisait peine à voir."

"Mouais... Pour ne rien te cacher, Judith, mes sentiments envers elle sont assez mitigés. Je me méfie de ses réactions. Elle est..." Alexandre Denis se passa la main dans les cheveux : "Bon, assez parler des Diorio. je commence à en avoir ma claque de cette famille-là."

Puis, regardant sa montre, il constata qu'il restait quelques heures avant la réunion de l'équipe prévue pour midi. Si bien qu'il conseilla à sa collègue de retourner chez-elle, histoire de prendre un peu de repos. Elle avait l'air d'en avoir besoin.

"Pas question, lieutenant. Vous êtes fatigué vous aussi et vous restez, alors je ne vois pas pourquoi j'irais me reposer." C'était un rare accès de sollicitude chez Judith. Quelque chose qui ressemblait à une branche d'olivier que la policière tendait à son chef.

Ne voulant pas être en reste, le lieutenant en profita pour faire amende honorable : "Euh... je suis parfois dur avec toi, mais... hem... je t'estime beaucoup, tu sais." Ce n'était pas à proprement des excuses pour les savons, plus ou moins justifiés, qu'il lui passait régulièrement, mais ça s'en approchait.

Judith Chomsky déglutit : "Qui aime bien châtie bien, c'est ça ?... Il me semblait aussi que vous finiriez par reconnaître mes qualités, lieutenant, fit-elle avec un sourire narquois.

Elle était émue mais tentait maladroitement de le cacher. Le lieutenant comprenait. En fait, il aurait réagi de la même manière. Spontanément, il lui lança une invitation : "Tiens, je t'invite à petit-déjeuner au chic **Brioche en veux-tu, en v'là.** "

"Wouah, quel luxe ! Y a pas à dire, vous savez faire les choses, lieutenant."

L'endroit était un petit boui-boui sans prétention situé tout près de la Place Versailles. Ça ne payait pas de mine mais on y faisait le meilleur café et les meilleures brioches en ville. Les flics le fréquentaient régulièrement.

"Il n'y a rien de trop beau pour se gagner la reconnaissance éternelle d'une policière de ta trempe ma chère Judith, parce qu'autrement brrrr..., fit Alexandre Denis en mimant la terreur.

Judith Chomsky rit à gorge déployée. Chez-elle tout était démesuré. Elle faisait six pieds en talons plats, avait la poitrine et les hanches fortes, une grande bouche vorace, une tignasse noire qui cascadaient sur des épaules de lutteuse. Une maîtresse femme ! Et quand elle riait c'était comme si une lame de fond déferlait sur vous. Le lieutenant rit aussi.

Avant de se rendre au boui-boui réconfortant, chacun téléphona à la maison pour avertir les conjoints qu'ils ne rentreraient qu'en fin de journée. Après, ils prirent leurs manteaux et sortirent dans le petit matin pluvieux. Tous deux avaient hâte de se gaver de brioches dégoulinantes de sucre. Et plus ça dégoulinerait, mieux ce serait.

C'était ça une vie d'enquêteur.

Il y avait des moments durs et d'autres, un peu moins durs.

65

Pour qu'on puisse extraire la balle de son poumon, Dimitri Diorio dut subir une opération de plusieurs heures. L'homme était résistant et le pronostic de survie, relativement bon.

Cependant, il était toujours aux soins intensifs et les médecins refusaient qu'on l'approche. Si bien qu'il faudrait attendre pour pouvoir l'interroger. Et comme dans son état, le type n'irait pas loin, les enquêteurs attendraient.

Se produisit alors un événement pour le moins étonnant. Sébastien Diorio signa des aveux. Qu'est-ce qui avait changé pour vaincre sa résistance ? Et bien voici... Le fils détestait son père et idolâtrait sa mère. Le fait qu'elle ait été réduite à tenter d'en finir avec celui qui terrorisait tout le monde, y inclus les membres de sa famille, avait déclenché chez Sébastien un examen de conscience. Appelons-ça comme ça, faute de mieux.

N'empêche qu'avec un peu d'imagination on pouvait quasiment établir un parallèle avec le mythe d'Oedipe. Le fameux complexe qui avait inspiré Sophocle, Sénèque et Corneille et qui refaisait surface, revu et corrigé, dans une tragédie bien actuelle.

Incapable de tuer son géniteur pour de vrai, Sébastien Diorio avait choisi de raconter tout ce qu'il savait sur celui qu'il abhorrait. Si bien, qu'en plus de reconnaître son propre rôle dans les meurtres de Gaëtan Aubry, Christian Genest et Gérard Cossette, il confirma tout le reste.

Et tout le reste incluait le rôle que son père avait joué dans le meurtre de son assistante Chantal Cossette, la corruption, la collusion, les liens avec les mafieux, le blanchiment d'argent, l'évasion fiscale, le forage de gaz de schiste.

Tout le bazar quoi !

C'était Dimitri Diorio qui avait commandé à ses fils les tabassages à coups de battes de baseball. Quand on lui demanda pourquoi ils avaient grimpé sur le toit pour le faux enlèvement de Salomé Poulain, Sébastien Diorio expliqua que : "... c'était pour montrer à leur père qui les traitait de foutus pédés ce dont ils étaient capables". Cette déclaration, Sébastien Diorio la fit sur un ton quasi enfantin.

C'était à la fois effroyable et pathétique.

Bref, le fils incriminait son père tous azimuts. Et dans la foulée, il s'en prit à Salomé Poulain, leur maîtresse à tous deux. Au début, avoua-t-il, c'était pour défier Dimitri qu'il avait couché avec la maîtresse de celui-ci. Puis il s'était pris au jeu. Il était tombé amoureux de celle qu'il qualifiait maintenant de " salope machiavélique."

.....

Et pendant ce temps, que devenait la " salope machiavélique" à la prison des femmes ?

Et bien elle refusait toujours de signer des aveux et s'était remise à peindre. Elle donnait même des cours de peinture aux autres détenues. Jouissait-elle d'un statut privilégié ? Sans doute. Était-ce étonnant ? Pas vraiment. Compte tenu de son profil, on pouvait être certain qu'elle avait réussi à embobiner quelques agents correctionnels. En tout cas, elle semblait bien s'accommoder de sa nouvelle vie. Mais là ne s'arrêtait pas sa veine ou sa déveine. Ça dépendait des points de vue.

Comme il fallait s'y attendre, les derniers rebondissements dans toute l'affaire avaient provoqué un déchaînement médiatique. Du jour au lendemain, Salomé Poulain était devenue une " pauvre victime" pour certains et pour d'autres, le diable en personne. Sur les réseaux sociaux, les " trolls" s'en donnaient à cœur joie. Toujours est-il qu'elle était devenue la vedette de l'heure.

Et qu'on en parle en bien ou qu'on en parle en mal, celle qui risquait de croupir en prison pour un joli bout de temps, y avait trouvé son profit. Ses toiles, même les croûtes et il y en avait plus d'une, se vendaient désormais comme des petits pains chauds. À ce rythme, Salomé Poulain serait bientôt cotée en bourse. Sans parler des demandes en mariage qui affluaient de partout. Abracadabra !?!

.....

"Non mais... il y a vraiment des gens fous à lier !"

Ce commentaire au sujet de la notoriété de Salomé Poulain, Kim Lemelin le fit un soir alors qu'elle annonçait à son époux que le documentaire sur le gaz de schiste était prêt pour la diffusion :

"Je ne peux pas attendre davantage, Alexandre. Le site du forage n'est toujours pas fermé et ça va bien faire."

"D'accord sur toute la ligne, Kim. Oui, il y a des gens fous à lier et oui, ça va bien faire !"

"Ah bon, moi qui croyais que tu allais me demander une fois de plus de retarder la diffusion."

"Pas cette fois, Kim. Il est temps de bouger, même si je pense que Dimitri Diorio n'a pas dit son dernier mot. Il..."

"Il est toujours hospitalisé ?"

"Oui, mais il y a une complication. Une infection pulmonaire s'est déclarée, si bien que je n'ai toujours pas pu l'approcher."

"Avec les aveux de sa femme et de son fils, vous avez obtenu un mandat d'arrestation contre lui. Il est hors d'état de nuire, non ?"

"C'est un fait, mais comme on nous interdit l'accès au malade, on ne peut pas lui lire ses droits par correspondance, tu comprends... Heu... sois quand même prudente, Kim. Ses amis au pouvoir et ses amis du crime organisé ne sont pas encore tous hors d'état de nuire, eux."

"Ça veut dire que... ?"

"Ça veut dire que je vais demander une protection spéciale pour toi et ton équipe."

"Bon, donc j'ai le feu vert."

"On peut dire ça comme ça, oui. En souhaitant que le documentaire fasse assez de remous pour mettre fin à ce forage de malheur ! rétorqua Alexandre qui n'eut pas le cœur de dire ce qu'il pensait vraiment : *dans le paysage global, ça ne changerait pas grand-chose.*

Les yeux de Kim brillaient. Deux saphirs avec une touche de violet.

Des yeux d'une couleur très rare qui avaient conquis le lieutenant dès le premier jour. Et qui continuaient à le captiver. Kim l'optimiste. Kim la fougueuse. C'était dans ses gènes. Lui, n'aurait jamais la même fraîcheur, le même enthousiasme. En fait : oui, il l'avait eu cet enthousiasme. Mais après quatorze ans dans la police, dont onze aux homicides, *tu perds légèrement tes illusions*.

Des remous, il y en aurait. De ça, Alexandre ne doutait pas. Mais nettoyer la société de la crasse et des corrompus ? *N'y pensons pas*. Pour deux ou trois sous-fifres que l'on pinçait la main dans le sac, vingt autres surgissaient pour prendre la relève.

Kim, elle, faisait le pari de mettre de l'ordre, là où la malhonnêteté régnait en maître. Elle voulait nettoyer les écuries d' Augias. *Une amazone ! Ma belle amazone !*

"Vas-y mon amour, tape dans le tas. C'est ton plus grand fan qui te le dit, fit-il en prenant l'amazone dans ses bras.

66

Le documentaire fut diffusé à la fin de la semaine. Et comme prévu, des remous il y en eut.

Et ce ne fut pas que des applaudissements. Il s'en trouva pour dire que Kim Lemelin avait un parti pris contre les gens au pouvoir. Encore une maudite gauchiste ! Comprenne qui veut...

Bien sûr, ces commentaires venaient de partisans enragés. Ceux qui votaient pour le parti au pouvoir et qui continueraient à le faire jusqu'à leur mort. Scandales ou pas. Ça frisait le fanatisme. Alors, autant dire que ça ne valait pas la peine de s'énerver pour si peu.

En contre partie, parce qu'il y en a toujours une, Kim Lemelin reçut une avalanche de félicitations : lettres, courriels etc... Et elle ne fut pas la seule à être célébrée. Les chasseurs de tornades, qu'on voyaient en pleine action dans le reportage, étaient interpellés sur la rue pour signer des autographes. Ils n'en demandaient pas tant mais s'exécutèrent quand même de bonne grâce.

Quant aux détectives qu'on entrevoyait dans la séquence tournée sur le site de forage, personne ne leur courut après pour obtenir des autographes. Mais ça n'était pas plus mal. Ni Alexandre Denis, ni Louis Santerre ne se plaignaient de ce bienheureux anonymat.

Les répercussions à l'Assemblée nationale ne se firent pas attendre, non plus. Les partis d'opposition forcèrent le PM à exclure de son parti les deux ministres impliqués dans le scandale. Fernando Paz du Parti du peuple alla même jusqu'à réclamer la démission du PM. Là, Paz pouvait toujours s'époumoner, ça n'arriverait pas. Et encore une fois à l'Assemblée nationale, les couteaux volèrent bas. Quoiqu'il en soit, le site de forage fut enfin fermé et le PM créa une commission parlementaire pour "faire toute la lumière sur l'affaire". Abracadabra !?!

.....

Un homme qui n'était pas fâché du tout, c'était le commandant Brière. Alexandre Denis put s'en rendre compte un jour, où en compagnie de Louis Santerre, il s'était rendu le rencontrer à son bureau du quartier général du SPVM.

"Maudit que ta femme a fait du bon travail, Alexandre ! Enfin quelqu'un qui se tient debout devant la bande de crosseurs qu'on a au pouvoir."

Le lieutenant en resta la bouche grande ouverte. De tout ce qu'au fil des années, il avait pensé de son chef, jamais il ne l'aurait soupçonné d'être contre le parti au pouvoir et encore moins d'être écolo. Ou peut-être qu'il faisait semblant pour épater le collègue de la SQ ?

Lequel collègue jubilait mais d'une manière plus discrète, voire mitigée : "L'épouse d'Alexandre est une femme remarquable, commandant. Je salue son courage et celui de son équipe. Mais ne nous réjouissons pas trop vite. La lutte n'est pas finie pour autant."

Santerre témoignait d'une réserve qui agaça le lieutenant. Une réaction d'autant plus absurde, que lui-même pensait exactement la même chose. En fait, il se trouvait pris entre deux feux. D'un côté, il était parfaitement d'accord avec Brière. De l'autre, la saine réserve de Louis Santerre ressemblait davantage à sa propre inclination. *Celle d'un pessimisme éclairé.*

Pendant qu'Alexandre Denis se demandait comment résoudre son dilemme, le commandant était déjà ailleurs : "J'ai des nouvelles fraîches concernant Florence Diorio. Elle vient d'être libérée sous promesse de comparaître dans deux semaines."

Apparemment, celle qui avait refusé d'avoir un avocat à ses côtés lors de son arrestation, s'était ravisée. Elle avait requis les services de l'un des meilleurs criminalistes de la province. Et pourquoi ne l'aurait-elle pas fait, je vous le demande un peu ? Financièrement, Florence Diorio n'était pas mal prise. Certes, son mari était actionnaire principal de la Standard Chemicals, n'empêche qu'elle détenait un tiers des parts dans l'entreprise familiale. Alors...

Brière poursuivait : "Incidentement, Dimitri Diorio va beaucoup mieux et on peut enfin procéder à son arrestation. Évidemment, il sera transféré à l'infirmerie de la prison mais c'est autant de pris." Puis, hésitant légèrement (chose rare dans son cas), le commandant ajouta : "Hem... Santerre, je pense que c'est à nous du SPVM de nous occuper de procéder à ... heu... "

"Mais bien sûr que c'est à vous de le faire, commandant. Je n'ai jamais prétendu le contraire."

"Tant mieux, tant mieux ! Donc demain matin, Alexandre, tu procèderas avec Galipeau."

"Parfait, commandant. Mais j'exige que Santerre soit de la partie."

"Comment ça, tu exiges ?"

"On a travaillé ensembles et on ira ensembles, insista le lieutenant tout en prenant bien soin de ne pas ajouter "c'est ça ou rien". Il ne fallait quand même pas pousser le bouchon trop loin. Oui, il en devait une à Santerre pour avoir permis à Kim de filmer le site de forage mais, la reconnaissance avait bien meilleur goût à petites doses. *Pas vrai !*

Brière regarda les deux enquêteurs. Celui du SPVM et celui de la SQ. Les deux souriaient : "Si je comprends bien, vous vous étiez passé le mot, fit-il avec un soupçon d' aigreur.

Ni l'un ni l'autre ne répondit. Ils ne s'étaient pas passé le mot mais laissèrent Brière penser ce qu'il voulait. De toute manière c'est ce qu'il ferait, se dit Alexandre. Alors à quoi bon essayer de lui expliquer : qu'au- delà des calculs mesquins de tout un chacun, il y avait une notion qui s'appelait le respect de l'autre. Une notion qui échappait à Brière la plupart du temps.

"Et les deux plus jeunes fils Diorio, eux ? questionna Santerre.

"Ceux-là restent en taule. Après tout, ils sont accusés de meurtres et grâce à mes efforts, la preuve contre eux est béton."

Grâce à ses efforts ! Alexandre Denis la sentait venir, celle-là. Fidèle à son habitude, le commandant Brière allait prendre tout le bénéfice à son compte. Plus ça allait, plus il devenait une caricature de lui-même. Il regarda Louis Santerre qui lui fit un clin d'oeil. Lui aussi avait compris.

Là-dessus, Brière sonna sa secrétaire et... après l'avoir copieusement engueulée pour un rapport qu'elle n'avait pas eu le temps de taper, il lui ordonna sèchement d'apporter du café. Évidemment Alexandre, qui avait déjà vu son patron à "l'oeuvre", ne fut pas étonné. Choqué mais pas étonné.

Louis Santerre parut sur le point d'intervenir mais se ravisa. Chose certaine, à voir l'expression qui se lisait sur son visage, Santerre avait beau avoir des méthodes musclées avec les malfrats, elles n'incluaient pas un comportement méprisant avec les secrétaires de direction.

Le lieutenant en conclut, non sans une certaine satisfaction, que le commandant Brière ne serait jamais un ami intime de l'inspecteur de la SQ.

67

Deux jours après l'incarcération de Dimitri Diorio, Kim suggéra de réinviter Louis Santerre à la maison. Cette fois, Alexandre ne se fit pas prier pour relayer l'invitation. Laquelle fut acceptée avec empressement.

L'inspecteur de la SQ s'amena avec des fleurs et du champagne. Il était tellement content d'être là, qu'en arrivant il demanda timidement à Kim s'il pouvait lui faire la bise. Permission qui lui fut accordée avec un large sourire. Santerre était comme un collégien avec Kim. Visiblement elle l'impressionnait. Quand il l'embrassa sur la joue, on eut dit qu'il posait les lèvres sur une fleur très rare et très fragile. Touchant.

Pour l'occasion, Armande avait préparé un gigot d'agneau accompagné de pommes de terre grelots sautées aux fines herbes. Le dessert : baba au rhum pour les adultes et les ados. (Noémie, la "blonde de Nicolas" était de la partie). Pour les jumelles, il y avait de la crème glacée au caramel nappée de sauce au chocolat. Ravies de l'aubaine, les petites en réclamèrent une seconde portion. Kim n'osa pas la leur refuser.

Même Fusain le chat et Horace le chien eurent leur part de gâteries. Des croquettes de luxe qui firent merveille. Si bien qu'on ne les entendit plus de la soirée. Après le repas, Armande s'occupa du bain des petites et les deux ados descendirent au sous-sol pour faire des gammes. Enfin, quand on dit "gammes", ça dépendait des jours et des points de vue.

À leur demande, l'inspecteur Santerre leur promit d'aller les rejoindre après le café qu'il prendrait tranquillement au salon avec Kim et Alexandre.

.....

Une fois confortablement installés devant un feu de cheminée qui n'en était pas réellement un (à Montréal, c'était interdit depuis des lustres), on fit le point sur les derniers développements concernant le site de forage et sa fermeture.

Étant donné que c'était devenu le dossier de Louis Santerre, il lui appartenait d'éclairer les deux autres. D'entrée de jeu, Kim voulut connaître le sort qui serait réservé aux travailleurs étrangers. Vous savez, ceux qui couchaient dans les baraquements et étaient traités comme du bétail.

"Ils vont être dédommagés et retournés dans leur pays sans être inquiétés, répondit Santerre en ajoutant : "... si tant est que chez-eux, leur sort soit plus intéressant. Et ça, je me permets d'en douter. Je crains qu'ils aillent grossir les rangs des miséreux ou encore des trafiquants de drogue."

"Vous êtes un septique, Louis. Vous me rappelez quelqu'un que je connais bien, répondit Kim en lorgnant son mari du coin de l'oeil.

Celui-ci sourit : "Déformation professionnelle, sans doute."

"Déformation professionnelle, sans aucun doute, renchérit Louis Santerre, souriant lui aussi.

"Vous êtes tous les mêmes dans la police, fit Kim en riant : "Et... Louis, que va-t-on faire avec les ingénieurs et les autres spécialistes venant des États-Unis ?"

Santerre grimaça : "Ils ne seront pas inquiétés, pas plus d'ailleurs que les associés de Dimitri Diorio. Paraît-il que la preuve que j'ai amassée contre eux est biaisée. C'est ce qu'on m'a signifié."

"Moi qui croyais qu'à la SQ, vous aviez les coudées plus franches, commenta Alexandre.

"Vous vous trompiez, mon ami !"

Ben coudonc !

Santerre continua : "Et pour les deux ministres qui ont démissionné, j'ai remis tout le dossier au procureur, on verra bien ce qui en découlera. Cela m'étonnerait qu'ils soient poursuivis au criminel mais... qui sait ?"

Kim le relança : "Avez-vous pu remonter jusqu'au président du Conseil du Trésor ?"

"Non. Quand j'ai fureté de ce côté-là, histoire de vérifier qui payait les comptes de dépenses des ingénieurs et des spécialistes, on m'a laissé entendre que j'avais intérêt à laisser tomber. Et pas très subtilement, d'ailleurs." Court silence, puis : "... et pour enquêter sur le PM, n'y pensons même pas !"

"C'est-à-dire ? insista Kim.

"Je l'ignorais, mais je l'ai appris à mes dépens. Mon grand patron est un de ses amis intimes, ricana Louis Santerre.

Eh ben, il a fini par l'apprendre... Alexandre se sentait de plus en plus d'affinités avec son collègue de la SQ . Des bâtons dans les roues, du sable dans l'engrenage, de l'eau dans le gaz, appelez-ça comme vous voulez, mais voilà. C'était comme ça !

Kim reprit : "Vous a-t-on fait des menaces explicites, Louis ?"

"Ma vie vaut ce qu'elle vaut, mais j'y tiens quand même un peu, rétorqua sobrement Santerre.

"Vous voulez dire que...?"

"Oui, Kim... On m'a menacé. Et j'ajouterais que vous et Alexandre, vous devriez être sur vos gardes aussi. Dans cette histoire, nous dérangeons beaucoup de monde. Il y en a qui ne la trouve pas drôle du tout."

Ça allait jusque -là... On était dans de la collusion et la corruption de haut niveau. Un silence s'installa. Un silence éditorial. "Et si nous allions rejoindre les jeunes au sous-sol, proposa Kim , qu'en pensez-vous messieurs ?"

"Ah, la musique ! C'est la seule chose qui me permet de rêver encore un peu, s'écria Louis Santerre, le musicien amateur. Kim et Alexandre échangèrent un regard. C'était donc vrai, la musique lui servait d'exutoire.

Peut-être qu'ils devraient s'y mettre, eux aussi.

D' un comme accord, les trois comparses se levèrent et allèrent rêver un peu en compagnie de Nicolas et Noémie qui improvisaient au sous-sol.

L'inspecteur Santerre s'installa au synthétiseur et ne fut pas long à prendre le tempo. Kim et Alexandre se joignirent à Noémie et turlutèrent en battant la mesure. Un intermède musical qui fit beaucoup de bien à tout le monde.

.....

Le lendemain, Dimitri Diorio s'évadait.

Disparu. Envolé du nid, l'oiseau de malheur. De l'infirmierie d'une prison à sécurité maximale. Comment cela avait-il pu se produire ? Mystère. Force fut d'admettre qu'il devait avoir des complices dans la place. Mais lesquels ?

Merde et remerde !

Et c'était reparti. Toute la flicaille était sur les dents. SPVM, SQ et polices régionales confondues. On cherchait le fuyard partout où on pensait qu'il pouvait s'être réfugié.

Et bien que l'on doutât qu'il se fût réfugié dans l'une ou l'autre de ses propriétés, on en fit quand même la tournée. Et rien, nada, zip, zilch. Il n'était nulle part. Il n'était pas dans les planques qu'on lui connaissait. La maison du Summit Circle, celle de Saint-Sauveur, son *schack* du lac des Trois Saumons et encore moins dans la suite qu'il louait au Reine Victoria.

Le fuyard devait bien se cacher quelque part, mais où ?

On surveilla les gares, les aéroports et toujours rien. On lança un appel à tous. Les lignes de renseignements de la police débordèrent. Des gens juraient l'avoir vu ici ou là. Vérifications faites, "ici ou là", s'avéra faux.

Pas la moindre trace de Dimitri.

68

Pendant qu'on cherchait son époux, Florence Diorio, toujours en attente de comparaître, avait réintégré son domicile du Summit Circle. Quand on a de l'argent, tout s'achète avait-elle dit au lieutenant Denis, et bien c'était vrai.

Elle avait été libérée sous caution, en dépit des accusations qui pesaient contre elle. Bon... d'accord, son époux n'était pas mort de la blessure qu'elle lui avait volontairement infligée. Mais, dans une situation semblable, croyez-vous qu'un simple quidam aurait été libéré sous promesse de comparaître ? Non. On l'aurait gardé sous les verrous.

Quoiqu'il en soit, on assigna des policiers en uniforme pour la protection de la prévenue. Des fois qu'il prendrait à Dimitri l'envie de lui rendre une petite visite de "courtoisie". La possibilité était mince, mais elle existait. Vaut mieux prévenir que guérir, pas vrai ?

En tout cas, c'était l'avis du lieutenant Denis : "Avec une crapule de cette espèce, on ne sait pas d'où peut venir le coup, mais il viendra, j'en suis persuadé. À moins que..."

"À moins que quoi, lieutenant ? s'enquit Régimbald.

"À moins qu'il ait déjà pris contact avec elle ?"

"Vous pensez à quoi exactement ?"

"À rien de précis, mais ça ne coûte pas cher d'aller vérifier."

Et c'est ainsi que le lieutenant se rendit rencontrer la prévenue à son domicile. En compagnie de Judith Chomsky, laquelle, par la force des choses, connaissait bien le dossier. D'ailleurs, il lui laissa le privilège de poser la première question. À savoir : Florence Diorio aurait-elle "par hasard" eu des nouvelles de son "cher époux", le pitbull en chef et le maudit... "

Dans l'équipe, on avait trouvé toutes sortes d'épithètes pour qualifier Dimitri Diorio. Même le lieutenant Denis en avait trouvé d'assez corsées, merci. Bien entendu, Judith Chomsky ne formula pas la question en termes aussi crus. Ce n'aurait pas été un bon calcul. Mais la réponse ne fut pas plus éclairante pour autant.

"Jusqu'à présent, aucune nouvelle, répondit l'épouse de Diorio.

Elle avait la tête de quelqu'un qui n'avait pas dormi depuis plusieurs jours. Avec son énergumène de mari au large, on pouvait comprendre. Tôt ou tard, Dimitri voudrait prendre sa revanche. Et il serait certainement du genre à le faire d'une manière éclatante. Comme par exemple : arracher les ongles de sa femme un à un ou la plonger dans un bain d'acide sulfurique.

Du moins, ce fut ce que les deux flics crurent lire dans les yeux de Florence Diorio. Aussi, quel ne fut pas leur étonnement quand elle déclara tout de go : "Je ne sais pas où il se cache mais je suis prête à servir d'appât."

Servir d'appât ! Qu'est-ce qu'elle mijote ? pensa le lieutenant.

Théoriquement, la proposition avait du bon. Mais pratiquement ça ne tenait pas la route. D'abord c'était extrêmement dangereux et ensuite pas question de lui lâcher la bride sur le cou à celle-là. Et si c'était un stratagème pour prendre la poudre d'escampette, elle aussi ?

"Lieutenant, plaيدا Florence Diorio, quand Dimitri était en déplacement pour le travail ou pour autre chose, il utilisait un code spécial pour me rejoindre et..."

Voyez-vous ça, un code spécial !

"... ce code, personne d'autre n'était au courant. Pas même... Du moins j'en suis presque certaine, mes fils et certainement pas la donzelle qui peint en prison. Enfin celle qui barbouille, vous voyez ?" Bon, elle non plus, n'aimait pas les peintures de Salomé Poulain. Pas étonnant, mais où voulait-elle en venir, cette femme aux mille et un visages ? L'épouse bafouée, la mère éplorée, l'avocate pugnace, la déesse de la vengeance, la...

Et maintenant, ne voilà-t-il qu'elle se posait en héroïne de roman d'espionnage : "OK, vous aviez un code, intervint brutalement le lieutenant, tant mieux pour vous. Mais je ne vois pas en quoi ça ferait rappliquer votre mari ventre à terre."

Il n'avait pas dit "sauf votre respect", parce que du respect, il n'était pas certain d'en avoir en stock pour cette femme, malheureuse certes, mais très manipulatrice aussi.

Sentant qu'on irait pas loin avec le ton agacé qu'avait pris son chef, Judith intervint rapidement : "Un code, dites-vous, madame Diorio. Et comment procéderiez-vous ?"

"Et bien voici..." Florence Diorio expliqua que Dimitri avait l'habitude de s'intéresser aux annonces sur le WEB : "De toutes sortes, évidemment, fit-elle avec une moue de dédain, ajoutant que cela pouvait aller de la simple vente de garage à l'offre de "services spécialisés" par quelques femmes de banlieue en mal d'aventures extra-conjugales.

"Voyez-vous, il aimait varier son menu, compléta l'épouse délaissée.

Varié son menu, ça on s'en doutait . "Et ? l'encouragea Judith Chomsky.

D'instinct, la policière voulait éviter de laisser l'autre se perdre en propos revanchards. Ce qu'elle paraissait vouloir faire. Et bien non. Semble-t-il que Florence Diorio n'avait pas de salive à perdre en vaines digressions puisqu'elle qu'elle se mit en frais de développer son projet :

"Je pourrais placer une annonce avec le code, en mentionnant que tout n'est pas perdu. Il comprendra à demi-mot. Je le connais, il ne résistera pas à l'idée que j'aie réussi à cacher un placement à la police. De toute manière, il n'a pas le choix. Il est coincé. Et même s'il a des sources de revenus que moi-même j' ignore, il déteste être en perte de contrôle."

"Et dans les faits, en a en avez-vous des placements secrets ? questionna âprement le lieutenant. Il n'allait pas se laisser embobiner de sitôt par cette femme. *Pas cette fois...*

"Mais non, lieutenant, se défendit Florence Diorio, surprise qu'on ne la crût pas sur parole.

Tiens donc !

Après avoir consulté sa collègue du regard, Alexandre opta pour une confiance toute relative :

"Mais qu'est-ce qui nous prouve que ce fameux code ne contient pas un message caché ?"

"Rien, lieutenant. Rien ne prouve quoi que ce soit. Avez-vous une autre alternative ? Si oui, allez-y." Florence Diorio savait saisir la balle au bond et... elle avait remporté la manche.

Pour l'instant, le lieutenant n'avait pas d'autre alternative. Pas la moindre.

Bon joueur malgré tout, il s'inclina. Le plan était ridicule mais, au point où il en était dans cette affaire, un plan idiot et risqué de plus ou de moins... *Pourquoi pas !*

69

Florence Diorio lança son message sur le WEB.

Mais... toujours rien. Aucune nouvelle du mari en cavale.

Peut-être que là où il se planquait, Dimitri Diorio n'avait pas accès à un ordinateur ? Ou encore, et c'était beaucoup plus vraisemblable, peut-être qu'il avait flairé le stratagème ? Après tout, le plan était assez rudimentaire et le lascar en avait vu d'autres.

Il n'y a rien comme un escroc pour flairer les manigances des autres, pas vrai ? Et quand l'autre est précisément une femme qu' on a abusé pendant plus de trente ans et qui a essayé de vous le rendre en vous logeant une balle dans la poitrine, il y a de quoi se méfier, non ?

En tout cas, c'était ce dont on discutait dans l'équipe du lieutenant, quelque jours plus tard.

"Si j'étais Dimitri, j'attendrais que la poussière retombe, commenta Régimbald. Et quand je me serais fait oublier, je frapperais mon coup."

Un commentaire parfaitement inutile et qui survenait au moment où le sergent-détective venait d'annoncer à ses camarades que sa femme et lui attendaient un deuxième enfant. Ce faisant, il s'exposait à la riposte sarcastique que Léo Nguyen lui servit sur un plateau d'argent : "On sait bien, c'est exactement ce que tu as fait avec ta femme. Tu as attendu trois ans et... bang ! bang !"

Navrant ! Mais ce n'était pas le premier propos inepte qu' on entendait ce matin-là. À croire que la pression des derniers mois avait considérablement ramolli le cerveau collectif de l'équipe.

À quoi attribuer ce relâchement ? Les farces plates de tout un chacun ? Régimbald et Nguyen en tête du peloton. Ça devait provenir du méthane qui flottait toujours dans l'air. Possible que ça accélérât la dégénérescence des cellules cérébrales. Non ?

Blague à part, côté température, ça n'allait pas bien du tout. Les orages succédaient aux orages partout dans la province. Encore plus accentués dans la région de Saint- Lazare où l'on notait également une recrudescence de cas de cancers et de maladies pulmonaires.

Dommages collatéraux, personne n'en doutait.

"Un drôle de mois de mars, si vous voulez mon avis, fit Lambert, dans une maigre tentative pour relever le niveau de discussion. Un noble effort qui ne servit à rien d'autre qu'à enfoncer le clou plus profondément.

"Tout ça, c'est la faute du maudit Dimitri qu'on est même pas foutus de pincer ! s'exclama Sans-Souci qui n'en ratait pas une quand il s'agissait du fugitif. N'empêche qu'il avait raison : le "maudit Dimitri" demeurait introuvable.

Les maîtres-chiens du SPVM avaient même été requis. Leurs chiens en laisse, ces policiers spécialisés sillonnaient Montréal et les environs et pour l'instant, rien. Mais peut-être qu'ils finiraient par l'attraper ? En attendant, les enquêteurs se défoulaient comme ils pouvaient. Et ça n'était pas toujours grandiose.

.....

Avec toute cette flotte qui tombait depuis des mois, " garder la tête hors de l'eau " était devenue une expression très en vogue. Si bien que personne ne se surprit de la nouvelle à l'effet qu'un recours collectif serait intenté contre la Standard Chemicals par les gens de Saint-Lazare et des environs.

S'étaient joints à eux d'autres citoyens qui prétendaient, à juste titre pour certains et à moins juste titre pour d'autres, avoir été incommodés par le mauvais temps causé par la fuite de méthane. Ce qui revenait à dire que beaucoup d'avocats feraient la piastre avec ça. Et comme les recours collectifs prennent des années à se régler (quand ils se règlent) valait mieux ne pas trop compter là-dessus pour arrondir les fins de mois.

.....

Par ailleurs, la commission d'enquête mise sur pied par le PM pour "faire la lumière sur toute l'affaire" poursuivait ses travaux et allait pondre un rapport, lequel serait sans doute relégué aux oubliettes. Du moins, c'était ce que l'on pensait chez les Lemelin-Denis.

"Encore du fric et du temps perdu ! grimaça Alexandre.

Un commentaire assez quelconque, somme toute. Mais ses interlocuteurs, Kim et Louis Santerre (qui passait par là), ne s'en formalisèrent pas. Eux-mêmes ne s'étant pas privés d'en émettre des "encore plus ordinaires". De toute évidence, l'époque n'était pas aux remarques flamboyantes.

Cependant elle devait être propice à l'éclosion de nouvelles amitiés puisque l'inspecteur Santerre était en passe de devenir un habitué chez les Lemelin- Denis. Les atomes crochus, voyez-vous ! C'était d'autant plus remarquable qu' à deux ou trois exceptions près, Alexandre Denis fréquentait très peu de gens dans son milieu de travail.

Et comme on pouvait s'y attendre, après les repas pris "en famille, l'inspecteur de la SQ et ses hôtes, se livraient à des remises en question du système. Et quand ils avaient fait le tour de tous les "Hélas !... C'est tellement dommage que... Qu'est-ce qu'on peut faire de plus, bon Dieu !", ils descendaient au sous-sol pour rêver en musique en compagnie du "band" de Nicolas.

Était-ce l'influence de Louis Santerre, on eut dit que le "band" jouait plus souvent des "tounes" romantiques. Bizarre, bizarre !

Ou peut-être pas tant que ça, après tout ?

70

Dans l'entourage immédiat de la famille Lemelin-Denis, se produisit alors un événement, qui pour n'être pas "bizarre, bizarre", n'en était pas moins regrettable. C'était l'annonce de la séparation d'Élise, la sœur d'Alexandre. Son mari était retombé dans ses ornières. Il avait repris avec sa maîtresse.

Démon du midi ou appelez ça comme voudrez, cette fois, Élise refusait de passer l'éponge. Si bien qu'elle entreprit de se chercher un toit à Montréal. Pourquoi voulait-elle quitter Trois-Rivières ? Et bien, elle éprouvait le besoin de retrouver ses racines montréalaises.

Élise et Alexandre étaient nés à Montréal et y avaient vécu toute leur enfance et leur jeunesse. Or quand Élise avait fait la rencontre de celui, qui lui ferait quatre enfants et finirait par la délaisser pour une plus jeune, elle l'avait suivi dans son bled. Qui prend mari prend pays, dit-on. D'accord mais là, c'était bien fini. Elle rentrait au bercail. Point barre.

Ses deux aînés étant déjà partis vivre ailleurs, elle demandait le divorce avec la garde de ses deux adolescents. Bertrand Mongeau n'était pas en position de s'y opposer. Quand même, il avait offert à celle qui deviendrait bientôt son ex de lui laisser la maison de Trois-Rivières. Élise avait refusé. D'autant que les deux ados en voulaient terriblement à leur père et préféraient ne plus le voir. Cela changerait peut-être avec le temps mais, pas tout de suite.

Alors qu'advierait-il du poste qu'Élise occupait depuis peu dans l'entreprise du père de Kim ? La solution était simple. Jacques Lemelin possédait une succursale à Outremont. Sur Laurier, une rue ultra-chic où la verrerie de luxe se vendait encore très bien en dépit du marasme économique. À croire qu'il y avait des gens qui s'en sortaient mieux que d'autres. Mais ça c'était une autre histoire qui n'était pas près de se régler de sitôt. Pas vrai ?

Toujours est-il que la personne en charge de la boutique partant à la retraite, le père de Kim avait offert à Élise de prendre la relève : "J'ai dit oui, évidemment, confia-t-elle à son frère et à sa belle-soeur, un samedi où elle leur rendait visite.

Elle venait de faire une offre d'achat pour une maison située sur le Plateau Mont-Royal : "C'est tout près de chez vos amies, Claire Toupin et Giullia Orsini."

"Donc, ma grande soeur, tu vas venir grossir la clique du Plateau, plaisanta Alexandre en feignant un enthousiasme qu'il n'éprouvait pas. Non pas qu'il fût déçu d'avoir sa sœur plus près de lui mais il s'inquiétait pour elle. Il la connaissait bien et savait qu' elle crânait. Il la sentait profondément ébranlée. Dire adieu à plus vingt-trois ans de vie commune n'est certainement pas chose facile à faire. Même pour une femme de la trempe d' Élise.

"Qui l'eut cru, hein ? Ça va être distrayant au possible de me mêler aux intellos du quartier, répondit Élise avec un rire qui sonnait assez faux, merci.

"Tu restes avec nous pour le week-end ? s'enquit Kim.

"Si vous m'invitez, fit la sœur d'Alexandre pour la forme. Elle était toujours la bienvenue chez les Lemelin-Denis et elle le savait.

.....

Ce soir-là, Kim et Alexandre attendaient des invités pour le repas. Louise et Arthur Saintonge ainsi que Louis Santerre, leur nouvel ami. Bien entendu, Élise connaissait déjà les Saintonge. Quand ils se pointèrent, toujours discrets, ils firent comme si de rien était. Élise leur en sut gré.

Puis ce fut au tour de Louis Santerre de s'amener avec, comme à l'accoutumée, une bonne bouteille de vin et des fleurs. Quand Élise et Louis furent présentés l'un à l'autre, quelque chose se produisit. Une étincelle ? Pas un coup de foudre mais un... courant passa.

Définitivement, affirmerait Kim, plus tard.

Cette fois, le repas était sous le signe de l'Italie. Armande en avait décidé ainsi.

Tellement italien qu'on se serait cru dans une trattoria. Et pour faire encore plus "couleur locale" Armande avait revêtu un chemisier aux couleurs du drapeau italien. Vert, blanc et rouge. C'était peut-être bien sur un drapeau mais pas nécessairement sur le corps un peu replet d'Armande.

Au menu : antipasto misto, veau parmigiana, pains à l'ail, tiramisu pour dessert. Classique et délicieux comme toujours ! Les convives en oublièrent de bigler Armande et son chemisier aux ramages tricolores, lequel donnait le tournis si on le regardait de trop près.

Toujours est-il que la soirée fut fort agréable. Autour d'une table bien garnie, la conversation allait bon train. Élise avait mis ses déboires de côté. Quant à Louis Santerre, sa "mine sinistre" avait complètement disparu. À croire qu'elle n'avait jamais été qu'une vue de l'esprit.

On était tellement bien que toute la tablée ignora l'orage à tout casser qui éclata à l'extérieur.

Après le repas, on descendit au sous-sol pour une séance de "rêverie musicale". Du "band" de Nicolas, seule Noémie était présente ce soir-là.

Qu'à cela tienne, Nicolas prit sa guitare, Louis Santerre s'installa au synthétiseur et à la surprise générale, Élise joignit sa voix de contralto à la voix de soprano de Noémie. Toutes deux se lancèrent dans des trilles qui auraient sans doute fait fureur à la Scala de Milan. Dans un sous-sol d'une maison au Carré Saint-Louis, c'était assez incongru. Quoique inoubliable, bien sûr !

L'inspecteur Santerre quitta vers une heure du matin, non sans avoir galamment fait le baise-main aux dames. Charmeur et très vieille France. Kim et Alexandre se regardèrent en se demandant comment, dans une même soirée, on avait pu passer des charmes de l'Italie contemporaine au protocole guindé de la France du 19^{ième} siècle. *Sacré Louis va !*

N'empêche que dans les yeux de l'inspecteur de la SQ et dans ceux d'Élise brillait une petite flamme très fragile, mais annonciatrice de jours meilleurs ? Peut-être...

71

Dimitri Diorio fut enfin retrouvé. Pas en très bon état, cependant.

Les chiens policiers l'avaient repéré au dépotoir municipal. Une balle dans la tête et le corps à demi rongé par les rats. Sans faire preuve d'une méchanceté exagérée, on pourrait dire que le bonhomme avait la sépulture qu'il méritait.

Et comment ne pas souligner que sa mort arrangeait les choses. En tout cas, c'était l'avis de Sans-Souci : "Au moins, on ne dépensera pas un sou pour le garder en prison, celui-là."

"Pas plus que pour lui faire un procès dont on ne sait pas comment il aurait fini. Dimitri se serait arrangé pour s'en sortir, j'en mettrais ma main au feu, renchérit Régimbald.

"N'empêche que j'aurais bien aimé le confronter, celui-là. Lui faire avouer ses crimes et pas seulement ceux que l'on connaît, les autres aussi." Le lieutenant faisait allusion aux disparitions inexplicables dont Pierre Galipeau lui avait parlé quelques mois auparavant : "Et on aurait peut-être eu un levier pour pincer ses complices en haut lieu."

"Vous parlez du PM, lieutenant ?"

"Entre autres, oui." Alexandre Denis soupira. Accepter de ne pas avoir toutes les réponses, lui était toujours difficile.

"Ne boudons pas notre plaisir, lieutenant. Le type est mort et ne fera plus de mal. Dieu ait son âme ! s'exclama Léo Nguyen, le théologien de service, en faisant mine d'implorer le ciel. Il se moquait bien entendu car il était athée. L'étude comparée des religions (christianisme, islamisme, judaïsme) en avait fait un incroyant. Voilà où menaient des études en théologie !

"Tu veux dire, que le diable ait son âme de damné ! s'exclama Sans-Souci.

Lui, était croyant. En fait, il croyait surtout à l'enfer. Si bien qu'il se mit à énumérer quelques-uns des pseudonymes du Prince des Ténèbres : "Satan, Lucifer, Asmodée, Belzébuth et tous les alias du connard de la géhenne !"

Léo Nguyen sourit : "Et ben dis-donc, Dave, tu as creusé le sujet !"

On continua sur ce ton plus ou moins badin pendant un moment. Toutefois, il fallait bien que quelqu'un mette un terme à la liesse excusable qui régnait dans l'équipe. C'était la prérogative du lieutenant qui s'en prévalut mais, mollement :

"Mes amis, nous allons quand même devoir chercher son assassin."

Au fond, Alexandre Denis s'en fichait de savoir qui avait mis fin aux jours de l'individu. *Dimitri n'était plus et bon débarras !* Généralement, la mort de quelqu'un ne le réjouissait pas. Cependant, celle de Dimitri Diorio le laissait complètement froid. Cela dit, il lui fallait quand même être professionnel et puis, il était curieux de connaître **qui** était derrière **ce** meurtre-là.

Et même s'il n'avait aucune indulgence pour l'homme d'affaires véreux, il en avait encore un peu pour sa veuve : "Au moins, Florence Diorio ne sera pas accusée de meurtre."

"Qu'en savez-vous, lieutenant ? l'interrogea Liliane Thomas. Elle a très bien pu passer une commande, non ?"

"Nan, impossible."

"Vous êtes bien sûr de ça, lieutenant ?"

Marie Garneau appuyait sa consœur.

Et quand deux des principaux éléments féminins de l'équipe se liguèrent pour contrer les prétentions de leur chef, il ne lui restait qu'une solution. Se justifier et vite : "En fait ce que j'entends par là, c'est que c'est peu vraisemblable. J'ai en main le rapport médico-légal qui garantit que la mort de Dimitri remonte à quelques jours seulement."

"Oui, et alors ?"

"Florence Diorio est toujours sous haute surveillance dans sa demeure. On a même une policière qui vit avec elle vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Alors mesdames, que répondez-vous à ça ?"

Les "dames" ne trouvant rien à rétorquer, le lieutenant enchaîna : "Et nous n'avons trouvé aucune preuve qu'elle ait une accointance quelconque avec des membres de la mafia ou de tout autre organisation. Alors... ?"

"Oui mais, ça aurait pu nous échapper, non ?"

"Nan... De plus, je crois qu'elle ne confierait pas la tâche à quelqu'un d'autre. Quand elle a tiré sur son mari, elle voulait se venger et venger ses fils pour des années d'humiliation. Elle a raté son coup, peut-être même volontairement. Je pense que ce geste lui a suffi."

"Vous présumez, lieutenant. Vous n'en savez rien." Cette fois, l'objection venait de Régimbald.

"Il faut avoir vu ses tremblements lors de son interrogatoire... et tu n'y étais pas. Non, si elle s'en prenait à quelqu'un maintenant, ce serait à elle-même. D'ailleurs, les rapports que nous avons sur son état mental indiquent qu'elle est très déprimée."

"Moi aussi j'ai vu sa détresse cette nuit-là et je comprends où vous voulez en venir, lieutenant." Judith Chomsky qui venait à la rescousse de son chef ? Un événement ! On était définitivement à l'aube d'une ère nouvelle dans la dynamique entre elle et le lieutenant. Celui-ci la gratifia d'un sourire.

"Êtes-vous capable de me dire où Dimitri Diorio a pu se planquer pendant tout ce temps ?" intervint Lambert.

"Bonne question. Où ? Peut-être qu'il a été hébergé chez un de ses associés ou un comparse de la mafia ou encore... Il avait des "amis" dans plusieurs sphères de la société et..." À dessein, Alexandre Denis avait mis le mot "amis" entre guillemets : "... un homme en cavale qui en sait long sur beaucoup de monde peut devenir encombrant, pas vrai ?"

"Surtout s'il est affaibli et incapable d'accéder facilement à son argent, renchérit Judith Chomsky. Une fois de plus elle appuyait son chef et une fois de plus, la policière eut droit à un sourire.

"Oui, mais là... on en a pour des mois à se faire suer à chercher qui a fait le coup. Et quand on trouvera, si on trouve et bien... ce n'est pas certain qu'on puisse arrêter quelqu'un."

Un commentaire judicieux émis par Régimbald, immédiatement soutenu par Lambert : "Si la mort de Dimitri Diorio est bel et bien une commande "d'en haut", bonjour les emmerdes et même plus."

"C'est pas possible ! Si on voyait ça au cinéma, on dirait que c'est un navet. Un polar trop chargé et mal ficelé, s'exclama Marie Garneau, la cinéphile.

Constatant qu' on était sérieusement reparti dans les "si", les "mais" et les "peut-être, le lieutenant se chargea de rafraîchir la mémoire collective : "Aurions-nous oublié l'enquête qui a précédé celle-ci ? Dans le genre "réalité qui dépasse la fiction", ce n'était pas mal non plus."

"Du déjà vu, hein, lieutenant, compléta Régimbald.

"Du déjà trop vu, malheureusement ! Allez, tout le monde en choeur. La réalité dépasse... "

"... souvent la fiction... wouin... wouin !"

C'était idiot, mais ça marchait presque toujours. Une sorte de coup d'envoi qui permettait aux détectives de reprendre leurs "bâtons de pèlerins des sentiers de l'impossible".

Eh oui, ils allaient se casser la nénette pour trouver le ou les assassins d'une ordure, tout en sachant pertinemment que si cette enquête les menait quelque part... ça ne serait peut-être pas loin de nulle part. Ou peut-être même, six pieds sous terre.

72

Quelques jours plus tard, il y eut lecture du testament de Dimitri Diorio. Il léguait son entreprise et ses propriétés à sa femme Florence. Du coup, la prévenue, dépressive ou pas, devenait la grande patronne de la Standard Chemicals.

Évidemment, il lui faudrait déléguer ses pouvoirs en attendant que sa cause soit entendue. Les chefs d'accusation pesant contre elle étaient les suivants : tentative d'assassinat et fraude fiscale. Serait-elle jugée coupable et incarcérée ? La rumeur voulait qu'elle écope du minimum.

On pourrait se perdre en conjectures à ce sujet, mais comme la Standard Chemicals était une entreprise tout à fait légitime et demeurait malgré tout un "fleuron du Québec moderne", il était raisonnable de présumer que Florence Diorio bénéficierait de la "clémence" de la cour.

Par ailleurs, les trois fils héritaient de l'argent du paternel. Quand le fisc aurait récupéré les intérêts des placements offshore, il en resterait encore beaucoup. Beaucoup plus qu'il n'en fallait pour leur assurer "une défense pleine et entière". Disons-le crûment : si les gènes paternels prévalaient, il n'était pas faux d'imaginer que les fils Diorio "graisseraient quelques pattes de magistrats" pour s'en tirer à bon compte.

Tut...tut...tut... Ces réflexions négatives étaient réservées aux esprits particulièrement "mal tournés". Comme celui d'un certain lieutenant Denis, Alexandre de son prénom, par exemple.

Et incidemment, l'enquête sur la mort de Dimitri Diorio battait son plein. Les détectives avaient soulevé toutes les pierres qu'ils pouvaient soulever. Pour se faire, ils étaient remontés très loin dans le temps et très haut dans la sphère politique. Or ils avaient trouvé une piste qui les menait effectivement quelque part. Et c'est à ce moment qu'on leur signifia "d'arrêter tout ça".

.....

"Tu m'en diras tant, Alexandre !" Le ton de Louis Santerre était ironique.

Cela se passait dans le salon des Lemelin-Denis, un soir où l'inspecteur de la SQ était venu prendre un café. Précisons qu'aucun intermède musical n'était prévu à l'horaire ce soir-là. Nicolas préparait un examen de chimie pour le lendemain. Les jumelles étaient couchées. Armande s'était retirée dans ses "quartiers généraux". Sa chambre en l'occurrence, où elle regardait pour la énième fois une reprise de la série télévisée **Maîtres et valets**.

Kim, Alexandre et Louis étaient confortablement installés dans les fauteuils profonds disposés autour du feu de cheminée (qui n'en était toujours pas un). Ils se tutoyaient maintenant et personne ne se gênait pour dire le fond de sa pensée. Enfin, presque jamais...

Alexandre venait de faire état de la rebuffade que son équipe et lui avait essuyée dans l'enquête sur le meurtre de Dimitri Diorio : "Eh, oui Louis, une fin de non-recevoir. Ça n'a pas été fait d'une façon aussi drastique que quand tu as voulu enquêter sur les liens possibles du PM avec l'affaire du gaz de schiste, mais c'était tout aussi limpide."

"C'est Brière qui t'a fait la commission, Alexandre ? demanda Kim.

"Non. C'est venu de beaucoup plus haut... "

"Et ben dis donc ! Est-ce à dire que le PM serait impliqué dans la mort de Diorio ?

"Pas directement... non." Alexandre se faisait tirer l'oreille pour en dire plus.

Kim insista : "Mais encore ?"

Louis Santerre aussi était curieux : "Laisse-moi deviner, quelqu'un de la SQ, par exemple ?"

"Dans ces eaux-là, oui."

Les eaux troubles pour ne pas dire marécageuses du pouvoir. Le trio s'abîma dans un silence qui pour être confortable n'en était pas moins, éditorial. Décidément des silences "éditoriaux", ils en faisaient leur spécialité. Et comment, je vous prie, pouvait-il en être autrement ?

Ils se heurtaient à un monde d'intrigues où les petits "n' amis" étaient prêts à tout, même à tuer s'il le fallait, pour se protéger et protéger leurs acquis. D'ailleurs parlant d'acquis, les derniers sondages montraient que le parti au pouvoir était toujours en tête dans les intentions de vote. Malgré tout.

N'empêche que le silence d' Alexandre avait une texture spéciale. Il paraissait mal à l'aise et ce n'était pas chose courante chez-lui. Louis Santerre, lui, parut deviner la raison du malaise : "J'aurais dû t'en parler dès le début, je..."

"Ç' aurait été préférable, oui. Mais tu ne l'as pas fait. Pourquoi ?"

"C'est encore trop pénible pour moi, même après toutes ces années."

"Ça, je peux le comprendre. N'empêche que ça nous aurait éviter certaines démarches que..."

"Vous avez pensé que c'était moi... ?"

"S'il-vous- plaît, messieurs, auriez-vous l'obligeance d'éclairer ma lanterne, intervint Kim. Cet échange sibyllin entre les deux hommes l'énervait. Elle n'aimait pas être tenue à l'écart.

La voix brisée, Santerre expliqua. Et au fur et à mesure qu'il parlait, on sentait à quel point l' exercice lui pesait. En fait, il s'agissait de l'accident qui avait coûté la vie à sa femme et à sa fille. Elles s'étaient trouvées sur la route au mauvais endroit, au mauvais moment. Et qui était à l'origine de l'hécatombe ? Dimitri Diorio.

La personne, visée par le caïd, était un compétiteur : "Pour l'éliminer, Diorio n'a pas hésité à passer une commande à un as du volant. C'était un type qui évoluait dans le milieu interlope. Deux jours après l'accident, le type est mort mystérieusement. Bref à la SQ, nous n'avons pas pu prouver quoi que ce soit. L'affaire a été classée."

"Oh ! mon Dieu, Louis, s'exclama Kim, la voix remplie de compassion. Cela a dû être doublement terrible pour toi !"

"Je mentirais si je disais le contraire, fit Santerre. Tout de suite il ajouta : "Je n'ai pas tué Diorio mais ce n'est pas faute d'y avoir pensé et ne comptez pas sur moi pour pleurer sa mort."

Que répondre quand il n'y avait pas de réponse ? Quand tous les efforts menaient à un constat d'impuissance. Kim et Alexandre ne trouvaient rien à dire.

Louis Santerre continua : "Ma façon à moi de venger la mort absurde de ma femme et de ma fille, ç'a été de continuer à lutter. Même si cela implique de se battre contre des moulins à vent."

"Je ne suis pas certain que j' aurais fait preuve du même courage, Louis, fit Alexandre admiratif, et je te présente mes excuses pour avoir enquêté sur toi."

"Tu n'as pas à t'excuser. Ton équipe et toi, vous avez procédé comme vous deviez le faire. J' aurais fait exactement la même chose." Santerre déglutit puis : "Et au fond, c'est moi qui devrais demander pardon pour avoir tardé à t'en parler. Ce n'était pas très professionnel de ma part."

Alexandre ne dit rien. Lui-même avait à son actif quelques gestes "pas très professionnels". Et il n'avait pas d'aussi bonnes raisons que son collègue de la SQ pour se justifier.

Désireuse de mettre fin à ce moment délicat, Kim reposa sa question initiale . Celle à laquelle Alexandre n'avait pas répondu clairement. "Bon, mais qui a tué Dimitri Diorio ?"

"La piste nous a menés au nouveau directeur de la SQ."

"L'ami de... Ce qui implique plus ou moins le PM, non ? insista Kim

"Étant donné qu'on ne nous laissera pas aller plus loin, c' est ce qu'on peut faire de mieux, pour l'instant, lui rétorqua Alexandre.

"Mais c'est tout ? Il n'y a aucun de moyen de... ?"

Kim se tut brusquement. Elle venait de réaliser qu'il n'y avait pas que dans les pays totalitaires qu'on muselait les gens ou qu'on les empêchait d'agir. Des moyens d'aller plus loin dans cette affaire, ils en avaient tous les trois. Mais auraient-ils le courage de lutter jusqu'au bout ? De démolir cette formidable machine du pouvoir et de l'argent ?

Kim lisait le même questionnement dans les yeux d'Alexandre et de Louis : "Voulez-vous encore du café. Je peux en refaire, proposa-t-elle.

"Moi, je suggère un scotch bien tassé. Qu'en pensez-vous ? s'enquit Alexandre qui n'en buvait pratiquement jamais.

"C'est sans doute plus indiqué, approuva Louis Santerre, qui n'en prenait guère plus souvent. Mais, dans le contexte, ça n'était pas de refus.

Kim approuva : "J'en prendrai un doigt, moi aussi."

Alexandre se leva d'un bond, alla chercher des glaçons, des verres et la bouteille de scotch.

73

Ils sirotaient leurs drinks à petites doses. Après tout, il ne s'agissait pas de se saouler la gueule au point d'avoir mal aux cheveux le lendemain. Il s'agissait simplement de se détendre un peu tout en faisant le point. Et de garder la tête froide autant que possible.

Le sort de Dimitri Diorio étant pour ainsi dire réglé, ils ne perdirent pas de temps à reparler du sort qui serait réservé à sa veuve et à ses fils. On verrait lors des procès. Des quatre, seule Florence Diorio, redevenue Florence Martin, était en liberté surveillée. Les fils restaient sous les verrous.

Quant à Salomé Poulain... pas de libération sous caution pour elle, mais... : "Elle peint toujours et continue à faire la pluie et le beau temps en prison. Ses croûtes valent maintenant leur pesant d'or, commenta Alexandre.

"Tu ne penses pas beaucoup de bien de son art !" Kim avait dit ça en souriant et ce fut en souriant que le lieutenant rétorqua : "Je ne suis pas un fan, ni de sa peinture ni de sa personne. Mais Francis Berger, lui, n'est pas du même avis... Il l'a demandée en mariage."

"Francis Berger, le marchand d'art ! Et... je présume qu' elle a accepté."

"Eh, oui ma chérie, elle a accepté. Une vache à lait de perdue, une de retrouvée ! Enfin, Berger n'est pas aussi riche que Dimitri, mais quand même."

"Un mariage de convenances sans doute, fit Louis Santerre, sarcastique.

"Et de convergence, compléta Alexandre tout aussi ironiquement.

C'était bien connu, le marchand d'art faisait beaucoup d'argent avec les œuvres de sa protégée et il n'entendait pas lâcher sa "poule aux œufs d'or". Remarquez, que dans le cas de Salomé Poulain, les termes "poule et œufs d'or" rimaient de belle façon. Et tout le monde y trouvait compte, pas vrai ?

"Bon, mais à la place de Francis Berger, je préférerais qu'elle reste en prison pour très longtemps, ricana Louis Santerre.

"Pleinement d'accord avec toi, Louis, plaisanta Kim. Ce que je sais du personnage me porte à croire qu'elle serait du genre à mettre de l'arsenic dans la soupe d'un mari vieillissant."

"Et parlant de soupe, fit Santerre en avalant une gorgée de scotch, un qui ne va pas très bien, c'est le dénommé Onésime Laviolette, il..."

"Qu'arrive-t-il à mon très cher ami, l'ex- chef de police de Saint-Lazare, s'enquit Alexandre, goguenard.

"Et bien comme prévu, il souffre d'une cirrhose du foie. Un autre qui ne se rendra probablement pas à procès, déclara l'inspecteur de la SQ.

"Bon et bien, au risque de passer pour un ingrat, je ne pense pas assister à ses funérailles, ironisa Alexandre. Les deux autres rirent. De la compassion pour les fripouilles, le trio n'en avait plus en réserve. "Et le quincaillier, lui ? s'informa Kim.

"Libéré sous caution. La quincaillerie n'a pas fermé ses portes mais c'est sa fille qui s'en occupe. Lui, fait profil bas. Les gens de Saint-Lazare ont la mémoire longue."

"À ce propos, déclara Kim, nous comptons faire un suivi sur la situation là-bas."

"Bonne idée. Plus il y aura de pression médiatique, mieux ça vaudra, l'encouragea Louis Santerre. Il faisait allusion au fait que depuis les événements, de plus en plus de voix s'élevaient pour réclamer une aide gouvernementale accrue pour les sinistrés du coin. Y en aurait-il ? Peut-être... Autrement, ça risquait de devenir gênant car les élus venaient de se voter des augmentations de salaire plus qu'appréciables. Alors..."

Et tout en continuant à échanger les derniers potins autour de l'affaire, les trois acolytes sirotaient un deuxième scotch. Toujours à petites doses, bien entendu. Ils en étaient rendus à parler du cas, Farid Salan. En attente de son procès, le climatologue avait été libéré sous caution.

Sa femme l'avait quitté et il avait perdu son boulot à Environnement Canada : "Il paraît que c'est Laurie des chasseurs de tornades qui va prendre sa place. Elle a été réembauchée, m'a-t-on dit, fit Kim.

"Toujours tes fameuses sources, ma chérie ? la taquina son époux.

"Eh oui, mon amour ! Même que j'ai appris qu'elle et Sans-Souci vont se fiancer."

Là, Alexandre était estomaqué. *Comment l'avait-elle appris ?* Lui n'en savait rien et pourtant, il était aux premières lignes, *non ?*

"Voilà qui est réjouissant, s'exclama Louis Santerre : "Cette saga aura eu des répercussions sur pas mal de monde, finalement. Pour certains, plus heureuses et pour d'autres, beaucoup moins."
L'inspecteur de la SQ venait d'émettre une évidence... évidente.

Mais comment le lui reprocher ? Le cher homme avait bien mérité d'en sortir une de temps à autre. Le lieutenant crut bon changer de sujet. Il le fit à sa manière pas toujours subtile : "Hem... dis donc Louis, il paraît que tu t'es proposé pour aider ma sœur Élise à emménager ?"

"Heu... oui, en effet. Je prends quelques jours de congé la semaine prochaine. Et comme je n'avais rien au programme, j' ai offert de lui prêter main forte."

L'inspecteur de la SQ avait rougi comme un gamin pris en flagrant délit de chiper une tablette de chocolat au dépanneur du coin. Kim et Alexandre se regardèrent à la dérobée.

Ils avaient appris par Élise que Louis et elle s'étaient revus. En tout bien tout honneur, évidemment. L'inspecteur de la SQ et la sœur d'Alexandre y allaient à petits pas comptés. Pour l'instant, ils se retrouvaient au resto pour jaser autour d'un café. Deux êtres qui n'étaient plus des joveux. Deux êtres qui avaient souffert et qui étaient bien conscients qu'on ne balayait pas le passé d'un revers de la main. Ils prenaient leur temps et ils avaient raison.

Les trois buveurs de scotch finirent leurs verres en toute convivialité.

74

Ils étaient tous réunis à Saint-Lazare pour l'inauguration de la boulangerie **Au Bon Pain**. Boulangerie devenue la propriété des époux Tremblay. Francine, la femme du fermier, avait décidé de mettre ses talents de boulangère à profit. Et ce n'était qu'un exemple, parmi d'autres, de la résilience d'un peu tout le monde à Saint-Lazare.

Cela se passait à la fin d'un long mois où Kim Lemelin et son équipe de reportage avaient sillonné Saint-Lazare et les environs pour le documentaire sur "l'après fuite de méthane".

Outre la boulangère, son mari, leurs enfants et les membres de l'équipe de tournage, il y avait là, les deux principaux enquêteurs sur le scandale du forage de gaz de schiste. L'inspecteur Louis Santerre de la SQ et le lieutenant Alexandre Denis du SPVM.

Étaient également présents, les chasseurs de tornades qui n'étaient plus que quatre. Ils se cherchaient un nouveau ou une nouvelle collègue en remplacement de Laurie (madame Environnement Canada), laquelle était venue en compagnie de son fiancé, le sergent-détective Dave Sans-Souci.

Parmi les autres invités, il y avait la veuve et les deux enfants du contremaître Cossette, celui qui avait été précipité dans le vide par Sébastien Diorio. Étaient également présents, les parents et la fiancée de Christian Genest, le reporter assassiné à coups de battes de base-ball.

Bref, il y avait là un éventail de tous les acteurs de cette terrible saga qui n'en finissait plus de finir. Et comme invités- surprise, le général Aubry et son épouse. Ces derniers avaient mis sur pied une fondation à la mémoire de leur fils, Gaëtan. Fondation destinée à venir en aide aux victimes de catastrophes, qu'elles fussent naturelles ou provoquées, comme cela avait été le cas à Saint-Lazare.

Le couple Aubry canalisait sa douleur en faisant sa part pour le bien de la collectivité.

Le bien-être collectif était justement l'angle qu'avaient privilégié Kim Lemelin et son équipe dans leur documentaire sur l'après forage clandestin...

... les routes avaient été nettoyées des débris qui les encombraient. Avec l'aide de l'armée, les gens de Saint-Lazare et les chasseurs de tornades avaient uni leurs efforts pour procéder à cette tâche colossale. N'empêche que beaucoup de maisons étaient soit à rebâtir, soit à retaper. Ensuite, il fallait racheter du bétail. Procéder aux semailles.

... quant aux récoltes, on saurait à l'automne ce que ça donnerait. Si récoltes il y avait, bien entendu. Parce que du méthane, il en restait encore dans l'air. Et couplé aux émissions de gaz à effets de serre, cela faisait un amalgame délétère pour ne pas dire plus.

... par souci d'équité, Kim Lemelin signalait que le gouvernement s'était fendu d'un autre quatre cents millions pour venir en aide aux sinistrés. Était-ce un geste complètement désintéressé ? La question se posait. Kim Lemelin se gardait bien d'y répondre, tout en laissant sous-entendre que des élections se préparaient et que les gens au pouvoir feraient des pieds et mains pour s'y maintenir.

Conclusion : Si, après avoir vu le documentaire, il y avait encore des gens pour penser que le gouvernement agissait par pure générosité, ils n'étaient pas dans la boulangerie, ce jour-là.

En revanche, ceux qui étaient présents, apprirent qu'Alexandre Denis et Louis Santerre allaient continuer à enquêter. Malgré les "vents contraires", ils iraient jusqu'au bout de cette sombre affaire de prospection illégale de gaz de schiste.

Ils trouveraient qui était réellement derrière le meurtre de Dimitri Diorio. Maintenant qu'il était mort et enterré, il était clair, qu' en haut lieu, on tentait de lui imputer l'entière responsabilité du désastre. Pour sûr, l'homme avait été une charogne mais il n'avait pas agi seul. Il y avait quelque chose de pourri au "royaume du Québec".

Et non, Alexandre et Louis n'abandonneraient pas la partie. Kim, non plus d'ailleurs. Qu'on se le tienne pour dit !

C'était de tout ça et de bien d'autres choses dont les invités du couple Robert et Francine Tremblay discutaient en sirotant leurs cafés et en dégustant des tartines.

Dehors, il s'était remis à pleuvoir et on entendait le tonnerre gronder.

À l'intérieur de la boulangerie, ça sentait bon le pain chaud et la confiture.

Et les cœurs étaient vaillants.

75

Dans les semaines qui suivirent, Alexandre Denis et Louis Santerre mirent à profit leurs méthodes de détection "peu conventionnelles". Ils jouèrent des coudes, froissèrent quelques susceptibilités, tordirent quelques bras et enfoncèrent des portes très fermées. Et tout ça, sans effusion de sang : le leur et celui de leurs proches au premier chef.

Ils avaient si bien joué, qu'ils finirent par trouver un lanceur d'alerte. Au bureau du PM en plus de ça. Quelqu'un qui accepta de parler sous couvert de l'anonymat à l'animatrice Kim Lemelin pour l'émission TÉLESCOPE. Les révélations que fit cette personne, un soir de grande écoute, suscitèrent des réactions en chaîne. L'effet Papillon ou quelque chose du genre.

Résultat : le directeur de la SQ (ami du PM) et deux de ses collègues haut gradés furent démis de leurs fonctions et formellement accusés du meurtre de Dimitri Diorio.

Selon les dires du lanceur d'alerte, le PM aurait tout autorisé : le forage clandestin, l'assassinat du ministre Cuvillon et le meurtre de Dimitri Diorio. Des allégations extrêmement sérieuses qui restaient à être corroborées. Le lieutenant Denis et l'inspecteur Santerre continuaient à chercher des preuves. Si elles existaient, ils les trouveraient.

Mentionnons que, suite à ces révélations, Kim Lemelin avait tenté d'avoir une réaction du PM. En vain... Celui-ci se refusa à tout commentaire. Ce silence obstiné ne le servit pas.

La campagne électorale qui suivit fut désastreuse pour son parti.

Le soir des élections, il y avait du monde chez les Lemelin-Denis pour suivre les résultats à la télévision. Les grands-parents, Louise et Arthur Saintonge de même que Jacques et Michèle Lemelin. Étaient aussi de la partie, le médiéviste Magnus De Ladurantais et Bérengère son épouse, Claire,

Giullia, Rita et Steve (des amis de longue date), Élise, la sœur d'Alexandre, ses deux ados et Louis Santerre, un ami de moins longue date, mais un ami de plus en plus cher.

Pour l'occasion, Armande avait préparé des tonnes de sandwichs et des salades. Précisons que, cette fois, elle arborait fièrement une toilette aux couleurs du drapeau québécois. Bleu et blanc.

On coucha les jumelles après que papa leur ait lu leur histoire favorite, bien entendu. Ensuite, pendant que les adultes s'installaient au salon pour regarder la soirée électorale, les jeunes du "band" de Nicolas, auxquels s'étaient joints les deux ados d'Élise, se rendirent faire des gammes au sous-sol.

Pas trop fort S.V.P.

Vers 22h00, on sut que le PM avait perdu dans son comté. Sur le coup de minuit, son parti était défait. Le parti de centre-gauche, auquel avait appartenu Jacques Lemelin, reprenait les rênes du pouvoir. La vraie gauche, celle de Fernando Paz du Parti du peuple, avait réussi à faire élire plusieurs députés. Ce n'était pas une mauvaise chose.

Dans le salon des Lemelin -Denis, on sabra le champagne. Tous, sans exception, étaient satisfaits des résultats. Kim, Alexandre et Louis, peut-être un peu plus que les autres. Eux, avaient gagné le pari qu'ils avaient fait, un soir de scotch quatre mois auparavant. Ils les avaient eus dans le détour, "ces mécréants néo-libéraux."

Sans doute que, tôt ou tard, les "mécréants" referaient surface mais en attendant, ils étaient relégués dans la deuxième opposition. Ce qui leur rabattrait le caquet pour un bout de temps. C'était permis de fêter ça, non ?

Ce soir-là, Élise Denis et Louis Santerre échangèrent leur premier baiser. Sous les yeux attendris d'une assistance bienveillante.

Montréal, août 2016

septembre 2017

